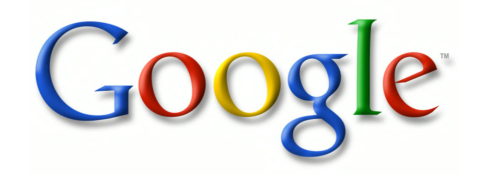
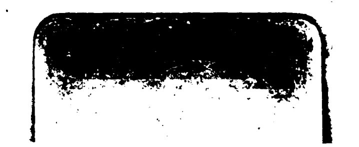
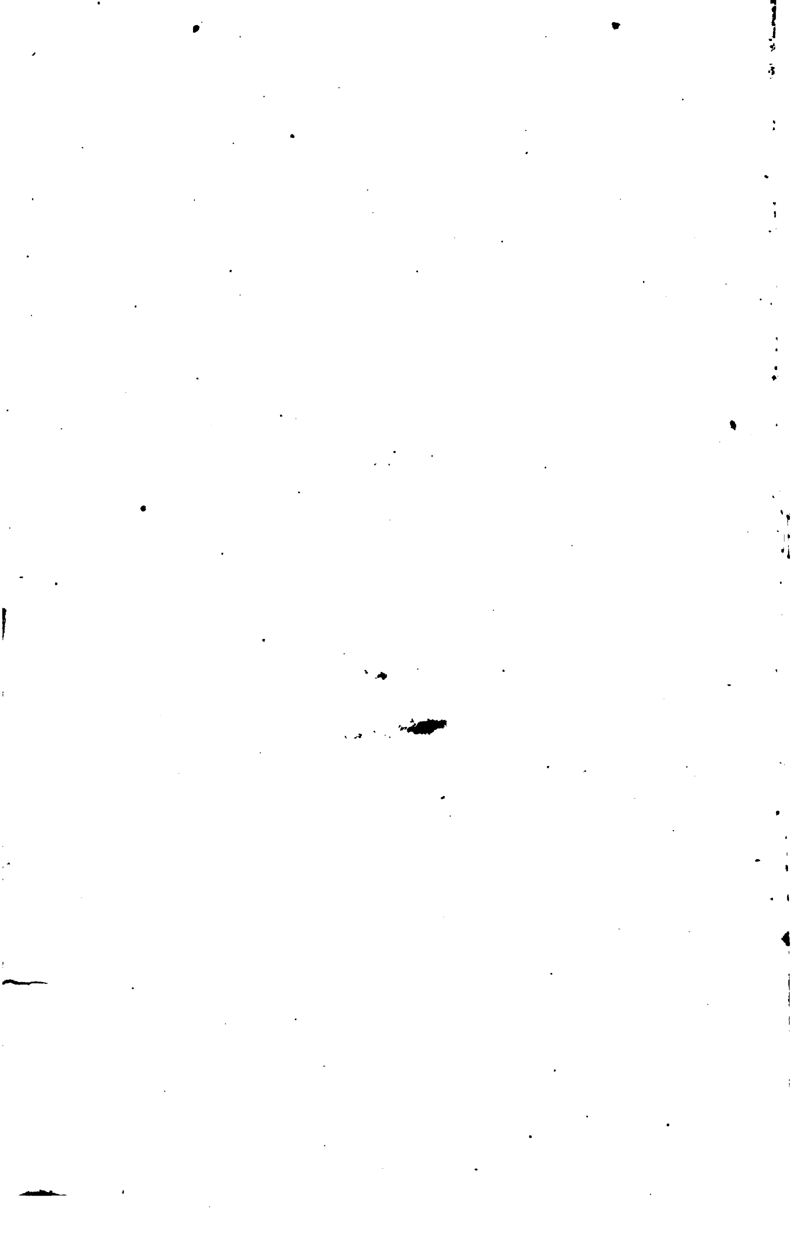






LA

DÉGRINGOLADE

II

LES MAILLEFERT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA VIE INFERNALE. 3ᵉ édition. 2 vol. grand in-18.	7 fr. »
L'AFFAIRE LEROUGE. 10ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18.	3 fr. 50
LE DOSSIER N° 113. 9ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18. .	3 fr. 50
LE CRIME D'ORCIVAL. 7ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18.	3 fr. 50
LES ESCLAVES DE PARIS. 4ᵉ édit. 2 vol. gr. in-18.	7 fr. »
LE 13ᵉ HUSSARDS. 18ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18. .	3 fr. 50
MONSIEUR LECOQ. 5ᵉ édit. 2 vol. gr. in-18. .	7 fr. »
LES COTILLONS CÉLÈBRES. 6ᵉ édit. ornée de portraits. 2 vol. gr. in-18.	7 fr. »
LES COMÉDIENNES ADORÉES. Nouv. édit. 1 vol.	3 fr. 50
LES GENS DE BUREAU. 3ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18.	3 fr. 50
LA CLIQUE DORÉE. 4ᵉ édit. 1 vol. gr. in-18. . .	3 fr. 50
MARIAGES D'AVENTURE. Nouvelle édit. 1 vol.	3 fr. 50

SOUS PRESSE

NINETTE SUZOR. 1 vol.

LA CORDE AU COU. 1 vol.

Paris. — Imp. de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

G. L. Hamilton

LA

DÉGRINGOLADE

PAR

ÉMILE GABORIAU

II

LES MAILLEFERT

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
F. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1873

LA DÉGRINGOLADE

QUATRIÈME PARTIE

LES MAILLEFERT

I

Il était tard, lorsque Raymond Delorge se réveilla.

C'était un dimanche, et il avait défendu à maitre Béru, le bon hôtelier du *Soleil Levant*, d'entrer dans sa chambre, même pour lui annoncer le déjeuner.

Le temps était splendide. Un de ces radieux soleils de la Saint-Martin, si beaux dans la vallée de la Loire, dissipait les dernières brumes et dorait à l'horizon lointain la cime jaunie des grands arbres...

Raymond ouvrit sa fenêtre, et l'air pur, à grands flots, s'engouffra dans sa chambre...

La grande rue des Rosiers était bruyante et animée. La grand'messe venait de finir, et incessamment passaient des groupes de paysannes coquettes, rouges et joufflues sous leur blanc bonnet de mousseline.

Cependant, au lieu de se hâter de s'habiller, comme d'ordinaire, Raymond s'affaissa dans un grand vieux fauteuil que l'aubergiste du *Soleil Levant* avait fait venir de Saumur à son intention.

Les dernières paroles de M. de Boursonne : « Elle serait » ma femme, » retentissaient encore à son oreille, remplissaient sa pensée et vibraient dans son âme.

— Oui, se répétait-il, comme pour s'encourager, oui, il faut qu'elle soit ma femme.

C'est qu'il n'en était plus à batailler avec lui-même, à essayer de s'abuser. Il aimait mademoiselle Simone de Maillefert.

Il l'aimait de cet amour unique et absolu qui envahit l'être entier, qui s'empare despotiquement de toutes les facultés, qui remplit l'existence, et qui selon qu'il est heureux ou malheureux fait de celui qu'il possède le plus fortuné ou le plus misérable des mortels.

Mais elle, mademoiselle Simone, l'aimait-elle, l'aimerait-elle jamais !...

Se rappelant son attitude lorsqu'il lui avait été présenté, ses rougeurs soudaines, les regards surpris et comment tout à coup sans jamais s'être parlé ils s'étaient entendus :

— Non, je ne lui suis pas indifférent, se disait-il, tressaillant d'espérance.

Mais presque aussitôt les observations de M. de Boursonne lui revenaient à la mémoire : il songeait que mademoiselle de Maillefert avait dû savoir qu'il avait pris

sa défense, qu'il s'était battu pour elle avec M. Bizet de Chenehutte, et alors :

— Pauvre fou que je suis, murmurait-il, qui prends pour un intérêt sérieux ce qui n'est que l'expression banale, à force d'être naturelle, de la reconnaissance.

Pourtant, comme il se sentait prêt à tout pour conquérir mademoiselle de Maillefert, comme il se sentait de taille, selon l'expression de M. de Boursonne, à aplanir des montagnes et à combler des abîmes, il s'efforçait d'évaluer froidement ses chances de succès.

Hélas!... elles lui paraissaient autant dire nulles.

Même en admettant, et il n'osait l'admettre, que mademoiselle Simone l'aimât, en était-il plus avancé?

Il en savait précisément assez de l'existence des Maillefert pour être persuadé que la duchesse et son fils s'opposeraient de tout leur pouvoir et de toute leur énergie au mariage de mademoiselle Simone, non précisément avec lui, mais avec n'importe qui.

Un mariage n'aurait-il pas ce résultat de les priver des revenus de la malheureuse enfant, qui étaient désormais leur unique ressource?

D'un autre côté, ignorait-t-il à quelle tâche écrasante mademoiselle Simone avait voué sa vie ! Et il l'estimait assez héroïque pour briser son cœur plutôt que de renoncer à cette œuvre de veiller sur la maison de Maillefert et de préserver de tout opprobre ce grand nom, sans cesse compromis par les folles prodigalités de la duchesse et par les insanités de M. Philippe...

Et qui était-il, lui Raymond Delorge, pour oser aspirer à la main de cette jeune fille si belle, si noble et si riche?...

Un obscur bourgeois, un pauvre petit ingénieur des

ponts et chaussées, sans autre avoir que les maigres émoluments de sa place.

Et ce n'était pas tout :

N'avait-il pas de même que mademoiselle Simone une tâche à remplir, et bien autrement impérieuse et sacrée ? Sa vie n'était-elle pas vouée à une œuvre de justice et de vengeance et d'avance sacrifiée ?...

Que dirait sa mère, si elle venait à apprendre son amour, ses espérances, ses projets ?

Il lui semblait la voir se dresser en pied, austère comme le devoir, rude comme la vérité, terrible comme le remords.

— Honte sur vous, lui disait-elle, qui pouvez oublier votre père assassiné !... Honte sur vous, dont le lâche cœur peut espérer le bonheur alors que les assassins triomphent, alors que Maumussy et Combelaine sont encore impunis !...

Et comme pour exaspérer la douleur de Raymond, sa conscience ne lui montrait autour de lui que des exemples d'une indomptable tenacité.

Sa mère, d'abord. Madame Cornevin qui, après avoir eu cette énergie d'élever cinq enfants, avait eu cette constance de se faire une éducation à la hauteur de ses espérances. Et Léon Cornevin dont on avait brisé la carrière mais non l'indomptable volonté. Et Jean encore, qui en ce moment même, ayant tout abandonné, patrie, amis, famille, s'obstinait à la recherche de son père, à la poursuite de cette lettre décisive que le général Delorge mourant avait dû confier à l'unique témoin du crime, au loyal et malheureux Laurent Cornevin.

Il n'était pas jusqu'à Me Roberjot, jusqu'au timide

ronhomme Ducoudray dont la conduite ne fût pour Raymond un cruel reproche.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, se disait-il avec une sorte de bage, oui, ce que je fais est indigne, mais je l'aime, ma raison se trouble, ma volonté m'échappe, je ne m'appartiens plus, je ne suis plus moi... je l'aime !...

Mais l'excès même de son exaltation devait le ramener vite à une plus saine appréciation de la réalité. Comprenant que s'il restait plus longtemps dans sa chambre, M. de Boursonne l'y viendrait relancer, il se hâta de s'habiller et de descendre.

Dans la grande salle du *Soleil Levant*, le vieil ingénieur — pour employer encore une de ses expressions — tenait ses assises hebdomadaires.

C'était sa coutume, depuis qu'il avait établi son quartier-général aux Rosiers.

Tous les dimanches, à l'issue de la grand'messe, il envoyait maître Béru lui racoler tout ce qu'il rencontrait sur la place de l'Eglise de paysans des environs.

Et il passait son après-midi à les questionner, avec un art et une patience admirables, essayant de tirer d'eux les indications qu'il supposait devoir servir l'immense travail dont il avait la direction.

Il était en train d'écouter un des adjoints de Saint-Mathurin, lequel avait eu ses meilleures terres ensablées, c'est-à-dire stérilisées pour des années, à l'inondation de 1866, lorsqu'il aperçut Raymond qui traversait le vestibule pour se rendre à la salle à manger.

Aussitôt, il abandonna son adjoint et les sept ou huit paysans qui l'entouraient, et s'élançant après son jeune ami :

— Vous voilà donc, maitre paresseux ! s'écria-t il...

Savez-vous qu'il y a plus d'une heure que j'ai déjeuné !...

Mais si mauvaise que fût sa vue, il distingua l'altération des traits de Raymond, et surpris et changeant de ton :

— Sarpejeu !... reprit-il, que vous arrive-t-il, mon cher ?...

— Rien, monsieur, je suis un peu fatigué.

— Vous !... pour une pauvre nuit passée au bal, pour un innocent quadrille et pour quatre ou cinq verres d'un punch inoffensif !...

Raymond ne répondit pas, mais M. de Boursonne ne pouvait se méprendre à la façon dont il hocha la tête. Aussi, se frappant le front :

— J'y suis ! s'écria-t-il, mademoiselle de Maillefert...

L'entrée de maîtresse Béru qui apportait à Raymond des œufs à la coque dénichés de sa main le matin même, coupa la parole au bonhomme ; mais dès qu'elle se fut retirée :

— Par ma foi, poursuivit-il, je ne comprends pas que le souvenir de la plus charmante jeune fille que je connaisse puisse donner à un amoureux cette mine funèbre.

— Hélas !... soupira Raymond...

— Vous avez découvert des obstacles ?...

— Insurmontables, oui, monsieur.

Le vieil ingénieur haussa les épaules.

— Voilà bien, grommela-t-il, les jeunes gens de notre époque, héros aimables à qui il faut des sentiers fleuris, sablés de poudre d'or, et qui s'asseoient découragés à la première taupinière qu'ils rencontrent.

— Monsieur...

— Taisez-vous ! Peut-être m'avoueriez-vous que vous n'aimez que les entreprises faciles, et je vous prendrais en grippe. On ne gravit avec honneur et plaisir, mon cher, que les montagnes réputées inaccessibles. On est fier d'a-

voir atteint le sommet du mont Blanc, on ne se vante pas d'avoir escaladé les buttes Montmartre. L'impossible, voilà le but qui me tenterait, si j'avais votre âge. Tel que vous me voyez, je crois aux miracles, j'en ai vu... et la sorcière qui les faisait est aux ordres de tout le monde, elle s'appelle : la Volonté.

Il s'exprimait en homme fort de ses convictions et qui a expérimenté ses théories. Pourtant le visage de Raymond restait morne.

— Que peut la plus indomptable volonté, murmura-t-il, quand on a tout contre soi ! Si vous saviez, monsieur...

Il était dans une de ces dispositions d'esprit où les plus chers secrets montent de l'âme bouleversée jusqu'aux lèvres, et si le vieil ingénieur l'eût voulu, il ne tenait qu'à lui de surprendre ce mystère qu'il avait deviné dans le passé de son jeune compagnon. Mais il ne songeait alors qu'à étudier le côté pratique, il disait le côté politique des projets de Raymond...

— Le diable, mon cher, interrompit-il, c'est que pendant que vous dansiez avec la fille, j'ai cédé à la tentation, stupide, je le reconnais, de tourmenter la mère, et que je l'ai tant agacée et persiflée qu'elle doit m'en vouloir à la mort. Conclusion : ni vous ni moi ne serons plus invités au château de Maillefert, et vous voilà séparé de mademoiselle Simone.

Il tira sept ou huit énormes bouffées de sa pipe, et du sein de l'épais nuage de fumée dont il s'était enveloppé :

— L'important, continua-t-il, est de faire notre paix. Comment ? Voilà le problème. Pour l'instant, il faut que je rejoigne mes campagnards qui doivent s'impatienter, mais nous reprendrons cet entretien. De votre côté, cherchez...

Point n'était besoin de ce conseil pour que Raymond se mît l'esprit à la torture.

Resté seul, il finit de déjeuner en quelques bouchées, alluma un cigare et sortit.

C'était, se disait-il, pour profiter du beau soleil, qu'il sortait, pour être libre, seul et plus maître de ses pensées.

Seulement, le hasard — il a toujours de ces caprices, le hasard — le conduisit de l'autre côté de la Loire, et lui fit prendre un petit sentier qui le mena justement sur une hauteur d'où il dominait les jardins de Maillefert et une partie du parc.

De là, il apercevait distinctement, se promenant le long des terrasses ou s'appuyant aux balustrades de marbre, le hôtes du château, les amis que la duchesse avait amenés de Paris.

Ils étaient une douzaine, hommes et femmes, et d'après leurs gestes, on pouvait aisément imaginer qu'ils n'engendraient pas la mélancolie.

Pour la première fois, Raymond sentit au cœur l'aiguillon de l'envie.

Il envia ces jeunes messieurs qu'il apercevait, causant et riant. Madame de Maillefert ne les haïssait pas, eux. Tandis que lui, la porte du château lui était peut-être à tout jamais fermée. Il avait droit à une visite de politesse, ou, pour mieux dire, il la devait, mais lorsqu'il se présenterait, quelque laquais insolent lui répondrait que madame la duchesse n'était pas visible, il remettrait sa carte cornée, et tout serait dit.

Ce qui le consolait un peu, c'était l'absence de mademoiselle Simone. Il ne la voyait pas dans le jardin. Où pouvait-elle être ?

Il se demandait comment le savoir, songeant vague-

ment à courir se poster sur le passage de la jeune fille, lorsque, sans qu'il eût besoin de questionner, il fut renseigné par deux paysans qui se croisèrent à dix pas de lui, sur le chemin.

Ils avaient leurs habits du dimanche, et l'un d'eux, celui qui tournait le dos au château de Maillefert, semblait un peu gris.

Apercevant l'autre :

— Ohé ! cria l'homme qui avait bu, te voilà, Bruneau !

— Oui.

— Où donc vas-tu, comme ça ?

— Au château.

— Un dimanche ! Tu ne trouveras pas la demoiselle.

— Au contraire, c'est toujours le dimanche qu'elle donne rendez-vous au monde, à ses fermiers et à ses métayers afin de ne les point déranger de leurs travaux.

— Et qu'y vas-tu faire, au château ?

— Porter de l'argent.

L'homme gris ouvrit de grands yeux.

— Je croyais, fit-il, que tu ne payais ton fermage qu'à Noël.

— C'est vrai aussi.

— Alors ?

— La demoiselle nous a fait prier, moi et deux ou trois autres, de lui avancer la moitié du fermage...

— Tiens ! tiens !... Et tu consens à cela, toi ?

— Je fais mieux. Au lieu de la moitié que demandait la demoiselle, je lui porte le tout.

— Oh ! oh !

— C'est comme ça. Et si au lieu d'une année d'avance elle avait besoin de deux, eh bien ! on lui trouverait l'argent tout de même.

— Et que dit de ça maîtresse Bruneau ?

— Maîtresse Bruneau dit que s'il fallait aller chez le notaire emprunter pour prêter à la demoiselle, on irait. Maîtresse Bruneau se souvient qu'une nuit qu'elle était malade à ne pouvoir remuer ni bras ni jambes, et que notre petite étouffait d'une angine, et que moi je perdais la tête, la demoiselle est montée à cheval par une pluie battante et est allée à Saumur chercher de la glace que le médecin avait ordonnée.

L'ivrogne, d'un air ironique, tira son chapeau.

— Tu es une bonne pâte d'homme, toi, dit-il.

— Je m'en vante.

Et ils se séparèrent, chacun poursuivant sa route en sens contraire.

— Qu'arrive-t-il, pensait alors Raymond, pour que mademoiselle de Maillefert en soit réduite à demander des avances à ses fermiers ? Quelle folie de la duchesse a-t-elle à réparer, quelle nouvelle frasque de M. Philippe ?...

Et il se représentait la malheureuse aux prises avec ces incurables prodigues, harcelée, tiraillée, tour à tour suppliée et menacée, condamnée à une lutte de tous les instants.

Certes, il lui avait fallu une énergie de fer pour résister si longtemps. Mais un jour ne viendrait-il pas où, brisée de cet atroce combat, excédée, désespérée, vaincue, elle dirait à ce frère insensé et à cette mère absurde :

— Vous le voulez, soit ! prenez tout, dépensez, dilapidez, jetez au vent, et périsse après l'honneur de Maillefert...

C'est avec des tressaillements d'une joie égoïste que Raymond songeait à cette ruine possible de mademoiselle Simone. Ruinée, il la voyait plus près de lui, et il pouvait

avouer son amour sans être soupçonné d'une honteuse spéculation.

Telles étaient ses réflexions, tout en regagnant les Rosiers, quand arrivé au milieu du pont suspendu, il s'entendit appeler. Il se retourna et se trouva nez à nez avec M. Savinien Bizet de Chenehutte, lequel glorieusement portait le bras en écharpe.

— Vous voiçi donc, mon cher Delorge, disait l'aimable jeune homme. Eh bien! vous étiez au bal de Maillefert. Mes compliments sincères. On ne parle que de vos succès. Vous avez paru et vous avez triomphé. Miracle! La statue s'est animée, ses beaux yeux se sont abaissés tendrement sur vous, elle a parlé, elle a dansé, elle a souri... Oh! je suis bien informé! La duchesse, à ce qu'il paraît, faisait un nez d'une aune.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, fit froidement Raymond.

Et du coin de l'œil il mesurait la hauteur du pont et la profondeur de l'eau. Il lui fallait se tenir à quatre, pour ne pas saisir le sieur Bizet et le lancer par-dessus le parapet.

— Allons donc, poursuivait l'intéressant jeune homme, est-ce avec un ami qu'on doit faire le discret? Car nous sommes amis. Deux hommes qui se sont coupé la gorge sont liés pour la vie. Voyons, à quant le mariage? Car il y a promesse de mariage. Ce qui de la part de toute autre jeune fille serait insignifiant, est de la part de mademoiselle Simone une déclaration... Elle ne peut plus se dédire... Ah! mon gaillard...

— Salut!... interrompit brutalement Raymond.

Et plantant là M. Bizet stupéfait et mécontent, il s'éloigna à grands pas, comprenant que la colère allait l'emporter.

Pourtant elles ne manquaient pas de vérité, les observations de M. Bizet de Chenehutte.

Dans les petits pays, où tout le monde se connait, où chacun épie le voisin avec la subtile et patiente curiosité du désœuvrement, il fait bon mesurer ses démarches, peser ses paroles et surveiller jusqu'à ses regards.

Plus que tout autre, à la fête Maillefert, mademoiselle Simone avait été l'objet de l'attention tracassière des invités.

On avait remarqué et noté qu'après avoir résisté aux instances de plusieurs danseurs, elle avait accepté presque sans se faire prier l'invitation de Raymond. On avait étudié le jeu de sa physionomie, guetté l'expression de ses yeux. Enfin, le mécontentement de la duchesse n'avait échappé à personne. Et de tous ces indices, soigneusement recueillis, les gens tiraient les conclusions les plus diverses selon qu'ils étaient des amis ou des ennemis des Maillefert.

Encore bien que Raymond ne reconnût guère l'esprit du pays, il avait comme une vague intuition de ce qui se passait, et il s'en irritait. Il se disait que tous ces commérages seraient pour la duchesse une raison de lui fermer plus sévèrement sa porte.

C'était aussi l'avis de M. de Boursonne.

— Très-certainement, ajoutait-il, madame de Maillefert n'ignorera pas ces cancans, votre ami Bizet est pour cela un trop rude semeur de nouvelles.

Les poings de Raymond se crispaient.

— Ah ! ce Bizet, grondait-il, si je le tenais encore au bout de mon épée... je le clouerais contre un arbre.

Le vieil ingénieur frônçait ses sourcils.

— Et vous auriez tort, prononça-t-il. Votre excellent ami Bizet n'est qu'un sot, et comme en ce bas monde les

sots sont en majorité, il ne faut pas songer à les exterminer. Occupons-nous plutôt de trouver un expédient pour faire notre paix avec le château.

Mais ils n'en trouvèrent aucun, de toute la soirée qu'ils passèrent à fumer, les pieds sur les chenets. Et la nuit, la conseillère divine, ne leur envoya aucune inspiration.

Raymond était donc fort triste, le lendemain, quand il se mit en route avec M. de Boursonne pour gagner le terrain de leurs opérations.

Ils exécutaient alors des sondages, un peu au dessous des Tuffeaux, à un endroit où la Loire se rapproche du coteau jusqu'à ne plus laisser entre son cours et les carrières qu'une étroite prairie qu'inonde la moindre crue et un chemin défoncé par le passage continuel de charrettes chargées.

Leur matinée passa vite à commander et à suivre les manœuvres de leur personnel assez nombreux de piqueurs et de bateliers.

Et, vers les trois heures de l'après-midi, assis sur le revers du profond fossé qui sépare la prairie du chemin, ils se reposaient un moment après leur collation quotidienne, quand un de leurs conducteurs s'écria :

— Ah !... voilà madame de Maillefert et sa société.

Un même mouvement rapide mit sur pied Raymond et M. de Boursonne.

Ils regardèrent.

A cent mètres d'eux, à un endroit où le chemin tourne d'énormes blocs de pierres moussues, sept ou huit personnes à cheval, jeunes femmes et jeunes hommes, s'avançaient au petit pas.

En avant, plus hardie que les autres, Raymond reconnut la duchesse de Maillefert, la taille serrée dans une ama-

zone de drap bleu, ayant sur la tête un chapeau d'homme d'où s'échappaient dans un savant désordre les flots de ses cheveux roux.

Arrivée à cinq pas de Raymond et du vieil ingénieur, la duchesse arrêta son cheval, s'inclina légèrement, et de son air le plus gracieux :

— Je vous salue, messieurs, dit-elle.

Puis, s'adressant à M. de Boursonne :

— Je vous surprends dans l'exercice de vos fonctions, monsieur le baron, ajouta-t-elle.

En toute occasion, ce titre de baron faisait cabrer le vieil ingénieur... mais pour cette fois, s'immolant aux intérêts de son « jeune ami, » il pavoisa son visage de son meilleur sourire, et gaiement :

— Nous besognons de notre mieux, madame la duchesse répondit-il.

— Et notre belle vallée vous devra une éternelle recon. naissance, baron, si vous parvenez à la mettre à l'abri des ravages de la Loire.

— Nous faisons tout pour qu'il en soit ainsi, mon jeune et cher camarade Delorge et moi.

La réponse était calculée pour fournir à Raymond l'occa. sion de se mêler à la conversation. Il ne songea pas à en profiter. Il ne remarquait, il ne voyait qu'une chose, c'est que mademoiselle Simone n'était pas parmi les personnes qui accompagnaient la duchesse, et qui, à son exemple, s'étaient arrêtées.

Par exemple, le jeune duc de Maillefert s'y trouvait, lui, vêtu d'une jaquette gris clair, portant une chemise de cou-leur à grand col rabattu, coiffé d'un de ces petits chapeaux de feutre à ruban bleu, que l'empereur venait de metetr à

la mode. Même autour de son chapeau s'enroulait et palpitait à la brise un voile de gaze verte.

Il s'approcha à son tour, et ricanant selon sa coutume :

— Ainsi, demanda-t-il à Raymond, c'est pour empêcher les inondations, ce que vous faites là ?

— C'est du moins un travail préparatoire...

— Très-curieux ! s'écria M. Philippe, excessivement curieux !

Et enlevant son cheval, il lui fit franchir le fossé et se trouva dans la prairie aux côtés de Raymond.

A cheval, le jeune duc était encore plus disgracieux qu'à pied. Sa poitrine paraissait plus creuse, son dos plus bombé. Mais, ainsi que l'avait dit maître Béru, c'était un écuyer consommé, bien qu'il dût surtout à ses chutes sa renommée de sportman. Il semblait s'être fait une spécialité de tomber, et se vantait d'avoir mesuré de son échine toutes les pistes de France et de l'étranger.

Il manœuvrait donc son cheval dans la prairie, et le lorgnon à l'œil il examinait les instruments qui s'y trouvaient, les niveaux, les jalons, les chaînes, les piquets, les sondes, demandant des explications à Raymond, s'étonnant de tout, comme l'eût pu faire un sauvage, et répétant toujours :

— Très-curieux, parole d'honneur ! prodigieusement curieux !

Pendant ce temps, madame de Maillefert, entourée de ses hôtes, tenait M. de Boursonne.

— Vos travaux coûteront sans doute très-cher, baron, disait-elle.

— Beaucoup de millions, madame.

Elle se tourna vers une jeune femme très-brune et remarquablement belle, qui l'accompagnait, et d'un accent attendri :

— Comment, prononça-elle, comment un pays ne chérirait-il pas un gouvernement qui dépense tant d'argent pour assurer sa prospérité !...

Le retour de M. Philippe, qui franchissait de nouveau le fossé, lui épargna la fin de la phrase.

— Parole d'honneur, ma mère, disait le jeune duc, il faudra revenir à pied voir ces messieurs se servir de leurs instruments. Parole d'honneur, on n'a pas idée de ça.

— Nous reviendrons certainement, approuva la duchesse, mais j'espère bien qu'avant nous aurons le plaisir de voir ces messieurs à Maillefert...

C'est à M. de Boursonne qu'elle parlait, mais c'est à Raymond qu'elle adressait le plus provoquant de ses sourires.

— Tous les soirs, nous faisons un petit *bac* de famille, ajouta M. Philippe...

La duchesse rassemblait son cheval.

— Ainsi, c'est convenu, messieurs, dit-elle, nous vous attendons ce soir...

Et craignant peut-être un refus, elle rendit la main à son cheval qui partit au galop, entraînant tous les autres...

— Surtout, vous savez, criait le jeune duc, pas d'habit noir...

Ils étaient loin déjà, que Raymond et M. de Boursonne restaient encore en face l'un de l'autre, étourdis de surprise et se demandant la signification de ce revirement si brusque.

Était-il possible de l'attribuer au hasard, à un de ces caprices comme il en passe dix par jour à travers les cerveaux fêlés, tels que celui de la duchesse de Maillefert ?

Évidemment, non.

Les moindres détails de cette scène rapide annonçaient

la préméditation, de même que la conduite pareille de la mère et du fils trahissaient un plan concerté.

Il sautait aux yeux que madame de Maillefert et le jeune duc souhaitaient vivement un rapprochement, des relations, une certaine intimité.

Mais pourquoi, dans quel but ?

— Ils s'ennuient probablement beaucoup, hasarda Raymond...

Le vieil ingénieur esquissa un geste ironique.

— C'est-à-dire que, selon vous, interrompit-il, ces nobles châtelains compteraient sur nous pour les distraire, pour charmer par les agréments de notre conversation leurs interminables soirées...

Mais il s'interrompit, et saisissant le bras de Raymond :

— Regardez-moi dans le blanc des yeux, reprit-il. Comme cela, bien. Maintenant, savez-vous l'idée qui me vient ? C'est que madame de Maillefert songe à vous faire épouser sa fille.

Tout le sang de Raymond afflua à son visage.

— Votre raillerie est cruelle, monsieur, fit-il.

— Je ne raille, sacrebleu ! pas.

— Alors vous oubliez que la duchesse et son fils, vivant des revenus de mademoiselle Simone, ne peuvent pas souhaiter qu'elle se marie.

— Oui, je sais bien, ce serait leur ruine... en apparence du moins. Mais les apparences sont trompeuses parfois. C'est à examiner, à creuser... Il faudra voir, et nous verrons, car nous acceptons l'invitation, n'est-ce pas ?

Raymond secoua la tête.

— Je ne sais trop... répondit-il.

M. de Boursonne éclata de rire, et frappant sur l'épaule de son jeune camarade :

— Hypocrite, va ! dit-il.

Eh bien ! non, Raymond disait vrai, il hésitait. Pareil à ces chasseurs impressionnables qui vont se mettre à l'affût, et qui au moment où le gibier arrive sur eux sont pris d'un éblouissement et ne tirent pas, Raymond était de ces tempéraments nerveux à l'excès qui passent leur vie à invoquer l'occasion et qui se troublent et ne savent plus se décider à la saisir si elle se présente.

Pourtant, au dernier moment, après le dîner, sur les huit heures, quand M. de Boursonne lui demanda :

— Partons-nous ?

— Partons, répondit-il en se levant.

C'est dans un salon du premier étage que se tenaient madame de Maillefert et ses hôtes. C'est là qu'un valet de pied conduisit M. de Boursonne et Raymond dès qu'ils se présentèrent.

A leur entrée, la duchesse se souleva à demi avec une exclamation de plaisir et en battant des mains...

— Vous voilà donc, déserteurs !...

M. Philippe, lui, s'était élancé au-devant d'eux et leur serrait les mains avec effusion, comme à des amis qu'on revoit après une longue absence.

— C'est sacrebleu étrange ! pensait M. de Boursonne. Qu'est-ce que cette mauvaise comédie !...

Raymond, lui, ne pensait à rien.

Il venait d'apercevoir mademoiselle Simone assise près de cette jeune dame si brune et si remarquablement belle, qu'il avait déjà vue, le tantôt, à cheval, aux côtés de la duchesse de Maillefert.

Mais il sentit en même temps son cœur se serrer, en voyant de quel air de stupeur immense le considérait mademoiselle Simone.

Ah! certes, elle ne savait pas feindre, la pauvre enfant, et ses yeux si beaux et son charmant visage étaient comme un livre ouvert où se lisaient ses impressions et ses pensées.

— Ainsi elle ignorait l'invitation de sa mère, se disait tristement Raymond. Ainsi elle ne savait pas que je viendrais ce soir....

Cependant, à l'exemple de M. de Boursonne, après avoir présenté ses respects à la duchesse, il saluait les femmes qui se trouvaient dans le salon, et trois jeunes messieurs, des amis de M. Philippe, lesquels causaient et riaient près de la cheminée, sur laquelle était posée une cave à liqueurs ouverte.

Au piano, un jeune homme était assis et jouait — un de ces pianistes qu'on prend toujours pour des perruquiers, tant ils sont bien peignés et fleurent bon la pommade, et qui tout l'été promènent de château en château leur doigté supérieur et leurs airs inspirés, à la recherche de la grande dame qui doit s'éprendre de leur génie et les enlever...

Mais la musique n'était pas le faible du jeune duc de Maillefert. Aussi, profitant bien vite de l'entrée de Raymond et de M. de Boursonne :

— Très-jolie, cette petite mélodie, dit-il au jeune pianiste, oui, ravissante, parole d'honneur! Cependant, si vous voulez bien, nous en resterons là pour ce soir, hein ! n'est-ce pas...

Sans mot dire, avec la résignation douloureuse et fière du génie méconnu, l'artiste ferma le piano et s'accouda contre la tablette.

— Mesdames et messieurs, continuait M. Philippe, puisqu'il nous arrive des « pontes. » nous allons, si le cœur

vous en dit, tailler un petit *bac*, un *bac* de famille, à la papa, pour n'en pas perdre l'habitude...

— Oh ! pas de *bac*, interrompit une des amies de la duchesse, c'est un jeu d'hommes, cela, il faut compter et je m'embrouille toujours... La roulette plutôt, comme l'autre soir...

— Oui, la roulette, approuva une jeune femme.

— C'est-à-dire que vous espérez encore me dépouiller, ricana M. Philippe. Mais n'importe !...

Et sonnant :

— La roulette ! demanda-t-il au valet qui parut.

Jamais idée ne sembla plus lumineuse à Raymond.

Il lui semblait sentir tous les regards arrêtés sur lui avec une expression de moquerie. Et il n'osait pas, lui, regarder mademoiselle Simone, tremblant que son visage ne trahît ce qui se passait en lui.

Le jeu allait être une planche de salut.

Déjà les domestiques avaient apporté la roulette, c'est-à-dire ce cylindre creux qui ressemble à un cadran, et où on fait mouvoir la bille qui décide des coups, puis un grand tapis où étaient dessinés des casiers et des chiffres.

Les préparatifs terminés :

— En place, en place ! s'écria M. Philippe, nous gaspillons un temps précieux, comme disait ce pauvre baron Trigault.

Tout le monde avait pris place autour de la table, à l'exception du seul M. de Boursonne.

— Eh bien ! baron, lui dit gracieusement la duchesse, est-ce que vous ne jouez pas ?

— Jamais, madame.

— Très-curieux, parole d'honneur ! fit M. Philippe. Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?...

— Parce que j'ai peur de perdre.

L'aveu parut cynique.

— Croyez-vous donc que nous jouons pour gagner ? demanda la duchesse.

— Dame !... oui, répondit le bonhomme, avec ce flegme imperturbable qui était la force de sa plaisanterie.

M. Philippe, qui avait déclaré qu'il tiendrait la banque jusqu'à son dernier louis, alignait devant sa place des piles de pièces de vingt et de dix francs.

— Ces discours ne sont pas sérieux, dit-il.

Et imitant avec une perfection qui trahissait une longue étude, la voix monotone et glapissante des croupiers d'outre-Rhin.

— Faites vos jeux, mesdames et messieurs, reprit-il, faites vos jeux !...

Le hasard, aidé, à ce qu'il parut à M. de Boursonne, par madame de Maillefert, avait placé Raymond entre mademoiselle Simone et cette dame brune qui avait de si beaux yeux.

Le vieil ingénieur crut aussi remarquer, lorsque la jeune fille prit place à la roulette, quelques regards surpris et aussi des sourires significatifs.

Puis, comme ni mademoiselle Simone ni Raymond n'avaient la moindre idée du jeu, la dame brune, obligeamment, se penchait vers eux pour les aider de ses conseils...

— Les jeux sont faits ? glapit M. Philippe, rien ne va plus !...

Et il poussa le ressort qui mettait la bille en mouvement.

— Vous n'avez donc jamais joué à la roulette, monsieur ? demanda la dame brune à Raymond.

— Jamais, madame.

La bille s'arrêta.

— Sept, rouge, impair, manque !...

Mademoiselle Simone, la dame brune et Raymond avaient perdu.

— Vous êtes une détestable conseillère, duchesse, dit M. Philippe à la dame brune.

Ainsi, cette dame si jolie, près de qui se trouvait Raymond, était une duchesse. Mais que lui importait ! Toute sa préoccupation était d'adresser la parole à mademoiselle Simone. Il le voulait de toute la force de sa volonté et pourtant ne le pouvait pas. Que lui dire ? Une banalité ? Il se fût coupé la langue plutôt. Mais alors quoi ? Son supplice du bal recommençait.

Et pour comble, il croyait reconnaître que mademoiselle Simone souhaiter lui parler, qu'elle avait quelque chose à lui dire. A plusieurs reprises, se retournant l'un vers l'autre, leurs yeux se rencontrèrent, et une même rougeur empourpra leurs joues.

— Vingt-huit, noire, pair, gagne !... glapissait M. Philippe.

Raymond perdait toujours. Il s'en souciait bien, vraiment.

Autour de la table, tout le monde causait et riait. La bouche en cœur et d'un air content de soi, les amis du jeune duc disaient des choses stupides. Raymond les trouvait admirables ; il eût donné un an de sa vie pour en pouvoir dire autant.

— Mon voisinage ne vous porte décidément pas bonheur, monsieur, murmura la jolie dame brune...

Il s'inclina, gauchement, ne trouvant rien à répondre, rien de rien...

— Je suis donc un être absolument stupide, pensait-il avec une rage concentrée, un idiot, un goîtreux !...

— Allons, messieurs, allons, mesdames, disait le jeune duc, qui était en veine, échauffons-nous un peu, s'il vous plait...

La rouge sortit, la jolie dame brune perdit quinze louis.

— Décidément, madame la duchesse, lui dit un jeune homme, vous aller vous décaver, et il va falloir écrire à M. de Maumussy qu'il vous envoie de l'argent...

A ce nom, éclatant là, tout à coup, comme un obus, Raymond eut comme un éblouissement... Était-ce possible ! Cette femme, près de lui, était-elle vraiment la duchesse de Maumussy !...

— Oh ! fit une jeune dame, le duc de Maumussy n'est pas comme certains maris de ma connaissance, il n'attend pas que sa femme lui demande de l'argent, lui !...

Ainsi, plus de doute.

— Tous les jeux sont faits! continuait M. Philippe. Rien ne va plus...

Mais Raymond ne voyait ni n'entendait plus rien, le vertige s'emparait de son cerveau, et c'est mû par un pur instinct machinal, qu'il lançait ses mises au hasard...

— La chance vous poursuit, monsieur, lui dit la jolie dame brune, la duchesse de Maumussy, voulez-vous nous associer ?...

— Nous associer !... s'écria le malheureux avec un mouvement d'horreur...

Et se maîtrisant tant bien que mal :

— Assurément, ajouta-t-il d'une voix défaillante, avec plaisir, avec bonheur...

Il n'avait plus qu'une idée, fuir, fuir... Ah ! s'il eût su comment se retirer sans scandale !...

Heureusement, M. de Boursonne, qui le surveillait,

avait, comme tout le monde, sans doute, aperçu son trouble affreux.

Et lorsqu'à dix heures on servit du thé et des rafraîchissements :

— Allons, mon cher Delorge, dit le vieil ingénieur, il faut nous retirer...

La duchesse de Maillefert voulait le retenir, mais il prétexta un travail urgent, promit de revenir et enfin sortit, entraînant Raymond.

Puis une fois dehors :

— Malheureux, que se passe-t-il? demanda l'excellent homme, votre bras tremble sur le mien...

— Ah! monsieur, ne m'interrogez pas, je vous en prie...

Jusqu'au *Soleil Levant*, ils n'échangèrent plus une parole.

Maître Béru les attendait, et apercevant Raymond :

— Monsieur, dit-il, juste comme vous sortiez, le facteur a apporté pour vous deux lettres de Paris... les voici.

C'est à peine si d'une voix défaillante il eut la force de balbutier : — Merci !...

Après quoi ayant pris ses lettres des mains de l'aubergiste, sans même songer à saluer M. de Boursonne, il gagna l'escalier.

Maître Béru lui-même fut frappé de ces circonstances.

— Qu'a donc M. Delorge demanda-t-il au vieil ingénieur, qui allumait sa pipe au feu mourant de la cuisine.

— Rien, absolument, répondit le digne homme.

Mais en lui-même, et tout en montant à sa chambre :

— En voici bien d'une autre! grommelait-il. Que diable s'est-il passé entre mon étourneau et mademoiselle de Maillefert?...

Car il ne voyait que mademoiselle Simone pour avoir jeté Raymond dans un tel désordre.

— Et cependant, songeait-il, son autre voisine, cette duchesse de Maumussy, est bien jolie, et elle le regardait avec des yeux bien doux... Et lui, à un moment, lui a répondu d'une façon étrange !...

Sa pipe était finie, et il en secouait les cendres en frappant le fourneau contre son ongle.

— Peut-être n'y a-t-il rien, ruminait-il encore. Ce sacré Delorge est nerveux comme une petite maîtresse. Peut-être dort-il déjà...

II

Non, Raymond ne dormait pas...

A peine arrivé à sa chambre, il s'était affaissé sur un fauteuil, et il s'efforçait de recueillir ses idées.

— Que je suis faible, murmurait-il, que je suis lâche !..

Pauvre garçon !... Il n'était ni faible ni lâche, il était

victime d'une situation qu'il n'avait pas faite, d'un passé qu'il traînait comme un prisonnier sa chaîne.

Madame Delorge, cette femme d'une énergie antique, n'avait pas senti qu'il est impossible d'enfermer un homme dans une idée unique, si vaste que soit cette idée.

Elle n'avait pas compris que si sa vie était finie, la vie de son fils commençait; que si tout était mort en elle, tout en lui était à naître.

Elle ne s'était pas dit qu'en lui imposant une tâche surhumaine, elle l'exposait à maudire cette tâche, le jour où une grande passion mettrait aux prises dans son âme bouleversée l'intérêt de son amour et ce qu'il estimait être un devoir sac é

— Oh ! non, se disait-il, je n'oublie pas que mon père a été lâchement assassiné ! Non, je ne saurais oublier que les assassins sont restés impunis !... C'est avec joie que je donnerais ma vie pour que justice fût rendue !... Mais dépend-il de moi d'aimer ou de n'aimer pas mademoiselle Simone, et me faut-il renoncer à la voir parce que madame de Maumussy est au château de Maillefert ?... En quoi madame de Maumussy est-elle coupable, elle que l'on dit mariée contre son gré à ce misérable aventurier !

Il tournait, en même temps, et retournait entre ses mains les lettres qu'il venait de recevoir.

Il avait reconnu l'écriture des adresses.

L'une était de sa mère, l'autre de Me Roberjot

Et il hésitait à les ouvrir, redoutant d'y trouver la condamnation sans appel des espérances auxquelles il essayait de se raccrocher.

— Pourtant, il le faut !... fit-il.

Et d'un mouvement fiévreux, décachetant la lettre de madame Delorge, il lut :

« Cher Raymond,

» L'heure maintenant est proche, de notre revanche,
» quelque chose me le dit. Tous nos amis, depuis M. Ducou-
» dray jusqu'à Me Roberjot, le croient.

» Ce qui me prouve que l'empire se sent menacé, c'est
» que d'anciens amis de ton père, qui l'avaient renié, qui
» semblaient avoir oublié notre existence, sont venus me
» rendre visite.

» Tout Paris s'entretient d'un procès horriblement scan-
» daleux qu'intenterait à M. de Maumussy la famille de
» sa femme.

» On m'affirme aussi que M. de Combelaine, plus ruiné
» que jamais, a été sur le point d'épouser l'indigne sœur
» de madame Cornevin, madame Flora Misri, et qu'au
» dernier moment le mariage a manqué pour des raisons
» honteuses.

» Raymond, mon fils bien-aimé, souviens-toi de ton
» père... Tiens-toi libre de tout engagement et prêt à agir
» au premier signal.

» Ta sœur Pauline et moi, t'embrassons de toute notre
» âme...

» ÉLISABETH DELORGE. »

— Prêt!... libre de tout engagement !... murmura Raymond, avec un rire amer. Voilà vingt ans que je vis ainsi !...

Et il ouvrit la lettre de Me Roberjot.

« Je n'ai qu'une minute, lui écrivait le député de l'oppo-
» sition, juste le temps de copier, pour Léon Cornevin et
» pour vous, une lettre que je reçois de notre ami Jean.

» Lisez, et vous verrez si le brave garçon perd son
» temps. »

Jean écrivait :

« Mes chers amis,

» Après la plus pénible des traversées, pendant laquelle
» nous périssions sans le secours d'un clipper anglais, me
» voici enfin en Australie.

» C'est avant-hier, dimanche, que j'ai pris pied à Mel-
» bourne, la capitale du pays de l'or.

» Dès le lendemain, je me mettais en quête de l'homme
» avec qui mon père a quitté le Chili, M. Pécheira, le fils
» du contrebandier de Talcahuana.

» Je trouvai sans peine sa demeure, car il est un des
» négociants considérables de Melbourne. Malheureuse-
» ment, il est en tournée aux mines, et l'employé qui le
» remplace n'a pu me fixer l'époque de son retour.

» Mais cet employé, qui connaît M. Pécheira depuis
» longtemps, m'a dit que lors de ses débuts en Australie, il
» avait un associé, un Français nommé Boutin.

» Que ce Boutin soit Laurent Cornevin, mon père, c'est
» ce qui ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Que
» M. Pécheira puisse m'apprendre ce qu'il est devenu, c'est
» ce qui me paraît certain.

» Donc, malgré les anxiétés de l'attente, je suis heureux,
» quelque chose me dit que je touche au but.

» Nos aïeux, lorsqu'ils se vouaient à une œuvre difficile,
» s'imposaient jusqu'à son accomplissement quelque rude
» pénitence, qui était un perpétuel stimulant. Moi, j'ai
» juré de ne pas reprendre mon pinceau avant d'être ar-
» rivé jusqu'à mon père, avant de l'avoir serré dans mes
» bras s'il est vivant encore, avant d'avoir prié sur sa
» tombe s'il est mort...

» Bon espoir donc, mes chers amis, et peut-être... à bientôt. »

« JEAN CORNEVIN. »

C'est avec un douloureux accablement que Raymond laissa échapper cette lettre.

— Si je ne suis pas fou, murmurait-il, s'il me reste encore quelque courage, je ne retournerai plus au château de Maillefert.

Il était, hélas ! de ces infortunés que leur imagination cruelle cloue sur des calvaires chimériques, dont la pensée devance les événements,et qui souffrent plus affreusement peut-être des catastrophes qu'ils prévoient que des malheurs réels.

Au matin d'une nuit passée toute entière à se débattre dans les angoisses de la passion, sa résolution était prise.

— Je ne chercherai pas à revoir mademoiselle Simone, s'était-il dit, dussé-je en mourir !...

Aussi, lorsqu'il descendit pour déjeuner, soutenu par l'exaltation du sacrifice et par cette amère satisfaction qu'on éprouve à dompter une souffrance atroce, s'était-il composé une contenance dégagée et un visage souriant.

Il s'attendait à mille et mille questions, à de vives attaques, à des plaisanteries... A sa grande surprise, M. de Boursonne ne l'interrogea pas.

Son attitude, qu'il croyait impénétrable, était démentie par l'égarement de ses yeux, par la violence convulsive de ses gestes.

Croyant abuser M. de Boursonne, il l'avait éclairé.

— Il est évident, s'était dit cet observateur si perspicace, qu'il ne s'agit pas, comme je le supposais, d'une simple amourette. Quelque chose de grave se passe.

Mais c'est précisément parce que telle était sa convic-

tion qu'il se garda bien de revenir sur les événements de la veille.

D'y revenir directement, du moins.

Car il sentait bien chez Raymond une ferme résolution de garder ses secrets.

Seulement, il n'était pas une de ses phrases qui ne fût combinée de façon à amener son « jeune ami » à se découvrir.

Et lorsque, par exemple, il se mit à parler de l'achèvement prochain de ses études entre Tours et les Ponts-de-Cé, c'était pour arriver à dire qu'il faudrait bientôt quitter les Rosiers et aller planter plus loin, dans quelque village de la Loire-Inférieure, le quartier-général.

Mais au lieu de la tristesse qu'il s'attendait à voir assombrir le visage de Raymond, à cette perspective d'un départ prochain, il n'y lut que de la joie.

— Ah ! que ne partons-nous demain ! s'écria le pauvre garçon, d'un accent dont il n'y avait pas à suspecter la sincérité.

Et c'était bien le cri de son âme. Entre mademoiselle Simone et lui, il eût voulu des obstacles matériels, l'Océan, de ces distances qu'on ne saurait franchir et qui annihilent le danger d'un moment de faiblesse.

— C'est, sacrebleu ! à n'y rien comprendre, pensait M. de Boursonne.

Ce n'était pas, il faut le dire, une curiosité banale qui inspirait au vieil ingénieur ce grand désir de pénétrer le secret de Raymond.

Il le connaissait si inexpérimenté de la vie, si loyal et pour cela si disposé à croire à la loyauté des autres, qu'il voyait en lui une de ces dupes privilégiées de tous les intri-

gants, un de ces naïfs qui tombent dans tous les piéges qu'on tend à leur candide honnêteté.

— Tandis que s'il se confiait à moi, pensait le bonhomme, s'il se laissait guider par mon expérience comme un aveugle par son chien, il se tirerait de toutes les intrigues. Mais va-t-en savoir s'ils viennent !... Mon orgueilleux se couperait la langue avant de rien dire à son vieux chef.

Cette idée l'agaçait si fort qu'il déjeuna en moins de rien, qu'il se brûla le palais en avalant son café, et qu'il se trouva prêt avant l'arrivée de ses piqueurs.

C'est donc avec tous les indices d'une humeur massacrante, qu'ayant allumé sa pipe, il alla s'asseoir sur un des bancs de pierre qui décoraient la façade du *Soleil Levant*, à côté de maîtresse Béru, laquelle, les mains croisées sur son large abdomen, humait la brise tiède d'un des derniers beaux jours.

— Positivement, disait-il à Raymond qui l'avait suivi, je suis trop facile et trop bon, nos hommes en abusent. Voilà que c'est moi, maintenant, qui suis à leurs ordres...

— D'ordinaire, monsieur, hasarda Raymond, nous ne sommes pas prêts si tôt...

— C'est-à-dire que je radote, n'est-ce pas? C'est possible. Seulement, comme je suis le maître, il faudra m'obéir tout de même. Et, à partir de demain, tout le monde devra être ici à m'attendre dès huit heures du matin !...

De temps à autre, M. de Boursonne rendait comme cela des décrets terribles, bientôt abrogés par la très-réelle bonté que dissimulait son caractère bourru.

Et il ruminait à l'adresse des délinquants une apostrophe comminatoire, lorsque parut au bout de la grande rue, arrivant au trot allongé d'un magnifique cheval, un domestique à la livrée de Maillefert.

Il n'en fallait pas plus pour dissiper les humeurs noires du bonhomme.

— Gageons, dit-il à Raymond, que c'est à nous qu'en veut ce superbe gaillard à bottes à revers.

Il ne se trompait pas.

Arrivé à la porte du *Soleil Levant*, le domestique arrêta court son cheval, et saluant maîtresse Béru :

— M. Delorge ? demanda-t-il.

Raymond s'avança.

— C'est moi, dit-il.

Lestement, en valet bien appris, le domestique mit pied à terre, et tirant de sa ceinture un pli assez volumineux :

— Voici, dit-il, ce que je suis chargé de remettre à monsieur...

Comme de raison, M. de Boursonne s'était approché.

— Y a-t-il une réponse ? interrogea-t-il.

— Non, monsieur, répondit le domestique, déjà remis en selle, et qui ayant salué repartit au grand trot.

Raymond, lui, considérait d'un œil hagard ce pli que scellait un large cachet de cire parfumée constellée de paillettes d'or. On eût dit qu'il avait peur.

Enfin, il se décida, il brisa l'enveloppe, et en même temps qu'une lettre des billets de banque s'en échappèrent.

— Ah ! par exemple !... ne put s'empêcher de s'exclamer le vieil ingénieur.

La lettre, écrite d'une écriture menue, sur un épais papier armorié, Raymond la lut d'un coup d'œil :

« Monsieur,

» Vous êtes parti hier soir si précipitamment, que nous
» n'avons pas réglé nos comptes. Nous étions associés, ce-
» pendant. Après votre départ, j'ai continué de jouer,

» pensant que vous ne m'en voudriez pas trop si je perdais
» le fonds social. Mais, bien loin de perdre, selon mon ha-
» bitude, j'ai été favorisée d'un bonheur insolent. Je *nous*
» ai gagné deux mille huit cents francs et je vous envoie
» votre part.

» Vous voyez que notre association nous a porté bonheur

» DUCHESSE DE MAUMUSSY. »

Raymond était devenu livide.

— Oh !... bégaya-t-il. Oh !...

Et, dans un transport de rage, froissant entre ses mains crispées l'enveloppe, la lettre et les billets de banque, il allait les lacérer, quand une réflexion soudaine traversant son esprit :

— Maîtresse Béru !... fit-il d'une voix rauque.

— Monsieur ?

— Votre curé est un brave homme, n'est-ce pas ?

— Oh ! le meilleur et le plus excellent qui soit au monde, monsieur, charitable comme il n'en est pas, n'ayant rien à lui, se dépouillant pour les pauvres, donnant jusqu'à son linge, jusqu'à ses chemises...

— Eh bien ! maîtresse Béru, portez-lui cela pour ses pauvres...

Et jetant dans le tablier de la digne femme la lettre et les billets, il rentra dans l'auberge...

Jamais ébahissement ne se vit plus immense que celui de la maîtresse du *Soleil Levant ;* jamais regards ne se virent plus comiquement anxieux que ceux qu'elle promenait des billets de banque à M. de Boursonne.

A la fin :

— Je suppose, balbutia-t-elle, que M. Delorge a voulu plaisanter.

Pour être moins évidente, la stupeur du vieil ingénieur n'était pas moins grande que celle de la brave femme.

— Je ne pense pas, répondit-il.

— Une somme si forte !... Jamais je n'oserai la porter à M. le curé.

— Alors attendez que M. Delorge vous confirme ses intentions. Mais avant !... vous permettez, n'est-ce pas ?

Et ce disant, M. de Boursonne s'emparait prestement de l'enveloppe et de la lettre, ne laissant plus que les billets de banque dans le tablier de maîtresse Béru.

— Ah ! ça, morbleu ! grommelait-il, est-ce que je vais être obligé de retenir une cellule à Charenton pour mon étourneau ? Qu'est-ce que cette histoire d'argent, à présent ?...

La lettre qu'il tenait lui eût, pensait-il, tout expliqué, et certainement il eût donné bonne chose pour en connaître le contenu. Mais si ardente, si exaspérée que fût sa curiosité, l'idée ne lui vint même pas de la lire.

Courant, au contraire, après Raymond, il le trouva dans la salle à manger, affaissé sur une chaise, blême, et en train de vider une carafe d'eau.

— Mâtin ! lui dit-il, vous êtes généreux, vous !...

— Monsieur, répondit le jeune homme, cet argent me brûlait les mains, je lui donne la seule destination qu'il puisse avoir.

Le bonhomme eut un geste équivoque.

— Soit ! dit-il. Seulement, étourdi que vous êtes, en même temps que les billets de banque, vous aviez jeté la lettre à maîtresse Béru...

— Eh ! qu'importe !...

— Il importe que c'était la jeter en pâture à l'impi-

toyable curiosité de tous les oisifs du bourg. Heureusement que je veillais, je l'ai reprise.

— Ce n'était en vérité pas la peine, monsieur, tout le monde pouvait, tout le monde peut la lire...

M. de Boursonne ne se le fit pas dire deux fois.

Avec la plus curieuse attention, et comme s'il eût pesé la valeur de chaque expression, il lut et relut ce billet au moins singulier.

— Eh ! eh ! fit-il avec un petit rire moqueur, je connais plus d'un fat à qui un poulet de ce parfum donnerait de drôles d'idées...

— Monsieur !...

— D'autant qu'elle est tout bonnement adorable, cette duchesse de Maumussy, avec ses grands yeux noirs si doux par moments, et d'autres fois si pleins de flammes...

Raymond s'était dressé.

— Ne me parlez jamais de cette femme, monsieur, s'écria-t-il.

— Oh !...

— Elle me fait horreur.

— Peste !... vous êtes dégoûté, mon cher...

— Oui, horreur ! répéta Raymond avec un accent terrible, elle me fait horreur !... Déjà c'est pour moi un irréparable malheur de l'avoir rencontrée, et je sens, et quelque chose me dit qu'elle me sera fatale un jour !...

M. de Boursonne se tut, gardant, contre son habitude, le secret de ses impressions et de ses conjectures.

Aussi bien, les piqueurs étaient arrivés et, à leur tour, ils attendaient.

— Partons, dit-il brusquement, nous n'avons que trop de temps perdu à rattraper.

Et il se mit en route, mais non si vite qu'il n'entendit

Raymond recommander à maîtresse Béru de porter l'argent qu'il lui avait donné à son curé.

Si important que fût ce jour-là le travail du vieil ingénieur, tous ces événements lui trottaient obstinément par la cervelle, et s'il n'en soufflait mot, c'est qu'il avait ses projets pour le soir.

En conséquence, le dîner achevé :

— Allons-nous à Maillefert ? demanda-t-il.

— Je me sens un peu souffrant, monsieur, répondit Raymond.

— C'est que, ma foi ! j'irais volontiers, les distractions sont rares dans ce diable de pays.

— Il me serait impossible de vous suivre...

— Remettons donc la partie à demain, mon cher...

Raymond jugea qu'une explication était inévitable, et que mieux valait en finir tout de suite.

— Demain, monsieur, dit-il, pas plus qu'aujourd'hui, je ne serai en état de vous accompagner.

— Diable ! c'est un parti pris, alors.

Le jeune homme garda un morne silence.

— Sacrebleu ! insista M. de Boursonne, ce n'est pas après avoir gagné une assez forte somme, qu'on renonce à aller dans une maison. Que pensera-t-on de vous !...

— Tout ce qu'on voudra, répondit l'infortuné, de l'accent de la plus glaciale indifférence, cela m'est bien égal.

Mais M. de Boursonne était décidé à le pousser dans ses derniers retranchements.

— Et mademoiselle Simone ! insista-t-il.

Raymond pâlit.

— En vérité, monsieur, fit-il, d'une voix à peine distincte, je ne sais quel plaisir vous pouvez prendre à me torturer ainsi...

— Bonsoir, donc, fit brutalement le vieil ingénieur.

Et il sortit ; le reproche de Raymond lui pesait.

— La peste étouffe l'animal entêté !... grondait-il. Comme si ce n'était pas pour son bien, ce que j'en fais. Mais, tête-Dieu ! je n'en aurai pas le démenti, et nous verrons bien si les gens de Maillefert seront aussi discrets que lui !...

Cinq minutes après, ayant rajusté sa toilette, il montait à grandes enjambées l'avenue du château.

Comme la veille, madame de Maillefert se tenait dans le salon du premier étage, mais ses hôtes étaient moins nombreux. Plusieurs étaient partis le matin pour Paris, et M. Philippe et ses amis étaient allés pour quarante-huit heures à Angers.

Mais la duchesse de Maumussy restait.

De même que la veille, elle était assise près de mademoiselle Simone, sur la causeuse qui faisait face à la porte.

Elle était vêtue d'une robe d'intérieur d'étoffe noire, toute garnie de ruches ponceau, et dans ses cheveux, qui, aux lumières, se teintaient de reflets bleuâtres, éclatait une grosse touffe d'œillets rouges, les derniers de l'année.

Sa beauté un peu théâtrale resplendissait et éblouissait. Ses yeux noyés de langueurs avaient, sous la frange de leurs longs cils, des éclairs phosphorescents. On voyait en quelque sorte son sang frémir sous ses chairs nacrées. Et de toute sa personne se dégageaient des effluves de passion.

Près d'elle, la chaste et discrète beauté de mademoiselle Simone pâlissait, comme le chef-d'œuvre délicat d'un maître de génie près de l'œuvre à effets violents d'un charlatan de talent...

Lorsque le domestique annonça M. de Boursonne :

— A la bonne heure ! s'écria madame de Maillefert, voilà un homme de parole !...

Puis, tout aussitôt :

— Mais vous êtes seul, ajouta-t-elle avec une nuance de désappointement ; qu'est donc devenu M. Delorge ?

— Il est souffrant, madame, répondit le vieil ingénieur d'une voix plaintive, il est excessivement souffrant.

Il avait chaussé son binocle avant de répondre, et sournoisement il observait mademoiselle Simone et madame de Maumussy...

Il les vit tressaillir, et d'un même et involontaire mouvement se retourner l'une vers l'autre.

— Attention !... se dit-il, voici peut-être un indice.

Le malheur est qu'il n'eut pas le temps de profiter de ce qu'il appelait déjà sa découverte.

Deux gentilshommes campagnards des environs entraient, accompagnés de leurs femmes, et tout de suite et sans façon ils s'emparèrent de madame de Maillefert.

Ces fiers hobereaux avaient mordu aux amorces de la duchesse, et après avoir boudé dix-huit ans le gouvernement impérial, c'est à la fin de 1869 qu'ils songeaient à se rallier.

Ils y mettaient, il est vrai, des conditions. L'un demandait à être le candidat ministériel aux prochaines élections, l'autre exigeait une préfecture de première classe.

— Parbleu ! pensait M. de Boursonne, voilà des gaillards qui peuvent se flatter d'avoir du nez et de savoir choisir leur moment.

Ce qui le consolait, c'est que mademoiselle Simone étant sortie pour donner quelques ordres, sa place restait libre, sur la causeuse, près de madame de Maumussy.

Lestement, le bonhomme s'en empara. Il pensait :

— Voici une belle pénitente qu'un vieux diable comme moi confessera facilement.

Et bien vite, en quelques phrases, il planta les jalons d'une sorte d'interrogatoire. Ah ! ce n'était pas la peine de se mettre en frais de diplomatie.

Du premier coup, il acquit la certitude que huit jours plus tôt, la jeune duchesse ne soupçonnait même pas l'existence de Raymond.

Puis, d'elle-même, et comme si le vieil ingénieur n'eût pas été pour elle un étranger, elle se mit à lui parler de son pays, l'Italie, de son passé, de sa famille, exposant avec une surprenante familiarité sa vie tout entière.

M. de Boursonne n'en revenait pas, encore bien qu'il eût autrefois habité Rome et Florence, et qu'il connût la très-réelle ingénuité des femmes italiennes, et leur horreur de toute affectation et d'une vaine pruderie.

La jeune duchesse de Maumussy ne savait rien du monde, elle l'avouait en toute sincérité, étant restée jusqu'à vingt et un ans dans un couvent de Naples, où elle s'ennuyait fort.

Puis, un beau matin, son père était venu l'en tirer, en lui annonçant qu'il lui avait trouvé un parti brillant, un grand seigneur français, qui en échange d'une grosse dot, mettrait au service de la famille de sa femme ses hautes influences politiques. Quinze jours plus tard, elle était duchesse de Maumussy.

Elle n'avait subi aucune contrainte, elle le reconnaissait. La joie d'être délivrée du couvent l'enivrait. Elle avait été étourdie de son changement d'état, du tumulte du palais paternel succédant au silence du cloître, des belles toilettes de sa corbeille, des flatteries murmurées à son oreille...

Et, lorsqu'elle était revenue à elle, il était trop tard pour réfléchir.

Ce n'est pas qu'elle eût à se plaindre de son mari. Le duc de Maumussy était parfait pour elle ; à l'affût de ses moindres désirs, attentif à ne jamais laisser vide le tiroir de son secrétaire, stipulant des épingles pour elle sur toutes les affaires qu'il tripotait, veillant à ce qu'elle eût toujours les plus beaux diamants et les plus fringants attelages de Paris... Aussi était-elle enviée et haïe des femmes.

Aussi entendait-elle célébrer à l'envi la galanterie de M. de Maumussy, le dernier paladin français, disait-on.

Pourtant, ce n'est pas là le mari qu'elle rêvait quand, par ces soirées tièdes et embaumées du pays de Naples, elle errait avec ses compagnes sous les charmilles de son couvent.

Certes, le duc était d'une élégance suprême, spirituel, ironique ou tendrement sentimental à son gré, mais il avait trente bonnes années de plus qu'elle, il eût pu être son père, elle était jeune, et il était vieux.

Puis, pouvait-elle vraiment se dire mariée, ayant un mari insaisissable, qu'elle était souvent trois ou quatre jours sans apercevoir, dont la politique et les affaires absorbaient les journées, dont le plaisir dévorait les nuits, et qui, toujours sous l'éperon de l'ambition ou sous le fouet de la nécessité, menait à fond de train une existence haletante...

Elle lui rendait, par exemple, cette justice, que s'il vivait de son côté, il la laissait vivre du sien, en pleine et entière indépendance, poussant si loin le soin de ne gêner en rien la liberté de ses actions, qu'elle s'en sentait humiliée...

Et c'est du ton le plus simple et le plus naturel qu'elle

débitait ces étranges confidences. M. de Boursonne en tressautait sur sa causeuse :

— Elle est par trop naïve, à la fin, pensait-il, ou par trop effrontée ! A quel propos me conte-t-elle tout cela ? Pour que je le rapporte à Raymond ? Singulière commission.

Pourtant il n'était pas assez suffoqué pour ne remarquer pas qu'il n'était point le seul à écouter la duchesse de Maumussy.

Ses ordres donnés, mademoiselle Simone était revenue s'asseoir tout près de la causeuse.

La femme d'un des deux hobereaux l'avait bien entreprise et lui narrait tous les cancans de Saumur, mais elle ne répondait que par monosyllabes.

Elle ne perdait pas une des paroles de madame de Maumussy ; tour à tour elle rougissait ou devenait toute pâle, ou bien ses yeux lançaient des éclairs...

— Et voilà ! pensait M. de Boursonne, ces deux femmes aiment mon jeune camarade ; elles se sont devinées et se haïssent... Mais lui ! pourquoi a-t-il fui ? N'aurait-il pas le courage de choisir ?...

En ce moment, le pianiste aux longs cheveux rentrait d'une promenade inspiratrice au clair de la lune, il s'assit au piano, et M. Philippe n'étant pas là, bientôt on ne s'entendit plus dans le salon.

Le vieil ingénieur profita de l'occasion pour s'enfuir.

En somme, il était assez satisfait de sa soirée, et s'il éprouvait quelque embarras, c'était de savoir si, oui ou non, il ferait part à Raymond de ses découvertes et de ses conjectures.

Toutes réflexions faites, il se décida pour le silence. Il fit aussi bien.

Raymond n'avait ni l'esprit ni le cœur aux confidences. Le malheureux pliait sous l'effort que lui coûtait la résolution de ne plus retourner à Maillefert.

Sentir le bonheur, la réalité de ses rêves à portée de la main, et ne pas étendre la main, c'est du courage, cela !...

Si encore il eût été loin !...

Mais il ne pouvait sortir du *Soleil Levant* sans apercevoir, de l'autre côté de la Loire, les terrasses de Maillefert, et à travers les arbres, déjà dépouillés d'une partie de leurs feuilles, la façade blanche du château.

Aussi, était-il bien décidé à demander son changement ou un congé, lorsque, le dimanche suivant, après la grand'-messe, tandis que M. de Boursonne recevait ses paysans, il sortit.

Il se dirigeait vers cette hauteur d'où on dominait les jardins du château de Maillefert, lorsqu'au détour du pont il se trouva en face de mademoiselle Simone.

Elle n'était pas seule. Elle était accompagnée de sa gouvernante, miss Lydia Dodge, longue et maigre personne, à figure blême avec un gros nez rouge au milieu.

Mademoiselle Simone devait sortir de la messe, car miss Lydia portait deux paroissiens.

Interdit, ému à ce point de sentir ses jambes fléchir, Raymond s'arrêta...

Mais la jeune fille, non moins troublée, s'était arrêtée aussi, et ils restaient en présence, muets, palpitants, les joues empourprées, de sorte que miss Lydia roulait de l'un à l'autre ses gros yeux surpris...

Ce fut à mademoiselle de Maillefert, la première, que la parole revint.

— Vous avez été souffrant, monsieur Delorge ? demanda-t-elle d'une voix troublée.

— En effet, mademoiselle, balbutia-t-il.

— Mais vous allez mieux, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Alors, nous vous reverrons au château ?

Vivement, miss Lydia prononça quelques mots en anglais, mais la jeune fille ne sembla pas l'entendre, et comme Raymond se taisait :

— Je vous le demande !... insista-t-elle.

Cette fois, miss Lydia toussa, et jugeant convenable d'intervenir :

— C'est bien monsieur, interrogea-t-elle, qui a donné mille quatre cents francs aux pauvres des Rosiers...

Raymond bondit.

— Vous savez cela !... s'écria-t-il.

— M. le curé l'a dit au prône...

— Quoi ! il m'a nommé !

— Non, répondit mademoiselle Simone, mais il vous a désigné à la reconnaissance des malheureux, trop clairement pour qu'on ne vous reconnût pas.

Et comme miss Lydia la tirait par la manche :

— Au revoir, donc, monsieur, dit-elle... A bientôt !...

Plus éperdu que d'une apparition, Raymond demeurait immobile, suivant d'un œil ébloui mademoiselle Simone, dont il voyait la robe ondoyer et glisser à travers les arbres.

Lorsqu'enfin elle disparut :

— Elle m'aimerait donc !... murmura-t-il, remué de sensations inconnues.

Pour persister dans ses résolutions avec un tel espoir au cœur, il eût fallu au pauvre garçon une énergie plus qu'humaine ou un de ces esprits glacés que ne bouleversent jamais les vertiges de la passion.

— On ne lutte pas contre la destinée, pensait-il.

C'en était fait, il s'avouait sa défaite.

— Je reste !... se répétait-il avec une sorte de rage, je reste !...

L'idée de la tâche qu'il avait à remplir, le souvenir de son père assassiné, la haine des assassins demeurés impunis, l'effroi des reproches sanglants de sa mère, la pensée du douloureux étonnement de ses amis, de Me Roberjot, de M. Ducoudray, de Jean et de Léon Cornevin, tout cela s'effaçait et disparaissait...

Et tandis qu'il regagnait à pas lents le *Soleil Levant :*

— Eh !... que m'importe !... se disait-il, pourvu que Simone m'aime !...

Semblable à un malade qui se défend de songer à son mal, il s'était formellement interdit de penser au passé.

Aussi, au dîner, au lieu d'un visage morne, montra-t-il une figure qu'illuminait l'espérance. Au lieu de rester silencieux comme de coutume, et plongé dans ses lugubres méditations, il parla beaucoup, il plaisanta, il rit...

Et lorsque le café fut servi :

— Est-ce que nous n'irons pas à Maillefert, ce soir ? demanda-t-il à M. de Boursonne.

Le vieil ingénieur tressaillit, et après avoir curieusement examiné son jeune camarade, frappé de sa gaîté fiévreuse et de l'égarement de ses yeux :

— Allons ! prononça-t-il simplement.

Un brillant accueil attendait Raymond au château, un accueil tel qu'un vieil ami de Maillefert n'en eût pu souhaiter un meilleur ni plus affectueux.

La duchesse, dès que le domestique l'annonça, se leva en battant joyeusement des mains, et de l'air le plus ravi :

— Vous voici donc, monsieur le convalescent, dit-elle.

Savez-vous que nous étions ici dans une inquiétude mortelle !...

M. Philippe, revenu de la veille d'Angers, interrompit une histoire scandaleuse qu'il contait à un de ses amis, pour venir serrer la main de son « cher Delorge. »

— Vous nous manquiez, lui dit-il, parole d'honneur ! vous nous manquiez énormément.

En possession de toute sa raison, Raymond se fût étonné de cet accueil et de se trouver tout à coup si avant dans l'amitié de la mère et du fils. Il se fût demandé le but de ces démonstrations trop bruyantes pour être sincères, et se fût tenu sur ses gardes. Mais il n'avait d'attention que pour mademoiselle Simone.

Elle portait comme toujours une toilette d'une extrême simplicité, et qui semblait presque pauvre près des parures éclatantes des amies de sa mère, mais elle était, selon l'expression vulgaire, en beauté ce soir-là, ses cheveux blonds paraissaient plus lumineux, ses yeux et son teint brillaient d'un éclat extraordinaire.

On eût dit une tête divine du Titien qui, longtemps, est restée perdue dans l'ombre, et qui, tout à coup, mise dans son jour, resplendit, étonne, éblouit...

— Ah ça, je l'avais mal vue, l'autre soir, pensait M. de Boursonne, ou c'est une transfiguration...

Par contre, la duchesse de Maumussy lui parut moins belle.

Assise devant un petit guéridon de laque, elle semblait absorbée par la lecture d'un numéro de la *Vie Parisienne*, mais ses regards glissaient au-dessus du journal, et s'arrêtaient sur Raymond avec une expression dont il eût été peut-être effrayé s'il les eût surpris.

— Moi, proposa M. Philippe, je serais assez d'avis,

puisque nous voici en nombre, de tailler un petit bac de santé...

La proposition n'était pas heureuse.

Madame de Maillefert avait ce soir-là dans son salon cinq ou six dames très-nobles des environs, qu'elle tenait essentiellement à intéresser au succès de sa mission électorale, et à qui ce seul mot de bac avait fait pincer les lèvres.

Adressant donc à son fils un geste rapide d'intelligence :

— Non, pas de cartes, ce soir, mon cher duc, dit-elle, improvisons plutôt une petite sauterie...

Le pianiste bien peigné, qui rêvassait dans un coin, tressaillit à ces paroles, et ses sourcils se froncèrent. Il ne comprit que trop l'affreuse corvée qui se préparait pour lui. Il comprit que lui, l'artiste inspiré et incompris, il allait être condamné à faire danser — hélas ! ce n'était pas la première fois,— les hôtes de madame de Maillefert. Il se vit, lui, l'auteur de mélodies admirables, réduit à jouer de l'Offenbach ou du *Compositeur toqué*.

— Allons, mon cher, lui dit son ennemi, M. Philippe, voilà une occasion de vous rendre utile...

Il n'osa pas refuser. Il se leva, promenant autour du salon un regard de douloureuse mélancolie, et du pas d'un homme qui marche au supplice, il se dirigea vers le piano...

— Jouez-nous un quadrille d'*Orphée aux Enfers*, lui demanda madame de Maillefert...

Déjà Raymond était allé inviter mademoiselle Simone. Elle hésita visiblement avant d'accepter l'invitation, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme si elle eût eu à dire quelque chose de difficile...

Mais elle se vit observée, elle accepta...

Cette fois, Raymond s'était bien juré qu'il saurait pren-

dre sur lui de ne pas garder, comme au bal, un silence qui lui avait paru le comble du ridicule. Il se tint parole. Seulement, la contrainte qu'il s'imposait pour maintenir vivante une sorte de conversation entre les figures, absorbait si bien toute son attention, que c'est à peine s'il savait ce qu'il disait...

Peu importait, d'ailleurs; mademoiselle Simone ne l'écoutait pas. Elle n'était préoccupée que d'observer madame de Maumussy, qui dansait avec le jeune duc de Maillefert.

Et, quand le quadrille terminé, Raymond la reconduisit à sa place :

— Il faut, lui dit-elle, très-bas et très-vite, que vous dansiez avec la duchesse de Maumussy...

Stupéfait, il la regarda, se demandant si elle parlait sérieusement.

— Il le faut ! insista-t-elle.

Et ses yeux ajoutaient : — Défiez-vous !

Certes, elle ne pouvait rien commander au pauvre garçon qui lui fût plus atrocement pénible. Lui qui se disait, en venant :

— Je saurai bien éviter cette femme !...

Pourtant, il obéit.

Il s'avança vers la jeune duchesse, et comme si elle l'eût attendu, avant même que d'une voix altérée il eût formulé son invitation, elle se leva et prit son bras...

Après une formidable série d'accords plaqués, le pianiste incompris venait d'attaquer une valse langoureuse de Métra.

Il n'y avait plus à reculer.

Surmontant une indicible répulsion, Raymond enlaça la taille ronde et souple de la jeune duchesse, elle appuya

sur son épaule sa main finement gantée, et ils s'élancèrent...

Ils commencèrent lentement. Mais le pianiste, peu à peu, accélérait la mesure, et ils tournaient de plus en plus vite, et autour d'eux, le parquet et le plafond, les candélabres chargés de bougies et les lambris, les tentures et les vieilles gens immobiles sur leurs fauteuils, tout tournait autour d'eux comme un disque autour d'un pivot.

Le vertige de la valse troublait le cerveau de Raymond; la notion lui échappait de la réalité, il ne pouvait pas croire que ce qui était fût, il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un de ces cauchemars odieux qui font du sommeil une torture.

— Est-ce bien moi, pensait-il, moi qui presse entre mes bras la femme d'un des assassins de mon père !...

Bientôt elle lui demanda de s'arrêter. Elle se prétendait fatiguée et un peu étourdie, et cependant sa respiration était aussi égale et aussi douce que celle d'un enfant endormi.

Raymond, lui, haletait. Des gouttes d'une sueur glacée perlaient le long de ses tempes.

— Savez-vous, monsieur Delorge, lui dit brusquement la jeune duchesse, que le bruit de vos magnifiques aumônes est venu jusqu'à Maillefert.

Elle riait, mais d'un mauvais rire ; et, sans attendre la réponse de Raymond :

— Vous êtes donc bien riche ? insista-t-elle.

— Hélas ! non, madame.

— Ah !... votre générosité n'en a que plus de mérite.

Ce qu'elle ne disait pas se lisait dans ses yeux noirs.

— Comment se fait-il, demandait son regard hautain,

que vous ayez donné précisément la somme que je vous envoyais ? Pourquoi ?

Raymond comprit qu'il devait répondre, qu'il lui fallait, sous peine de se faire une ennemie implacable, trouver une explication plausible.

Et la nécessité l'inspirant :

— Madame, répondit-il, je jouais l'autre soir pour la première fois de ma vie. Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'ai été saisi de peur en songeant que j'aurais pu perdre ce que j'avais gagné. Que serait-il advenu, en ce cas ? Je suis un pauvre diable d'ingénieur des ponts et chaussées, et quatorze cents francs représentent quatre mois de mes émoluments. J'ai tremblé que cet argent, si facilement et si rapidement acquis, ne m'inspirât la fatale passion du jeu. Et si je l'ai donné aux pauvres, c'est pour avoir le droit de ne plus toucher une carte sans être accusé d'être retenu par la crainte de perdre mon gain.

Peu à peu, à mesure que Raymond cherchait les mots de cette explication un peu diffuse peut-être, mais plausible, les traits de la jeune femme reprenaient leur expression de placidité habituelle.

— C'est vrai, cela ? demanda-t-elle.

— Quel intérêt aurais-je à mentir ?

Elle sourit, au lieu de répondre, et comme le pianiste inspiré jouait les dernières mesures de la valse, elle prit le bras de Raymond pour regagner la causeuse où elle était assise quand il était venu l'inviter. Lui se croyait quitte, et déjà songeait à manœuvrer de façon à se rapprocher de mademoiselle Simone.

Mais la duchesse avait entamé une conversation qui ne lui permettait pas de s'éloigner sans une grossière inconvenance.

Prenant texte de ce qu'il lui avait dit qu'il n'était qu'un pauvre diable d'ingénieur, madame de Maumussy s'informait de ses affaires avec une sollicitude amicale.

Depuis combien de temps était-il sorti de l'école? Quels postes avait-il occupés? Estimait-il que sa situation actuelle fût en rapport avec son mérite!...

Tant bien que mal, plutôt mal que bien, Raymond répondait.

Toutes ses facultés étaient absorbées par la contemplation de mademoiselle Simone. Il lui tournait le dos, mais il la voyait fort distinctement dans une grande glace placée derrière madame de Maumussy.

Le visage de la jeune fille exprimait peut-être un peu d'inquiétude, mais ne trahissait certainement aucun mécontentement. La jeune duchesse, cependant, poursuivait.

Si elle se permettait de questionner ainsi M. Delorge, disait-elle, c'est qu'elle avait eu l'occasion de s'entretenir de lui avec son chef immédiat, le baron de Boursonne.

Le baron ne lui avait pas dissimulé l'injustice de l'administration envers son jeune camarade, lequel languissait dans des postes subalternes, malgré sa réputation très-méritée d'être un des hommes les plus distingués des ponts et chaussées.

Mais il n'y avait pas que mademoiselle Simone à épier Raymond et la duchesse de Maumussy. M. de Boursonne ne les perdait pas de vue, et surpris de voir son jeune ami s'entretenir si longtemps avec une femme pour laquelle il avait manifesté une si profonde aversion :

— Peut-être ferai-je bien, pensa-t-il, d'aller à son secours.

Et laissant madame de Maillefert aux prises avec celui

de ses hôtes qui demandait une préfecture de première classe, il se rapprocha de la jeune duchesse.

Elle dut en être ravie, car dès qu'il fut à portée de l'entendre :

— N'est-ce pas vous, monsieur le baron, dit-elle, qui m'avez affirmé que M. Delorge est trop modeste et ne cherche pas assez à se faire valoir ?

— Et je suis prêt à le répéter devant lui, madame la duchesse, répondit le vieil ingénieur.

— Vous entendez, monsieur ! dit la jeune femme à Raymond.

Et, revenant à M. de Boursonne :

— Eh bien, monsieur le baron, continua-t-elle, c'est à nous de faire cesser les injustices...

Le bonhomme hocha la tête, et souriant :

— Je ne suis pas en odeur de sainteté, fit-il, et ma recommandation n'a guère de valeur...

— Mais moi, interrompit la duchesse, moi, je puis beaucoup !...

Et tout de suite, avec une emphase italienne, elle se mit à vanter l'influence de son mari. Le duc de Maumussy était tout-puissant, assurait-elle, et il suffisait d'un acte de sa volonté pour mettre Raymond à sa place.

Cent fois, elle l'avait vu mettre son influence au service de gens incapables ; pour cette fois, — une fois n'est pas coutume, — il servirait un homme de talent.

Elle garantissait qu'il le ferait très-volontiers, et qu'au surplus elle se chargeait de le faire vouloir.

Le temps passait, cependant.

Après deux quadrilles et encore autant de valses, le pianiste incompris avait fermé le piano, et, d'un air profondément humilié, était allé se rasseoir dans son coin

Un à un, les hobereaux des environs venaient saluer la duchesse de Maillefert et partaient.

Madame de Maumussy ne put plus ne pas apercevoir l'impatience polie de se retirer que manifestait M. de Boursonne.

Tendant donc la main à Raymond :

— Nous reparlerons de tout cela, n'est-ce pas, monsieur? lui dit-elle. Il ne dépendra pas de moi que l'avenir ne vous dédommage pas du passé.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, le jeune homme pressa légèrement cette main qui lui était tendue. Il venait de voir dans la glace mademoiselle Simone s'approcher de sa mère, lui parler un moment, et sortir, non sans avoir jeté à madame de Maumussy un dernier et singulier regard.

— Ainsi, pensait-il, je ne la reverrai pas ce soir. Pourquoi quitte-t-elle le salon? Lui suis-je donc indifférent? Me suis-je laissé sottement abuser par de vaines apparences?...

Il est vrai que madame de Maillefert et le jeune duc semblaient prendre à tâche de le distraire de ce doute affreux.

Jamais on ne les avait vus si affectueux pour personne. La mère, si hautaine, le fils si impertinent d'ordinaire, s'empressaient autour de M. de Boursonne et de son jeune ami, et ne les laissèrent partir qu'après en avoir obtenu la promesse formelle de venir dîner le lendemain.

III

— Ah ça ! qu'est-ce que cette charade qui se joue en votre honneur ? demanda M. de Boursonne à Raymond, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

— Eh ! le sais-je plus que vous, monsieur, répondit le jeune homme.

— C'est que, voyez-vous, mon cher, poursuivit le vieil ingénieur, vous auriez peut-être tort de prendre pour argent comptant les démonstrations de ces Maillefert. D'aussi illustres égoïstes ne se donnent pas tant de peine pour rien. Il me paraît clair qu'ils ont des vues sur vous. Lesquelles ? En avez-vous idée ?

— Pas la moindre.

Le vieil ingénieur parut réfléchir.

Il était piqué de la réserve de Raymond. Et comme en dépit des conseils de la sagesse, il est rare qu'on se connaisse soi-même :

— J'ai pour principe absolu, reprit-il, de ne jamais me

mêler des affaires des autres. Je ne prétends donc pas forcer vos confidences. Mais je croirais manquer à l'amitié que je vous porte, si je ne vous disais pas : Soyez prudent, prenez garde !...

Ces exhortations à la défiance étaient inutiles.

Si étranger que fût Raymond à la diplomatie des salons, si inexpérimenté qu'il pût être des intrigues misérables que voile parfois la politesse savante de la bonne compagnie, il comprenait que ce qui se passait autour de lui n'était pas naturel.

Un instinct supérieur à toutes les expériences lui disait qu'il était sérieusement menacé, qu'une partie était engagée dont son bonheur et son honneur étaient peut-être l'enjeu.

Il était sûr d'un danger prochain.

Mais quel était ce danger ?...

A cette question, malheureusement, il ne trouvait pas de réponse — de réponse qui le satisfît, du moins.

Était-ce la duchesse de Maumussy qu'il devait surtout redouter ?...

Si cette vanité dont l'homme le plus modeste porte en soi le germe, lui disait que la jeune duchesse lui portait un intérêt plus que fraternel, la voix de la raison lui disait que cet intérêt n'était peut-être qu'une comédie.

Et le but, Raymond pensait l'entrevoir.

La dernière lettre de Jean Cornevin lui revenait à l'esprit.

Que disait-elle, cette lettre ? Que Laurent Cornevin n'était probablement pas mort, ainsi qu'on l'avait cru, et que, par conséquent, la preuve du crime de M. de Maumussy et de Combelaine n'était pas anéantie.

Ce que Jean avait découvert, les assassins ne le savaient-ils pas ?...

Ne tremblaient-ils pas de se voir d'un moment à l'autre démasqués ?

Et cela admis, Raymond n'en arrivait-il pas à se demander si la duchesse de Maumussy, cette jeune femme si belle et si séduisante, ne lui avait pas été envoyée pour s'emparer de son esprit, pour l'éblouir d'espérances magnifiques, pour l'amener, lui, le fils de la victime, à contribuer à l'impunité des meurtriers...

— En ce cas, pensait-il, madame de Maillefert et M. Philippe seraient du complot, et ainsi s'expliqueraient leurs avances.

Mais mademoiselle Simone n'en était pas, elle, bien évidemment, puisque tout en obligeant Raymond à faire danser madame de Maumussy, elle l'avait, d'un coup d'œil, averti de se tenir sur ses gardes.

— Il faut que je lui parle, se disait-il, que j'aie le courage de lui demander de m'éclairer...

Malheureusement, le lendemain, lorsqu'il se présenta au château, mademoiselle Simone n'était pas dans le petit salon où les hôtes ordinaires venaient attendre que la cloche sonnât le dîner.

Madame de Maillefert, du reste, semblait fort mécontente de cette absence de sa fille.

— Simone est insupportable, disait-elle ; avec cette manie qu'elle a de courir les champs, ni plus ni moins qu'un pauvre gentilhomme campagnard réduit à faire valoir lui-même...

Raymond, à ce moment, se trouvait assis près de la duchesse de Maumussy.

— Il est de fait, lui dit-elle, que mademoiselle de Maille-

fert a des habitudes étranges pour une fille de son nom, maîtresse d'une si grande fortune... Car vous devez savoir que c'est huit millions, au bas mot, que cette blonde charmante apportera à l'homme adroit qui aura su lui plaire...

L'allusion était directe, blessante, et évidemment préméditée.

Et cependant, comme si elle eût craint que son intention ne fût pas comprise :

— Une jeune fille si riche, ajouta-t-elle, doit renoncer à l'espoir d'être aimée pour elle-même !...

Vingt-quatre heures plus tôt, Raymond se fût peut-être révolté. Mais il apprenait à se maîtriser. La cloche du maître d'hôtel sonnait, il en profita pour ne pas répondre.

Le dîner fut triste. Des hôtes nombreux de la duchesse de Maillefert, cinq ou six seulement restaient. Les autres s'étaient envolés vers Paris aux premières gelées. Et si la duchesse prolongeait son séjour, c'était, disait-elle, dans l'intérêt de sa mission, et aussi pour terminer quelques affaires d'intérêt.

Plus tristement encore la soirée s'écoula sans que mademoiselle Simone parût, encore bien que, sur les huit heures, elle eût envoyé miss Lydia Dodge prévenir sa mère de son retour.

— Que peut-elle avoir contre moi ? se demandait Raymond, en rentrant au *Soleil Levant*, elle me fuit, ne dois-je plus la revoir !...

Terreurs vaines ! Le lendemain même, lorsque suivi de M. de Boursonne il se présenta au château, il ne trouva au salon que mademoiselle Simone. L'attendait-elle donc ?

Telle dut être l'idée du vieil ingénieur, car après quelques mots de politesse banale, il alla se planter devant une fenêtre, tout comme s'il n'eût pas fait nuit. Il est vrai

que précisément parce que la nuit était fort obscure, les carreaux se trouvaient faire l'office d'une glace où il distinguait fort nettement Raymond et mademoiselle Simone.

A grand'peine, et de ses deux mains appuyées sur sa poitrine, Raymond essayait de comprimer les battements de son cœur. Enfin elle se présentait, cette occasion de parler qu'il avait appelée de tous ses vœux. Et il se sentait la force d'en profiter, car l'excès même de la passion lui rendait quelque sang-froid, de même que l'excessif danger donne aux plus poltrons une sorte de courage...

Mais il n'avait pas prononcé dix syllabes, que mademoiselle Simone l'interrompit.

Elle aussi, la pauvre jeune fille, elle était affreusement émue, et à sa pâleur, et à la contraction de ses lèvres, on pouvait voir quelle violence elle se faisait :

— Monsieur, commença-t-elle, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui, le soir du bal donné par ma mère, êtes entré dans le salon de miss Lydia ?...

— Un domestique m'en avait ouvert la porte, mademoiselle...

— Je sais... En ce moment, ma mère et moi nous trouvions dans la pièce voisine, nous avions une discussion... fâcheuse, et nous croyant seules nous parlions assez haut...

Raymond était devenu blême.

Son indiscrétion avait été involontaire. Assurément, sans M. de Boursonne, il se serait enfui en se bouchant les oreilles aux premiers mots arrivés jusqu'à lui.

Seulement, il ne pouvait pas dire cela, et, en cette circonstance, mentir lui répugnait comme une indignité.

— Vous parliez haut, c'est vrai, mademoiselle, balbutia-t-il.

— De sorte que vous avez entendu tout ce que nous disions ?

Il baissa la tête.

— Vous avez entendu ? insista la jeune fille.

— Oui.

Jamais rien n'avait coûté à Raymond autant que cet aveu. Qu'allait-il en advenir ? Mademoiselle Simone n'allait-elle pas l'accabler de mépris ?

Non. Elle le regarda sans colère, mais avec une fermeté incroyable chez une jeune fille si timide :

— Et qu'avez-vous conclu de ce que vous avez entendu ? interrogea-t-elle.

— Que votre dévouement est sublime, mademoiselle.

Elle frappa du pied.

— Ce n'est pas répondre, prononça-t-elle.

Raymond demeura d'abord interdit, puis, tout à coup, une inspiration l'éclairant :

— Ah !... je comprends, fit-il. C'est mon avis sur la situation que vous avez acceptée, mademoiselle, que vous voulez ?

— Oui.

Elle se penchait vers lui avec une anxiété visible, comme si des paroles qui allaient tomber de ses lèvres eût dépendu toute sa destinée.

Lui eut ce pressentiment que sa réponse allait décider de son avenir, et lentement et mesurant chacune de ses expressions :

— Non-seulement je m'explique votre conduite, mademoiselle, dit-il, non-seulement je l'admire, mais je l'approuve comme la seule digne d'une Maillefert...

— Ah !...

— Je vous la conseillerais, si j'avais le bonheur de pos-

séder votre confiance. Vous pensez que vous n'êtes que la dépositaire et en quelque sorte l'économe de l'immense fortune que vous possédez. Vous avez raison. Avant tout, cette fortune appartient à la maison de Maillefert, c'est à soutenir l'éclat et l'honneur de ce grand nom qu'elle doit être employée tout entière.

La joie la plus vive se peignait sur les traits si purs de mademoiselle Simone, en dépit de ses efforts pour demeurer impénétrable. Il y avait des remercîments plein ses yeux.

— Vous dites tout entière? répéta-t-elle.

— Oui, mademoiselle, jusqu'au dernier louis.

— C'est bien votre pensée que vous me dites?

— Ma pensée intime, oui, et la plus chère, sur laquelle reposent toutes mes espérances...

Elle l'arrêta d'un geste.

— Me tromper, dit-elle, serait odieux et lâche !...

— Oh !...

— Indigne de l'homme de cœur qui, entendant outrager une pauvre jeune fille qu'il ne connaissait pas, a risqué sa vie pour la défendre...

— Mademoiselle...

Elle se leva.

— Je vous crois, fit-elle résolûment.

Et donnant à Raymond sa main, qu'il garda dans les siennes :

— Croyez en moi de même, ajouta-t-elle; seulement...

Elle n'acheva pas... Tout le sang généreux de son cœur, comme un torrent de pourpre, affluait à son visage.

La duchesse de Maumussy entrait.

Avait-elle écouté et avait-elle entendu? Choisissait-elle pour paraître l'instant où son instinct avait dû lui dire

qu'il allait être question d'elle? Le fait est qu'elle était certainement émue : elle était pâle et ses mains tremblaient.

— Où donc est votre mère, ma chère Simone? demanda-t-elle.

La jeune fille hésita. Elle se défiait du tremblement de sa voix, et son embarras était grand, lorsque M. de Boursonne vint à son secours...

S'inclinant avec son meilleur sourire devant madame de Maumussy :

— Madame de Maillefert, répondit-il, et M. le duc sont, nous a-t-on dit, en grande conférence avec un sous-préfet des environs.

C'était vrai, seulement Raymond l'avait oublié. La jeune femme eut un éclat de rire trop bruyant pour être sincère, et se laissant tomber sur un fauteuil :

— Mon Dieu!... s'écria-t-elle, que c'est donc amusant de voir cette chère duchesse et cet excellent M. Philippe s'occuper de politique!...

Et tout de suite, avec cette volubilité fièvreuse des gens qui redoutent les trahisons du silence, elle se mit à parler des événements dont Paris était le théâtre.

Elle en pouvait parler pertinemment, disait-elle, ayant reçu le matin même une lettre de son mari.

Le duc de Maumussy ne lui dissimulait pas qu'il était mécontent, sinon inquiet, de la tournure des choses. Selon lui, le gouvernement impérial s'engageait dans une voie sans issue. L'empereur fermait l'oreille aux conseils de ses anciens amis, pour écouter des charlatans politiques sans portée. L'influence de l'impératrice amenait au pouvoir des hommes d'une maladresse si incroyable qu'elle avait un faux air de trahison.

— Je m'étais trompé, pensait Raymond, cette femme n'a pas été envoyée par mes ennemis... Si elle savait qui je suis et quel est mon passé, elle ne parlerait pas ainsi devant moi...

Quoi qu'il en fût, ce ne devait pas, ce ne pouvait pas être un intérêt médiocre, qui arrachait ainsi la duchesse de Maumussy à ses habitudes de silencieuse torpeur.

Car c'en était fait de sa nonchalance hautaine. Tout son être vibrait.

Le buste rejeté en arrière, la joue ardente, les narines gonflées, le sein haletant, elle parlait, d'une voix brève et saccadée qui ne souffrait ni réplique ni contradiction.

Et il fallait entendre les commentaires dont elle accompagnait la lettre de son mari et de quels sarcasmes elle cinglait ce mari et ses amis, et les hommes au pouvoir, et les ministres, et la cour, et l'impératrice et l'empereur !

— Tudieu ! quelle commère ! pensait M. de Boursonne.

Il lui paraissait évident que la jeune femme cherchait surtout à dissimuler le motif réel de son irritation, et qu'ainsi, comme on dit vulgairement, elle passait sa colère.

Et la preuve, c'est que madame de Maillefert et son fils étant rentrés, elle se mit tout de suite et sans à-propos à les accabler de railleries positivement blessantes au sujet de cette longue conférence électorale qu'ils venaient d'avoir avec un sous-préfet des environs.

Mais aussi, à l'attitude de la mère et du fils, Raymond et M. de Boursonne eussent pu mesurer le crédit de la duchesse de Maumussy.

Madame de Maillefert dit seulement, et Dieu sait de quel accent :

— Vous avez certainement vos nerfs, ce soir, ma chère Clélie.

Clélie était le prénom de madame de Maumussy.

— Jamais, au contraire, répondit-elle, je ne me suis sentie si bien portante ni de meilleure humeur.

En sortant du château, après cette soirée décisive, M. de Boursonne sifflotait un air fantastique, ce qui était chez lui l'indice des plus sombres préoccupations.

C'est qu'après s'être juré de ne plus s'occuper des affaires de Raymond, voyant la tournure que prenaient ces affaires, il se faisait un cas de conscience de l'abandonner aux inspirations de son inexpérience.

— Eh bien !... lui demanda-t-il, où en êtes-vous ?

Raymond planait alors dans le bleu du troisième ciel, et trouver un confident, c'était un bonheur encore.

— Cette soirée, répondit-il, sera la plus heureuse de ma vie...

— Diable !...

— J'aime éperdûment mademoiselle de Maillefert, et de ce soir je crois, oui je crois fermement que je ne lui suis pas indifférent...

— Peste !...

— N'avez-vous pas entendu ce qu'elle m'a dit ?

— Si, parfaitement.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon cher camarade, à moins que le français ne soit plus le français, et que je ne sois plus qu'une vieille bête, elle vous a clairement demandé si vous consentiriez à l'épouser sans dot.

Le visage de Raymond rayonna.

— Oui, c'est bien là ce que j'ai compris, s'écria-t-il.

Imperceptiblement, le vieil ingénieur haussa les épaules.

— Et qu'en concluez-vous ? interrogea-t-il.

La question parut stupéfier Raymond.

— Ce que j'en conclus ?... répéta-t-il. Ceci : la dot de mademoiselle Simone était le seul obstacle que j'aperçusse entre mademoiselle Simone et moi... La dot étant supprimée, l'obstacle n'existe plus...

— De sorte que vous croyez que maintenant tout va aller de soi...

De même que toutes les natures nerveuses et enthousiastes, Raymond pouvait, en un moment, passer de l'exaltation la plus grande au plus extrême abattement.

La voix de M. de Boursonne le ramena brusquement du ciel au milieu des ornières de la réalité.

— Mademoiselle Simone m'a dit de croire en elle, prononça-t-il d'un air sombre, et j'y crois aveuglément.

Mais c'est bien inutilement que Raymond et M. de Boursonne s'épuisaient à évaluer les probabilités de l'avenir. Les événements devaient, comme à plaisir, dérouter leurs conjectures.

Après cette orageuse soirée, troublée par les emportements étranges de madame de Maumussy, après les scènes dont il s'était trouvé l'involontaire et très-embarrassé témoin, Raymond n'était pas sans inquiétudes sur la réception qui l'attendait à Maillefert.

Inquiétudes inutiles ! Jamais encore il n'avait été accueilli comme il le fut le lendemain.

Puis, en moins de quatre jours, sa situation s'embellit de telle sorte qu'on eût pu croire que très-assurément la famille de Maillefert allait devenir la sienne. Un prétendant déclaré et officiellement admis à faire sa cour n'eût pas osé souhaiter de plus délicats encouragements, de plus charmantes attentions.

Devenue soudainement tout miel, madame de Maillefert ne lui épargnait aucun de ces patelinages que prodiguent

les mères adroites à l'homme qu'elles convoitent pourle ur fille.

Elle ne l'appelait plus monsieur Delorge, mais bien mon cher monsieur Raymond, ou même Raymond tout court.

— Que ne l'appelle-t-elle mon gendre, pendant qu'elle y est ! pensait M. de Boursonne.

En ce cas, M. Philippe eût eu aussitôt fait de dire : « Mon cher beau-frère. »

Car ses façons étaient plus familières encore que celles de sa mère, et avaient ceci de singulièrement significatif, qu'elles se manifestaient en dehors.

Ses amis étant retournés à Paris, il se prit pour Raymond d'une si belle passion qu'il ne le quittait presque plus.

Tous les jours, après le déjeuner, si détestable que fût le temps, il allait le rejoindre à l'endroit où il poursuivait ses études, et il passait des heures à le regarder opérer, avec toutes les apparences de l'intérêt le plus vif.

Puis, M. de Boursonne aidant, il le débauchait. Il venait le prendre au saut du lit, tantôt pour une partie de chasse avec des jeunes gens des environs, tantôt pour une promenade à Saumur ou à Angers.

Il se montrait avec lui, bras dessus bras dessous, aux Rosiers. Il arrivait à l'improviste partager son dîner du *Soleil Levant*, déclarant, parole d'honneur ! que maître Béru était un bien autre artiste que le cuisinier de Maillefert. A plusieurs reprises, il le traîna au café du *Commerce* pour faire une partie de billard.

Le parti pris de la mère et du fils était trop visible pour que M. de Boursonne ne le constatât pas.

Et la preuve qu'il existait, c'est que jamais madame de

Maillefert n'était avec Raymond aussi familière que les soirs où elle avait des étrangers dans le salon.

Alors, avec la plus adroite maladresse, elle saisissait les occasions, bonnes ou mauvaises, de laisser éclater la plus excessive intimité.

Elle disait, par exemple, à Raymond :

— Vous qui êtes presque de la famille...

Lui n'avait pas tardé à reconnaître que M. Philippe et sa mère s'entendaient pour lui ménager des occasions d'entretenir mademoiselle Simone. A tout instant, sous un prétexte ou sous un autre, on les laissait ensemble.

Le temps était-il assez beau pour permettre une promenade au jardin ?

— Offrez donc votre bras à Simone, mon cher Raymond, disait invariablement madame de Maillefert.

Elle-même prenait le bras de M. de Boursonne, M. Philippe présentait le sien à la duchesse de Maumussy, on sortait.

Et régulièrement, par le plus grand des hasards, Raymond finissait par se trouver seul avec mademoiselle Simone.

La peur finissait par prendre le pauvre garçon. Car de se fier à ces magnifiques apparences, de s'abandonner aux douceurs d'une situation si étrangement inespérée, il n'avait garde.

— Grand Dieu ! disait-il à M. de Boursonne, qu'est-ce que cela signifie !...

— Hum ! rien de bon ! répondait le vieil ingénieur.

— C'est trop beau.

— Beaucoup trop pour durer.

— Quel peut être le but de madame de Maillefert ? Qu'espère-t-elle de cette comédie ?

Le bonhomme branlait la tête d'un air équivoque.

— Ce qu'ils espèrent, répondait-il, hum!... peut-être bien que moi... mais non, je ne suis pas assez sûr encore... Ce serait trop odieux.

Et il refusait obstinément de s'expliquer, disant que s'il ne se trompait pas, les faits ne tarderaient guère à faire éclater la vérité.

Le plus extraordinaire, c'est qu'à mesure que madame de Maillefert devenait plus ardente et plus expansive, mademoiselle Simone montrait plus de réserve et de froideur.

Autant sa mère s'ingéniait à lui ménager avec Raymond des heures de tête-à-tête, autant elle mettait à les éviter une ingénieuse obstination.

Nul moyen de lui parler. Toujours maintenant elle traînait après ses jupes miss Lydia Dodge, sa gouvernante anglaise, laquelle, préalablement stylée, se jetait à la traverse de tous les entretiens.

— Elle me hait, pensait Raymond, en proie au plus sombre désespoir. Que lui ai-je fait? En quoi ai-je pu lui déplaire?...

Et il s'effrayait de la voir de plus en plus pâle et toujours plus froide et plus triste.

Elle se donnait pourtant beaucoup de mouvement. Elle passait des journées entières dehors, à parcourir ses propriétés, suivie d'un espèce d'homme d'affaires, qui logeait au *Soleil Levant*, et qui, de l'avis de maître Béru, devait être un « marchand de biens. »

— Pauvre fille!... disait M. de Boursonne, ils finiront par la tuer.

Il est sûr que souvent Raymond voyait à mademoiselle Simone les yeux rouges comme si elle eût beaucoup pleuré,

et que souvent il fut sur le point d'enfreindre la défense qu'elle lui avait faite de l'interroger...

Jusqu'à ce qu'enfin, la surprenant un jour en larmes, n'y tenant plus, et oubliant la présence de miss Lydia Dodge :

— Ayez pitié de moi, lui dit-il, bannissez-moi de votre présence ou daignez me permettre de partager votre chagrin...

Elle continuait de pleurer doucement, et sa physionomie avait une si navrante expression de tristesse, que Raymond sentait son cœur se briser.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel ! insista-t-il.

— Je souffre... murmura la pauvre enfant.

— On vous tourmente ?...

— Oh !... indignement !...

Raymond frémit de colère.

— Et vous croyez que je tolérerai cela !... s'écria-t-il, avec une si terrible expression de menace, que miss Dodge en fit un saut en arrière ; vous croyez que, moi vivant, on osera...

D'un geste doux et triste, elle l'interrompit.

— Voulez-vous donc achever de me désespérer, murmura-t-elle, voulez-vous donc nous perdre !...

Nous ! elle avait dit nous !... Raymond l'avait bien entendu.

— Ne puis-je donc rien ? demanda-t-il, de l'accent du dévouement prêt à tout.

— Rien...

Le malheureux se tordait les mains.

— Ah ! cette angoisse me tue !... dit-il, c'est trop souffrir.

Elle le regarda fixement, et d'une voix douce :

— Pensez-vous donc, fit-elle, que je ne souffre pas, moi ?.....

Mais les instances passionnées de Raymond n'arrachèrent pas un mot d'explication à mademoiselle Simone. A ses ardentes supplications :

— Je ne puis parler, répondait-elle, je ne le puis, je n'en ai pas le droit !...

Entre eux, miss Lydia Dodge, la méthodique gouvernante anglaise, semblait tomber des nues. Elle ne pouvait revenir de voir entre eux cette soudaine entente. La veille encore ils en étaient à hésiter, à rougir et à balbutier avant de s'adresser un mot de politesse banale ; et voici que tout à coup ils s'abandonnaient, tant il en est de la douleur, comme du péril commun dont la brutale étreinte efface les conventions sociales, supprime les timidités et arrache à la vérité tous ses voiles.

— Ah ! vous êtes impitoyable, mademoiselle, prononça enfin Raymond. Me bannir de votre présence serait moins cruel...

D'un geste brusque, mademoiselle Simone l'arrêta.

— Voulez-vous donc, fit-elle, m'ôter tout mon courage, au moment même où j'en ai le plus besoin !...

Et comme si elle se fut défiée d'elle-même, comme si elle eût craint de se trahir, ou d'en avoir trop dit déjà, elle prit le bras de miss Lydia Dodge et s'éloigna, laissant Raymond éperdu d'angoisses et écrasé sous le sentiment de son impuissance.

Avec l'intensité de la réalité même, son implacable imagination lui représentait la situation de mademoiselle Simone, cette situation dont le mystère augmentait l'horreur, et il la voyait se débattant sous le filet de quelque

abominable intrigue, sans amis, sans conseils, sans soutien...

Il ne fallut rien moins que le bruit d'une chaise bruyamment remuée, pour le rappeler au souvenir de la réalité. Madame de Maumussy venait d'entrer...

Il tressaillit de tout son être, quand il la vit l'observant de son regard tranquille, où il lui semblait lire les plus insultantes ironies.

C'était, depuis la soirée où elle s'était abandonnée à de si inexplicables emportements, la première fois que Raymond se trouvait seul avec elle.

— Qu'avez-vous, monsieur Delorge ? demanda-t-elle doucement.

Saisi d'une sorte de vertige qui lui enlevait jusqu'à la faculté de réfléchir, il marcha sur elle, et d'une voix sourde :

— J'ai, répondit-il, que j'aime mademoiselle Simone de Maillefert, madame la duchesse, plus que la vie, plus que l'honneur, plus que tout au monde, que la voir malheureuse est au-dessus de mes forces, et que je saurai bien faire payer ses larmes aux misérables qui les lui font répandre.

Il la regardait fixement, en parlant ainsi, obstinément, comme s'il eût espéré plonger jusqu'au fond de sa conscience.

Elle ne baissait ni ne détournait les yeux.

— C'est pour moi que vous dites cela ? interrogea-t-elle.

— Oui...

La jeune duchesse eut une seconde d'hésitation.

Puis, tout à coup, elle se leva vivement, courut fermer la porte du salon, et revenant prendre sa place en face de Raymond :

— Vous reste-t-il, commença-elle, assez de raison pour m'entendre, monsieur Delorge ?...

— Oh ! je suis parfaitement calme, madame...

— Eh bien ! voici le conseil que vous donnerait une amie : Quittez Maillefert, non pas dans une heure, mais à l'instant, partez...

Raymond riait d'un rire nerveux.

— Je vous gêne donc beaucoup, madame la duchesse ? dit-il.

Elle le toisa d'un coup d'œil superbe. et durement :

— Moi !... s'écria-t-elle, moi !...

Puis haussant les épaules :

— Laissez-moi continuer, reprit-elle plus doucement. Vous vous croyez aimé de mademoiselle de Maillefert, et il se peut qu'elle croie vous aimer. Vous vous abusez l'un et l'autre. L'amour vrai ne réfléchit ni ne raisonne, et je vois à Simone l'âme calculatrice d'un procureur. Si elle vous aimait, elle dirait un mot, un seul, et... peut-être serait-elle votre femme. Elle ne le dira pas...

Raymond ricanait toujours.

— Je cherche, madame la duchesse, fit-il, l'intérêt qui vous fait parler ainsi...

Elle tressaillit, un éclair de colère traversa ses yeux noirs, mais elle se contint, et baissant la voix :

— Si vous vous trouviez, reprit-elle, dans une maison qui s'écroule et qu'un passant vous criât : « Sauve-toi ! » iriez-vous lui demander quel intérêt il avait à vous empêcher d'être enseveli sous les décombres ? Eh bien ! moi, je suis ce passant. Trop haut est votre cœur et trop noble votre mépris de l'argent, pour certaines intrigues. Vous ne savez pas, sans doute, jusqu'où peuvent descendre les viles convoitises du luxe, du bien-être et du plaisir. Ne l'appre-

nez pas à vos dépens. Votre place n'est pas ici. Mieux on vous y accueille et plus vous devez craindre. Ce n'est pas la vie que vous laisseriez...

Ce qu'il y avait de commisération réelle dans l'accent de madame de Maumussy, Raymond ne le sentit pas.

Il crut à une insulte, et transporté de colère jusqu'à saisir le bras de la jeune femme :

— Que voulez-vous dire, s'écria-t-il, parlez... Vous en avez trop dit maintenant...

Mais elle se dégagea, et toisant Raymond d'un coup d'œil superbe :

— Je pense que vous êtes fou, monsieur Delorge, dit-elle...

Et s'asseyant au piano, elle se mit à jouer avec une sorte de furie le morceau ouvert sur le pupitre...

Sous tant de secousses successives, Raymond sentait vaciller son intelligence. Plus les paroles de la duchesse étaient obscures et mystérieuses, plus en essayant de les interpréter il se sentait assailli de sinistres appréhensions.

Se jouait-elle de lui ? Obéissait-elle à cet instinct irraisonné qui fait prendre en pitié toute créature qui souffre ? Remplissait-elle simplement un rôle ?...

Mais à quoi bon se mettre l'esprit à la torture ? Ne valait-il pas mieux pour Raymond essayer de fléchir cette jeune femme qui était là, qui savait la vérité, elle, qui d'un mot pouvait l'éclairer, le sauver et sauver avec lui mademoiselle de Maillefert !...

— Madame, commença-t-il, madame la duchesse...

Elle ne parut pas l'entendre... Ses doigts couraient sur le clavier avec une merveilleuse agilité... Peut-être, réellement, ne l'entendit-elle pas.

Alors il s'approcha doucement, et de la main effleura l'épaule de la jeune femme.

Sans cesser de jouer, elle se détourna vivement.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle.

— Madame, s'il vous reste une ombre de pitié...

— Quoi?

— Daignez vous expliquer plus clairement...

Elle le regardait d'un air mécontent.

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à dire, interrompit-elle, insister est inutile.

Et comme elle voyait Raymond prêt à tomber à ses genoux :

— Ah !... Je vous cède la place, monsieur, dit-elle.

Sur quoi, s'étant levée, elle sortit, en fredonnant l'air d'opéra qu'elle venait de jouer...

Déjà Raymond s'était redressé, et d'un œil enflammé, il regardait autour de lui, comme s'il eût cherché à qui s'en prendre de tant de misères.

Heureusement, une lueur suprême de raison l'éclaira :

— Je ne m'appartiens plus, pensa-t-il, si je reste, si je me trouve en face de M. Philippe, je me perds, et je perds à tout jamais Simone...

Et il se précipita dehors...

Dans le vestibule, madame de Maillefert, avec toutes sortes de cérémonies, reconduisait une vieille dame qui était venue lui faire visite.

Apercevant Raymond :

— Comment, vous nous quittez, mon cher Delorge, lui cria-t-elle gaiement.

Il ne répondit pas. D'un seul bond il franchit les dix marches du perron et se lança dans l'avenue.

Il lui semblait que l'existence, comme une planche pour-

rie jetée sur un abîme, craquait et manquait sous lui, et qu'il roulait jusqu'aux plus sombres profondeurs.

Et pour comble, une voix obstinée et irritante comme le remords s'élevait en lui, qui lui répétait que, si terrible que fût le châtiment, il l'avait mérité, lui, le fils du général Delorge, en se mêlant à ce monde qui était celui des assassins de son père.

Des heures s'écoulèrent en alternatives de désespoir et de rage, et il flottait entre mille résolutions contradictoires, quand la porte de sa chambre s'ouvrant, M. de Bourgonne parut.

— J'arrive de Maillefert, lui dit le vieil ingénieur, j'y ai trouvé tout le monde surpris de votre disparition. Je ne suis pas curieux...

Raymond s'était levé.

— Vous allez tout savoir, monsieur, dit-il.

Et fort exactement quoique d'une voix encore altérée, il raconta son entretien avec mademoiselle Simone et avec la duchesse de Maillefert...

Encore bien que donnant les signes les plus manifestes d'impatience, M. de Boursonne l'écouta sans mot dire ; mais dès qu'il eut achevé :

— La peste étouffe, s'écria-t-il, les amoureux romanesques et nerveux ! Quand on est bâti comme cela, sacrebleu ! on devrait bien rester chez soi !...

— Vous en parlez à votre aise, monsieur, et si vous aviez été à ma place...

— D'abord je ne m'y serais pas mis, à votre place, mon cher. Ensuite, ayant eu cette chance inespérée de surprendre madame de Maumussy dans un de ses bons moments, je me serais bien gardé de la blesser par mes violences ridicules...

— Cette femme est mon ennemie, monsieur, vous-même me l'avez dit...

— Et je le crois... Seulement la duchesse est Italienne, c'est-à-dire la femme de la sensation présente, qui au lieu d'analyser ses émotions s'y abandonne toute entière, qui veut une chose avec la tête et fait le contraire avec le cœur...

— Enfin que résoudre ?... interrompit Raymond.

Ah ! le vieil ingénieur n'hésita pas.

— Plantez là mademoiselle Simone, dit-il.

— Jamais !...

Le bonhomme haussa les épaules.

— Alors, sacrebleu ! fit-il, que voulez-vous que je vous dise ! Attendez... le succès est aux temporisateurs. Retournez au château comme si de rien n'était...

Ainsi fit Raymond, et lorsqu'il arriva à Maillefert le lendemain , rien ne lui parut changé , mademoiselle Simone n'était ni plus ni moins triste, M. Philippe était toujours aussi amusant, madame de Maumussy avait repris son attitude de sphinx...

Il en était à se demander s'il ne s'était pas épouvanté de chimères, lorsqu'un soir, comme il arrivait au château :

— Est-ce que vous n'avez pas rencontré Philippe ?... lui dit madame de Maillefert.

— Non, madame...

— C'est qu'il est au chemin de fer, au-devant de nos amis, qui arrivent par l'express de neuf heures...

— Vous attendez des amis ?...

Madame de Maillefert sourit :

— Nous attendons, répondit-elle, le mari de ma chère Clélie, le duc de Maumussy, et avec lui M. Verdale, le fameux architecte, et le comte de Combelaine...

En d'autres temps, Raymond eût été écrasé de ce coup si terriblement inattendu.

Mais il en est de l'âme humaine comme de l'acier, qui plongé rouge dans un torrent glacé, acquiert des qualités supérieures de résistance et d'élasticité ; l'âme, au contact du malheur, se trempe d'une énergie plus forte et s'endurcit à la souffrance.

Raymond pâlit et ses yeux se voilèrent, mais il ne chancela pas, et si rudement que l'émotion lui serrât la gorge, il eut encore la force de dire :

— Ah !... vous attendez M. de Maumussy et M. de Combelaine !...

Madame de Maillefert se pencha vers la pendule.

— Quelle heure est-il ? fit-elle. Huit heures et demie. Dans trois quarts d'heure ils peuvent être ici.

Et immédiatement elle entama le panégyrique du duc de Maumussy, dont elle ne pouvait assez louer, disait-elle, le caractère chevaleresque, l'esprit délicat et fin et le merveilleux sens politique.

Elle n'admirait pas moins M. de Combelaine, ce dévoué serviteur de l'Empire, cet héroïque soldat toujours prêt à verser son sang, dont la fidélité désintéressée lui rappelait, assurait-elle, ces loyaux chevaliers qui, à leur mort, demandaient à être enterrés aux pieds du suzerain qu'ils avaient servi...

Assez maître de soi pour éviter le scandale d'une brusque retraite, Raymond était allé s'asseoir non loin de la causeuse où chaque soir mademoiselle Simone venait s'établir devant sa petite table à ouvrage.

Et la duchesse de Maillefert poursuivait.

Avec une non moindre chaleur, elle célébrait les mérites de M. Verdale, cet architecte fameux, ce fils de ses

œuvres, arrivé à force de talent et de travail à une grande situation et à une fortune immense. Et elle se déclarait ravie qu'un homme de ce mérite eût bien voulu accompagner M. de Combelaine, son ami. Justement elle méditait de grandes réparations à Maillefert. M. Verdale lui donnerait des idées...

A ce mot de réparations, mademoiselle Simone avait redressé la tête si vivement, que sa mère en parut choquée.

— Oh ! vous avez bien entendu, fit-elle d'un ton sec. Cette vieille baraque est inhabitable, et j'ai des raisons de croire que l'année 1870 ne s'écoulera pas sans que Sa Majesté l'impératrice fasse à notre maison l'honneur de s'arrêter un jour ou deux à Maillefert.

Mais Raymond n'écoutait pas.

Les yeux fixés sur la pendule, il calculait combien de minutes encore il avait à rester à Maillefert...

Il avait pu subir la duchesse de Maumussy ; mais le duc, mais M. de Combelaine, l'honneur lui défendait de se trouver sous le même toit qu'eux.

— Savez-vous, demandait madame de Maillefert à madame de Maumussy, combien de jours ces messieurs comptent nous donner ?...

— Non... Mon mari ne me l'a pas dit.

Raymond n'avait plus que dix minutes à rester...

Et il s'attendrissait en contemplant pour la dernière fois ce petit salon, où, au milieu d'affreux déchirements, il avait eu des heures enchantées par l'espérance.

Il examinait mademoiselle Simone, qui, inclinée sous une lampe, travaillait, non à un délicat et inutile ouvrage de femme, mais à une layette qu'elle avait promise à une pauvre fille séduite, que tout le monde dans le pays repoussait.

Mais neuf heures sonnaient ; Raymond se leva.

— Quoi ! s'écria madame de Maillefert, vous n'attendez pas nos amis !...

— Je ne puis...

— Parce que ?...

— M. de Boursonne m'attend, madame.

Elle haussa les épaules.

— Allez donc, fit-elle, mais en tout cas, à demain.

Il ne répondit pas. Il s'inclina devant la duchesse de Maumussy, il effleura de ses doigts tremblants la main que lui tendait mademoiselle Simone, et lentement il sortit.

La nuit était sombre et glaciale, de gros nuages couraient au ciel, un vent furieux secouait les branches dépouillées des arbres...

Que lui importait ! Il n'avait plus besoin de se contraindre, maintenant...

Son désespoir et sa fureur s'exhalaient en imprécations et en menaces qu'emportait la tempête, de même que les événements avaient emporté ses espérances et ses projets.

Parvenu au pont suspendu, cependant, il s'arrêta court. Une voiture venait, au grand trot, — malgré les défenses formelles — et dans cette voiture, à la lueur des lanternes, on distinguait quatre hommes : M. Philippe et les amis attendus à Maillefert.

IV

Il était près de minuit lorsque Raymond arriva au

Soleil Levant. L'auberge était déserte. Seul dans la cuisine, maître Béru mettait au net les comptes de la journée.

En apercevant son hôte :

— Montez vite, monsieur, lui dit-il, chez M. de Boursonne, il vous attend avec une impatience !...

C'était vrai ; Raymond trouva le vieil ingénieur en proie à la plus violente agitation, et arpentant à grands pas sa chambre — une chambre immense, la plus belle de l'auberge, qui avait une pendule sur sa cheminée de pierre peinte, et de chaque côté des flambeaux argentés, dont tous les dimanches maîtresse Béru renouvelait les bobèches de papier déchiqueté.

Trop bouleversé pour remarquer le désordre de Raymond :

— Eh bien ! .. lui cria M. de Boursonne, nous y voici !... Au bord du fossé la culbute... il n'y a plus à reculer !...

— Qu'est-ce encore, mon Dieu !...

— Oh !... c'est grave, cette fois, continua le bonhomme, terriblement grave ! Et votre duchesse de Maillefert mériterait... Mais asseyez-vous, nous avons à causer...

Mais c'était un homme prudent. Il commença par s'assurer en ouvrant successivement toutes les portes que personne n'était aux écoutes, après quoi, revenant se camper debout et les bras croisés devant son jeune camarade :

— Vous savez, commença-t-il, non sans une nuance de solennité, que j'ai horreur de me mêler des affaires des autres...

Hélas ! bien des fois, jadis, Raymond avait souri de cette étonnante prétention de son vieux chef ; mais en ce moment !...

— Pour vous, continuait le bonhomme, je vais manquer aux principes de toute mon existence. C'était écrit. Voici

des mois que nous vivons de la même vie, côte à côte, sans jamais nous quitter, et sarpejeu ! on est de chair et d'os. Vous voyant bon, généreux, loyal, sincère jusqu'à la naïveté, petit à petit, à mon insu, je me suis... hum ! comment dirai-je ? habitué ? non, intéressé à vous, comme à... ma foi tant pis, je le dis puisque c'est vrai quoique absurde... comme à mon propre fils.

Ces préliminaires dans la bouche de cet homme excellent, mais qui faisait profession d'égoïsme et de brutalité, devaient faire frémir. Ce qu'il avait à dire était donc bien rude, qu'il tergiversait ainsi.

— C'est comme mon père même que je vous écouterai, monsieur, murmura Raymond.

Le bonhomme fit deux ou trois tours encore dans la chambre, puis brusquement :

— C'est de votre honneur qu'il s'agit ! prononça-t-il.

— De mon honneur !...

— Oui. Et il n'y a plus à hésiter ni à temporiser, il faut marcher droit au but. Il faut que demain, vous m'entendez bien, demain, vous vous rendiez à Maillefert, et que vous demandiez officiellement à madame la duchesse de Maillefert la main de mademoiselle Simone, sa fille...

Une stupeur immense clouait Raymond sur sa chaise.

— Moi, répétait-il, comme s'il eût eu besoin de s'affirmer une proposition inouïe, moi !...

— Il le faut, insista M. de Boursonne, il le faut absolument. C'est l'unique moyen que je voie de ne point laisser quelque lambeau de votre intègre réputation au piége honteux tendu à votre confiante probité.

D'un geste machinal, comme pour en écarter le vertige, Raymond passait et repassait sa main sur son front.

— Je vous entends, monsieur, balbutiait-il, mais... excusez-moi, je ne vous comprends pas...

M. de Boursonne, tristement, hochait la tête.

— Et penser, continuait-il, que c'est moi qui vous ai encouragé à aimer mademoiselle Simone!... Ah! vieil enfant en cheveux blancs!... Mais qui pouvait prévoir!... Savez-vous ce qui se passe? Il est aujourd'hui avéré dans le pays, aux Rosiers, à Saint-Mathurin, à Saumur, à Angers même, que mademoiselle Simone de Maillefert est la maîtresse de M. Raymond Delorge...

D'un bond Raymond fut debout :

— Voilà donc, s'écria-t-il d'un accent terrible, voilà le résultat des lâches calomnies de ce misérable Bizet de Chenehutte...

Mais le vieil ingénieur lui coupa la parole.

— Votre Bizet n'est qu'un sot, déclara-t-il, dont les propos d'estaminet n'avaient aucune portée. Si mademoiselle Simone a été perdue de réputation, c'est par la duchesse de Maillefert elle-même, par sa mère...

— Oh!... monsieur...

— Par sa mère, oui je dis bien, qui a déclaré en propres termes, non pas à une personne, mais à plusieurs, qu'elle s'estimerait trop heureuse si elle parvenait à vous déterminer à épouser sa fille, parce que après l'avoir séduite vous vous seriez dégoûté d'elle, et que la pauvre fille se trouverait dans une situation à ne plus pouvoir dissimuler sa faute...

Un cri terrible, un cri de douleur et de rage, jaillit de la poitrine de Raymond.

— C'est impossible, s'écria-t-il, impossible!... Une mère n'a pas pu dire, une mère n'a pas dit cela...

— Elle l'a dit, j'en suis sûr...

— Eh bien !... ce n'est pas demain que j'irai à Maillefert, ce sera cette nuit, à l'instant !... Ah ! elle a dit cela ! Ah ! elle s'est servie de mon nom pour déshonorer la plus chaste et la plus noble des créatures !... Eh bien ! moi, je lui arracherai la langue, à cette misérable femme, et je la clouerai à la porte de son château !...

Cette explosion de désespoir, M. de Boursonne l'avait prévue, il l'attendait.

Saisissant donc le bras de son jeune camarade :

— Avant de rien faire, dit-il, vous m'entendrez.

Mais déjà un revirement s'était fait dans les idées de Raymond. Le doute lui venait.

— Si vous vous trompiez, cependant, monsieur, fit-il, si on avait surpris votre bonne foi !...

Autant le vieil ingénieur était brusque d'ordinaire, autant en ces circonstances si pénibles il faisait preuve d'indulgence et de bonté.

— Écoutez et soyez juge, dit-il à Raymond.

Et s'asseyant près de son jeune ami :

— Voici tantôt un mois, commença-t-il, que surpris des avances si extraordinaires de madame de Maillefert, nous avons soupçonné quelque ténébreuse intrigue... Le but de cette intrigue vous échappait absolument, à vous qui êtes jeune. Plus clairvoyant, grâce à ma triste expérience, j'entrevoyais vaguement quelque chose de si odieux que je me disais, que je vous disais : « Non, ce n'est pas possible... »

— C'est vrai, c'est vrai !...

— Eh bien ! mon pauvre ami, depuis cet instant, je puis vous l'avouer, il ne s'est pas écoulé un jour sans que j'aie appliqué tout ce que j'ai de pénétration à déchiffrer le mot de cette énigme. De là vient que tout à coup vous m'avez

vu papillonner lourdement autour de madame de Maumussy, et déployer pour elle mes grâces surannées. Je pensais qu'elle savait la vérité...

— Et elle ne la savait pas ?

— Elle l'ignorait, j'en mettrais la main au feu, il y a trois jours. C'est lorsqu'elle l'a connue, que soudainement elle a été tout autre avec vous. Peut-être, sans le vouloir, a-t-elle été complice de madame de Maillefert. Et c'est alors que révoltée, indignée, elle vous a conseillé de fuir...

C'était une explication plausible, cela.

— Oui, en effet, approuva Raymond.

— Voyant que je ne tirais rien de la jeune duchesse, poursuivait M. de Boursonne, je me mis à chercher d'un autre côté... Mon titre de baron, puisqu'enfin baron il y a, et les vieilles relations de ma famille, m'ouvraient tous les castels des environs. J'en profitai pour me faufiler près de toutes les connaissances de madame de Maillefert, espérant que de l'ensemble de ces conversations, d'un mot à l'une, d'une phrase à l'autre, j'arriverais à déduire quelque chose de positif...

— Ah ! monsieur, murmura Raymond, comment jamais m'acquitter envers vous ?...

— En vous laissant guider par moi, mon cher ami. Mais attendez. Je perdais mon temps et mes peines, quand ce soir — hier soir, plutôt, puisqu'il est plus de minuit, — me trouvant chez madame de Lachère, cette dame, vous savez, dont le mari veut être préfet : — « Il faut convenir, » me dit-elle, que votre jeune collègue, M. Delorge, se con- » duit d'une façon abominable. » Par bonheur, j'eus le pressentiment que j'étais sur la trace de la vérité, et au lieu de m'ébahir : — « Comment cela ? » demandai-je avec un sourire équivoque. — « Allons, allons, reprit-elle,

» ne faites pas le discret avec moi, baron, je sais tout. »
Je m'inclinai. — « En ce cas, madame, vous êtes plus » avancée que moi. » Elle se mit à rire. — « Mon cher » baron, me dit-elle, c'est la duchesse de Maillefert elle- » même qui, dans le délire de sa mortelle douleur, m'a » confié l'horrible situation de sa fille, et les efforts qu'elle » fait pour ramener l'homme qui l'a séduite et qui mainte- » nant refuse de l'épouser... »

— Cette madame de Larchère a menti! s'écria Raymond.

Le vieil ingénieur secoua la tête.

— Ce fut ma première impression, dit-il, et je ne la lui cachai pas. Alors, elle me déclara qu'elle n'était pas la seule à qui madame de Maillefert eût fait cette incroyable confidence, et, pour me le prouver, elle appela une de ses amies qui, elle aussi, savait tout, à ce qu'elle me dit, et de la même façon. A votre avis, ces deux affirmations valent-elles une certitude ?

Raymond ne répondit pas.

— Moi, je m'obstinais à douter encore, reprit M. de Boursonne ; alors madame de Lachère invoqua le témoignage de son mari, lequel me jura sur l'honneur tenir de la propre bouche de M. Philippe ce que sa femme avait appris de la bouche même de madame de Maillefert.

Cela, par exemple, c'était le comble.

— Quoi !... M. Philippe aussi ! bégaya Raymond. Son frère !...

Puis se dressant, comme s'il eût été mû par un ressort :

— Mais pourquoi, s'écria-t-il, pourquoi cette infamie, cette abominable calomnie ?...

— Eh ! pardieu ! parce que madame de Maillefert et son noble fils n'ont pour vivre que les revenus de mademoiselle

Simone. Qu'elle se marie, les voilà sur la paille. Ils veulent qu'elle ne puisse pas se marier...

— Oui, peut-être...

— Et voilà pourquoi, vous, demain, c'est-à-dire aujourd'hui, vous allez officiellement et ouvertement demander la main de mademoiselle de Maillefert...

Raymond baissait la tête :

— C'est que dans ce moment, dit-il, déchiré par les plus horribles perplexités, je ne suis pas absolument... libre...

Une immense stupeur se peignait sur le visage de M. de Boursonne.

— Vous hésitez !... fit-il.

Le pauvre garçon se tordait les mains.

— Ah ! si vous saviez, monsieur, s'écria-t-il, si vous saviez ?...

Et cette fois, emporté par la situation, et se sentant confusément hors d'état de délibérer et d'arrêter un parti, il confia à son vieil ami le secret de son passé.

C'était pour M. de Boursonne comme une révélation.

— Voilà donc, disait-il, les raisons de vos indécisions étranges ! Et moi qui vous accusais !...

Puis, après une minute de réflexion :

— Mais n'importe, dit-il, l'honneur commande, obéissez. Il n'est pas de considération au monde qui vous puisse obliger à passer pour un infâme suborneur, qui vous oblige à laisser peser sur la pure et chaste jeune fille que vous aimez, une abominable accusation.

Raymond était dans une de ces crises où la volonté éperdue appartient au premier qui s'en empare :

— Qu'il soit fait selon vos conseils, monsieur, dit-il au vieil ingénieur, je m'abandonne à vous...

Le jour commençait à poindre, blafard et morne, lors-

que Raymond, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, se réveilla, après quelques heures de ce sommeil de plomb qui suit les grandes crises, et qui est comme une dernière faveur de la nature violentée.

Il se sentait le corps brisé, mais l'esprit net et clair jusqu'à s'en étonner.

C'est que les raisons ne lui manquaient pas d'être bouleversé encore, et agité des plus funèbres pressentiments.

La journée qui commençait était celle du mercredi 1er décembre 1869.

C'est-à-dire qu'il y avait dix-sept ans, date pour date, que le général Delorge était tombé, dans les jardins de l'Élysée, sous les coups de lâches assassins.

Et lui, Raymond Delorge, lui qui sur le cercueil de son père avait prêté un solennel serment de haine et de vengeance, il allait, en ce fatal anniversaire, se trouver peut-être en présence des meurtriers, et subir l'ironie de leur insolente impunité.

Mais l'impérieuse, l'inexorable nécessité parlait.

Avant tout, il devait tenter l'impossible pour réhabiliter mademoiselle Simone.

Et à midi précis, il avait revêtu le costume traditionnel de la démarche qu'il allait risquer, endossé l'habit noir et ganté les gants paille.

— Je vous accompagnerai, lui avait dit M. de Boursonne, mais, entendons-nous bien : je resterai à vous attendre dans le salon, et vous vous présenterez seul à la duchesse de Maillefert. Ma présence, très-certainement, l'effaroucherait, et il faut qu'elle s'explique...

La pluie fine et glaciale qui tombait obstinément depuis le matin, venait de cesser.

Le vieil ingénieur et Raymond partirent.

Et tout en cheminant aussi vite que le leur permettait le mauvais état de la route :

— Comment va me recevoir la duchesse de Maillefert ? disait Raymond.

— Qui sait ! comme un sauveur, peut-être... Peut-être comme un laquais.

— Et les autres...

— Quels autres ? Maumussy, Combelaine, Verdale ? Eh bien ! après... Est-ce à vous de vous inquiéter d'eux ? Est-ce à l'homme d'honneur à détourner les yeux pour ne pas rencontrer le louche regard des gredins ? Jamais leur impudence ne montera jusqu'à votre fierté. Haut le front, sacredieu, ami Delorge, c'est à ces misérables à trembler devant vous. Haut la tête et le cœur, car nous voici arrivés...

Dans l'immense vestibule, les valets de pied étaient à leur poste, tristes valets dont la tenue trahissait les habitudes des maîtres.

On devinait les gens dont les gages ne sont pas exactement payés, qui ont craint plus d'une fois qu'on ne leur fît banqueroute, et qui se soldent en insolences les intérêts de l'argent qui leur est dû.

— Ils me font moins l'effet de serviteurs que de créanciers, avait dit souvent le vieil ingénieur, et j'aimerais mieux faire mon lit moi-même que d'être servi par ces gaillards-là !...

Ces gaillards, d'ordinaire, dès que paraissaient Raymond ou son vieux chef, se levaient précipitamment, un sourire bassement obséquieux aux lèvres.

Ce jour-là, un seul daigna se soulever de la banquette où tous se vautraient.

— Madame de Maillefert ? demanda M. de Boursonne.

— Sortie, répondit le valet, du ton insolent de l'homme qui a des ordres.

— A-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait?

— Madame la duchesse ne rend pas de compte à ses gens.

Raymond et M. de Boursonne échangèrent un coup d'œil. Ces façons n'avaient pas besoin de commentaires.

— Nous l'attendrons, alors, dit le vieil ingénieur.

Le valet de pied ricanait en se dandinant :

— J'ai eu l'honneur de dire à ces messieurs, insista-t-il, que madame la duchesse est sortie, et qu'on ne sait quand elle rentrera... si toutefois elle rentre.

M. de Boursonne était devenu fort rouge.

Ayant demandé à Raymond une de ses cartes de visite :

— Vous allez, dit-il au domestique, porter à l'instant cette carte à madame de Maillefert. Si véritablement elle est sortie, vous la lui remettrez quand elle rentrera. Il faut que M. Delorge lui parle aujourd'hui même. Et, en attendant, conduisez-nous immédiatement au salon...

Son accent était si impérieux, que le valet, troublé, obéit, tout en grommelant :

— Ah ! tant pis ! Elle dira ce qu'elle voudra.

Lorsqu'ils furent seuls dans le salon :

— Voilà qui commence bien ! fit Raymond.

— Oui, approuva le vieil ingénieur, c'est une disgrâce de cour...

Il se tut, la porte du salon s'ouvrit, et le valet de pied reparut :

— Madame la duchesse attend ces messieurs, prononça-t-il.

— Allez, dit à Raymond M. de Boursonne, je reste ici à vous attendre.

C'est dans une sorte de boudoir, ouvrant à la fois sur son cabinet de toilette et sur sa chambre à coucher, que la duchesse de Maillefert avait ordonné qu'on lui amenât Raymond.

Elle venait précisément de se mettre à sa toilette de l'après-midi, lorsqu'on lui avait monté la carte de visite remise au valet de pied par M. de Boursonne.

Furieuse, elle avait renvoyé sa femme de chambre, ne prenant que le temps de relever ses cheveux — les siens seulement, — de passer un ample peignoir de mousseline, garni de dentelles, magnifique jadis, maintenant fané et fripé.

Rien de moins séduisant, de moins gracieux et de moins noble que cette grande dame ainsi arrachée brusquement à l'œuvre capitale de son existence.

Dépouillée des artifices savants de la coquetterie la plus raffinée, elle apparaissait telle qu'elle était réellement, telle que l'avaient faite les années d'abord, puis l'abus du fard, des cosmétiques et des eaux de beauté, et plus encore les fêtes continuelles, les nuits passées, les âcres soucis d'argent, les poignantes émotions du jeu, enfin toutes les agitations d'une vie à outrance.

C'est assise dans un vaste fauteuil, près du feu, les jambes allongées sur un coussin de velours, qu'elle reçut Raymond.

Dès qu'il entra, après l'avoir toisé de la tête aux pieds :

— Vous êtes seul, monsieur ? fit-elle d'une voix aigre.

— M. de Boursonne m'attend en bas.

— C'est dommage ! J'aurais eu du plaisir à le complimenter de ses façons...

— Madame !...

— N'est-il pas votre conseiller

— M. de Boursonne est un ami dévoué...

— C'est cela ! Et il vous apprend à pénétrer chez les gens malgré eux et à forcer la consigne des domestiques.

— J'avais à vous parler, madame.

— Aujourd'hui même... sur-le-champ ?

— Oui.

Dédaigneusement, la duchesse de Maillefert haussa les épaules, et s'enfonçant dans son fauteuil :

— Eh bien ! puisque vous voici, dit-elle, parlez.

Loin de déconcerter Raymond, cet accueil outrageant redoubla son sang-froid.

— Madame, commença-t-il, j'appartiens à une honorable famille. Mon père, que j'ai eu le malheur de perdre fort jeune, était général de brigade. Ma mère est une demoiselle de Lespéran. Je n'ai pas trente ans, je suis ingénieur des ponts et chaussées, mon passé répond de l'avenir... J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Simone de Maillefert, votre fille...

C'est de l'œil ébahi dont on considère un phénomène, que la duchesse l'examinait tandis qu'il débitait imperturbablement ces quelques phrases qu'il avait arrangées dans sa tête en montant l'escalier.

— Et c'est pour me dire cela, fit-elle, que vous avez forcé ma porte ?

— Uniquement, oui, madame.

Il était clair que le flegme de Raymond l'agaçait.

— Savez-vous bien, reprit-elle, ce que c'est qu'une d'Hostal de Chalandri de Maillefert ?

— C'est, je le sais, madame la duchesse, une fille d'illustre maison, la descendante d'une longue suite de loyaux et vaillants gentilshommes, qui, de père en fils, se sont légué, tel qu'un dépôt sacré, un nom sans tache, une

glorieuse devise et les plus pures traditions de l'honneur et du devoir.

Madame de Maillefert rougit imperceptiblement, et pressée de venger ce qui lui paraissait un amer persiflage :

— Savez-vous, fit-elle d'un ton ironique, quelle est la fortune de mademoiselle Simone de Maillefert ?

— Je ne m'en suis pas informé, madame...

— Soit, mais vous l'avez bien entendue évaluer, cette fortune !

— En effet.

— Ma fille possède de son chef deux cent mille livres de rentes, en propriétés, c'est-à-dire au bas mot un capital de sept millions... C'est une dot cela, et bien faite pour tenter, n'est-ce pas, monsieur ?

Si flagrante que fût l'insulte, Raymond ne sourcilla pas...

— Et vous, monsieur, reprit la duchesse, qui êtes-vous pour prétendre à l'honneur d'une alliance si haute...

— Oh ! je n'ai aucune fortune, madame, et le peu que j'ai...

— Il ne s'agit pas de cela, c'est de votre famille que je parle. N'êtes-vous pas fils de ce fameux général Delorge qui a été tué en duel...

Raymond pâlit. Il n'est pas de résolutions d'impassibilité qui tiennent devant certaines attaques.

— On vous a trompée, madame la duchesse, prononça-t-il. Mon père n'a pas été tué en duel, il a été lâchement assassiné...

— Monsieur !...

— ... Par M. de Combelaine ou par M. de Maumussy, ou par tous les deux, plutôt...

La duchesse de Maillefert s'était redressée.

— Pas un mot de plus, monsieur, interrompit-elle. Je

sais votre histoire depuis hier soir, et j'en suis à me demander comment vous avez osé vous présenter chez moi. On dit qui on est, monsieur, avant de se faufiler dans l'amitié des gens. Maintenant je vous connais. On m'a dit les détestables accusations dont vous et les vôtres poursuivez des hommes honorables, que je reçois, que j'aime et qui sont l'honneur d'un gouvernement auquel moi et les miens sommes absolument dévoués.

Déjà, par un puissant effort de volonté, Raymond avait maîtrisé son émotion. Impassible autant qu'une statue, il laissa la duchesse achever.

Puis :

— J'attends votre réponse, madame, dit-il froidement.

Peu à peu elle en était venue à s'irriter tout à fait.

— Ma réponse !... répéta-t-elle. Est-ce que véritablement, monsieur, vous espériez que je prendrais votre démarche au sérieux !

— Je n'espérais rien, madame.

Elle tressaillit.

— J'ai vu un grand devoir à remplir, je le remplis sans souci du résultat. Je ne vous parlerai pas des sentiments que m'inspire mademoiselle de Maillefert..., à quoi bon !... J'avais à lui donner un témoignage public de ma respectueuse admiration : c'est fait. Ma démarche d'aujourd'hui, je l'ai annoncée publiquement partout. Non moins haute mentje publierai votre réponse.

Il s'inclinait pour prendre congé, madame de Maillefert l'arrêta d'un geste :

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-elle d'une voix altérée.

— Ce que je dis... pas autre chose.

— Simone vous a parlé. Simone vous a commandé de me demander sa main...

— Sur mon honneur, madame, je vous jure que non.

— Elle vous aime, cependant, vous le savez bien !...

Ah ! pour cette seule parole, Raymond était bien prêt de tout pardonner à madame de Maillefert.

— Dieu veuille que vous disiez vrai, madame ! prononça-t-il d'un accent ému.

Pâle, les sourcils froncés, la duchesse de Maillefert semblait agitée des plus terribles perplexités, quand une inspiration soudaine illuminant son visage :

— Eh bien !... attendez, s'écria-t-elle, c'est Simone elle-même qui va vous donner la réponse que vous sollicitez...

Elle sonna, et une femme de chambre accourant :

— Qu'on prévienne mademoiselle Simone, ordonna-t-elle, que je désire la voir à l'instant...

Qu'allait-il se passer !

Quel projet bizarre venait de traverser la cervelle détraquée de cette mère indigne !...

Troublé au-delà de toute expression, Raymond faisait à sa raison et à son courage un appel désespéré. Jusqu'à ce moment, il était resté maître de soi. Saurait-il, en présence de mademoiselle Simone, maîtriser ses sensations ? Jamais, il ne le sentait que trop, le sang-froid n'avait été plus nécessaire.

V

— Vous aimez Simone, monsieur Delorge? demanda tout à coup madame de Maillefert...

— Madame...

— Eh bien ! cher monsieur, votre sort dépend uniquement de sa volonté. Qu'elle dise un mot, et je vous l'accorde. A vous d'obtenir qu'elle prononce ce mot.

Elle s'interrompit, écoutant...

Il lui avait semblé entendre de l'autre côté, dans la pièce voisine, un pas rapide et léger.

— La voici ! fit-elle, du ton dont elle eût dit : attention !

Elle ne se trompait pas.

A l'instant même, dans le cadre de la porte qui donnait de la chambre à coucher dans le boudoir, mademoiselle Simone parut.

— Mon Dieu !... s'écria-t-elle...

C'est qu'elle venait d'apercevoir Raymond, dont elle ignorait la présence au château. C'est qu'à la façon dont il s'était retiré la veille, elle avait cru comprendre qu'elle ne le reverrait plus à Maillefert.

— Approchez, Simone, dit madame de Maillefert.

Machinalement elle obéit.

La défiance se lisait dans ses beaux yeux tremblants, qu'elle arrêtait tour à tour sur sa mère et sur Raymond, implorant l'explication d'un fait qui lui semblait inexplicable...

— Ma chère Simone, commença la duchesse, d'un ton solennel, un événement grave se produit. M. Raymond Delorge, ici présent, vient de me demander votre main...

Un nuage épais de pourpre envahit jusqu'à la racine des cheveux le visage doux et triste de la pauvre enfant.

— Ma mère !... interrompit-elle, évidemment révoltée, et espérant peut-être la rappeler à la raison.

Mais il n'était pas de considération capable d'arrêter la duchesse de Maillefert, une fois qu'elle poursuivait un but.

— Je sais par expérience, continua-t-elle, quel enfer est un ménage sans amour. Je prétends donc, ma fille, vous abandonner absolument le choix de votre mari. Dictez-moi la réponse que je dois faire à M. Raymond Delorge.

Confuse, humiliée, violentée en toutes ses pudeurs, la malheureuse jeune fille baissait la tête.

— Par pitié ! ma mère, balbutia-t-elle encore, n'insistez pas... plus tard, lorsque nous serons seules...

La duchesse haussait les épaules.

— C'est cela, dit-elle, et ensuite vous prendrez des attitudes de vierge martyre, et je passerai, moi, pour une marâtre... Nenni ! Je désire que notre explication ait un témoin, et je suis ravie que ce témoin soit monsieur...

Des larmes avaient jailli des yeux de mademoiselle de Maillefert, et comme un collier de perles qui s'égrène, roulaient silencieusement le long de ses joues.

— Est-il vraiment possible, ma mère, murmura-t-elle,

que vous veuillez mettre un étranger dans la confidence des tristes déchirements de notre famille !

— Oh ! considérez-vous donc M. Delorge comme un étranger !...

Depuis un moment déjà, Raymond délibérait s'il ne ferait pas bien de s'enfuir.

Les paroles de mademoiselle Simone lui parurent un ordre et fixèrent ses irrésolutions.

— A Dieu ne plaise, mademoiselle, prononça-t-il, que je vous sois jamais la cause d'un déplaisir ; je me retire...

Et il se retirait, en effet, lorsque la duchesse, qui s'était levée, passa brusquement entre la porte et lui.

— Restez ! commanda-t-elle d'un ton impérieux. Il faut, une fois pour toutes, que Simone s'explique. Ce qui va être décidé ici, le sera irrévocablement.

Et s'adressant à sa fille :

— Parlerez-vous ! ajouta-t-elle.

Un éclair de colère avait séché les larmes de mademoiselle Simone.

— Vous le voulez, fit-elle d'une voix étouffée, vous l'exigez... Eh bien ! soit. Mais que la honte retombe sur vous de l'affreuse violence que je me fais.

Et détournant la tête pour éviter le regard brûlant de Raymond :

— Je consens, balbutia-t-elle, à devenir la femme de M. Delorge... mais aux conditions que je vous ai dites, ma mère...

Ah ! bien peu s'en fallut que Raymond, éperdu, ne tombât aux genoux de mademoiselle de Maillefert. Une réflexion soudaine l'arrêta. La question de son mariage avec mademoiselle Simone avait déjà été agitée entre la duchesse et sa fille.

— C'est-à-dire, insista madame de Maillefert, à la condition de consommer la ruine de notre maison au profit de M. Delorge, n'est-ce pas ?

— Ma mère !... est-ce bien vous qui dites une telle chose !...

— Je dis ce qui est.

— M'accuser de vouloir la ruine de notre maison, moi qui lui ai tout sacrifié au monde, et qui suis prête à lui tout sacrifier...

— Alors, faites ce que je vous demande... non pour moi, grand Dieu ! qui ne suis plus qu'une vieille femme et trouverai toujours le millier de louis qu'il faut pour payer ma dot dans un couvent, mais pour votre frère...

— Je ne le puis...

— Votre frère est le chef de notre maison, l'héritier du nom, Philippe est le duc de Maillefert ; vous lui devez respect et soumission.

— Ma mère, il est inutile d'insister.

Ainsi, c'était cette éternelle discussion d'argent, dont Raymond avait surpris quelques lambeaux le soir du bal, qui recommençait...

Mais dans quelles conditions, cette fois, et combien plus honteuse et plus dégradante !...

— Prenez garde ! Simone, reprit madame de Maillefert, la voix tremblante d'une colère difficilement contenue, prenez garde ! Vous m'obligez à répondre par un refus à la demande de M. Delorge...

Et s'adressant à Raymond :

— Vous l'entendez !... continua-t-elle, vous prétendez l'aimer, et vous ne trouvez pas un mot à dire !...

Bouleversé des plus étranges émotions, mais toujours maître de soi, Raymond s'inclina :

— J'ai foi en mademoiselle Simone, répondit-il — répétant les paroles qui lui avaient été dites par la jeune fille, — ses décisions me sont sacrées.

La duchesse éclata de rire — d'un rire faux et menaçant.

— En d'autres termes, interrompit-elle, vous adorez ma fille, mais vous aimez encore plus son argent. Voilà votre désintéressement. Je le prévoyais, je savais que vous vous étiez entendus...

Peu à peu, et en dépit de ses fermes résolutions de ne s'émouvoir de rien, il était manifeste que mademoiselle Simone s'animait : elle relevait la tête, et de fugitives rougeurs enflammaient ses joues.

Voyant Raymond blémir sous l'insulte de madame de Maillefert, et cependant prendre sur soi de garder le silence :

— Que vous m'outragiez, moi, ma mère, dit-elle, peu importe, j'y suis accoutumée. Que vous accusiez M. Delorge de cupidité, c'est ce que je ne puis souffrir. La pensée de M. Delorge, je la connais, il me l'a dite. Il croit, de même que moi, que je dois tout ce que je possède au nom de Maillefert.

La duchesse riait toujours de son rire ironique.

— Et voilà pourquoi, interrompit-elle, voilà comment vous refusez de donner la moitié de votre fortune à l'aîné de notre maison, à votre frère..

— Je fais plus.

— Bah !

— Je lui donne, c'est-à-dire, je vous donne la totalité de mes revenus...

— Mais vous gardez le capital. Nous sommes à votre merci. Que vos dispositions changent, et le duc de Maillefert est sans pain.

— Mes dispositions ne changeront pas.

— Qui le sait !... Supposez-vous mariée et mère de famille. Fatalement, vous en arrivez à juger que votre argent appartient bien plus à votre mari et à vos enfants qu'à votre mère et à votre frère...

Irritée, mademoiselle Simone battait le parquet d'un pied nerveux, oubliant presque la présence de Raymond, qui, les deux mains appuyées au dossier d'une chaise, écoutait...

— Il est des moyens de vous tranquilliser, ma mère, reprit la jeune fille, je vous les ai offerts...

— Lesquels !...

— On dressera un acte par lequel je reconnaîtrai devoir à mon frère et à vous le revenu entier de mes propriétés...

— Le revenu !... Comment voulez-vous que dans ces conditions votre frère trouve un établissement sortable ! Quelle famille voudrait de lui !

— Que mon frère se marie, et je m'engage à lui assurer au contrat l'usufruit de trois millions de terres dont ses enfants auront la nue-propriété.

La duchesse avançait dédaigneusement les lèvres.

— Oh ! encore des termes de procureur ! fit-elle.

— Qui donc m'a réduite à les apprendre, sinon vous, ma mère !...

A chaque parole, grandissait dans le cœur de Raymond son admiration pour mademoiselle Simone, son mépris pour madame de Maillefert.

Et ne pouvoir intervenir, cependant !...

— Quelle tête !... grondait la duchesse, quel caractère de fer !... Il me semble entendre son père. Rien ne l'émeut, rien ne la touche. Elle se laisserait briser avant de ployer...

— C'est vous, ma mère, dont l'opiniâtreté passe toute croyance, dit la jeune fille...

Incapable de se contraindre plus longtemps, la duchesse de Maillefert se dressa en pied, et repoussant son fauteuil qui roula jusqu'à la porte :

— Assez ! fit-elle, d'un ton bref et tranchant. Une dernière fois, Simone, voulez-vous partager avec votre frère...

— Le capital ? Je ne le puis.

— Prenez garde, réfléchissez... C'est la rupture immédiate, définitive, irrévocable, d'un mariage qui vous tient au cœur.

Raymond se sentait chanceler.

— Ah ! vous êtes impitoyable, ma mère, interrompit mademoiselle Simone. Ce que vous me demandez, vous savez bien qu'il m'est défendu de vous l'accorder...

— Défendu !

— Vous savez bien que je suis liée par un serment sacré, juré sur le Christ, entre les mains d'un mourant...

Madame de Maillefert haussait les épaules.

— Toujours les mêmes réponses, dit-elle.

— Oui, toujours ! répondit la jeune fille, éternellement...

Et admirable de douleur et d'indignation, si belle que Raymond en fut ébloui comme d'une transfiguration :

— Vous oubliez donc la mort de mon père ! reprit-elle. Vous oubliez donc... C'est vrai, il y a cinq ans de cela, et depuis, tant d'événements se sont succédé... Mais je me souviens, moi, je me souviens...

— Simone, fit durement madame de Maillefert, Simone !...

Mais elle ne se laissa pas interrompre.

— Je n'avais pas seize ans, poursuivit-elle, j'étais encore en pension... C'était l'hiver, la nuit, je dormais... Tout à

coup un grand bruit autour de mon lit m'éveilla... J'ouvris les yeux. Une de nos surveillantes se penchait vers moi. — « Vite, me dit-elle, bien vite, habillez-vous, une » voiture vous attend à la porte, un horrible accident est » arrivé à votre père, il vous demande, il se meurt... »

Ce n'était que trop vrai. Mon père revenait de Nice à l'improviste, quand, arrivé en gare à Paris, ayant voulu sauter à terre avant l'arrêt du train, il avait été renversé et broyé entre les roues du wagon et le pavé du quai.

Lorsque j'arrivai à l'hôtel, les domestiques perdaient la tête. Vous, ma mère, vous étiez au bal, on ne savait chez qui. Mon frère était absent depuis vingt-quatre heures. On vous cherchait en vain l'un et l'autre par tout Paris.

Mon père avait été rapporté sur une civière, et pour lui épargner d'horribles souffrances, au lieu de le monter à sa chambre, on l'avait déposé dans le salon, sur un lit dressé à la hâte.

Pauvre père ! Son corps n'était plus qu'une masse informe de chairs sanglantes. C'était un miracle qu'il vécût encore. Par un prodige d'énergie, il retenait en quelque sorte son âme près de s'envoler...

— « Enfin, la voici !... » murmura-t-il quand je parus.

Et tout de suite, d'une voix faible, mais très-vite, comme s'il eût craint de ne pouvoir achever :

« — Maîtrise ta douleur, me dit-il, et écoute-moi, le » temps presse. La mort me surprend. Je n'ai pris aucune » disposition. Ma fortune sera demain à la discrétion de » ta mère et de ton frère. Combien durera-t-elle entre » leurs mains ? Bien peu. Et après ? Ruinés, perdus de » dettes, compromis, dédaignés, que feront-ils ? J'endure » les tourments de l'enfer en songeant à cela. Degré à » degré, jusqu'où descendront-ils ? Jusqu'où traîneront-ils

» notre nom, ce nom glorieux de Maillefert, qui a son
» paragraphe à toutes les belles pages de l'histoire de
» France, et que mes aïeux m'ont légué pur et sans
» tache !... »

Madame de Maillefert s'agitait désespérément pour arrêter mademoiselle Simone.

— Vous oubliez que nous ne sommes pas seules, lui répétait-elle.

— C'est vous qui la première l'avez oublié, madame, répondit la jeune fille...

Et s'adressant surtout à Raymond, et d'un accent qui s'imposait, elle poursuivit :

— Éperdue de douleur, je m'étais agenouillée près du lit de mon père :

« — Tu n'as que quinze ans, Simone, reprit-il, et cependant c'est à toi de me remplacer dans cette maison où
» souffle un vent de vertige. Par bonheur, tu es immensément riche, c'est le salut. Dès que ta mère et ton frère
» auront dévoré ma fortune, ils voudront la tienne. Refuse. Abandonne-leur ton revenu jusqu'au dernier louis,
» c'est ton devoir. Jamais, sous aucun prétexte, ne leur
» donne le capital. Tu seras obsédée, harcelée, circonvenue, martyrisée, tiens bon, ou je sortirais de ma tombe
» pour te maudire. C'est ton repos que je te demande, ton
» bonheur, ta vie..., tu les dois à notre nom. A toi à garder d'eux-mêmes ta mère et ton frère. Il se peut que tu
» te maries un jour, mais alors que ton mari sache bien
» qu'il épouse une fille dont la fortune n'est qu'un dépôt
» sacré... »

Sa voix faiblissait.

—A un signe qu'il fit, je posai sur sa poitrine un crucifix placé près du lit, par le prêtre qu'on était allé chercher.

« Jure-moi, dit-il, sur ce Christ, d'obéir à mes dernières
» volontés, et ma mort, qui eût été celle d'un damné, sera
» douce et sereine... »

Je jurai.

Vous entriez à ce moment, ma mère, en toilette de bal, la tête chargée de fleurs, et vous avez entendu les dernières paroles de mon père :

« — Tu l'as juré, Simone, tous les revenus, mais rien
» que les revenus... Le capital, c'est la rançon de l'hon-
» neur de Maillefert... »

Désespérant d'interrompre sa fille et de lui imposer silence, la duchesse de Maillefert avait pris le parti de se rasseoir.

Et suffoquant de rage, l'œil enflammé, la face pourpre, les veines du cou gonflées à rompre, elle égratignait de ses ongles le velours de son fauteuil.

Mais dès que mademoiselle Simone s'arrêta :

— Voilà donc, dit-elle, d'un ton d'outrageante ironie, la règle de votre conduite.

— Immuable.

— Les propos incohérents d'un mourant.

Si terrible fut le regard de la jeune fille, que la duchesse en frissonna.

— Ce mourant était mon père, madame, prononça-t-elle, et les approches de la mort, loin d'obscurcir sa noble intelligence, ne lui éclaircirent que trop l'avenir.

Écrasé sous une de ces situations que l'imagination se refuse à prévoir, Raymond demandait au ciel une idée, une inspiration.

— Ainsi, reprit madame de Maillefert, remontrances, ordres, prières, tout est inutile.

— Inutile.

— Vous espérez que votre hypocrite opiniâtreté triomphera de ma légitime obstination.

— Je n'espère plus rien.

Ce que ce marchandage, en présence de Raymond, avait de bas, de vil, d'ignoble, la duchesse était hors d'état de le sentir. Sa raison était perdue. Sa voix rauque semblait un râle.

— Alors, c'est bien entendu, insista-t-elle, bien convenu ?

— Oui.

Madame de Maillefert se retourna vers Raymond :

— Voilà, dit-elle, la vierge timide et soumise que vous souhaitez pour épouse, monsieur Delorge ! Que vous en semble ? Voyons, répondez !... Mais répondez donc, monsieur !

Haussant son sang-froid à la hauteur de cette crise inouïe, Raymond dominait encore son indignation :

— C'est en vain, prononça-t-il, c'est inutilement que je chercherais des termes pour rendre la respectueuse admiration que m'inspirent l'héroïque courage et le dévouement sublime de mademoiselle de Maillefert.

C'en était fait. Toutes ses espérances, la duchesse les avait hasardées sur une chance unique, et elle avait perdu.

Enragée comme le joueur imbécile qui lacère et foule aux pieds les cartes qui ont trompé ses convoitises, elle cessa de se contraindre.

— Ah ! c'est comme cela, cria-t-elle. Eh bien ! monsieur Delorge, rien ne vous retient plus ici, et j'espère qu'à l'avenir vous me dispenserez de vos admirations.

Mais, de même que l'instant d'avant, lorsqu'il allait sortir, il avait été retenu par madame de Maillefert, Raymond, cette fois, fut arrêté par mademoiselle Simone.

— Restez ! commanda-t-elle d'un accent impérieux.

Et marchant sur sa mère :

— Car je n'ai pas fini, madame, poursuivit-elle. Vous avez exigé une explication, nous l'aurons complète. Je n'ai pas tout dit...

Pour toute réponse, la duchesse de Maillefert allongea la main vers un cordon de sonnette.

— Prenez garde à votre tour, dit mademoiselle Simone avec un calme effrayant. Si vous sonnez, on viendra. Et je vous le jure, je parlerai quand même, haut et ferme, devant tous, devant vos valets, devant mon frère, devant vos hôtes, ces gens dont, sans me consulter, vous peuplez ma maison. Car je suis chez moi, ici ; seule j'ai le droit d'y donner des ordres, de recevoir qui bon me semble, de chasser qui me déplaît !...

Pétrifiée de stupeur, la duchesse avait laissé retomber son bras.

Était-ce bien sa fille, la victime éternellement résignée de son brutal despotisme, qui, tout à coup, s'insurgeait, se redressait et lui tenait tête !... A quelles sources vives puisait-elle cette indomptable énergie que la nature, aux heures décisives, accorde aux êtres les plus faibles?

Raymond admirait.

— Je parlerai, continuait mademoiselle Simone avec une véhémence croissante, parce qu'on a aussi des devoirs envers soi, et qu'il faut que l'on sache comment j'ai tenu le serment fait à mon père mourant.

Vous n'avez que trop justifié, mon frère et vous, ses sinistres appréhensions.

Trois ans ne s'étaient pas écoulés, que de l'énorme fortune qu'il vous avait laissée, il ne restait plus que des débris.

Qu'en avez-vous fait? A quels gouffres inconnus avez-

vous jeté ces millions ? A quels creusets mystérieux les avez-vous fondus ?

Car vous ne les avez pas employés, si follement que ce soit ; vous ne l'auriez pas pu.

Il y a des princes souverains qui ont une cour, des dignitaires, des soldats, et qui ne dépensent pas annuellement ce que vous auriez dépensé.

Et chez vous, dans votre hôtel, lorsque j'y allais passer vingt-quatre heures, je ne trouvais pas parmi vos cinquante valets un domestique pour me porter une lettre. Vos femmes de chambre me faisaient honte ou peur. Un matin, votre cuisinier est venu me dire qu'il ne pourrait pas m'apprêter à déjeuner si je ne lui donnais quelque argent. Il vous avait avancé toutes ses économies, vous lui deviez dix-huit mille francs, on lui refusait crédit dans le quartier...

— Ah ! c'est trop fort ! disait la duchesse, c'est trop fort !...

La jeune fille poursuivait :

— Mon père disait bien que Philippe et vous étiez pris de vertige. Millionnaire, il vous manquait toujours un billet de mille francs. Avec deux cent mille livres de rentes vous faisiez des dettes, et vous empruntiez à soixante pour cent quand vos créanciers devenaient pressants...

Pour satisfaire une fantaisie, vous greviez une propriété d'hypothèques usuraires. Pour payer une dette de jeu, vous vendiez le tiers de leur valeur les meilleures terres de l'Anjou.

En une seule nuit, dans un cercle, Philippe perdait, au baccarat, cent soixante mille francs. Une autre fois, aux courses, le chiffre de ses pertes dépassait dix mille louis...

Et vous, précisément à cette époque, vous en étiez réduite à faire porter vos diamants au Mont-de-Piété.

Si encore, de tant de prodigalités, eût rejailli sur vous l'éclat que donne un faste noble et intelligent. Mais non. Vous n'en avez jamais recueilli que du ridicule ou de la honte...

— Simone !... criait madame de Maillefert, Simone, vous devenez folle...

— C'est par les journaux, continuait la jeune fille, qu'on avait ici de vos nouvelles. Je ne les lisais pas, mais les gens du pays prenaient un détestable plaisir à me féliciter de ce qu'ils appelaient vos brillants succès. Par eux, malgré moi, j'étais informée de tout.

On parlait de mon frère, du duc de Maillefert, comme d'une sorte de palefrenier millionnaire, vaniteux et inintelligent, joueur et débauché, plastron de tous les mauvais plaisants, dupe d'élection de tous les aventuriers qui le flagornaient et vivaient à ses dépens.

Vous, ma mère, on vous citait toujours parmi les reines de la mode, qui, à ce que prétendent les couturières, donnent le ton, dont on décrit les toilettes, dont on célèbre la beauté, l'élégance, le goût, le luxe, dont on raconte les aventures et les bons mots, femmes folles ou mauvaises femmes, qui payent leur renommée de leur réputation.

Si bien que je me demandais quelle mère vous étiez, pour souffrir la conduite de votre fils, et quel fils était Philippe, pour tolérer la conduite de sa mère !...

Épouvanté du choc de ces deux colères, l'une indigne, l'autre, trop légitime, hélas ! Raymond était presque tenté d'essayer d'arrêter mademoiselle Simone...

Ne se perdait-elle pas, par cette violence extraordinaire !...

— Ah ! je me vengerai ! râlait la duchesse, vous me payerez cher cette humiliation !...

Mais loin de paraître s'effrayer de ces menaces, mademoiselle de Maillefert redressait plus haut la tête, toujours plus haut : provoquant sa mère d'un regard de défi.

Elle l'avait dit, elle se révoltait, et pareille à l'esclave qui vient de briser sa chaîne, elle semblait incapable de garder aucune mesure.

— Enfin, reprit-elle, après avoir respiré fortement, enfin le jour vint, ma mère, où votre dernier louis glissa entre vos mains. Vous étiez ruinés, mon frère et vous. Lambeau par lambeau, vos propriétés avaient été mises à l'encan, ce qui vous restait était écrasé d'hypothèques, les usuriers vous fermaient leur caisse, les marchands vous refusaient crédit, les huissiers assiégeaient votre hôtel.

Et étourdis de cette ruine, éperdus, en détresse, vous vous débattiez, Philippe et vous, au milieu d'une meute hurlante de créanciers.

C'est alors que mon souvenir vous revint, car en trois ans vous n'aviez pas répondu à une seule de mes lettres. Et je vous vis arriver ici, un matin...

C'était en hiver, à cette époque, à peu près, et je me rappelle votre surprise en me revoyant. Vous ne me reconnaissiez pas. Vous me disiez : « Comme tu es changée, ma pauvre enfant »...

De sa place, accoudé à la cheminée, Raymond ne perdait pas un tressaillement de la physionomie bouleversée de madame de Maillefert, et il voyait s'allumer et flamber dans ses yeux la haine la plus ardente.

— J'étais, en effet, bien changée, poursuivait plus doucement mademoiselle Simone. Trois mois après la

mort de mon père, pénétrée de ses dernières volontés, j'étais venue m'établir dans ce grand château désert, avec ma gouvernante, miss Lydia Dodge, et maître Tardif, le vieil homme d'affaires de notre famille.

Je n'étais qu'une enfant, j'ignorais jusqu'à la valeur précise de l'argent. J'avais à apprendre le maniement d'une grande fortune territoriale.

Vous pensez peut-être, ma mère, que cet exil ne me coûtait pas. Détrompez-vous. Mes goûts étaient alors ceux des jeunes filles de mon âge et de ma condition. J'aimais le monde, les belles choses, les travaux de l'esprit, les récréations délicates et intelligentes, les voyages... Mais j'avais un grand devoir à remplir. J'avais à devenir capable d'être l'intendant des Maillefert.

Sans arrière-pensée, sinon sans regrets, je rompis avec le passé, et sous la direction de maître Tardif, je commençai à m'initier aux détails sans nombre d'une exploitation agricole.

Levée avec le jour, vêtue de vêtements grossiers, de toile l'été, de laine l'hiver, je parcourais mes propriétés, visitant les fermiers, comptant avec les métayers, surveillant les ouvriers que j'employais aux travaux du dehors ou à la réparation des bâtiments. J'apprenais à estimer la valeur des terres, à juger le bétail d'un coup d'œil, à évaluer le rendement d'un champ, à distinguer les qualités des grains, des vins, des foins, à discuter un bail, à débattre un marché... Si bien que lorsque maître Tardif mourut, au bout de dix-huit mois, j'étais presque un fermier passable...

Arrivée à ce point extrême où la colère ne se peut plus traduire que par d'amers sarcasmes, la duchesse de Maillefert levait ses mains au ciel.

— Que je suis donc heureuse, disait-elle, ma fille, déci dément, est un ange !...

C'était bien l'avis de Raymond, ému jusqu'aux larmes de ce dévouement obscur et si grand cependant, et si rare, de mademoiselle Simone.

— De ma conscience, reprit, plus vite, la pauvre jeune fille, de ma conscience seule j'attendais ma récompense. Bien m'en prit. Je n'eus pas à me louer des gens de ce pays. Étonnés d'abord de mon genre de vie, et ne pouvant le comprendre, ils essayèrent de l'expliquer par des motifs absurdes et injurieux. Je devins le sujet des contes les plus ridicules. Si les uns voyaient en moi l'héroïne de quelque roman mystérieux, les autres me déclaraient un phénomène d'avarice.

— Ah ! vous aviez fait un heureux choix, monsieur Delorge ! ricanait madame de Maillefert...

Mademoiselle Simone haussa le ton :

— C'est vrai, ma mère, poursuivit-elle, j'étais avare, je me refusais sévèrement toute dépense inutile, j'économisais, je thésaurisais... Je vous attendais.

Vous vîntes, et il doit vous souvenir de ce jour où nous nous revîmes.

Vous étiez humble, ce jour-là, vous veniez en solliciteuse, et, tremblant d'être refusée, vous m'accabliez de cajoleries.

Vous ne me parliez pas de ruine complète, mais seulement de gêne momentanée que vous expliquiez par des opérations de Bourse de Philippe, qui avaient tourné à mal. Moi qui savais la vérité, je vous écoutais, silencieuse et triste. Je vous suppliais de réformer, au moins pour un temps, votre train. Je vous conseillais une liquidation, vous disant que des débris de votre opulence on pouvait tirer

une fortune encore, comme on tire une chaloupe des épaves d'un vaisseau.

Alors, vous m'approuviez de tout cœur, vous me promettiez une réforme totale et vous finissiez par me demander quatre cent mille francs, lesquels, me juriez-vous, suffiraient à tout. C'était une somme énorme, le montant de mes économies de deux ans, et ma raison me disait que ce ne serait qu'un grain de sable dans le gouffre de vos prodigalités. Mais vous étiez ma mère, vous pleuriez en me serrant contre votre poitrine... Je faiblis. Je vous remis ces quatre cent mille francs, un soir, en quatre mandats que j'étais allée chercher à Angers...

— Et vous me les avez fait payer cher depuis ! ricana la duchesse.

A la grande surprise de Raymond, mademoiselle Simone semblait s'attendrir.

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Le lendemain, continua-t-elle d'une voix altérée, ayant été obligée de sortir de grand matin, pour une coupe de bois que j'avais à vendre, je ne voulus pas vous éveiller. Quand je revins, vers midi, me faisant une fête de vous trouver un visage riant, on me dit que vous étiez partie... Je ne pouvais le croire. La veille encore, nous faisions des projets pour votre installation à Maillefert, et vous deviez écrire à Philippe de venir nous rejoindre. C'était vrai, pourtant, vous étiez partie.

A dix heures, vous vous étiez fait conduire au chemin de fer, me laissant pour tout adieu quatre lignes où vous me disiez qu'une dépêche vous mandait à Paris pour un grand bal de bienfaisance.

A quinze jours de là, mon frère m'écrivait de lui envoyer vingt mille francs par le retour du courrier, pour acquit-

ter une dette d'honneur... J'envoyai les vingt mille francs.

Le mois suivant, c'était à vous qu'il fallait une bagatelle, cinq cents louis pour donner un à-compte à votre couturière...

Puis, de semaine en semaine, les lettres se succédèrent, tantôt de vous, tantôt de mon frère, dont les prétextes variaient, mais toutes également pressantes, et répétant invariablement : de l'argent ! de l'argent ! de l'argent !

Obsédée du regard fixe de Raymond, madame de Maillefert avait fini par lui tourner le dos, et les jambes croisées, les mains jointes sur le genou, ellé battait du pied la mesure d'un air improvisé qu'elle chantonnait entre les dents.

— De ce moment, disait mademoiselle Simone, c'en fut fait de mon repos. La correspondance ne suffisant plus, vous cherchâtes autre chose, et les lettres de change commencèrent à pleuvoir ici. Vous tiriez sur moi pour deux mille, quatre mille, dix mille francs. Des garçons de recette venaient de Saumur et d'Angers, qui me présentaient vos traites d'un air goguenard, en me demandant : « Faites-vous honneur ? » Je n'osais pas répondre : non, dans les commencements. Mais je ne tardai pas à reconnaître ma duperie, et que ma fortune entière s'en irait ainsi, petit à petit. Je vous prévins que je ne « ferais plus honneur à votre signature, » comme disaient les garçons. Que vous importait ! Vous persistâtes, je tins parole ; je ne payai plus, et je fus assiégée par les huissiers et accablée de papier timbré...

Jusqu'à cette époque, du moins, ma mère, Philippe et vous gardiez encore quelques ménagements. Les aigres récriminations, les reproches amers, les dures paroles ne devaient pas se faire attendre. Vous, si humble, ma mère, et suppliante, la première fois, je vous vis arriver un ma-

tin, la colère dans les yeux, la menace à la bouche. Vous ne disiez plus : «Je t'en prie,» mais : «Je veux, il faut !... »

Je tins ferme en mes refus. En moins de quinze mois, je m'étais laissé arracher les revenus de trois années, j'avais été forcée d'emprunter, j'avais mesuré le danger de nouvelles faiblesses.

Alors, aux menaces, les ruses succédèrent, plus dangereuses pour moi. Je me vis tout à coup entourée de piéges, circonvenue, étourdie...

Vous avez su gagner à vos vues des gens de ce pays, dont je ne me défiais pas, et ils ne cessaient de me harceler de leurs conseils. J'étais une enfant, prétendaient-ils, de conserver tant de propriétés rapportant si peu, tandis qu'en en vendant seulement le tiers pour acheter de la rente, je doublais, je triplais même mon revenu. Il me fallut un coup d'autorité pour me débarrasser d'eux.

Et cependant, fidèle à la promesse que je vous avais faite, tous les mois, régulièrement, je vous faisais remettre dix mille francs...

Madame de Maillefert, évidemment, eût voulu paraître ne pas écouter sa fille, mais à tout moment ses exclamations sourdes et ses interjections furibondes prouvaient qu'elle ne perdait pas un mot.

— C'est trop d'audace ! disait-elle. Jamais on n'a rien ouï de pareil !! Ah ! monsieur Delorge, vous êtes resté malgré moi !... Cela pourra vous coûter cher !...

Imperturbable, mademoiselle Simone poursuivait :

— Mais voici que soudain votre tactique changea encore. La mère tendre et caressante des premiers jours reparut, déployant pour moi ses plus irrésistibles séductions. Être séparée de moi vous désolait, me disiez-vous, et vous devenait insupportable. Lasse de votre existence

décousue, vous soupiriez après la douce et paisible vie de famille, et vous prétendiez que, si vous m'aviez à Paris, près de vous, tout changerait.

Le piége était trop grossier pour m'échapper. Et cependant, je puis bien vous l'avouer à cette heure, j'hésitai longtemps à paraître y donner tête baissée.

Je me disais qu'à Paris, en tenant votre maison et en réglant la dépense, je ferais plus avec deux cent mille francs que vous avec un million. Deux cent mille francs ! c'est une somme, cela. Jamais mon père n'a dépensé plus, et son train était celui d'un grand seigneur.

Quelques mots échappés à une des amies que vous aviez amenées pour vous seconder, m'éclairèrent à temps. Je vous déclarai donc que rien au monde ne me ferait quitter Maillefert.

Votre déception dut être terrible, car votre masque tomba, et votre haine, dissimulée jusqu'alors, se montra ouvertement. Pour Philippe et pour vous, je devins l'ennemi, la proie... A dix-huit ans que j'avais, vous me donniez le spectacle odieux des combats qui se livrent autour du coffre-fort des vieillards. Vous ne songiez qu'à tirer de moi pied ou aile, peu ou beaucoup, pourvu que ce fût quelque chose, et par tous moyens.

Vous vous étiez mis à me piller effrontément. Vieux meubles, tapisseries rares, tout ce qui avait une valeur quelconque, vous semblait de bonne prise. — « A quoi cela te sert-il ? » me disiez-vous ; et vous emportiez.

Jusqu'à ce qu'un jour j'eus cette douleur de voir Philippe s'emparer des portraits de nos ancêtres, sous ce prétexte qu'ils lui revenaient à lui, l'héritier du nom. Je ne devinais que trop que beaucoup d'entre eux étant signés de noms illustres, il les vendrait...

Madame de Maillefert bondit.

— Vous en avez menti !... s'écria-t-elle.

— Pardonnez-moi, ma mère, fit froidement mademoiselle Simone, il les a mis en vente, et la preuve, c'est que je les ai fait racheter... et qu'ils sont là-haut, cachés...

Et plus vite :

— Du reste, poursuivit-elle, vous pouviez bien trafiquer des portraits lorsque déjà vous trafiquiez du nom ? Est-ce que Philippe ne le vendait pas, ce nom, aux industriels qui l'imprimaient en tête de leur prospectus ! Est-ce que vous ne l'avez pas vendu, le jour où vous avez accepté la mission que vous remplissez ici ! Car votre tournée électorale est payée... ne dites pas non, je le sais, et si jamais les Tuileries étaient envahis par la Révolution on y trouverait votre reçu !...

Livide, comme si tout son sang eût été changé en fiel, la duchesse de Maillefert s'était dressée d'un bloc :

— C'en est trop, interrompit-elle, et ce serait une honte à moi d'en entendre davantage...

Pour la clouer sur son fauteuil, il n'avait pas fallu moins que l'immense intérêt qu'elle pensait avoir à ne pas laisser seuls ensemble Raymond et mademoiselle Simone.

Peut-être aussi avait-elle espéré, en restant, arrêter la vérité sur les lèvres de sa fille...

Reconnaissant qu'elle s'était trompée, que c'était inutilement qu'elle s'était condamnée aux plus cruelles humiliations, elle enveloppa Raymond du plus haineux regard, et d'une voix sourde :

— Vous vous obstinez à demeurer ici, monsieur, dit-elle, malgré moi... soit. Je ne suis qu'une femme, je vous cède la place. C'est un homme qui vous demandera compte de ce que vous avez entendu !...

Elle se retirait, en effet, elle gagnait la porte de la chambre à coucher.

— Je n'ai pourtant parlé que du passé, prononça mademoiselle Simone.

Madame de Maillefert s'arrêta court.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— Qu'il me reste à parler du présent, ma mère...

— Du présent ?

— Oui, de ce dernier voyage, de vos projets en arrivant à Maillefert, de vos tentatives depuis six semaines...

— Simone !... s'écria la duchesse, prenez garde, vous ne me connaissez pas encore !...

La jeune fille ne sourcilla pas ; elle avait atteint son but : sa mère restait.

— Cette fois, reprit-elle, vous arriviez avec un plan nouveau :

Le soir même de votre arrivée, m'ayant prise à part, vous me disiez en propres termes, car vous n'en étiez plus à dissimuler l'âpreté de vos convoitises : « Abandonne-nous » la moitié de ce que tu as, et en échange nous te rendons » le repos. »

Et vous pensez que j'aurais hésité, ma mère, sans le serment juré à mon père mourant !... Le repos !... Ah ! je ne croirais pas le payer cher au prix de toute cette fortune que je possède, pour mon malheur.

Mais j'ai juré ; je vous refusai.

Il est vrai que vous obtîntes de moi la promesse de vous avancer cent mille francs pour vos débuts à la cour, cet hiver. Il est vrai que je vous promis, avec plus de regrets encore, d'organiser une grande fête qui faciliterait votre mission ici...

C'était monstrueux, déjà, ce que Raymond avait entendu,

et cependant un secret pressentiment lui disait que ce n'était rien encore.

Il voyait, à la fureur convulsive de madame de Maillefert, succéder une inquiétude de plus en plus manifeste.

— Telle était la situation, ma mère, au lendemain de votre arrivée, disait la jeune fille, quand un événement survint qui devait décider, et qui décidera de ma vie...

Elle s'arrêta... Sa voix s'altérait, ses joues s'empourpraient, et ses yeux s'emplissaient de larmes... Elle parut sur le point de ne pouvoir continuer...

— De grâce, mademoiselle, commença Raymond...

Mais d'un geste triste et doux, elle lui imposa silence. Et s'armant d'une énergie nouvelle, et d'une voix plus forte :

— Un jeune homme des environs, reprit-elle, que ma fortune avait ébloui, qui longtemps m'avait obsédée dans ses poursuites, de lettres et de déclarations ridicules, qui avait même fini par demander ma main, M. Bizet de Chenehutte m'ayant grossièrement outragée, un inconnu prit ma défense. Cette scène avait eu lieu aux Rosiers, le soir, et une heure après, elle était rapportée à votre amie Clélie, ma mère, à madame de Maumussy, par sa femme de chambre. C'est par elle que je la connus, et que je sus que M. Bizet et mon défenseur devaient se battre en duel le lendemain matin.

L'imagination vive et romanesque de la duchesse de Maumussy s'exaltait à cette idée d'un jeune homme risquant généreusement sa vie pour l'honneur d'une femme qu'il ne connaissait pas. Elle ne cessait de me répéter que rien n'était plus beau qu'un tel dévoûment. Bien plus qu'elle, sans en rien laisser paraître, j'étais émue, touchée, reconnaissante. Il était donc un être au

monde qui s'intéressait à la pauvre abandonnée, à la malheureuse Simone.....

Rien d'étrange comme la physionomie de madame de Maillefert.

— Simone !... disait-elle, ma fille !... La malheureuse perd la tête !...

— Ce soir-là, continuait résolûment la jeune fille, ma prière fut plus longue et plus fervente que de coutume. Je ne pus dormir de la nuit. Levée avec le jour, j'envoyai Saint-Jean, mon vieux jardinier, aux renseignements. A neuf heures, il était de retour. Caché derrière des buissons, il avait assisté au duel. M. Bizet, grâce à l'évidente générosité de son adversaire, n'avait été blessé que très-légèrement. Quant à mon défenseur, c'était, me dit Saint-Jean, un des ingénieurs que je savais être depuis quelques semaines aux Rosiers...

Madame de Maillefert eut un éclat de rire nerveux.

— Et vous pensez, dit-elle, que votre chevalier ignorait votre fortune !... Demandez-lui donc s'il se fût battu pour une fille sans dot !

Mademoiselle Simone ne daigna pas relever l'insulte.

— Ainsi qu'il n'était que trop naturel, poursuivait-elle, je souhaitais vivement connaître cet ami inconnu qui avait pris ma défense, et le remercier. Votre bal allait avoir lieu, je lui fis adresser une invitation.

D'un air révolté, madame de Maillefert levait les bras au ciel.

— Simone, disait-elle, malheureuse ! Pour vous, pour moi, pour le nom que vous portez... arrêtez-vous !...

Tristement, la jeune fille hocha la tête :

— Oui, je le sais, dit-elle, je passe les bornes de toutes les convenances... Mais qui donc m'y force ! Qui donc,

sinon vous, ma mère, me réduit à cette extrémité douloureuse de défendre mon honneur au prix de toutes les saintes pudeurs d'une jeune fille !... Mais vous l'avez voulu. Je dirai ce qui est. Je dirai que la première fois que mon regard rencontra celui de M. Delorge, une voix intérieure me dit qu'il me comprendrait, celui-là. Et cette voix me trompait si peu, qu'il devina mes angoisses, pendant que Philippe jouait, qu'il partagea ma douleur lorsqu'on refusa à mon frère, au duc de Maillefert, l'enjeu de sa parole... Mais M. Delorge vous avait déplu, et le dernier de vos invités n'était pas parti que vous me reprochiez amèrement de m'être compromise, donnée en spectacle, d'avoir accepté un quadrille après avoir d'abord refusé de danser... Peut-être aviez-vous raison. Je ne sais rien de la vie, j'ai désappris toutes les conventions du monde, je ne sais pas feindre...

La duchesse de Maillefert trépignait d'impatience.

Il était clair qu'elle n'osait plus se retirer, qu'elle attendait, qu'elle redoutait quelque chose.

— Après, disait-elle, après !... on m'attend ; cette explication ne peut durer éternellement...

— Le lendemain, ma mère, toutes vos idées étaient changées, ou plutôt la nuit vous avait inspiré une nouvelle combinaison. Autant M. Delorge vous avait déplu la veille, autant vous le trouviez à votre gré. A vos premières railleries succédaient des éloges qui ne tarissaient pas. Vous vouliez qu'il devînt l'hôte assidu de Maillefert. Vous parliez de l'aller chercher s'il n'acceptait pas vos invitations. Et Philippe disait comme vous, et aussi tous vos hôtes, à l'exception — c'est une justice que je lui dois — de madame de Maumussy. Quand déjà mon cœur m'entraînait, c'était une conspiration pour me pousser. Jus-

qu'au jour, ma mère, où me prenant à part, et m'arrachant mon secret à force de caresses, vous osâtes me dire :

— Eh bien ! soit ! épouse-le. Partage ce que tu as avec ton frère, et je te donne mon consentement...

Les situations excessives ont ceci d'étrange, que ceux qui s'y débattent restent naturels dans l'exception, et gardent quand même un sang-froid relatif, qui est comme la lucidité du délire.

Jetés violemment hors du cadre des conventions sociales, Raymond, la duchesse de Maillefert et mademoiselle Simone finissaient par ne plus discerner les conditions anormales où ils se trouvaient placés.

Et la jeune fille poursuivait en phrases haletantes :

— Ainsi, après avoir trafiqué de tout, vous en arriviez à spéculer sur mes plus intimes, sur mes plus chères affections... Pauvre folle que j'étais, je vous avais laissé lire en moi comme en un livre ouvert. Vous aviez surpris à ma stupide confiance le secret des espérances dont je me berçais. Je vous avais avoué qu'en Raymond Delorge il me semblait reconnaître cette âme dévouée dont m'avait parlé mon père mourant. Vous saviez que, songeant à lui, je me disais : « Celui-là, courageusement, acceptera la moitié » d'un fardeau trop lourd pour mes forces ; celui-là, pour » l'amour de moi, aimera les miens, il sera la raison et » l'énergie, tandis que je ne peux être que l'abnégation ; » celui-là nous sauvera tous. »

De grosses larmes roulaient le long des joues de Raymond, et ému d'une émotion inexprimable :

— Ah ! vous m'avez jugé comme je dois l'être... murmurait-il.

Mais mademoiselle Simone ne semblait pas l'entendre.

Elle poursuivait, tenant toujours la duchesse de Maillefert immobile sous son regard :

— Indignée, humiliée, révoltée, je rejetai bien loin jusqu'à l'idée de cette transaction honteuse, de cet abominable marché. Je vous jurai qu'à ce prix, jamais je ne serais la femme de Raymond Delorge.

Vous ne vouliez pas me croire. L'énergie de mes protestations vous faisait sourire. Vous me disiez d'un air ironique : — « Ce n'est pas ton dernier mot. Tu réfléchiras.
» Tu reconnaîtras que mon consentement t'est indispen-
» sable. Un jour viendra où tu me le demanderas à ge-
» noux, et prends garde que ce jour-là je ne veuille plus
» te le donner au même prix !... »

— C'est indigne ! disait Raymond, indigne !...

— Il est vrai, continuait mademoiselle Simone, que, pour m'amener à capituler, vous ne négligiez rien. Dans le temps où vous mettiez à votre consentement d'inacceptables conditions, vous preniez à tâche d'exalter les espérances de M. Delorge. Ah ! que n'ai-je parlé, alors ! Que n'ai-je su prendre sur moi d'arracher comme aujourd'hui tous les voiles ! Mais je ne pouvais pas, je n'osais pas... Accuser ma mère, la montrer telle qu'elle est véritablement, me paraissait un crime. Et je ne savais que fuir M. Raymond Delorge, qui ne comprenait rien à ma soudaine froideur.

Et ma raison, pourtant, me disait que tout n'était pas fini. Je sentais que si vous ne fermiez pas votre porte à M. de Boursonne et à M. Delorge, c'est que vous n'aviez pas renoncé à l'espoir de triompher de mes résistances, c'est que vous méditiez quelque chose. Et si mes pressentiments ne m'eussent pas prévenue, votre amie, la duchesse de Maumussy m'eût avertie...

Madame de Maillefert, instinctivement, se rejeta en arrière, et troublée au delà de toute expression :

— Clélie vous a parlé !... interrompit-elle, Clélie vous a dit...

Mais elle s'arrêta court, comme effrayée de ce qu'elle allait dire.

— Quoi ?... interrogea la jeune fille.

Et sa mère gardant le silence :

— Je ne sais donc pas tout ! prononça-t-elle. Il y a donc quelque chose encore !...

Puis, plus vite, et d'une voix où vibraient toutes ses colères :

— Et cependant, reprit-elle, ce que je sais est odieux jusqu'à révolter l'imagination... Qu'une mère bassement jalouse de sa fille l'abreuve d'outrages et l'accable de mauvais traitements..., cela se voit. Qu'un frère follement prodigue ruine sa sœur et lui arrache jusqu'à son dernier louis... cela se comprend. Qu'une mère et un frère, dévorés de convoitises et de besoins, se liguent contre une pauvre fille, et pour s'emparer de son argent l'assassinent... cela peut encore s'expliquer...

Mais qu'un frère et une mère, lâchement, froidement, méthodiquement, avec une patiente préméditation, s'entendent pour flétrir aux yeux de tous la malheureuse dont ils convoitent la fortune, pour déshonorer publiquement leur sœur, leur fille... Non ! cela ne s'est jamais vu et ne peut se concevoir !.....

La duchesse de Maillefert essayait de répondre, de protester sans doute, mais les paroles expiraient dans sa gorge.

— Et cependant, continuait mademoiselle Simone, c'est ce que vous avez fait, ma mère, Philippe et vous... Sûrs

que je me laisserais briser le cœur plutôt que d'acheter votre consentement au prix que vous y mettiez, vous n'avez plus songé qu'au moyen de rendre mon mariage avec M. Delorge nécessaire, urgent, indispensable. Vous pensiez qu'entre ma réputation et le serment juré à mon père, je n'hésiterais pas, et que, pour racheter mon honneur perdu par vous, je vous abandonnerais la proie que vous convoitez. Et vous alliez, disant partout, d'un air d'hypocrite douleur, que moi, Simone de Maillefert, votre fille, votre sœur, j'étais la maîtresse de M. Raymond Delorge, et que j'étais enceinte...

Secouée de la nuque aux talons par de véritables convulsions de rage, madame de Maillefert arrachait à pleines mains les dentelles de son peignoir.

— C'est faux, s'écria-t-elle d'une voix étranglée, c'est une abominable calomnie, jamais Philippe ni moi n'avons dit cela !...

— Vous l'avez dit, interrompit Raymond.

Et marchant sur la duchesse, l'œil enflammé de colère et les poings crispés :

— Vous l'avez dit, insista-t-il, à madame de Larchère, qui l'a répété...

— Madame de Larchère en a menti !...

D'un geste, mademoiselle Simone leur imposa silence.

— On ne m'a rien rapporté, à moi, ma mère, prononça-t-elle lentement, je vous ai entendue.

— Et vous n'avez pas protesté !... ricana la duchesse.

La malheureuse jeune fille hocha la tête.

— A quoi bon !... répondit-elle. Fallait-il, ma mère, parce que je suis perdue, vous perdre aussi d'honneur !... M'eût-on écoutée, d'ailleurs ! Qui jamais eût voulu croire qu'une mère calomniait ainsi sa fille ! Je me suis tue. Et

si j'ai parlé aujourd'hui, c'est que vous m'y avez forcée. C'est que je voulais que M. Raymond Delorge nous connût, vous et moi, avant de nous séparer peut-être pour toujours...

Renonçant à discuter, à se défendre, la duchesse de Maillefert enveloppait d'un même regard atroce Raymond et mademoiselle Simone.

— Ainsi, vous refusez mon consentement, dit-elle, c'est votre dernier mot ?... Soit ! Ne vous en prenez qu'à vous de ce qui en adviendra...

Et elle sortit, fermant si violemment la porte, qu'une glace suspendue à la boiserie tomba avec fracas, et se brisa en morceaux...

VI

— Ah ! c'est maintenant que je suis perdue ! balbutia mademoiselle Simone d'une voix éteinte, irrévocablement perdue !

Et, épuisée par les émotions de cette lutte inouïe, brisée par tant de violences, anéantie, défaillante, elle s'affaissa lourdement sur un fauteuil, cachant entre ses mains son visage baigné de larmes.

— Perdue !... répétait Raymond, comme s'il eût prononcé un mot vide de sens, perdue !...

La réalité l'écrasait, terrible, inexorable, et c'est à peine si le malheureux y pouvait croire.

— Quelle femme ! murmurait-il, que cette duchesse de Maillefert, quelle femme !...

Le souvenir du dernier regard qu'elle lui avait adressé, en le faisant tressaillir, lui imprima la secousse qui devait lui rendre, avec son énergie, la faculté de penser et de réfléchir. Il comprit que ces quelques minutes qui lui étaient laissées de solitude avec mademoiselle Simone étaient peut-être le dernier répit de l'implacable destinée, et qu'il fallait en profiter.

S'approchant donc de la jeune fille :

— Mademoiselle ! prononça-t-il d'une voix troublée, mademoiselle !...

Elle ne sembla pas l'entendre.

A la voir ainsi effondrée, on eût pu la croire evanouie, morte, sans les sanglots profonds qui, à intervalles inégaux, soulevaient sa poitrine, sans les frissons convulsifs qui, par instants, la secouaient à la briser.

Alors Raymond se penchant vers elle, s'enhardit jusqu'à lui prendre la main :

— Mademoiselle Simone !... dit-il doucement.

Elle le regarda d'un air égaré, comme si elle ne se fût pas expliqué sa présence.

— Vous avez entendu votre mère ? poursuivit-il.

L'infortunée tressaillit. Elle revenait au sentiment affreux de la situation.

— J'ai entendu, oui, bégaya-t-elle.

— Madame de Maillefert, reprit Raymond, ne vous pardonnera jamais votre juste, votre légitime indignation... Elle ne me pardonnera jamais de vous avoir entendue, de savoir ce que je sais...

— Jamais !

— Elle voudra se venger...

— Elle se vengera, certainement.

— Qui peut savoir à quelles effroyables extrémités la poussera sa haine...

Tristement la jeune fille hocha la tête.

— Hélas !... murmura-t-elle, qu'ai-je à craindre de pis que ce qui est ?...

Après un moment de silence :

— Il n'y a pas à hésiter, reprit Raymond, le temps presse, il faut prendre un parti...

— En est-il donc un à prendre...

— Peut-être. Si vous aviez confiance en moi...

Elle le regardait d'un air de douloureuse stupeur, ses joues s'empourpraient.

— Mon Dieu ! interrompit-elle, après ce qui s'est passé, après ce que j'ai osé dire, moi, devant vous, se peut-il que vous doutiez !... Suis-je donc libre maintenant d'avoir ou de n'avoir pas confiance !...

Raymond croyait entrevoir une lueur d'espérance, et le cœur battant à rompre :

— Alors, s'écria-t-il, au lieu de vous défendre par la seule force d'inertie, attaquez audacieusement. Madame de Maillefert prétend s'emparer de votre capital, refusez-lui jusqu'au revenu...

— Oh !...

— Elle met son consentement à un prix inacceptable, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous, déclarez-lui fermement qu'elle n'aura pas un louis de vous tant qu'elle ne vous l'aura pas accordé.

D'un mouvement brusque, mademoiselle Simone dégagea sa main de celle de Raymond.

— Je ne ferai pas, je ne puis pas faire cela ! prononça-t-elle.

— Ce serait le salut.

— Je n'en sais rien ; mais je sais que ce serait répondre à des manœuvres infâmes par une combinaison honteuse et indigne de nous...

— Avons-nous donc le choix !...

— Non, mais moi, je ne suis pas libre... Mes revenus ne sont qu'un dépôt sacré ; ils appartiennent, en réalité, à mon frère et à ma mère ; je n'ai pas le droit de les en priver...

Cette lueur que Raymond avait entrevue s'évanouissait.

— Vous n'auriez pas à les en priver, mademoiselle, insista-t-il. Si madame de Maillefert pouvait croire une minute seulement à la réalité de vos menaces, elle céderait immédiatement...

— Peut-être... Vous ne connaissez pas ma mère...

— Je sais qu'il lui faut de l'argent, à tout prix...

— C'est vrai, mais son orgueil et son obstination dominent encore ses convoitises.

— Elle céderait !... murmura Raymond.

Un sourire amer crispa les lèvres de mademoiselle Simone.

— Et d'ailleurs, reprit-elle, jamais je ne saurais prendre sur moi de proposer à ma mère un tel marché... Vous

ne croyez plus brave que je ne le suis réellement... Jamais je n'ai opposé à ma mère qu'une résistance passive... J'en suis à cette heure à me demander comment j'ai eu le courage de dire tout ce que j'ai dit...

— Ainsi, reprit Raymond, vous allez rester ici?...

— Hélas!...

— Au pouvoir d'une femme qui vous hait, que nulle considération humaine ne peut arrêter...

— Où voulez-vous que j'aille?...

Une inspiration soudaine, et qu'il crut envoyée par le ciel même, illumina Raymond.

— Écoutez-moi, s'écria-t-il. Cette fortune maudite, cause de tous nos malheurs, vous allez l'abandonner à un homme d'affaires, qui l'administrera et qui en servira les intérêts à madame de Maillefert...

— Et moi!...

— Vous!... répéta Raymond, vous!...

Et se laissant glisser aux genoux de mademoiselle Simone, et lui prenant les mains, ivre d'espoir et éperdu d'amour :

— Vous, poursuivit-il, vous prendrez mon bras, et sur l'heure, à la face de tous, nous allons sortir du château...

— Sortir!...

— Oui! Et malheur à qui tenterait de s'y opposer! Je vous conduirai à Paris, près de ma mère, qui est une sainte femme et une femme héroïque, près de ma sœur qui est la meilleure et la plus chaste des jeunes filles, et entre ces deux affections tendres et dévouées, vous attendrez l'heure où vous serez libre de disposer de votre main sans le consentement de votre mère...

Il oubliait tout, le malheureux!

Il oubliait que la veille encore il ne songeait pas sans

effroi à ce que dirait sa mère, quand elle apprendrait son amour et ses projets de mariage...

— Cela non plus n'est pas possible! murmura mademoiselle Simone.

— Pourquoi, grand Dieu?...

— Parce que ce serait donner en apparence raison à ma mère... Parce que les calomnies dont on me déshonore ici me poursuivraient dans votre maison... Parce que madame Delorge, qui donnerait peut-être asile à la fiancée de son fils, refuserait sa porte à une femme qui passe pour être sa maîtresse...

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait, l'interrompit.

Raymond se dressa d'un bond.

Sur le seuil, une femme de chambre de madame de Maillefert se tenait debout, qui souriant d'un sourire intraduisible, disait :

— Ah!... pardon! si j'avais su...

— Que voulez-vous? demanda durement Raymond.

— C'est monsieur le baron de Boursonne qui m'envoie demander à monsieur si monsieur a oublié qu'il l'attend...

D'un geste impérieux, Raymond cloua cette fille sur le seuil.

— Répondez à M. le baron de Boursonne, dit-il, que je descends le rejoindre.

— Cependant, monsieur...

— Sortez!...

Elle sortit après force révérences. Mais son regard impudent et son sourire équivoque étaient entrés dans l'esprit de Raymond comme des traits empoisonnés.

— Dieu sait ce que va dire cette méchante créature! murmura-t-il.

— C'est ma mère, certainement, qui l'a envoyée, répondit mademoiselle Simone.

Et laissant tomber ses bras d'un air d'indifférence désespérée :

— Mais qu'importe ! ajouta-t-elle.

Ce n'était que trop vrai, hélas ! et cette lamentable conviction et le sentiment de son impuissance, gonflaient le cœur de Raymond de haine et de colère.

— Et c'est moi, reprit-il d'une voix sourde, qui vous suis le sujet de tant et de si cruelles souffrances ! C'est de moi, qui donnerais mille fois ma vie pour vous, qu'on se sert pour vous faire répandre tant de larmes ! Ah ! pardonnez-moi !... Je ne suis plus qu'un misérable fou, un égoïste odieux ! Le jour où je vous ai vue pour la première fois, le jour où j'ai compris que je vous aimais de toutes les forces de mon être et que je n'aimerais jamais que vous, je devais m'éloigner, fuir. Ne savais-je pas quelle fatalité pèse sur moi ! L'expérience ne m'a-t-elle pas appris que je porte malheur...

Les lèvres pâles et tremblantes, les joues marbrées de taches rouges, palpitante, oppressée, mademoiselle Simone écoutait...

— Oui, je devais fuir, poursuivait Raymond, je le sentais, et même un soir je me suis dit : « Je partirai demain. » Le lendemain est venu, et je ne me suis plus senti le courage de partir. Je vous aimais. Moi, dont la vie n'avait été jusqu'alors qu'un long supplice, je voyais tout à coup, à l'horizon, se lever l'aube du bonheur. Qu'adviendrait-il ? Aurais-je jamais cette joie ineffable d'être aimé de vous ? Je ne me le demandais pas. Mon amour, tel qu'un trésor merveilleux, me suffisait. Abîmé dans les extases de l'heure présente, j'oubliais tout, le passé et l'avenir...

Sans doute, en ce temps, j'ai dû vous paraître étrange, incompréhensible !... J'avais peur de moi. Je frémissais à l'idée de vous devenir l'occasion d'un propos méchant. Je vous adorais, et il me semblait que mon secret m'échappait malgré moi, qu'on le devinait à mon attitude, qu'on le surprenait sur mes lèvres, qu'on le lisait dans mes yeux !...

Peut-être pour secouer la torpeur dont elle se sentait envahie, mademoiselle de Maillefert s'était levée. Elle se tenait debout, en face de Raymond, s'appuyant au dossier d'un fauteuil.

Et lui continuait, en phrases enflammées.

— Je vous aimais, et votre seule présence paralysait mon cerveau, brisait ma volonté, anéantissait mon énergie... Sous votre regard, les paroles expiraient dans ma gorge... Au frôlement seul de votre robe, tout mon sang affluait à mon visage... Au contact de votre main s'appuyant sur mon bras, je tressaillais et j'étais secoué de frissons... Ah ! que de violences alors j'ai dû me faire, pour ne pas tomber éperdu à vos genoux, pour ne pas vous crier, en battant de mon front la poussière : — « Je vous » aime, je vous aime !... » Mais vous ?... Mon incertitude était affreuse, et non sans douceur, pourtant. Je me disais : « — Est-il possible qu'elle ne m'ait pas deviné, qu'elle ne » me comprenne pas !... » Parfois, je croyais découvrir dans vos yeux un rayon d'espérance. Alors, je vous quittais enivré, étouffant de joie, et je m'en allais comme un fou, répétant mille et mille fois votre nom, dont les syllabes avaient pour moi des harmonies divines. D'autres fois, au contraire, votre sourire me paraissait n'exprimer que la plus glaciale indifférence, sinon le dédain. Alors je me retirais désespéré,

Toute frissonnante, mademoiselle Simone essayait doucement de l'interrompre.

— De grâce, balbutiait-elle, par pitié !...

Mais il poursuivait :

— Un soir, cependant, nous étions allés avec votre mère faire une promenade en voiture, et vous étiez venues me reconduire jusqu'à l'entrée du pont des Rosiers... Je mis pied à terre en face de la maisonnette du gardien... Je m'inclinais, vous saluant une dernière fois, quand tout à coup, à la lueur de la lanterne du pont, je vous vis vous pencher à la portière, en me disant : « A demain ! à demain... » Vous me tendiez la main, je la pris, et je crus sentir un de ces tressaillements, une de ces pressions qui sont, tout à la fois, une promesse et un serment !... Vous en souvient-il ? Je chancelai, je crus que j'allais m'évanouir, et c'est avec une invincible stupeur, et comme en un rêve, que je vis s'éloigner votre voiture... Et vous étiez déjà bien loin, que je restais, moi, à la même place, écrasé sous le poids de ce bonheur immense, inattendu sinon inespéré, et me répétant : « Est-ce bien vrai, n'est-ce pas » une illusion décevante qui s'envolera demain !... »

Rougissante, confuse, mademoiselle Simone baissait la tête, et on eût dit qu'en elle-même se livrait un pénible combat...

Jusqu'à ce que se redressant tout à coup :

— Non, pas de honte ! s'écria-t-elle. Où il n'y a pas de mal, il ne saurait y avoir de honte. Avant de le savoir, je vous aimais, Raymond. Et maintenant, pourquoi ne le dirais-je pas fièrement, puisque j'en suis fière : Je vous aime !

Raymond pâlit comme pour mourir.

— Dieu juste !... prononça-t-il, tu me devais ce bon-

heur !... Ce moment seul efface toutes les misères du passé.

Et délirant de joie, il enlaça de son bras la taille souple de mademoiselle de Maillefert, l'attira contre son cœur et couvrit de baisers de flamme ses beaux cheveux blonds qui se dénouaient et s'éparpillaient...

— Simone !... balbutiait-il, ô ma bien-aimée, mon unique amie adorée, Simone !

Mais elle, qui se débattait faiblement d'abord, soudain le repoussa et violemment se rejeta en arrière.

— Ah ! malheureux que nous sommes !... s'écria-t-elle.

— Quoi !...

— Nous oublions que nos minutes sont comptées... Nous oublions que telle qu'une barrière infranchissable, la haine de ma mère se dresse entre nous...

Le visage de Raymond rayonnait d'enthousiasme.

— Il n'y a pas d'obstacles infranchissables, dit-il, pour un amour tel que le nôtre...

Mademoiselle Simone eut un geste douloureux.

— Et cependant, fit-elle, la porte de Maillefert vous est désormais fermée, et nous voilà séparés...

C'était précipiter Raymond des hauteurs de ses espérances.

— C'est vrai, fit-il d'une voix sombre, me voici réduit à vous abandonner seule, dans cette maison, peuplée de mes ennemis, de misérables tels que Combelaine, Maumussy et Verdale...

Puis une soudaine réflexion l'éclairant :

— Mais que viennent-ils faire ici ? ajouta-t-il.

— Rien. M. de Maumussy vient chercher sa femme, ses deux amis l'accompagnent...

Raymond hocha la tête.

— Votre mère est altérée de vengeance, reprit-il. Quoi

qu'elle tente, Combelaine et Maumussy seraient des complices sans scrupules...

— Je suis prévenue, interrompit mademoiselle Simone, je saurai me tenir sur mes gardes...

Elle s'arrêta.

Dans la pièce voisine retentissaient les voix de madame de Maillefert et de M. Philippe...

— Fuyez !... dit-elle à Raymond.

Il redressa la tête..

— Moi, dit-il, fuir !...

— Oui, et à l'instant... Voulez-vous me donner cette horrible douleur, de vous voir les armes à la main, mon frère et vous !... Je vous écrirai, nous nous reverrons... Mais si vous m'aimez, au nom de notre amour... fuyez !..

Mademoiselle Simone avait raison mille fois.

Se trouver en ce moment en face de M. Philippe, stimulé par sa mère, c'était pour Raymond s'exposer à une de ces altercations qui ne se terminent que sur le terrain.

Et cependant il ne bougeait pas.

C'était ce mot : Fuyez ! auquel s'attache une idée de peur et de lâcheté, qui clouait ses pieds au parquet.

Le danger pressait, pourtant. De l'autre côté de la cloison, la discussion s'envenimait entre la mère et le fils, et par-dessus la voix âpre et sèche de la duchesse de Maillefert, s'entendait le ricanement aigrelet de M. Philippe.

Plus tremblante que la feuille, mademoiselle Simone joignait les mains.

— Raymond, supplia-t-elle, je vous en conjure, écoutez ma voix plutôt que celle de votre orgueil...

Il était vaincu.

— Vous l'exigez, prononça-t-il, non sans quelque amertume, je fuis... Je pars déchiré par cette conviction

affreuse, que votre honneur, que votre vie sont en péril, et que je ne puis rien pour vous. Comment saurai-je ce que vous devenez ?...

— Tous les jours vous aurez un mot de moi.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

Une larme brilla dans les yeux de Raymond.

— Que Dieu nous protége, dit-il, car seul, désormais, il peut nous sauver !

Et déposant sur le front de mademoiselle de Maillefert un dernier baiser, il sortit.

Aussi bien, ses forces étaient à bout. Il chancelait, il en était à se tenir aux murs.

Là, dans cette chambre étroite, en un instant, il s'était trouvé transporté des plus sombres abîmes du désespoir jusqu'aux cimes radieuses de l'espérance.

Et maintenant, la plate et triste réalité succédant aux enivrements du songe, il s'efforçait de se ressaisir.

Il songeait qu'il allait se retrouver au milieu de ses ennemis les plus exécrés. Que son regard allait peut-être croiser les regards des hommes qui avaient assassiné son père.

Enfin, il s'était mis à descendre lentement le grand escalier de marbre, lorsqu'au tournant, tout à coup, il se trouva en face de madame de Maumussy.

Elle revenait d'une promenade à cheval, son teint avait encore l'animation d'une course rapide, et ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire sous les bords légèrement inclinés en avant de son chapeau d'homme.

D'une main, elle relevait la longue jupe de son amazone toute mouchetée de boue, de l'autre elle tenait ses gants et sa cravache.

L'apercevant, Raymond se rangea contre le mur pour la laisser passer.

Mais elle s'arrêta court devant lui, et l'examinant d'un regard profond, et d'un air d'intérêt manifeste :

— Que vous arrive-t-il? lui demanda-t-elle brusquement. Votre figure est bouleversée...

Cette femme était-elle ou non la complice de madame de Maillefert? Quel avait été, quel était son rôle dans l'intrigue qui se nouait autour de mademoiselle Simone?...

C'est ce que Raymond ne pouvait discerner.

Ce qu'il savait, par exemple, ce qui lui était prouvé, c'était que madame de Maumussy était bien informée, qu'elle avait dû recevoir les confidences de madame de Maillefert, et qu'il n'y avait nul intérêt à lui dissimuler la vérité.

— Il m'arrive, répondit-il, que j'ai demandé à madame la duchesse de Maillefert la main de mademoiselle Simone...

Madame de Maumussy tressaillit.

— Vous avez fait cela! dit-elle.

— Oui.

— Et cette chère duchesse vous a refusé?

— Elle a mis des conditions inacceptables.

Un dédaigneux sourire plissait les lèvres pourpres de la jeune femme.

— Madame de Maillefert, reprit-elle, exigeait sans doute la fortune de sa fille.

— Le capital de cette fortune, oui.

— Et vous ne voulez pas le lui abandonner?

— Moi, grand Dieu!

— Alors c'est Simone qui ne veut pas, insista la duchesse de Maumussy.

Et d'un air de dégoût extraordinaire :

— Cela ne m'étonne pas, continua-t-elle. Ils n'ont qu'une passion, dans cette famille : l'argent. La mère, la fille, le fils, tous tant qu'ils sont, ne pensent qu'à l'argent, ne parlent que d'argent, ne se querellent et ne se réconcilient qu'à propos d'argent... Pouah !... c'est ignoble !...

Raymond ne pouvait supporter cette confusion, sans doute volontaire.

— Vous savez bien, madame la duchesse, prononça-t-il, que mademoiselle Simone est le désintéressement même.

— Alors que n'abandonne-t-elle sa fortune !

— Elle donne la totalité des revenus, mais pour ce qui est du capital, elle ne peut pas en disposer, elle est liée par un serment...

La jeune duchesse haussa les épaules.

— Dites, reprit-elle, qu'elle veut absolument administrer, gérer, surveiller, calculer, tenir des comptes et des écritures, manier de l'argent, empiler des écus... C'est une passion comme une autre. Un serment !... Une femme qui aime se soucie bien d'un serment,en vérité !...Mais Simone a trop de tête pour qu'il lui reste beaucoup de cœur. C'est une de ces filles qui, selon les hasards de la vie, deviennent des héroïnes ou des martyres, mais des épouses ou des maîtresses, jamais !...

Raymond frémissait, mais il restait en apparence plus froid que glace.

— Vous haïssez mademoiselle Simone, madame la duchesse, dit-il.

— Moi ! Et pourquoi ? grand Dieu !

L'idée folle qui lui traversait le cerveau, Raymond ne la pouvait dire.

— Si vous ne la haïssez pas, reprit-il, pourquoi calom-

nier son cœur ? Pourquoi l'accabler ? Ne la trouvez-vous pas assez malheureuse !...

— Elle est plus malheureuse que les pierres.

— Eh bien ! ne serait-ce pas de votre part une noble et généreuse action que de venir au secours d'une infortunée en butte à d'abominables persécutions ! Ah ! madame, si vous vouliez !... Vous avez tout pouvoir sur la duchesse de Maillefert, elle vous craint, elle fonde sur vos influences politiques ses projets d'avenir...

Il suppliait... Lui, le fils du général Delorge, il suppliait la femme du duc de Maumussy.

— J'ai peur, poursuivait-il, lorsque je songe à la violence des convoitises de madame de Maillefert et de son fils.

Madame de Maumussy détournait la tête.

— Peut-être, dit-elle, si vous tenez tant au repos de mademoiselle Simone, feriez-vous bien de renoncer à elle, franchement, sans arrière-pensée...

— Pourquoi ? Vous savez donc quelque chose ?...

— Je ne sais rien... Et cependant, croyez-moi, mon conseil est bon.

Raymond attachait sur la jeune duchesse un de ces regards obstinés qui font tressaillir la vérité au fond des âmes.

— Puis-je, fit-il, moi, croire à la sincérité d'un conseil venant de vous ?...

— Pourquoi pas !...Ah ! parce que je suis la duchesse de Maumussy, et que... Je sais votre histoire, monsieur Delorge...

Et faisant siffler sa cravache d'un air d'impudence superbe :

— Suis-je donc responsable des actes du duc de Mau-

mussy ? C'est mon mari, c'est vrai, mais est-ce que je l'ai choisi !... Est-ce que ses haines ou ses affections me touchent !... Je ne suis pas mademoiselle Simone, moi, je suis Clélia. Le duc de Maumussy !... Que demain se trouve sur ma route un homme que j'aime et qui m'aime, et vous verrez, si toute duchesse que je suis, je ne sais pas prendre son bras, et dire hautement et à la face de tous : Voilà mon amant !...

C'était à être confondu de son imperturbable audace.

Elle parlait très-haut, d'une voix claire, insoucieuse d'être ou non entendue des valets qui peuplaient les vestibules.

— Croyez-moi donc, monsieur Delorge, ajouta-t-elle, c'est une amie qui vous parle. Renoncez à Simone. Dans son intérêt, dans le vôtre, oubliez-la...

Et sans vouloir entendre les prières de Raymond, ramenant en avant d'un geste rapide les plis amples de sa jupe, elle franchit en quatre bonds la dernière volée de l'escalier et disparut.

— C'est incompréhensible ! pensait le malheureux, abasourdi de cette succession d'événements inattendus, c'est invraisemblable !...

La duchesse de Maumussy se moquait-elle de lui ?... Ou plutôt ne l'aimait-elle pas et n'était-elle pas jalouse de mademoiselle Simone ?

Mais si plausible que pût paraître cette dernière explication, il ne voulait absolument pas l'admettre, révolté de la ridicule situation qu'elle lui créait vis-à-vis de lui-même.

— Et cependant, se disait-il, je ne le vois que trop, il se trame quelque chose contre mademoiselle Simone. Mais quoi ! Qui peut imaginer les détestables pensées qui s'agitent dans l'âme perverse de madame de Maillefert...

Et il demeurait immobile à la même place, épuisant son intelligence à explorer le champ infini des probabilités.

Bien des projets lui venaient.

Il se demandait, par exemple, pourquoi il ne combattrait pas ses ennemis avec leurs propres armes.

Qui l'empêchait de promettre et de ne pas tenir ? Qui l'empêchait de paraître renoncer à mademoiselle Simone, de capter la confiance de madame de Maumussy et de lui arracher son secret ?

Oui, mais mademoiselle Simone, si fière et si digne, consentirait-elle jamais à se prêter à cette comédie dégradante ? Et lui-même, capable de concevoir un tel plan, serait-il capable de l'exécuter ? Le dégoût ne le prendrait-il pas à la gorge ? La honte ne ferait-elle pas tomber son masque avant le temps ?

— Ah ! mille fois plutôt, soyons dupes !... se dit-il.

Et, pressé désormais de quitter le château, pressé de rejoindre M. de Boursonne, il descendit rapidement, traversa le vestibule, puis la galerie, et arriva au salon où il avait laissé M. de Boursonne, et dont la porte était restée ouverte...

Mais apercevant deux personnes avec le vieil ingénieur, involontairement il s'arrêta sur le seuil...

Dans l'embrasure d'une fenêtre, un homme était assis, qui, d'un air distrait et ennuyé, parcourait un journal, levant la tête à chaque moment pour regarder le temps qu'il faisait dehors et si la pluie reprenait... C'était le duc de Maumussy.

Il avait vieilli considérablement. Ses cheveux, plus rares, blanchissaient au toupet. Ses yeux avaient perdu leur éclat spirituellement cynique. Ses joues flasques pendaient. Les rides profondes de ses tempes et la contraction de ses

lèvres flétries trahissaient les soucis amers et les dévorantes inquiétudes de son existence brillante et enviée.

Un flot de haine et de colère monta au cerveau de Raymond, à la vue de cet homme. Celui-là était un des meurtriers du général Delorge.

L'autre, debout au milieu du salon, et causant avec M. de Boursonne, était l'ancien copain de Me Roberjot, M. Verdale.

Mais ce n'était plus le maigre et famélique architecte incompris, qui traînait jadis, dans Paris, ses bottes éculées et son immense portefeuille tout gonflé de plans dédaignés et d'inutiles devis.

Le succès se devinait à sa face rougeaude et luisante, au mouvement de ses larges épaules et à son geste impérieux.

Il crevait de prospérité, comme un sac d'écus trop plein qui craque aux coutures.

M. de Boursonne l'avait entrepris, et de ce ton tranquillement impertinent dont il écrasait les gens qui lui déplaisaient, il continuait une conversation commencée depuis un moment déjà.

— Je vous connaissais beaucoup de réputation, cher monsieur, lui disait-il, comme tout le monde, d'ailleurs, car votre rôle dans la transformation de Paris a été trop considérable pour que vous ne soyez pas très-connu. J'ai de plus, souvent entendu parler de vous par d'anciens camarades d'école...

L'embarras de M. Verdale était manifeste. Mais il était non moins évident que la qualité de son interlocuteur lui imposait.

— Vous avez surtout beaucoup démoli, poursuivait le vieil ingénieur...

— Ne le fallait-il pas ? répondait M. Verdale. N'était-il pas urgent d'ouvrir de larges issues à l'air et au soleil. N'était-ce pas la santé, la gaieté et la richesse, que nous faisions pénétrer avec des flots de lumière dans le dédale étroit des ruelles humides, sombres et malsaines du vieux Paris.

— Je sais. J'ai lu cela dans des rapports.

— Ces rapports étaient l'expression affaiblie de l'indiscutable vérité...

— Et je n'en doute, pardieu, pas ! Seulement, dans mon for intérieur, je suis là à me dire que décidément la démolition vaut mieux que la bâtisse. Ainsi, moi, par exemple, qui ai construit je ne sais combien de ponts, de viaducs et de digues, qui ai creusé je ne sais combien de lieues de canaux, qui ai bâti des phares, des églises, des lycées, des casernes... où en suis-je ? J'ai gagné bon an mal an de huit à dix mille francs, et dans trois ans j'aurai mille écus de retraite...

— Mais vous êtes officier de la Légion d'honneur, monsieur l'inspecteur...

— Mais vous le serez, cher monsieur. N'êtes-vous pas déjà chevalier...

— C'est vrai, mais...

— Et de plus, après avoir démoli plus que je n'ai construit, vous avez ce qui est bien autrement positif, une fortune considérable, des millions...

Croyant taquiner simplement M. Verdale, M. de Boursonne le crucifiait.

— Réussir est-il donc un crime ? fit amèrement l'ancien copain de Me Roberjot.

Le vieil ingénieur protesta du geste.

— Pas à mes yeux, prononça-t-il, car je ne sais rien de

plus respectable qu'une fortune loyalement et laborieusement acquise, une de ces fortunes dont chaque pièce de cent sous représente un travail, un effort ou une privation...

Mais près de lui, dans le corridor, Raymond entendait des allées et des venues, des bruits de pas et de voix...

Avoir cédé aux instances de mademoiselle Simone et courir les risques de rencontrer M. Philippe, eût été une folie insigne, il le comprit.

Et surmontant l'horreur que lui inspirait M. de Maumussy, il entra dans le salon.

Au craquement de ses bottes sur le parquet, M. de Boursonne se retourna vivement, et abandonnant sans façon M. Verdale :

— Enfin, vous voici, mon cher Delorge, dit-il, je com mençais à croire que vous m'aviez oublié et que vous étiez parti sans moi.

— La femme de chambre ne vous a donc pas dit que je vous rejoignais...

— Quelle femme de chambre?

— Celle que vous m'avez envoyée.

Le vieil ingénieur ouvrait de grands yeux.

— Je ne vous ai, sacredieu! envoyé personne, dit-il.

Ainsi, mademoiselle Simone avait deviné juste : c'était bien madame de Maillefert qui avait dépêché cette chambrière impudente.

Mais Raymond n'eut pas le loisir de s'arrêter à cette circonstance. Abandonnant son journal, M. de Maumussy venait de se lever.

Il s'avança, et de ce ton de politesse étudiée qui lui était familier :

— Monsieur Raymond Delorge, si je ne m'abuse?... fit-il.

involontairement, et de ce mouvement instinctif de l'homme qui voit un serpent se dresser à ses pieds, Raymond recula.

— Le fils du général Delorge, oui, monsieur, répondit-il.

Ce que son accent trahissait de colères et de haines, le duc de Maumussy ne parut pas le remarquer.

— Peut-être ne me reconnaissez-vous pas? insista-t-il doucement.

— Vous êtes l'ami de M. de Combelaine, le duc de Maumussy...

— C'est qu'il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés...

— Il y aura dix-sept ans après-demain que je vous ai vu pour la première fois, monsieur le duc, et dans de telles circonstances que je ne devais plus vous oublier. C'était trois jours après l'assassinat de mon père...

Au lieu de se révolter et de se récrier, le duc remua tristement la tête.

— Toujours cette accusation injuste ! murmura-t-il.

Raymond ne l'entendit pas.

— Vous aviez eu cette audace inouïe, poursuivit-il, de vous présenter chez ma mère, vous, pour lui offrir une pension. Le prix du sang !

— J'obéissais à ma conscience, monsieur ; un grand, un immense malheur vous frappait, je m'efforçais, dans la limite de mes moyens, d'en atténuer les suites. J'aurais été heureux de vous être utile...

— Oui, c'est ce que vous disiez alors. Il était aisé de railler, vous homme, une femme et un enfant sans défense...

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de M. de Maumussy

— Oh ! permettez, fit-il, vous aviez un défenseur, au moins, et terrible, un vieux serviteur qui tenait ma vie au bout de ses pistolets, et qui voulait absolument me tuer...

— Et qui, sans ma mère, vous eût tué. C'est vrai, monsieur, vous ne verrez plus jamais la mort d'aussi près qu'une fois...

Ce qui frappait M. de Boursonne, c'est qu'à mesure que montait la colère de Raymond, l'attitude de M. de Maumussy devenait plus conciliante.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, mes dispositions d'alors n'ont pas changé...

— Ni les miennes ! interrompit Raymond. Ce que vous a dit l'enfant, l'homme le pense toujours.

M. Verdale se démenait désespérément.

— Messieurs !... répétait-il, messieurs !...

Intervention inutile ! Raymond poursuivait :

— Non, je n'ai pas changé, et de même qu'autrefois, je crois en l'avenir. Déjà, la distance qui nous séparait a diminué, monsieur le duc. Vous n'êtes plus si haut que jadis, ni moi si bas...

Du geste, M. de Maumussy protestait.

— Dieu m'est témoin, prononça-t-il, que je venais à vous avec des espérances de conciliation...

Raymond eut un mouvement terrible.

— Des espérances de conciliation !... s'écria-t-il. Vous avez donc tout oublié ! Vous oubliez donc que c'est aujourd'hui le 1er décembre 1869. Vous avez donc reposé d'un sommeil paisible, cette nuit, d'un sommeil que nul songe vengeur n'a troublé. Nulle voix ne s'est donc élevée du milieu des ténèbres, pour vous rappeler qu'il y a dix-sept ans, par une nuit pareille, tombait dans le jardin de l'Ély-

sée, sous le fer des meurtriers, le général Delorge !...

M. de Boursonne avait pris le bras de Raymond, et le serrant violemment :

— Venez !... lui disait-il, venez, sacrebleu !...

Après s'être un instant débattu faiblement, Raymond finit par se laisser entraîner, mais une fois sur la porte :

— Eh bien ! moi, dit-il à M. de Maumussy, je tremblerais toujours de voir reparaître Laurent Cornevin...

Les domestiques avaient-ils entendu quelque chose de cette altercation ? Toujours est-il que c'est d'un air singulier qu'ils regardèrent Raymond et M. de Boursonne traverser le vestibule, sortir et s'éloigner.

Le vieil ingénieur était furieux, et tout en descendant l'avenue sous une pluie battante :

— Je suis, sacrebleu ! de l'avis de M. de Maumussy, disait-il à Raymond, vous êtes devenu fou. A quel propos cette querelle, ces menaces ?...

— Eh ! le sais-je !... La vue de cet homme m'a mis hors de moi. Je me suis dit que, peut-être moins lâche que Combelaine, il consentirait à se battre...

M. de Boursonne haussait les épaules.

— Avant tout, interrompit-il, racontez-moi ce qui s'est passé pendant que je vous attendais.

Et lorsque Raymond lui eut exposé les faits :

— Diable !... fit-il, savez-vous qu'une réconciliation avec le duc de Maumussy assurait peut-être votre mariage avec mademoiselle de Maillefert...

Raymond tressaillit.

— Cette idée m'est venue, dit-il. Mais à ce prix, jamais !... Plutôt mille fois renoncer à mademoiselle Simone.

VII

M. de Boursonne et Raymond étaient trempés jusqu'aux os et crottés jusqu'à l'échine lorsqu'ils arrivèrent au *Soleil Levant* ; à ce point que maître Bérų n'en pouvait revenir, ne comprenant pas, jurait-il, que par un temps pareil on n'eût pas retenu ces messieurs au château, ou tout au moins fait atteler pour les reconduire.

— Bien qu'après tout ce soit le temps de la saison, ajoutait-il philosophiquement ; de sorte que si les nouveaux invités de madame de Maillefert comptent se promener ou chasser, ils en seront pour leurs frais de voyage.

Le digne aubergiste mettait là le doigt sur le sujet des inquiétudes de Raymond et de M. de Boursonne.

Qu'étaient venus faire à Maillefert, en plein mois de décembre, le duc de Maumussy, le comte de Combelaine et M. Verdale?

Ce ne pouvait être pour le platonique plaisir de voyager

de compagnie, qu'ils avaient abandonné Paris, leurs affaires, leurs intérêts.

Loin d'être si intimes que cela, M. de Maumussy et le comte de Combelaine se détestaient cordialement et ne restaient liés que par leur complicité passée. M. Verdale, de son côté, avait eu trop souvent à leur refuser de l'argent à l'un et à l'autre, pour rechercher bien avidement leur société.

Donc, il fallait de toute nécessité qu'il y eût quelque intrigue sous roche, et que leur présence se liât à quelque combinaison nouvelle imaginée par madame de Maillefert pour s'emparer de la fortune de sa fille.

Ce qui préoccupait encore M. de Boursonne, c'était la mollesse de M. de Maumussy à repousser les terribles accusations que Raymond lui avait jetées à la face. Et de fait, cette débonnaireté soudaine d'un homme dont l'audace et la violence étaient proverbiales, devait étonner.

— Évidemment, disait le vieil ingénieur, il a eu l'idée, l'espérance peut-être d'une réconciliation... Donc, il a de vous craindre des raisons que vous ignorez...

— N'est-ce pas plutôt, objectait Raymond, qu'il sent l'empire moins solide qu'autrefois ?

Ils pouvaient avoir raison l'un et l'autre.

Dès le mois de décembre 1869, la dorure de bien des idoles impériales était restée aux mains brutalement hardies de Henri Rochefort. Le duc de Maumussy et le comte de Combelaine avaient eu leur page dans *la Lanterne*, une page terrible qui ne précisait rien, mais dont chaque phrase était une accusation et chaque mot une menace.

M. de Combelaine avait voulu envoyer des témoins à Rochefort, et on avait eu toutes les peines du monde à l'en empêcher. M. de Maumussy, au contraire, avait affecté

de rire beaucoup du « horion, » sentant la nécessité de se tenir coi, et combien il serait imprudent de faire parler de soi.

D'un autre côté, les points noirs signalés à l'horizon par l'empereur, en un discours célèbre, étaient devenus de terribles nuages où grondait la foudre.

Une fois encore, le gouvernement se trouvait acculé à la nécessité périodique « de faire quelque chose. » Mais quoi ?

Les uns auraient voulu un nouveau coup d'État, espérant reprendre en un seul coup, rrrrrran ! toutes les libertés concédées en dix-sept ans de luttes.

Les autres, au contraire, voulaient qu'on « couronnât l'édifice, » espérant que cet édifice du second Empire, fondé sur les pavés sanglants du 2 décembre, serait assez solide pour supporter le couronnement : la liberté.

Ainsi, après leur repas du soir, réfléchissaient M. de Boursonne et son jeune camarade, assis devant un feu bien clair, lorsque le facteur parut dans la salle à manger, apportant une lettre à l'adresse de M. Delorge.

Elle était de Jean Cornevin, datée d'Australie, de Melbourne, et transmise comme les précédentes par l'obligeant Me Roberjot.

— Allons, murmura Raymond, il est dit qu'aujourd'hui aucune émotion ne me sera épargnée...

Mais déjà le vieil ingénieur s'était emparé de la lettre.

— Vous permettez, n'est-ce pas ? .. dit-il.

Et sans attendre la réponse de Raymond, d'une main fébrile il déchira l'enveloppe, et se mit à lire tout haut, non sans ponctuer chaque paragraphe de mouvements de tête et de grimaces de satisfaction :

« Bien chers amis,

« Enfin, après des milliers de lieues franchies à la pour-
» suite d'un résultat problématique, après des mois
» d'anxiétés et d'alternatives dévorantes, je tiens quelque
» chose de positif.

» Lisez et jugez.

» J'en étais, la dernière fois que je vous ai écrit, à at-
» tendre, dans un hôtel de Melbourne, le retour de
» M. Pécheira, le banquier, alors en tournée aux mines,
» pour ses achats d'or.

» Deux fois par jour, régulièrement, je me présentais
» chez lui pour savoir s'il était enfin arrivé, mais la ré-
» ponse était toujours la même :

» — Nous n'avons même pas de ses nouvelles, me disait
» son employé ; il doit être de l'autre côté de Ballarat
» ou vers Bendigo, où on vient de découvrir de nouveaux
» gisements.

» Je commençais à songer sérieusement à me mettre en
» quête de mon homme, lorsque hier matin, tandis que
» j'étais encore couché, la porte de ma chambre s'ouvre
» brusquement et je vois entrer le commis de M. Pécheira.

» — Le patron est arrivé cette nuit, me dit ce brave
» garçon, et maintenant il vous attend, vite, bien vite !...

» En un tour de main je fus prêt.

» Et un quart d'heure après, ayant traversé Melbourne
» au pas de course, j'arrivais chez M. Pécheira et je mon-
» tais quatre à quatre son escalier.

» Je trouvai un bel homme d'une quarantaine d'années,
» à l'œil intelligent, brusque de façons comme tous les gens
» de ce pays, mais visiblement bon.

» Dès que j'entrai, il me tendit la main comme à une
» vieille connaissance.

» — Je suis très-heureux de vous voir, me dit-il, très-
» heureux.

» Et tout de suite :

» — Vous êtes un des fils de Cornevin? me demanda-t-il.

» — Oui, répondis-je.

» — Lequel? Jean ou Léon?

» A cette question, je faillis tomber à la renverse.
» Quoi! cet homme connaissait mon prénom et celui de
» mon frère!

» — Je suis Jean, monsieur, répondis-je.

» Il souriait, ce diable d'homme.

» — Alors, reprit-il, c'est vous qui êtes le peintre?

» — Comment! vous savez cela? monsieur!...

» — Certainement, me répondit-il, de même que je sais
» que votre frère aîné, Léon, ancien élève de l'École po-
» lytechnique, est ingénieur, de même que je sais que
» votre brave et digne mère a son établissement de modes
» et de confections rue de la Chaussée-d'Antin, de même
» que je sais que vos trois sœurs, qui sont de charmantes
» jeunes filles, s'appellent Clarisse, Eulalie et Louise.

» Et bien vite, pour me prouver combien exactement il
» était informé de tout ce qui nous concernait, il se mit à
» me parler de la noble et courageuse veuve du général
» Delorge, de Raymond, de l'excellent M. Ducoudray,
» de Me Roberjot...

» Moi, mes amis, pendant ce temps, je me tâtais pour
» m'assurer que j'étais bien et dûment éveillé.

» — Vous vous demandez, reprit M. Pecheira, comment
» je vous connais tous si bien. Eh! mon Dieu! comment
» ne connaîtrait-on pas la famille de l'homme avec lequel
» on a vécu des années comme avec un frère, partageant
» tout, dangers, privations, espérances, succès, lorsque

» cet homme, comme votre père, ne vit que pour sa fa-
» mille ?

» J'étais confondu.

» — Monsieur, dis-je, lorsque notre père nous a été en-
» levé, ma mère était dans une profonde détresse, nous
» étions cinq enfants, dont l'aîné n'avait pas dix ans.

» M. Pécheira m'interrompit.

» — Je sais cela, me dit-il, et cette idée a failli rendre
» votre père fou pendant les deux années qu'il est resté
» sans nouvelles de vous, sans un mot de réponse aux let-
» tres qu'il ne cessait d'adresser à votre mère...

» — Hélas ! jamais nous n'en avons reçu une seule...

» — C'est bien ce que pensait Laurent ; aussi, dès qu'il
» le put, prit-il le seul moyen qu'il y eût de savoir ce que
» vous étiez devenus. Il le sut. Il sut qu'une main provi-
» dentielle s'était étendue vers vous, et que la veuve du
» général Delorge vous avait tous sauvés... Aussi, fallait-
» il l'entendre parler de madame Delorge : « Tout ce que
» j'ai de sang dans les veines, m'a-t-il dit souvent, lui
» appartient. » Et depuis, jamais il ne vous a perdus de
» vue. Jour par jour, pour ainsi dire, il était informé de
» ce que vous faisiez. Nous étions séparés, à cette époque,
» mais il ne se passait guère de mois sans qu'il vînt me
» rendre visite. — « Ma femme gagne de l'argent, me di-
» sait-il en se frottant les mains, son commerce prospère,
» le bon Dieu bénit son travail. » Une autre fois il me
» disait : « Je suis très-content, mon fils Léon vient d'être
» reçu à l'École polytechnique.» Ou encore : « Décidément,
» mon fils Jean a du talent, il vient d'exposer un tableau
» qui obtient un très-grand succès. » Vous étiez son uni-
» que préoccupation, et tout à l'heure, je vous montrerai
vos portraits à tous, qu'il m'a donnés, et aussi le portrait

» de madame Delorge et celui de son fils, et celui de
» M. Ducoudray. Et enfin, dans mon salon, je vous ferai
» voir de votre peinture, monsieur Jean, car ce paysage
» qui avait tant de succès à l'exposition, c'est votre père
» qui l'a acheté... »

Si grande qu'eût été la stupeur de Jean Cornevin, elle était de beaucoup dépassée par celle de Raymond.

Lui aussi, il se demandait s'il était bien éveillé. Mais c'est en vain qu'à plusieurs reprises il avait essayé une observation.

Sérieusement empoigné, M. de Boursonne ne se laissait pas interrompre, et il lisait, il lisait, avec la hâte d'un homme qui court à un dénoûment qu'il lui semble avoir entrevu :

« Ce qui passait mon intelligence, disait la lettre de
» Jean Cornevin, c'était surtout ceci :

» Mon père ayant fini par avoir de nos nouvelles, com-
» ment n'avions-nous pas eu des siennes ! Comment, nous
» aimant de cette grande affection que dépeignait si bien
» M. Pécheira, n'avait-il pas cherché à nous revoir ?...

» Toutes ces questions, M. Pécheira dut les lire dans
» mes yeux.

» — Nous avons à causer, me dit-il, et longuement...
» Malheureusement je suis pris pour plusieurs heures en-
» core. Retournez donc à votre hôtel, et donnez-y des
» ordres pour qu'on apporte ici vos bagages.

» Je voulais m'excuser :

» — Oh ! pas de cérémonies inutiles, me dit-il. A Mel-
» bourne, le fils de Laurent Cornevin ne peut pas demeurer
» ailleurs que chez moi. Ma maison est la vôtre, entendez-
» vous. Donc faites ce que je vous dis, et hâtez-vous ; à

» onze heures j'aurai expédié toutes mes affaires et nous
» nous mettrons à table.

» Il était neuf heures, à ce moment.

» A dix heures, j'avais réglé mes comptes à mon hôtel,
» mon déménagement était terminé, et j'étais installé chez
» M. Pécheira, dans la plus confortable des chambres.

» A l'heure dite, nous nous mettions à table, et après un
» déjeuner lestement expédié, les valets congédiés et les
» portes closes :

» — Maintenant, me dit mon hôte, je vais vous raconter
» ce que je sais :

» Mon père a dû vous expliquer comment le vôtre, après
» son étonnante évasion, nous est arrivé à Talcahuana,
» sous le nom de Boutin.

» Son dénûment était extrême ; c'est à peine s'il était
» vêtu, il mourait de faim, et c'est comme on demande
» une aumône qu'il demandait du travail.

» En ayant trouvé chez nous, il y resta, et je puis vous
» affirmer que, de ma vie, je n'ai rencontré un pareil tra-
» vailleur, si obstiné, ni si infatigable.

» Retourner en France était alors son unique pensée et
» la préoccupation de tous ses instants. C'est pour pou-
» voir retourner en France qu'il travaillait avec cet achar-
» nement, âpre au gain comme à la besogne, se privant
» de tout, même des choses les plus essentielles, plutôt que
» de diminuer, ne fût-ce que de quelques centimes, son
» petit pécule.

» Mais on gagne peu, à Talcahuana, on y est à bien des
» milliers de lieues de la France, et les occasions y sont
» rares.

» — Jamais, disait ce pauvre Laurent, je n'amasserai
» assez pour payer mon passage.

» Le désespoir le gagnait, et il songeait, il me l'a avoué
» depuis, à mettre fin à une existence qui lui devenait in-
» supportable, lorsqu'il m'entendit parler de partir pour
» l'Australie, où, disaient les journaux de Valparaiso, rien
» qu'en grattant le sol, on trouvait des pépites d'or plus
» grosses que le poing.

» Cette idée de partir pour l'Australie, il y avait long-
» temps que je la ruminais, mais le père Pécheira m'avait
» toujours empêché de la mettre à exécution.

» Il se défiait considérablement des récits merveilleux
» qui circulaient, disant que la fortune est partout, et
» que c'est folie que de courir la chercher si loin.

» Mais quand une fois je me suis mis quelque chose
» dans la tête, le diable ne l'en ferait pas sortir, le père
» Pécheira le savait bien.

» Comprenant que s'il s'obstinait à me refuser son con-
» sentement, je finirais par m'en passer :

» — Pars donc, me dit-il, puisque tu ne peux plus vivre
» près de moi.

» Cinq minutes après, Laurent Cornevin venait me trou-
» ver, et me conjurait de le prendre avec moi, à n'importe
» quelles conditions, et pour n'importe quelle besogne. Je
» ne me fis pas prier longtemps.

» — Soit ! dis-je à Laurent, je vous emmène...

» C'est comme cela, que le lundi suivant, après être allés
» entendre la messe à Notre-Dame-des-Mines, nous quittâ-
» mes Talcahuana. Nous partions dans d'assez tristes
» conditions.

» Le père Pécheira, au dernier moment, regrettant
» l'autorisation qu'il m'avait accordée, m'avait plus que
» médiocrement garni le gousset.

» Il espérait, il me l'a écrit depuis, que je dépenserais

» tout à Valparaiso, et que je lui reviendrais avant un
» mois tout penaud et prêt à reprendre mon métier de
» contrebandier.

» Le fait est qu'à nous deux, Laurent et moi, nous ne
» possédions pas tout à fait trois cents piastres.

» Aussi, une fois à Valparaiso, eûmes-nous un mal de
» tous les diables à trouver un navire qui consentît à nous
» prendre, et plus d'une fois nous crûmes que nous serions
» obligés de renoncer à notre expédition.

» Mais quand on veut fortement une chose, on finit
» toujours par réussir.

» Un capitaine anglais, dont la fièvre jaune avait décimé
» l'équipage, nous admit à son bord, Laurent comme
» matelot, moi en qualité de cuisinier.

» Il s'en fallait que ce digne marin se rendît directement
» en Australie, et loyalement parlant il nous en prévint,
» mais enfin il s'y rendait.

» C'était tout ce que nous demandions.

» Et nous nous estimions ses obligés, malgré les ser-
» vices réels que nous lui avions rendus, lorsqu'après six
» mois de navigation, il nous débarqua sur les quais
» inachevés de Melbourne.

» Nous foulions donc cette terre d'Australie qui nous
» paraissait la Terre promise.

» Je voulais m'enrichir. Plus fortement encore que moi,
» votre père le voulait.

» — Eh bien ! me disait-il, dès le premier soir, est-ce
» que nous allons perdre notre temps à Melbourne ? Est-ce
» que nous ne partons pas pour les mines ?

» Nous partîmes le lendemain avant l'aube.

» Je vous y conduirai un de ces jours, et d avance je me
» fais une fête de votre surprise, quand tout à coup, au

» sortir des forêts, vous apercevrez Ballarat, une ville
» née d'hier, comme au coup de sifflet d'un machiniste, et
» qui déjà compte trente mille habitants, et qui a, comme
» Melbourne, ou bien comme vos vieilles capitales de
» l'Europe, si mieux vous l'aimez, ses boulevards éclairés
» au gaz, ses magasins éblouissants, ses squares, sa
» Bourse, ses théâtres et ses gares de chemins de fer.

» Et tout cela, dans un paysage inouï, bouleversé,
» torturé, convulsé par la main de l'homme, dans un
» paysage où les plaines ont été retournées, grattées,
» émiettées, lavées, dont les collines factices ont été tami-
» sées grain de sable à grain de sable ; tout cela au centre
» d'un mouvement vertigineux de machines gigantesques,
» de roues, de pompes, de marteaux, au milieu d'un
» dédale de travaux fantastiques et de fouilles infer-
» nales.

» Mais, lorsque nous arrivâmes aux mines, Laurent
» Cornevin et moi, elles n'avaient pas cet aspect.

» Ce n'est pas par le chemin de fer qu'on s'y rendait,
» mais par une longue route poudreuse de cent cinquante
» kilomètres, jalonnée d'horribles auberges, où retentis-
» saient incessamment les chants des ivrognes et les
» vociférations des joueurs.

» Alors, la vallée de Ballarat n'était qu'un camp im-
» mense, où se trouvaient réunis tous les mineurs, qui
» depuis se sont disséminés vers les innombrables centres
» de mines que les années ont fait découvrir.

» Les pépites d'or se trouvaient à la surface du sol, mê-
» lées à un gravier compacte qu'on lavait dans de grandes
» écuelles, le long des ruisseaux tributaires du Loddon.

» Des groupes d'hommes d'aspect farouche, couverts de
» boue et ruisselant de sueur, erraient dans la campagne,

» une pioche d'une main, un revolver de l'autre, à la re-
» cherche de trésors nouveaux.

» Ni Laurent Cornevin ni moi, n'étions certes des
» délicats. Nous étions rompus à toutes les fatigues et aux
» plus dures privations. Nous avions, l'un et l'autre, été
» forcés de vivre parmi ce qu'il y a de pis dans l'espèce
» humaine.

» Eh bien ! telle était l'existence des mines, que nous
» en fûmes épouvantés.

» Mais la veille même, un pauvre mineur avait trouvé
» un lingot d'or pesant deux mille six cents onces et va-
» lant deux cent soixante mille francs.

» — Il faut rester, nous dîmes-nous, et tâcher d'être
» aussi heureux que ce gaillard-là.

» Il est vrai que, précisément à la même heure, cent
» mille mineurs au moins se disaient la même chose, et
» que cette terrible concurrence compliquait singulière-
» ment la tâche.

» Nos débuts ne furent pas heureux.

» Tout autour de nous, on s'enrichissait, et nous, nous
» ne découvrions jamais que du gravier au fond de notre
» sébile.

» Ce fut Laurent qui nous désensorcela.

» Un soir, après la plus pénible et la plus infructueuse
» des journées, dans des sables déjà dix fois retournés et
» lavés, il trouva une pépite de cinq mille francs.

» Il était ivre d'espérance.

» — Seulement quatre trouvailles pareilles, répétait-il,
» et je pars...

» C'est que ses idées n'avaient pas changé, et que retour-
» ner en France était toujours son vœu le plus cher.

» Ce qu'il appelait s'enrichir, c'était amasser de quoi

» payer son voyage, et avoir, en arrivant à Paris, une
» douzaine de mille francs en poche.

» — Avec cela, me disait-il, j'aurai de quoi faire ce que
» je veux.

» Il me parlait, du reste, moins souvent de sa famille
» qu'autrefois.

» Désespéré de ne pas recevoir de réponse aux lettres
» qu'il ne cessait d'écrire, il pensait que c'en était fait des
» siens.

» — Ma pauvre femme, disait-il, si courageuse et si
» bonne, doit être morte à la peine, et mes pauvres petits
» doivent vagabonder dans Paris, en attendant que la
» police les mette en prison.

» Et il ajoutait d'un air terrible :

» — Mais cela se payera avec le reste... Il ne me faut
» maintenant que de l'argent. Travaillons...

» Et nous nous remettions à l'œuvre.

» Nos recherches réussissaient désormais, et trois mois
» plus tard, nous avions près de vingt mille francs dans la
» bourse commune, quand un grand malheur nous ar
» riva.

» Notre trésor, qu'il fallait toujours garder sur soi,
» nous embarrassant, il fut convenu que Laurent irait le
» mettre en sûreté à Melbourne.

» Il partit. Mais il fut attaqué en route, blessé, dépouillé
» et laissé sur le chemin nu et à demi mort.

» Nous étions ruinés. Tout était à recommencer.

» Une autre fois, c'est moi qui, m'étant laissé entraîner
» à une partie de cartes, perdis en une soirée le fruit de
» de notre travail de six semaines.

» Malgré tout, au bout d'un an, nous possédions qua-
» rante-trois mille francs.

» Nous partageâmes, et, sur-le-champ, Laurent se mit
» en quête d'un navire en partance.

» Il s'en trouvait un dans le port de Melbourne, le
» *Moravian*.

» Laurent y prit passage.

» Et comme j'étais allé le conduire à bord, après m'a-
» voir embrassé une dernière fois :

— Lis les journaux de France, me dit-il, avant long-
» temps il y sera question de Laurent Cornevin. »

Ainsi, peu à peu, grâce à des renseignements recueillis à des milliers de lieues, à la Guyane, au Chili, en Australie, se trouvait reconstituée l'existence de Laurent Cornevin pendant les quatre années qui avaient suivi sa disparition.

— C'est providentiel ! murmurait Raymond.

M. de Boursonne ne répondit pas.

Ayant repris haleine, il poursuivait la lecture du récit de M. Pécheira, si vivement traduit par Jean :

» Quels étaient les projets de Laurent Cornevin ?

» Il ne me les avait pas confiés, mais il m'en avait assez
» dit, en diverses occasions, pour qu'il me fût aisé de les
» deviner.

» Je savais qu'il avait été témoin d'un grand crime, et
» que les auteurs de ce crime, des gens puissants, redoutant
» son témoignage, l'avaient fait enlever et déporter à la
» Guyane.

» Vingt fois je lui ai entendu dire qu'il se vengerait.

» Et connaissant sa puissante énergie, je me disais qu'il
» avait dû méditer froidement quelque châtiment, terrible
» comme le crime, et qu'il fallait s'attendre à quelqu'une
» de ces vengeances éclatantes, qui, de temps à autre,
» épouvantent les scélérats, trop souvent impunis.

» C'est donc avec un extrême empressement que je me
» procurai les journaux français, qui, selon mes calculs,
» correspondaient avec l'arrivée de Laurent Cornevin à
» Paris.

» Je n'y trouvai rien.

» J'en fus surpris d'abord, puis inquiet.

» Je savais que le *Moravian* avait fait une traversée
» des plus rapides et des plus heureuses, que pas un de
» ses passagers n'était mort en route, et que par consé-
» quent Laurent devait être en France.

» Lui était-il donc arrivé malheur ?

» Sachant que les gens auxquels il allait s'attaquer
» étaient riches, puissants, mêlés aux intrigues du gou-
» vernement, je me disais :

» — Mon Laurent aura commis quelque grosse impru-
» dence, il se sera fait reprendre, et, peut-être à cette heure
» est-il de nouveau en route pour l'île du Diable, avec de
» telles recommandations, que certainement il ne s'en
» échappera pas.

» Je ne puis dire que je l'oubliais, on n'oublie jamais les
» compagnons de misère, mais, les mois succédant aux
» mois, je pensais moins souvent à lui.

» Et il y avait près d'un an qu'il était parti, quand tout
» coup, un matin, je le vis entrer chez moi.

» Quel étonnement !

» — Comment ! m'écriai-je, toi, Laurent, ici ?

» — Moi-même ! me répondit-il.

» — Tu n'es donc pas allé en France ?

» — J'y suis resté quatre mois.

» — Et ta femme et tes enfants ?...

» — Le bon Dieu a eu pitié d'eux.

» — Ah !...

» — Ils sont heureux et bien portants, et ils prospèrent...
» — Tu les ramènes ici avec toi, sans doute...
» — Moi !... je ne leur ai même pas parlé, je ne les ai
» pas embrassés...
» Sachant de quel grand amour Laurent Cornevin
» aimait sa famille, sa femme, dont le seul souvenir le
» faisait pâlir, ses enfants, dont il ne parlait que les
» larmes aux yeux, je crus qu'il plaisantait.
» — Ce que tu dis est impossible ! m'écriai-je.
» — C'est cependant ainsi, me répondit-il. Tous les
» miens me croient mort. Ma femme porte toujours des
» vêtements de veuve.
» Je vis bien qu'il ne plaisantait pas, et alors, je fus
» saisi de cette crainte affreuse que la douleur n'eût
» troublé sa raison.
» — Si tu as vraiment fait cela, repris-je, tu es certai-
» nement fou.
» — Je ne suis pas fou, répondit Laurent, et cependant
» j'ai bien fait cela. Oui, j'ai résisté à la tentation presque
» irrésistible de me montrer aux miens, de leur crier : Je
» vis, me voici !... J'ai eu le courage de me priver de cette
» félicité inouïe de presser contre mon cœur ma femme et
» mes enfants.
» J'étais pétrifié de stupeur.
» — Mais pourquoi ! dis-je, pourquoi ?...
» — Il le fallait, ami Pécheira, et quand je t'aurai ex-
» posé mes raisons, tu me comprendras. Car, à toi, je dirai
» tout, sûr que ton amitié gardera mon secret.
» C'était la première fois que Laurent Cornevin s'ouvrait
» ainsi à moi ; l'événement me semblait le plus extraordi-
» naire dont j'eusse ouï parler ; aussi, mon attention était-
» elle extrême, et puis-je, aujourd'hui, après des années,

» répéter presque textuellement les paroles de Laurent.

» — Une nuit, me dit-il, j'ai été témoin d'un lâche assas-
» sinat, et l'homme assassiné, avant de rendre le dernier
» soupir, a eu le temps d'écrire au crayon et de me con-
» fier un billet qui doit être la preuve du crime.

» Cette preuve, j'ai essayé de l'utiliser ; ma conscience
» me le commandait.

» Et c'est pour cela que les assassins, après avoir es-
» sayé de me faire fusiller, m'ont fait enlever et interner
» à l'île du Diable, sous un nom qui n'était pas le mien.

» Ils étaient puissants, je n'étais qu'un pauvre palefre-
» nier. Nul ne devait s'inquiéter de ma disparition ou de
» ma mort.

» Ce nouveau crime condamnait à la misère, peut-être
» à l'infamie, peut-être à la mort, une pauvre jeune femme
» et cinq enfants.

» Mais qu'importait aux misérables, pourvu que la
» preuve du meurtre fût anéantie !

» Lorsque je partis d'ici, j'étais persuadé que ma femme
» et mes enfants avaient péri. Et je n'avais plus qu'une
» idée, qu'un désir, qu'un but : me venger, n'importe com-
» ment et n'importe à quel prix.

» Je possédais toujours le billet du mourant qui dénonce
» le crime, mais je suis si bas et les assassins sont si haut,
» que je ne comptais guère sur cette preuve.

» Je me disais qu'essayer d'en faire usage, c'était peut-
» être risquer une arrestation nouvelle et une plus dure
» déportation.

» Je songeais que j'aurais beau crier que je suis Laurent
» Cornevin, la police prouverait que je suis Boutin, évadé
» de l'île du Diable.

» Et pour dire la vérité, je comptais bien plus, pour

» assouvir ma vengeance, sur mon revolver, que sur le
» billet du général Delorge.

» Mais enfin, toutes ces réflexions eurent du moins cet
» avantage, de me rendre excessivement défiant et pru-
» dent.

» J'avais des moyens de me dissimuler, je les employai.

» On n'est pas resté comme moi plus d'un an au milieu
» de condamnés politiques, sans avoir reçu beaucoup de
» leurs confidences, sans être initié aux ressorts de leurs
» associations secrètes, sans connaître leurs points de
» réunion, les chefs et les signes mystérieux de reconnais-
» sance.

» Arrivé à Paris à dix heures du soir, j'avais, à onze
» heures, retrouvé un ancien compagnon de la Guyane,
» lequel m'offrait l'hospitalité dans sa maison, et mettait
» à mon service ses amis et ses moyens d'action.

» Dès l'aube du lendemain, le cœur serré d'une inex-
» primable angoisse, je me mettais en quête de ma femme
» et de mes enfants.

» Tâche douloureuse, ami Pécheira, ingrate et difficile,
» que de rechercher de pauvres gens au milieu de cet
» immense Paris.

» Si, du moins, il m'eût été permis d'agir ouvertement!
» Mais non. J'en étais réduit à me cacher, à dissimuler
» mes investigations.

» Mes ennemis étaient plus puissants que jamais, et je
» sentais que si mon existence venait à être révélée, c'en
» serait fait de moi.

» Heureusement, j'étais méconnaissable.

» Le temps, les privations, la misère et les chagrins
» avaient fait leur œuvre. Jeune homme, j'avais quitté
» Paris, j'y revenais un vieillard. Et n'en eût-il pas été

» ainsi, qu'il eût suffi pour me déguiser complétement des
» vêtements nouveaux que j'avais adoptés, et de ma barbe
» que j'avais laissée pousser entière pendant la traversée.

» C'est à la maison que j'habitais lors de mon arresta-
» tion, que je me rendis tout d'abord.

» Le concierge en avait été changé.

» Celui que je trouvai, non-seulement ne connaissait
» pas ma femme, mais n'avait même jamais entendu pro-
» noncer le nom de Cornevin.

» De tous les locataires qui, de mon temps, habitaient
» la maison, pas un seul n'était resté.

» C'était fini.

» Dès le premier pas, le fil qui eût pu me guider se rom-
» pait entre mes mains. Et je restais au milieu de Paris,
» sans un indice, sans rien....

» J'aurais pu certainement m'adresser aux parents de
» ma femme, mais je ne les ai jamais aimés; je les croyais
» capables de trahir un proscrit pour quelques sous, et je
» savais qu'une de mes belles-sœurs était la maîtresse d'un
» des assassins du général Delorge.

» Recourir à la police eût été me dénoncer moi-même
» me jeter bénévolement dans la gueule du loup.

» J'étais donc désespéré.

» Et pendant une semaine, j'errai à l'aventure à travers
» les rues, recherchant de préférence les quartiers pau
» vres, soutenu par cette espérance insensée que peut-être,
» tout à coup, j'allais me trouver en face de ma femme.

» Parfois, dans la foule, j'apercevais une femme qui me
» semblait avoir sa tournure; je croyais la reconnaître,
» je me disais : C'est elle !... je m'élançais comme un fou.
» Je me trompais toujours.

» D'autres fois le désespoir me prenait, et je pensais :

» A quoi bon chercher sur terre ceux qui dorment dessous!

» Jamais je n'avais tant souffert !

» Jamais, avec tant de rage, je n'ai renouvelé le ser-
» ment de me venger des misérables qui m'infligeaient de
» si cruelles tortures.

» C'est qu'ils étaient heureux, eux ; c'est qu'ils étaient
» riches, honorés, redoutés, triomphants. Ils habitaient
» des palais, ils avaient des laquais, des voitures, des
» chevaux...

» Le plus terrible, c'est que je ne voyais pas de ven-
» geance à ma portée.

» Certes, il m'était facile de guetter un des misérables,
» de l'approcher, et de lui loger une balle dans la tête.

» Mais qu'était ce châtiment comparé au crime!
» Qu'était-ce que cette mort soudaine et sans angoisses,
» comparée à mes années d'agonie !...

» J'avais bien toujours la lettre du général Delorge,
» mais au moment d'en faire usage, je ne savais à qui
» m'adresser. J'étais plein de défiances. Je tremblais, si je
» la confiais à quelqu'un, que ce quelqu'un ne l'anéantît...

» Voilà pourtant où j'en étais, lorsque un dimanche, sur
» les midi, étant entré dans un café pour déjeuner, je
» m'assis à une table sur laquelle on avait laissé un
» énorme volume. On tardait à me servir, je le feuilletai.
» C'était un *Annuaire de Paris*. Machinalement, j'y
» cherchai mon nom, et j'eus comme un éblouissement, en
» lisant : « Mme JULIE CORNEVIN, — *modes et confections*,
» — rue de la Chaussée-d'Antin. » Julie !... C'était le pré-
» nom de ma femme !...

» D'un autre côté, comment admettre que la malheu-
» reuse que j'avais laissée sans ressources, eût pu s'établir
» dans le plus riche quartier de Paris ?

» N'importe ! Je sortis comme un fou, et sautant dans
» un fiacre, je me fis conduire à l'adresse indiquée.

» La course était longue, heureusement ; j'eus le temps
» de me remettre en route, et c'est fort prudemment que
» j'interrogeai le concierge.

» Ses réponses ne me laissèrent aucun doute.

» C'était bien ma femme, ma chère, ma bien-aimée
» femme qui était la propriétaire de ce riche établissement
» de la rue de la Chaussée-d'Antin.

» En trois bonds je franchis l'escalier. Je sonnai à la
» porte.

» Une petite bonne vint m'ouvrir, qui me dit :

» — C'est bien ici que demeure madame Cornevin, mais
» madame est sortie avec ses demoiselles.

» Puis, comme j'insistais pour parler sur-le-champ à
» madame Cornevin, protestant que c'était pour une
» affaire urgente et de la plus haute gravité :

» — Eh bien ! me dit la bonne, allez la demander rue
» Blanche, chez son amie, madame Delorge, c'est là
» qu'elle passe la journée et qu'elle dîne tous les dimanches.

» Et, un peu effrayée sans doute de mon air égaré et de
» la véhémence de mes questions, elle me ferma la porte
» au nez.

» Mais je n'étais plus le même homme.

» Toutes mes prévisions, tous mes calculs se trouvaient
» renversés par ces quelques mots de la bonne qui m'avait
» ouvert : Madame Cornevin est chez son amie madame
» Delorge.

» Ma femme, la femme du pauvre palefrenier Cornevin,
» amie de la veuve du général Delorge !... Etait ce pos-
» sible ! Etait-ce vraisemblable !...

» Julie, je ne l'ignorais pas, m'était supérieure par l'in-

» telligence, c'était elle qui était la tête de notre ménage,
» mais elle était, de même que moi, sans éducation, sans
» instruction ; comment donc une dame distinguée pouvait-
» elle l'admettre dans son intimité à ce point de passer
» avec elle des journées entières ?...

» Puis où ma femme avait-elle pris assez d'argent pour
» s'établir dans un quartier où les moindres appartements
» coûtaient trois ou quatre mille francs par an !

» Ces réflexions, et bien d'autres encore, me décidèrent
» à me renseigner avant de me montrer.

» Ami Pécheirà, j'avais été un ingrat de douter de la
» justice et de la bonté de Dieu. Pour sauver ma femme et
» mes enfants, il fallait un miracle, n'est-ce pas ? Eh bien !
» le miracle avait eu lieu.

» Le jour où je manquais à ma famille, elle trouvait
» pour me remplacer la plus noble, la meilleure, la plus
» généreuse des femmes, la veuve du général Delorge
» assassiné sous mes yeux.

» Madame Delorge avait recueilli ma femme, l'avait
» consolée, encouragée, lui avait donné de quoi vivre
» d'abord, et lui avait fourni ensuite les moyens de s'éta-
» blir.

» Elle avait pris à sa charge mon fils aîné Léon, et le
» faisait élever avec son fils et exactement comme son fils.

» Et elle avait découvert pour se charger de l'éducation
» de mon second fils, Jean, un brave et digne bourgeois,
» M. Ducondray.

» De telle sorte que, si la destinée avait épuisé sur moi
» ses rigueurs, elle avait en quelque sorte comblé les
» miens, et que de mes misères résultaient pour ma
» famille des avantages que jamais je n'aurais pu lui
» donner.

» Ce n'est pas en un jour, ami Pécheira, que je me
» procurai ces détails.

» M'étant fait une loi de ne pas donner signe de vie, je
» ne pouvais procéder qu'avec la plus extrême circonspec-
» tion, domptant les ardeurs de ma curiosité, mettant la
» plus prudente réserve à interroger les gens, les domes-
» tiques, les portiers, les fournisseurs...

» Assurément je souffrais de cette situation étrange, et
» pourtant elle était parfois la source d'intimes et pro-
» fondes jouissances.

» Tout le monde me croyait mort, j'étais comme un
» homme à qui il eût été donné de sortir du tombeau pour
» venir observer les siens et se rendre compte de leurs
» sentiments.

» Je saisissais avidement toutes les occasions de me
» trouver sur le passage de ma femme et de mes enfants,
» et j'éprouvais à les contempler les plus étonnantes sen-
» sations.

» Ah ! elles étaient douces, les larmes que j'ai versées,
» lorsque je vis qu'après quatre ans ma femme, ma Julie
» bien-aimée, portait encore des vêtements de veuve. Je
» me disais :

» — Quelle stupeur immense serait la sienne si quel-
» qu'un lui apprenait que cet homme qui vient de la cou-
» doyer, c'est moi, son mari, Laurent Cornevin.

» Mais qu'ils étaient changés tous !

» Guidée, conseillée, instruite par madame Delorge, ma
» femme avait su se hausser au niveau de sa position
» nouvelle et était devenue une vraie dame.

» Lorsque je la voyais marcher, calme et digne, si im-
» posante avec ses toilettes d'une richesse sévère, c'est à
» peine si je pouvais me persuader que c'était bien là ma

» pauvre ménagère, celle que tant de fois jadis j'avais vue
» revenir du lavoir, les manches retoussées jusqu'au
» coude, portant bravement son linge mouillé sur l'épaule.

» Mes filles, avec leur petite mine éveillée et modeste
» tout à la fois, et leurs robes gentilles et leurs frais cha-
» peaux, avaient l'air de véritables demoiselles.

» Cependant, mes deux fils, Léon et Jean, m'étonnaient
» plus encore.

» Je ne pouvais me lasser de les suivre de loin, et de les
» admirer, quand ils revenaient du collége, leurs livres
» sous le bras, gais, bien portants, bien vêtus, conduits
» par un vieux domestique, ni plus ni moins que les fils
» d'un gros bourgeois.

» J'étais allé aux informations, et j'avais appris que
» Jean était un démon, et qu'il faisait endiabler tous ses
» professeurs.

» Léon, au contraire, était un travailleur obstiné, tou-
» jours le premier de sa classe, toujours remportant tous
» les prix dans les concours.

» Même, tout ce changement me bouleversait extra-
» ordinairement.

» J'étais resté le même, moi.

» J'avais beau avoir une quinzaine de mille francs dans
» ma ceinture, je n'en étais pas moins le même palefrenier
» qu'autrefois, honnête homme, certes, et fier de son hon-
» nêteté, mais sans éducation ni instruction, brutal en
» ses façons et grossier en ses propos.

» Et je me demandais si la première joie de me revoir
» passée, ma pauvre femme ne souffrirait pas de me re-
» trouver tel, si mes enfants ne seraient pas honteux de
» l'infériorité de leur père, et si moi-même enfin, je ne se-
» rais pas humilié et irrité de leur supériorité à tous.

» Ces réflexions, injustes peut-être, mais humaines, ne
» contribuèrent pas peu à modérer l'ardent désir que j'a-
» vais de reprendre ma place au milieu de ma famille.

» Puis, d'autres considérations encore me retenaient :

» Grâce à un de ces amis politiques que m'avait donné
» mon séjour à l'île du Diable, et qui servait, pour la tra-
» hir, la police impériale, j'avais été informé des
» circonstances qui avaient suivi la mort du général De-
» lorge et ma disparition.

» Je savais que madame Delorge, altérée de vengeance
» ou plutôt de justice, avait remué ciel et terre pour at-
» teindre les assassins de son mari.

» Je savais qu'elle avait fait tout au monde pour retrou-
» ver mes traces.

» Et tous ses efforts avaient échoué encore bien qu'elle
» eût pour appui et pour conseil un avocat renommé, un
» député de l'opposition, Me Roberjot.

» Une enquête avait bien été commencée, mais elle avait
» abouti à une ordonnance de non-lieu, qui renvoyait les
» meurtriers, lavés de l'accusation et blancs comme neige.

» Mais j'avais appris aussi, et de source certaine, que
» madame Delorge ne renonçait pas à l'espoir de venger
» son mari.

» Voyant ses ennemis hors de sa portée, et pour le mo-
» ment assurés de l'impunité, elle attendait, toujours sur
» le qui-vive et armée pour la lutte, l'occasion ou les évé-
» nements politiques qui devaient les lui livrer.

» Et tout cela était si parfaitement connu de la police
» impériale, que la maison de madame Delorge était sur-
» veillée, qu'on épiait ses démarches et sa correspondance
» et tenait une liste de tous les gens qu'elle recevait.

» En de telles circonstances, quelle conduite tenir ?

» Évidemment, ce n'était pas en ce moment, où nos en-
» nemis étaient à l'apogée de leur puissance, que je devais
» songer à me servir contre eux de l'arme que je possé-
» dais.

» Devais-je donc, sans parler de la lettre, me montrer
» simplement ? Et après ?

» Vivrais-je ouvertement aux crochets de ma femme ?
» Cette idée me faisait horreur. L'homme doit être le
» maître, dans la maison, et pour qu'il ait le droit d'y être
» le maître, il doit gagner la vie de la famille.

» Me placerais-je donc ? Quels ne seraient pas alors le
» chagrin et l'humiliation de ma femme !...

» A la fin, ces sombres réflexions m'inspirèrent une ré-
» solution héroïque.

» Je me dis que puisque madame Delorge avait su at-
» tendre, j'attendrais aussi l'heure propice. Je devais bien
» cela à celle qui nous avait tous sauvés.

» Je me jurai que j'attendrais, et que j'emploierais les
» années d'attente à gagner une grosse fortune, et à me
» faire une éducation.

» En effet, je maîtrisai les élans de mon cœur qui me
» poussaient vers ma femme et vers mes enfants. Je m'as-
» surai les moyens d'avoir jour par jour de leurs nouvel-
» les, et je quittai Paris comme j'y étais venu, furtive-
» ment.

» Et maintenant, ami Pécheira, me voici, te demandant
» conseil et assistance.

» Il faut, qu'avant six ans, je sois riche et digne de ma
» femme. »

VIII

M. de Boursonne s'arrêta.

Un voile se déchirait, en quelque sorte, découvrant le passé de Laurent Cornevin et laissant entrevoir l'avenir.

— Maintenant je comprends, murmurait Raymond confondu.

Et en effet, ce qu'il y avait d'inexplicable dans la conduite de Laurent s'expliquait.

Le parti qu'il avait pris n'était peut-être ni le meilleur ni le plus sage, ni celui qui devait le conduire plus sûrement à la revanche qu'il rêvait, mais on concevait qu'il l'eût adopté.

On s'expliquait ses précautions, ses défiances, ses craintes, la conscience de son impuissance momentanée, son ardent désir de servir madame Delorge, et, par-dessus tout, la fierté de l'époux, du père, qui, apercevant tout à coup sa famille bien au-dessus de lui, se résignait à rester caché jusqu'à ce qu'il se fût élevé jusqu'à elle...

Cependant, après une pause de quelques minutes :

— Voyons la suite, fit le vieil ingénieur.

Et il reprit la volumineuse relation de Jean Cornevin.

« D'après vos émotions, mes chers amis, continuait le » digne garçon, vous pouvez vous faire une idée des sen- » sations dont j'étais remué en écoutant le récit de M. Pé- » cheira.

» Pauvre père !... Déjà, depuis longtemps, je savais son » inflexible honnêteté, et que dans son humble situation, » il avait un grand cœur et les plus nobles sentiments.

» Mais voici que tout à coup il m'apparaissait sous un » jour nouveau et avec des proportions héroïques.

» Je ne pus m'empêcher de l'exprimer à M. Pécheira.

» — Oh ! attendez, interrompit-il avec un bon et amical » sourire, attendez...

» Et d'un flegme imperturbable il poursuivit :

» — Je fus d'abord saisi de la déclaration de votre père.

» Qu'il comptât s'enrichir très-vite, cela ne m'étonnait » nullement. Jeune ou vieux, intelligent ou stupide, un » homme peut toujours s'enrichir. Il ne faut pour cela, » souvent, qu'un heureux hasard.

» Mais qu'il eût la prétention de se faire une éducation, » de se métamorphoser, de devenir, selon son expression, » un parfait gentleman, cela me paraissait fort.

» Ce n'est pas par un simple effort de volonté qu'on » change de peau à quarante ans. Et, pour dire la vérité, » votre père avait fort à faire, étant, certes, le plus probe » des hommes, le meilleur, le plus dévoué, mais commun » en diable, passablement brutal et sans la plus élémen- » taire instruction.

» J'étais assez son ami pour ne lui point cacher mon » opinion.

» — Cela sera, pourtant, me dit-il froidement, il le faut,
» je le veux.

» Il n'y avait pas à discuter. Je ne songeai plus qu'à le
» seconder.

» Le plus pressé était de lui trouver un instrument de
» fortune, les moyens de faire valoir avantageusement
» les dix mille francs qui lui restaient encore.

» Il ne fallait plus songer à reprendre l'existence que
» nous avions menée ensemble, et qui nous avait donné
» nos quarante premiers mille francs.

» Tout va vite, dans les pays nouveaux.

» Déjà l'Australie entrait dans une nouvelle phase de
» son histoire.

» Ce qui était extravagance pure, encore, et fureur,
» lors du départ de Laurent, rentrait peu à peu dans
» l'ordre, et prenait un cours régulier.

» Le temps était fini de la fièvre chaude de l'or, des
» émotions délirantes et des coups de pioche merveilleux.

» Passés et repassés au tamis, grattés, fouillés, lavés,
» les sables de la surface avaient donné toutes leurs
» richesses.

» C'était aux entrailles même de la terre, à des cen-
» taines de pieds de profondeur qu'il fallait aller arracher
» l'or.

» La civilisation s'était emparée des mines.

» Des compagnies s'étaient formées, des associations
» établies, qui, disposant de capitaux importants, de ma-
» chines, d'outils, avaient stérilisé les efforts individuels.

» Chercher de l'or était devenu un métier comme un
» autre, plus pénible et moins lucratif qu'un autre, même,
» car tandis qu'à Melbourne un charpentier ou un forge-
» ron gagnait couramment ses vingt ou vingt-cinq francs

» par jour, un mineur n'était plus payé que onze francs
» trente centimes pour un travail de huit heures.

» C'était à la Bourse que s'était réfugié le jeu avec ses
» émotions, ses fièvres, ses faveurs soudaines et ses re-
» tours inattendus.

» C'est à la Bourse que du jour au lendemain on pouvait
» s'enrichir ou se ruiner, à acheter et à vendre des actions
» des deux cents compagnies qui exploitaient les mines,
» et qui selon que la compagnie avait creusé des puits inu-
» tiles ou rencontré un bon filon, haussaient ou baissaient
» de mille à deux mille dollars en cinq minutes.

» C'est même à ces spéculations que j'avais en moins
» d'un mois quintuplé le capital qui m'était échu lors de
» mon partage avec Laurent.

» Ensuite de quoi, effrayé de ma chance, et craignant
» de reperdre en un jour ce que j'avais gagné en trente,
» je m'étais mis à acheter de l'or pour l'exportation.

» Voilà ce que j'expliquai à Laurent, et grande fut sa
» déception.

» — Serait-ce donc en vain que je suis revenu ! me
» dit-il.

» Mais à côté de ses mines, l'Australie possède une autre
» source de richesses, aussi féconde et intarissable,
» celle-là : ses prairies immenses, sans bornes, sans fin...

» Déjà les plus intelligents parmi les émigrants avaient
» abandonné la recherche de l'or pour l'élevage des bes-
» tiaux, pressentant peut-être qu'en moins de dix années
» l'exportation des laines et des cuirs de l'Australie dépas-
» serait deux cents millions de francs par an.

» — Voilà ton lot, dis-je à Laurent Cornevin. Il me crut.

» Joignant aux dix mille francs qu'il possédait vingt
» mille francs que je lui prêtai, il obtint du gouvernement

» la concession d'un « run, » c'est-à-dire d'une immense
» étendue de prairies, sur les bords du Murray, il acheta
» des moutons et se mit à l'œuvre.

» Œuvre difficile, assurément, et qui exige de celui qui
» l'entreprend une santé de fer, une invincible énergie,
» une patience sans bornes, et de rares qualités de pré-
» voyance et d'observation.

» Laurent avait tout cela, et de plus une solide expé-
» rience des animaux, qu'il devait à son premier métier.

» Son « run » prospéra. Des spéculations qu'il fit, pour
» fournir de viande sur pied les grands centres de mines,
» réussirent à souhait.

» Bref, dès la fin de la première année, il m'avait rendu
» mes vingt mille francs, et, quatre ans plus tard, il pos-
» sédait à ma connaissance, un demi-million.

» Il était donc évident qu'il réaliserait la première par-
» tie de son programme, qui était : faire fortune.

» Pour réaliser la seconde, pour acquérir l'instruction
» qui lui manquaît, et devenir un gentleman, voilà ce qu'il
» avait imaginé.

» Parmi tous les déclassés, attirés en Australie par la
» découverte de l'or, il s'était mis à chercher un homme
» appartenant à une grande famille, et instruit.

» Et l'ayant trouvé, il en avait fait son inséparable
» compagnon.

» C'était un Français d'une quarantaine d'années, que
» l'inconduite de sa femme avait chassé de son pays, et
» qui mourait littéralement de misère et de faim quand
» Laurent le rencontra, et lui offrit, outre la table et le
» logement, cinquante dollars par mois.

» Jamais ils ne se quittaient, et plus d'une fois j'ai ri de
» voir Laurent escorté de cet inévitable précepteur, qui

» toujours et en toute occasion professait, disant : On ne
» fait pas ceci, on ne dit pas cela... on fait ceci, on dit
» cela... Prenez garde ! vous venez encore de jurer.

» C'était singulier, en effet, presque ridicule.

» Mais insensiblement Laurent se pénétrait des façons,
» des habitudes, du savoir de l'autre. Son ignorance se
» dissipait, sa cervelle se meublait, ses mœurs s'adoucis-
» saient. Il apprenait à se tenir, à raisonner, à s'exprimer.

» Séparé de Laurent qui vivait sur son « run, » à
» plus de cent lieues dans l'intérieur, pendant que mes
» affaires me retenaient à Melbourne, j'étais bien plus
» frappé de sa transformation que si nous eussions de-
» meuré porte à porte.

» A chacune de ses visites, je constatais un progrès
» positif.

» Deux ou trois jours après qu'on avait signalé la malle
» d'Europe, régulièrement, je le voyais arriver suivi de
» Mentor, ainsi que nous avions surnommé le précepteur.

» Il courait à la poste et ne tardait pas à me revenir
» chargé des journaux de France, et des lettres et des
» paquets qui lui étaient adressés.

» Je ne sais qui il avait chargé, à Paris, d'avoir l'œil et
» l'oreille pour lui, mais je dois constater qu'il était
» admirablement renseigné.

» Pas une des actions ne lui échappait, de madame
» Delorge, de Me Roberjot, de sa femme ni de ses enfants.

» Et non-seulement il recevait des nouvelles, mais on lui
» envoyait jusqu'à des photographies de ceux qu'il aimait.

» Le temps passait cependant, et à mon estime pour
» Laurent succédait, à mon insu, une admiration réelle,
» encore bien que nous ne soyons guère disposés à ad-
» mirer, nous à qui la vieille Europe envoie chaque

» année ce qu'elle a de meilleur et ce qu'elle a de pire.
» Je me demandais jusqu'où il n'arriverait pas, lors-
» qu'un matin il entra brusquement chez moi, plus pâle
» que la mort et la face convulsée.
» Épouvanté :
» — Que t'arrive-t-il ? m'écriai-je.
» — Un horrible malheur !
» Je crus à une de ces catastrophes qui frappent parfois
» les propriétaires de « run, » à une peste, à une inonda-
» tion, que sais-je !...
» — Tu es ruiné ! dis-je...
» — Si ce n'était que cela !... fit-il d'une voix rauque.
» Étalant une lettre sur la table, d'un mouvement si
» furieux que la table en craqua :
» — J'ai des nouvelles de France, me dit-il, mon fils
» Jean vient d'être arrêté.
» — Arrêté, ton fils !...
» — Oui. Ils l'ont jeté en prison, puis conduit à Brest,
» puis embarqué pour la Guyane, pour Cayenne...
» — Ils ?... Qui ?
» — Qui ? Les misérables qui, après avoir lâchement
» assassiné le général Delorge, pensent s'être débarrassés
» de moi, le témoin de leur crime !...
» Si jamais je voyais à un ennemi à moi des regards
» pareils à ceux de Laurent, je ne me croirais plus en
» sûreté de ma vie.
» — Mais, par le saint nom de Dieu ! clamait-il, me
» voici debout, et les misérables vont apprendre ce qu'il
» en coûte de s'attaquer à mes fils !...
» J'essayais de le calmer, de le raisonner.
» — Que vas-tu faire ? lui demandai-je.
» — Partir.

» — Je ne vois pas de navire en partance.

» Laurent sourit de pitié.

» — Il y a dans le port, me dit-il, un grand vapeur anglais, le *Duncan*...

» — Oui, mais il ne reprendra pas la mer avant quinze jours..

» — Tu te trompes, ami Pécheira ; il achève en ce moment de prendre son charbon, et à six heures il sera sous pression, à minuit, il sera en mer...

» Je le regardais stupéfié.

» — Tu as affrété ce steamer ? dis-je.

» — Oui, et si le capitaine eût refusé de le louer, je l'achetais. Et si celui-là n'eût pas été à vendre, je m'en serais procuré un autre ; il n'en manque pas en rade.

» — Il va t'en coûter une somme énorme.

» Dédaigneusement, il haussait les épaules.

» — Qu'importe ! répondit-il. Je sais ce qu'on souffre à l'île du Diable, je ne veux pas que Jean meure... Ne suis-je pas riche ?...

» Il était très-riche, en effet, trois ou quatre fois plus que moi, je le savais.

» Au commencement de cette dernière année, il avait reçu en paiement un tiers au moins des actions du puits de la Misère, qui ne rapportait rien alors, qu'on avait presque abandonné, et qui tout à coup s'est mis à donner un produit net de deux cent mille francs par jour.

» — Et ton « run, » lui dis-je, tu l'abandonnes donc ! Tu sacrifies donc ton immense matériel, les troupeaux, plus d'un million...

» Je l'impatientais.

» — Eh ! qu'est-ce que tout cela me fait ! s'écria-t-il.

» Puis, me montrant le précepteur qui l'avait accompa-
» gné comme toujours :

» — Monsieur que voici connaît mon exploitation, il
» la surveillera, et, pour l'indemniser, je lui abandonne la
» moitié du revenu, qui dépassera, cette année, cinquante
» mille dollars. Vite du papier, des plumes, nous allons
» rédiger un contrat...

» Sa colère m'épouvantait.

» — A tout le moins, lui dis-je, confie-moi tes projets.

» — Je n'en ai pas, me répondit-il. Je réfléchirai en
» route. Je prendrai conseil des circonstances.

» Rien ne put le retenir.

» Le moment de nous séparer venu, il me remit un pli
» cacheté.

» — Il faut tout prévoir, me dit-il. Si tu étais un an
» sans recevoir de mes nouvelles, ouvre ce pli, tu y trou-
» veras mon testament et mes dernières instructions.

» Un canot l'attendait le long du quai. Il y descendit. Je
» lui criai : bonne chance ! et quelques instants plus tard,
» son steamer se mettait en mouvement.

» C'était un samedi soir, neuf heures sonnaient... »

Raymond se frappait le front.

— Voilà donc, disait-il, l'explication de l'intervention mystérieuse qui a arraché Jean aux souffrances de l'île du Diable !...

— C'est précisément la réflexion que fait le digne garçon, dit M. de Boursonne.

Et mécontent d'être interrompu :

— Laissez-moi donc continuer, ajouta-t-il.

« Et moi, écrivait Jean, moi naïf, qui attribuais à mon
» seul mérite, l'accueil si bienveillant de ce digne négo-
» ciant de Cayenne, qui m'ouvrait sa maison et sa bourse.

» C'est à mon père que j'avais dû ces protecteurs empressés, ces amateurs qui achetaient si cher mes moindres croquis. Sous la main de ces braves gens qui » serraient et secouaient si amicalement la mienne, était » la main de mon père.

» Mais comment ne s'était-il pas révélé à moi?

» Comment avait-il eu cet étonnant courage, me voyant » si malheureux et si abandonné, désespéré en dépit » des vaillantises des lettres que je vous écrivais, comment avait-il eu cette terrible puissance sur soi de ne » me pas ouvrir les bras, de ne me pas crier : Je suis ton » père, je t'aime et je viens à ton aide !

» — Expliquez-moi cela, disais-je à M. Pécheira.

» Bast !... Rien n'était capable d'émouvoir le flegme de » ce diable d'Espagnol cousu dans l'enveloppe glacée d'un » Américain.

» — Vos questions me troublent beaucoup, me dit-il » gravement, laissez-moi suivre l'ordre chronologique des » faits...

» Voilà donc Laurent parti et votre serviteur très» inquiet.

» Je le voyais dans une de ces crises de rage froide, où » l'homme, dépossédé de son libre arbitre, ne raisonne » plus.

» Puis, ce maudit testament qu'il m'avait confié me » tourmentait.

» Je tremblais qu'en dépit de ses dénégations, il ne roulât dans sa tête quelque projet de vengeance insensée.

» Il ne fallait rien moins qu'une lettre pour me tranquilliser.

» Elle m'arriva cinq mois après le départ de Laurent.

» Il m'écrivait que ses ennemis, bien que déjà déchus,

» étaient encore tellement puissants, que les attaquer
» ouvertement serait, à coup sûr, renouveler le combat
» du pot de terre et du pot de fer. Ne voulant pas être
» brisé, il se résignait à attendre. Il différait sa vengeance
» pour la rendre plus certaine et plus terrible, ne deman-
» dant rien à Dieu que de lui conserver ses ennemis
» vivants.

» Il allait donc, pour le moment, se borner à vous se-
» courir, mon cher monsieur Jean, disait-il, et assez
» secrètement pour ne vous point laisser soupçonner, si
» vaguement que ce pût être, son existence.

» Il ajoutait que déjà depuis longtemps il aurait quitté
» la France lorsque je recevrais ces nouvelles, et que je
» ne tarderais pas à le revoir...

» Quelques semaines plus tard, en effet, dans une
» seconde lettre, datée de Cayenne, il me disait seulement :

» — Fin courant, je serai à Melbourne...

» Et il arriva, ma foi ! exact comme une lettre de
» change, et j'eus un bon moment de joyeuse émotion en
» lui donnant une rude poignée de main.

» Nous n'étions pas ensemble depuis un quart d'heure
» que déjà il avait lu la curiosité qui me tourmentait.

» Alors il me dit :

» — Ne m'interroge pas, ami Pécheira, je n'oserais
» peut-être pas ne pas te répondre et je mentirais, ce qui
» serait honteux pour toi et pour moi. Fie-toi à moi pour
» te dire tout ce que je puis dire.

» Je dois, en toute humilité, confesser que ce ne fut pas
» grand'chose.

» Pourtant, il me donna quelques détails de son voyage.

» A son arrivée à Paris, il avait été extrêmement frappé

» et effrayé d'un fait que lui racontèrent ses amis poli-
» tiques.

» Un homme, possesseur comme lui de secrets compro-
» mettants, poursuivi comme lui par une inimitié puis-
» sante, avait été, lui assura-t-on, empoigné un beau soir
» et sequestré dans une maison de santé.

» — Et certainement, me disait Laurent, il finira par
» perdre la raison, et tant que j'ai été en France, j'ai
» craint une aventure pareille. Je suis persuadé que mes
» ennemis me croient mort, mais je me trompe peut-
» être... Peut-être ne m'ont-ils jamais perdu de vue, et
» n'attendent-ils qu'une occasion de prendre leur revanche
» de mon évasion.

» Si invraisemblable que cela parût, c'était possible,
» après tout...

» Laurent m'apprit encore ce qu'il avait fait pour vous,
» monsieur Jean, et comment, après vous avoir tiré de
» l'île du Diable, il avait pu vous placer à Cayenne dans
» une famille qui devait vous traiter comme un fils.

» C'était tout ce qu'il avait pu faire secrètement. Mais
» il était rassuré, ayant constaté que votre santé n'avait
» pas souffert du climat.

» — Et maintenant, me déclarait-il, la première partie
» de ma tâche est achevée. Je me suis fait une éducation
» et j'ai conquis une grande fortune. J'ai mes armes, je
» puis commencer la lutte. Malheur aux assassins du gé-
» néral Delorge ! Dieu, qui m'a si visiblement protégé,
» m'assistera encore. Ce n'est pas une vengeance vulgaire
» que je veux. Il faut que justice soit faite. Les misérables
» verseront des larmes de sang sur leur crime avant de
» mourir. Je vais donc réaliser ma fortune et aller m'éta-
» blir en France. L'heure est propice. Le gouvernement

» impérial n'est plus ce qu'il paraît être. A n'examiner
» que la surface, rien ne s'est modifié. Au fond tout est
» changé. L'édifice est toujours debout, imposant, superbe,
» mais il a été sourdement ébranlé, ruiné. Vienne une se-
» cousse, et il s'écroule, et il dégringole, et je veux y aider
» de mon coup d'épaule. Non que je haïsse le régime. Ce-
» lui-là ou un autre, que m'importe ! Mais ce régime
» protége mes ennemis, et je le jette bas, sûr qu'ils seront
» écrasés sous les décombres !...

» ... A dater de ce jour, Laurent Cornevin n'eut plus
» qu'un souci :

» Réaliser sa fortune.

» Toujours délicate partout, cette opération est parti-
» culièrement difficile dans les pays nouveaux, où il n'y
» a que très peu de capitaux inactifs.

» Elle se compliquait encore, pour Laurent, de cette cir-
» constance, qu'il s'était lancé dans un certain nombre
» d'entreprises aléatoires, toutes excellentes en elles-
» mêmes, toutes prospères, mais dont les résultats devaient
» se faire attendre un an ou dix-huit mois.

» Et lui, ne voulait pas attendre.

» Et il exigeait des valeurs liquides, presque de l'argent
» comptant.

» — Il faut pour mes projets, me disait-il, que tout ce
» que je possède puisse tenir dans mon portefeuille et soit
» toujours et entièrement à ma disposition.

» Dans de telles conditions, il devait s'attendre à des
» sacrifices importants. Il les fit sans sourciller.

» Il avait sur son « run » environ huit mille bêtes à
» cornes, lui revenant en moyenne à cinquante francs,
» c'est-à-dire à quatre cent mille francs.

» Il eût pu, en prenant son temps, s'en défaire aisément

» à raison de cent soixante-quinze francs l'une, et en obte-
» nir ainsi un million quatre cent mille francs.

» Il les céda en bloc moyennant neuf cent mille francs.

» Ses moutons, qui valaient quinze francs la pièce
» comme un sou, ne furent vendus que huit francs et ne
» lui rapportèrent que trois cent cinquante mille francs.

» Enfin, pour ses droits à son « run, » pour les bâtiments,
» les barrières, pour la *monture,* se composant de mille
» vaches et de cent chevaux, il ne trouva que cent soixante-
» quinze mille francs, et encore avec beaucoup de peine.

» Total : quatorze cent vingt-cinq mille francs pour ce
» qui valait au bas mot deux millions.

» J'enrageais positivement de voir s'en aller ainsi une
» fortune si laborieusement gagnée, et qui, avec le temps,
» entre les mains d'un homme de la trempe de Laurent,
» fût devenue une des plus importantes de l'Australie.

» Mais il se moquait de ce qu'il appelait mes jéré-
» miades.

— Est-ce que ce n'est pas vingt fois plus encore que
» je n'avais jamais rêvé ! disait-il.

» Et là-dessus, il consentait de nouvelles concessions.

» Il vendait à perte tout ce qu'il possédait d'actions et
» de valeurs industrielles.

» Il donnait pour un morceau de pain, huit cent mille
» francs, son tiers dans la propriété du puits de la
» « Misère, » dont le rendement avait terriblement di-
» minué, c'est vrai, depuis quelques mois, mais où on
» pouvait, où on devait même trouver un nouveau filon
» aussi abondant que le premier.

» — Et malgré tout, me répétait Laurent, que de temps
» perdu !...

» Il y avait, en effet, près de dix mois qu'il était de retour,

» quand, un soir, après la Bourse, venant me demander
» à dîner :

» — C'est fini, me dit-il avec un grand soupir de soulagement : tout est vendu, je ne possède plus rien en Australie.

» Et brandissant un portefeuille volumineux, mais qu'à
» la rigueur on pouvait porter sur soi :

» — Là, poursuivit-il, est toute ma fortune, en bonnes
» traites qui valent de l'or en barres sur les principaux
» banquiers de Vienne, de Londres et de Paris.

» — Et tu pars ?

» — Lundi prochain, dans quatre jours.

» Cette séparation que je sentais devoir être éternelle,
» cette fois, m'attristait étrangement, et sa joie, car il
» était joyeux, ajoutait à l'amertume de mon chagrin.

» Je le voyais courir au-devant de toutes sortes de dan-
» gers inconnus, et je tremblais qu'il n'en sortît pas vain-
» queur.

» Il devina ce qui se passait en moi, car il me prit la
» main, et vibrant de cette résolution qui inspire le cou-
» rage aux plus craintifs :

» — Rassure-toi, mon vieil ami, me dit-il. Voici bientôt
» un an que tout ce que j'ai d'intelligence, je l'applique à
» prévoir, pour les éviter, les périls que je puis courir. J'ai
» évalué toutes les probabilités fâcheuses, et je sais com-
» ment parer à toutes...

» — Tes ennemis sont puissants...

» — Je le sais, mais qu'ai-je à craindre d'eux ? Tu me
» répéteras ce que je t'ai dit, que peut-être ils ont pénétré
» le secret de mon existence, et me font suivre et surveil-
» ler. C'est improbable, car en ce cas leur haine se fût
» trahie par quelque attentat, mais enfin c'est possible.
» Eh bien ! je vais leur faire perdre ma piste. Ce n'est pas

» avec la Malle que je pars. Je prends passage sur un » clipper qui se rend à Liverpool, mais qui doit relâcher » plusieurs fois en route. A la première relâche, je me dé» clare mourant et je me fais déposer à terre. Et mon » bâtiment parti, j'en cherche un autre. Après cela, qu'on » me retrouve si on peut. J'ai tout disposé pour me créer » une personnalité nouvelle, sûre et impénétrable. C'est » sous le nom de Boutin, que les misérables m'avaient im» posé, que je quitte ostensiblement l'Australie. Jamais ce » Boutin-là n'abordera en France ni en Angleterre...

» Il frappait gaîment sur son portefeuille.

» — Là sont mes armes, disait-il. Rien n'est impossible » à qui peut jeter l'or à pleines mains !

» Et, certes, il le pouvait.

» Je ne lui ai jamais demandé le chiffre exact de sa for» tune, il n'a jamais eu l'occasion de me le dire, mais je » sais pertinemment qu'il emportait de quatre à cinq mil» lions.

» Les exemples de fortunes pareilles et si rapidement » acquises sont rares, même sur cette terre de l'or, mais » cependant on pourrait en citer une vingtaine, à Mel» bourne seulement.

» Les Barclay, les Tidal, les Colt, les Latour et les Da» vidren se sont trouvés six et sept fois millionnaires en » bien moins d'années que Laurent Cornevin.

» Lui, du moins, ne se laissa pas enivrer par la prospé» rité.

» Jamais il n'oublia qu'il me devait d'avoir pu quitter » Talcahuana. Il se souvint toujours que je lui avais prêté » les vingt mille francs qui ont été la source de ses ri» chesses.

» Brave et excellent Laurent ! Combien de fois, voyant

» mes affaires moins prospères que les siennes, n'est-il pas
» venu me dire :
» — Voyons, sacrebleu ! associons-nous !
» C'est à une petite propriété que j'ai sur les bords du
» Murray, que nous passâmes ensemble les quatre der-
» nières journées de son séjour en Australie.
» Il nous était doux, au moment de nous séparer, de re-
» passer les événements de notre vie, et de nous jurer que,
» de façon ou d'autre, nous nous reverrions...
» Puis l'heure du départ arriva.
» Il me promit que j'aurais de ses nouvelles, il m'indiqua
» le moyen de lui donner des miennes... Et une dernière
» fois, sur le pont du clipper, le cœur gros, et des larmes
» plein les yeux, nous nous embrassâmes...
» C'était le 10 janvier 1869... »
— Et voilà bientôt un an de cela, murmura Raymond, et depuis des mois déjà, Laurent Cornevin devrait avoir entamé la lutte...
Mais M. de Boursonne lui coupa la parole.
— Ah ! laissez-moi achever, dit-il.
Et précipitant son débit, il se remit à lire :
« Vous seuls, chers amis, poursuivait Jean, vous seuls
» pouvez imaginer à quel point m'avait bouleversé le ré-
» cit de M. Pécheira.
» — Ainsi, me disais-je, au moment même où je m'em-
» barquais avec l'espoir de retrouver ses traces à Talca-
» huana, mon père quittait l'Australie... Peut-être nous
» sommes-nous croisés en route. Peut-être, sans le con-
» naître, l'ai-je aperçu sur la dunette d'un des vaisseaux
» qui passaient à pleines voiles près du mien !...
» Et qu'est-il devenu ? Où est-il à cette heure ?...
» Interrogé par moi, et Dieu sait avec quelle anxiété ;

» — Tout ce que je puis vous dire, me répondit M. Pé-
» cheira, c'est que Laurent Cornevin est arrivé heureuse-
» ment en Europe.

» — Vous avez eu de ses nouvelles ?

» — Oui, une fois. Cinq mois après son départ, c'est-à-
» dire à la fin de mai, j'ai reçu de lui une lettre datée de
» Bruxelles. Son voyage avait été très-rapide, me disait-
» il, sa santé était excellente, sa piste devait être perdue,
» et il avait bon espoir...

» — Il ne vous disait que cela ?...

» — Cela seulement. Je vous montrerai sa lettre.

» — Et depuis ?...

» — Depuis, rien, plus un mot... Seulement, à votre
» place, c'est à Paris et non loin de la Chaussée d'Antin
» que je chercherais Laurent.

» Vous l'entendez, mes chers amis. Ici finit ma tâche,
» et commence la vôtre.

» A vous de poursuivre et d'achever mon œuvre. A vous
» d'imaginer quelque système d'investigation qui nous
» conduise jusqu'à mon cher père.

» Seulement, ô mes amis, soyez circonspects.

» Si nous connaissons le but de mon père, nous igno-
» rons par quels cheminements il espère l'atteindre.

» Efforcez-vous de le rejoindre, mais souvenez-vous que
» la moindre démarche inconsidérée peut donner l'éveil à
» ses ennemis, révéler son existence, ruiner toutes ses
» combinaisons, stériliser ses espérances et peut-être enfin
» le mettre en péril.

» Voici qui aidera vos recherches :

» 1° D'après les instructions de mon père, M. Pécheira
» lui adresse ses lettres à Londres, bureau restant, à sir
» F. T.

» 2° M. Pécheira possède une très-bonne photographie
» de notre père ; je vais la confier aujourd'hui même à un
» photographe, et dès qu'il m'en aura tiré quelques épreu-
» ves, je vous les adresserai par une voie sûre.

» Maintenant, devons-nous communiquer à ma mère et
» à madame Delorge le résultat de mes recherches ?

» Je ne le crois pas.

» A quoi bon troubler leur vie paisible et leur infliger le
» supplice de nos anxiétés ?

» Puis, il faut tout prévoir : Si nous nous abusions ! Si
» nos ennemis, pendant que nous nous berçons d'illusions
» décevantes, avaient réussi à supprimer, et cette fois
» sans retour, mon malheureux père ?

» Ne serait-ce pas affreux d'avoir ravivé des blessures
» presque cicatrisées !...

» Il ne me reste plus qu'une minute, si je veux que cette
» lettre profite de la malle qui part aujourd'hui, et je l'em-
» ploie, mes chers amis, à vous serrer les mains et à vous
» embrasser de toute la force de ma fraternelle amitié.

» Espoir et courage.

» JEAN CORNEVIN.

» *P.-S.* Ma prochaine lettre vous fixera sur mes inten-
» tions. »

— Et c'est tout, fit M. de Boursonne, comme s'il eût espéré quelque chose encore, et que son attente eût été trompée. C'est tout !...

Puis, après un moment de silence, et soudainement éclairé par une inspiration :

— Ah !... s'écria-t-il, je m'explique peut-être l'attitude de M. de Maumussy, son humilité, ses offres de conciliation.

— Oh !...

— Et pourquoi non ? Qui vous dit que M. de Maumussy et M. de Combelaine n'avaient pas pénétré le secret de l'existence de Laurent Cornevin ? Tant qu'ils ont pu le faire surveiller, ils ont été tranquilles. Maintenant qu'il a réussi à leur faire perdre sa piste, qu'ils ne savent plus ce qu'il est devenu, ils ont peur. L'Empire chancèle, le pouvoir leur échappe, et c'est à ce moment précisément qu'ils devinent quelque mystérieux danger... On aurait peur à moins.

Mais à la lettre de Jean était joint un billet de Me Roberjot.

— Voyons ce qu'il pense, dit Raymond.

Et il lut à son tour :

« Après avoir pris connaissance de la lettre de Jean,
» mon cher Raymond, vous devez être, comme nous, plein
» d'espoir.

» Oui, assurément, certainement, Cornevin est à Paris,
» près de nous...

» Mais essayer d'arriver jusqu'à lui serait une insigne
» folie et une mauvaise action.

» Nous n'avons pas le droit de violenter sa volonté. Si
» cet homme, qui aime sa famille plus que tout au monde,
» se prive d'embrasser sa femme et ses enfants, c'est qu'il
» a pour cela de puissantes raisons.

» Dans mon opinion, qui est celle de tous les gens sen-
» sés, la débâcle n'est pas loin

» Sachons attendre.... »

IX

Attendre !...

C'est à cet intolérable supplice que depuis des années Raymond était condamné.

Que toutes les passions tour à tour déchirassent son âme, qu'il haït jusqu'à la fureur ou qu'il aimât jusqu'au délire, qu'il fût écrasé sous le plus sombre désespoir ou enivré des plus merveilleuses espérances, toujours la même obligation fatale lui avait lié les mains.

— Mais cette perpétuelle expectative me tue ! s'écriait-il. Heureux ou malheureux, les autres hommes luttent, combattent, attaquent, se défendent, triomphent ou sont vaincus, tandis que moi !... Rien ! rien ! rien !...

C'est d'un air de commisération sincère que le vieil ingénieur considérait son jeune ami.

— Que voudriez-vous faire ? demanda-t-il.

— Eh !... Le sais-je !... Agir...

— Chercher Laurent Cornevin, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— C'est-à-dire vous exposer à compromettre cet homme si grand et si bon, cet héroïque confident des volontés de votre père ! C'est-à-dire risquer de lui faire perdre en une minute le fruit de dix années de travail et de patience...

— Pourquoi donc Jean nous adjure-t-il de poursuivre son œuvre ?

— Parce que Jean est absent depuis bien des mois, qu'il est en Australie, à six mille lieues de Paris, qu'il ne sait pas combien le dénoûment est proche.

Raymond s'était levé et se promenait par la chambre, en proie à la plus violente agitation.

— Le dénoûment, disait-il, le dénoûment !... Voici des années qu'on me le promet, qu'on me jure que l'heure va sonner, et que niaisement je reste à l'affût d'une vengeance qui ne vient jamais.

Le visage de M. de Boursonne s'assombrissait.

— Ainsi donc, fit-il, c'est uniquement la soif de vengeance, le désir de punir les meurtriers de votre père, qui vous presse de retrouver Laurent Cornevin ?

— Oui.

— C'est que je m'imaginais, moi, que mademoiselle de Maillefert était pour quelque chose dans votre emportement !... C'est que je me figure encore que votre hâte d'en finir avec le passé n'est que l'espoir de voir dénouée par Laurent Cornevin une situation qui vous paraît insoluble.

Raymond était devenu fort rouge.

— Ah ! vous m'accablez, monsieur !... balbutia-t-il.

Assurément il n'avait pas eu les pensées que semblait soupçonner M. de Boursonne, mais l'intérêt de son amour l'égarait.

Ne se voyait-il pas séparé, pour toujours peut-être, de

mademoiselle Simone ! Ne reconnaissait-il pas se dressant entre elle et lui les misérables qui avaient assassiné le général Delorge !...

Mais il devait suffire d'un mot pour le rappeler à lui-même.

— Je vous livre ma volonté, monsieur, dit-il. Que dois-je faire ? Parlez ; j'obéirai.

Le vieil ingénieur souriait à demi.

— Peut-être allez-vous encore vous fâcher, répondit-il, car je ne puis que vous répéter ce qui vous a été dit tant de fois : votre devoir est de prendre patience...

— Hélas ! le péril de mademoiselle Simone est pressant !...

— Je le crois, mais vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. En demandant, au su et au vu de tout le pays, la main de mademoiselle Simone, vous avez fait justice des viles calomnies dont on avait essayé de la flétrir.

— Oui, mais madame de Maillefert va chercher, si elle ne l'a déjà trouvée, quelque nouvelle combinaison...

— C'est probable.

— Eh bien !...

— Eh bien ! raison de plus pour attendre, pour la voir venir. Notre grande faiblesse, voyez-vous, est de ne rien connaître des cartes de nos adversaires... Ah ! que n'avez-vous su mettre la belle duchesse de Maumussy dans votre jeu !...

Cette idée, lorsqu'elle lui était venue, Raymond l'avait repoussée avec horreur.

— Était-ce possible !... fit-il.

— Possible !... Rien n'était plus facile, avec un peu d'adresse et d'indépendance de cœur. Elle vous a mis le marché à la main, mon cher. S'il y a un complot, elle en

est, Agir comme je dis n'eût peut-être pas été, hum !... très-chevaleresque, ni même absolument loyal, mais c'eût été bien habile, et sa conduite, à elle, est plus qu'équivoque... Enfin, l'occasion est passée, il n'y a plus à y revenir.

Et se levant brusquement et changeant de ton :

— Mais en voici assez, continua M. de Boursonne. Ce n'est pas uniquement, j'imagine, pour faire le siége en règle de mademoiselle Simone de Maillefert que le gouvernement nous paye. Il va falloir demain rattraper la journée que nous venons de perdre...

Et, coupant court aux objections de Raymond :

— Bonsoir, bonsoir, dit-il brusquement, dormez bien !...

C'était aisé à conseiller.

Seulement le vieil ingénieur avait, depuis longtemps, soufflé la bougie, que Raymond repassait encore dans son esprit les événements de cette journée, la plus décisive de sa vie.

De cette journée, anniversaire de la mort de son père, commencée par son entrevue avec la duchesse de Maillefert, terminée par la lettre de Jean Cornevin.

Et ce qui le désolait, c'était de ne pouvoir détacher sa pensée de mademoiselle Simone, de ne pouvoir, quelque effort de volonté qu'il fît, la reporter à Laurent, à cet obscur héros qui venait de lui être révélé.

— Pourvu, pensait-il, que ma démarche d'aujourd'hui ait le résultat qu'en espère et que me promet M. de Boursonne.

Sur ce point, dès qu'il entra, le lendemain, dans la petite salle du *Soleil Levant,* il fut édifié.

Maître Béru devait tout savoir, il n'y avait pas à se méprendre à son air finaud, non plus qu'aux attentions

exagérées dont il entourait Raymond, et qui étaient l'expression de ses dolentes sympathies.

En homme pour qui le pays n'a pas de mystère, il racontait que, depuis l'arrivée de madame la duchesse et de son fils, mademoiselle Simone battait le rappel des écus de tous les côtés, qu'elle demandait des avances à ses fermiers, qu'elle vendait des coupes avant le temps, qu'elle avait emprunté de l'argent chez des notaires d'Angers, enfin qu'elle se dépouillait si bien qu'il finirait par ne plus lui rester que les yeux pour pleurer.

Et jetant à Raymond un regard d'intelligence :

— Maintenant, concluait l'hôtelier du *Soleil Levant*, on conçoit que madame de Maillefert ne veuille pas que sa fille se marie, et que même, pour éloigner les prétendants, elle débite des infamies à faire dresser les cheveux sur la tête. Un mari défendrait la pauvre demoiselle....

M. de Boursonne se frottait les mains.

— Que vous avais-je dit ! soufflait-il à l'oreille de Raymond.

Mais voici que maître Béru contait bien autre chose vraiment, et qu'ignoraient cette fois Raymond et le vieil ingénieur.

Il pensait que les grands sacrifices qu'avait faits mademoiselle Simone n'étaient qu'un commencement, et qu'après avoir emprunté, elle allait sans doute vendre.

— Diable ! interrompit M. de Boursonne, vous croyez cela, vous !

Le digne hôte regarda autour de lui pour s'assurer que nul n'était aux écoutes, et d'un air mystérieux :

— On sait ce qu'on sait ! prononça-t-il.

— Sans doute, après ?...

— Eh bien, une supposition : quand vous voyez des cor-

beaux tourner au-dessus d'une oseraie, qu'est-ce que vous dites?... Vous dites : il y a là quelque chose à déchiqueter pour ces bêtes voraces. Pour lors, il tourne des gens autour les terres de mademoiselle Simone.

Au point où en étaient Raymond et M. de Boursonne, la moindre lueur pouvait leur éclairer la situation.

— Quels gens? firent-ils vivement.

— D'abord, un de ces messieurs qui sont arrivés l'autre soir au château, un gros, bien nourri, rouge, luisant, avec une chaîne d'or épaisse comme le pouce lui battant la bedaine, respirant comme s'il soufflait des pois et regardant les gens du haut en bas, comme s'il était assis sur une nue...

— M. Verdale! murmura Raymond.

— Enfin, interrogea M. de Boursonne, qu'a-t-il fait?

— Lui personnellement, rien. Mais minute : hier, sur les midi, voilà mon particulier qui arrive aux Rosiers en voiture. S'il se fût promené seul, dans le bourg, on n'y eût pas pris garde, on ne le connaît pas. Mais il avait rendez-vous au café du *Commerce* avec des gens qu'on connaît, un gaillard de la bande noire, vous savez, un marchand de biens de Saumur, une espèce d'homme d'affaires de Saint-Mathurin, et enfin, un ancien garde de mademoiselle Simone. Pour lors, ils sont allés tous ensemble chez un notaire, pas celui de mademoiselle Simone, bien entendu, et de là chez le percepteur. Un ancien huissier d'ici les a rejoints et ils sont partis...

M. de Boursonne souriait d'un sourire passablement faux.

— Parbleu!... fit-il, si vous ne savez que cela!...

— Oh! attendez. Quand je dis qu'ils sont partis, je veux dire qu'ils sont allés là où mademoiselle Simone a des

biens, et là, tant que la journée a duré, malgré la pluie et le vent, ils ont trépigné dans les terres labourées, comme des gens en train de conclure un marché, et même on a entendu le gros rouge qui disait : « Ça vaut de l'argent, mais pas tant qu'on croit... »

Là se bornaient les renseignements du digne hôtelier du *Soleil Levant*, mais ils avaient bien leur valeur.

Aussi, dès qu'il se fut retiré :

— Eh bien ! s'écria M. de Boursonne, est-ce assez clair !... Nous voilà désormais édifiés sur le but véritable du voyage de M. Verdale et de ses dignes compagnons. Madame de Maillefert a imaginé quelque nouveau moyen de s'emparer de la fortune de mademoiselle Simone, et ils viennent lui prêter main forte. Et ils se croient si sûrs du succès que déjà ils se partagent les dépouilles de la pauvre fille...

— Elle a juré que jamais sous aucun prétexte elle ne vendrait ses terres, objecta Raymond...

— Sans doute, aussi est-ce à la réduire à revenir sur son serment que doivent travailler nos honorables associés...

Évidemment, là était le danger, et Raymond et M. de Boursonne oubliaient leur travail pour chercher comment le conjurer, lorsque sur les trois heures, tout à coup, ils virent apparaître, juché sur un tilbury à roues immenses, M. Bizet de Chenehutte en personne.

Sautant précipitamment à terre il courut à Raymond, dont il se mit à serrer furieusement les mains, lui jurant que depuis le matin il le cherchait par mer et par terre, pour lui offrir ses compliments de condoléance.

Car il savait tout, déclarait-il, absolument tout, et la démarche de Raymond et le refus qui l'avait accueillie. Madame de Larchère avait parlé, et il avait appris,

comme tout le pays, la conduite abominable de la duchesse de Maillefert essayant de déshonorer sa fille.

— Mais c'est elle qui est déshonorée, ajoutait-il. La contrée toute entière est soulevée contre elle, on la couvrirait de huées si elle osait se montrer, à Saumur et à Angers toutes les portes lui seront fermées, elle n'a plus qu'à faire ses paquets...

Même le jour mémorable de son duel, Bizet n'était pas plus affairé.

— Cependant il faut que je vous quitte, messieurs, reprit-il. J'ai vingt visites encore à faire aujourd'hui. Je sème la nouvelle, je la répands, je la propage... Si je suis libre assez tôt j'irai vous demander à dîner... Au revoir.

Et avant que Raymond eût eu le temps d'articuler un mot, M. Bizet de Chenehutte était en voiture et fouettait son cheval.

— Bon jeune homme ! murmurait M. de Boursonne. Dieu est puissant. Les imbéciles même ont leur utilité ici bas. En voici un qui nous rend un service que ne nous rendrait pas un homme d'esprit. Je lui offrirai de grand cœur un verre de Bourgueil, ce soir...

Mais il n'eut pas cette dépense à faire. M. Bizet dut être retenu à Saint-Mathurin. Et ce fut le vieux jardinier de Maillefert qui, sur les neuf heures, se présenta au *Soleil Levant*, demandant M. Delorge.

Il apportait une lettre de mademoiselle Simone.

Tout ce que Raymond avait d'argent sur lui, il le mit dans la main du bonhomme ; puis d'un seul coup d'œil, il lut :

« Tout, après votre départ, s'est mieux passé que je ne
» l'espérais. Il n'a plus été question de rien. Ma mère est
» avec moi ce qu'elle était avant l'horrible scène. Quelques

» ordres que je viens de lui entendre donner me font pres-
» que croire qu'elle quittera Maillefert demain... »

Mademoiselle Simone ne se trompait pas.

Le lendemain matin, au moment où M. de Boursonne et Raymond se mettaient à table, un grand bruit les attira à la fenêtre, juste à temps pour voir passer comme l'éclair deux voitures et un fourgon...

Au même instant, maître Béru entrait dans la salle.

— En voici bien d'une autre, disait-il, madame de Maillefert et M. Philippe s'en vont avec toute leur société. Ils partent, ils sont partis... Ma foi ! bon voyage !

M. de Boursonne triomphait.

— Eh bien ! disait-il, avais-je raison !...

Et de fait, dans ce départ, si précipité qu'il ressemblait à une déroute, il était difficile de voir autre chose que le résultat de la démarche de Raymond, connue, commentée et enfin comprise.

Pourtant Raymond se défendait de se réjouir. Défiant comme tous les malheureux qu'a toujours trahis la destinée, il se demandait en quoi cet événement imprévu allait, soit en bien soit en mal, modifier la situation.

Fallait-il tirer de ce départ, cette conséquence que les dispositions de madame de Maillefert étaient changées, et qu'elle renonçait à la fortune de sa fille ?

C'eût été folie !

Il était clair que ses convoitises restaient aussi âpres, ses besoins aussi pressants, et que par conséquent l'intrigue ourdie contre mademoiselle Simone demeurait toujours aussi menaçante.

Si encore la fuite de la duchesse eût rendu à Raymond l'accès du château !...

Mais il n'en était pas ainsi. Retourner à Maillefert lui

était interdit sous peine de provoquer un nouveau revirement d'opinion, et de réhabiliter la mère aux dépens de la fille. Par les convenances désormais, plus sévèrement que par la volonté de la duchesse, il se trouvait séparé de mademoiselle Simone.

— Non, je ne la reverrai pas, se dit-il.

C'est une justice à lui rendre : il ne chercha pas positivement à la revoir. Seulement il est de ces hasards propices qui jamais ne manquent de servir les amoureux.

Mademoiselle Simone sortait beaucoup, Raymond était toute la journée dehors : dès le lendemain ils se trouvaient en présence, au détour de la route de Gennes, de l'autre côté du pont.

D'un même mouvement ils s'arrêtèrent, interdits, hésitants... Chacun au dedans de soi entendait la voix de la raison lui crier de passer outre.

Mais il est des entraînements trop forts... Ils s'abordèrent en dépit de miss Lydia Dodge, la respectable gouvernante anglaise, et leurs mains fremissantes s'effleurèrent.

Ce jour-là, Raymond sut ce qui, de l'avis de mademoiselle Simone, avait déterminé le brusque départ de madame de Maillefert.

Comme elle se présentait chez une dame de la haute noblesse tout à fait, et qui était un peu de ses parentes, cette dame s'était montrée sur le haut de l'escalier et avait crié à ses gens :

— Je n'y suis pas pour la mère de ma pauvre petite Simone.

L'outrage était sanglant, venant d'une femme qui donnait le ton dans le pays.

— Et ce qu'il y a de pis, ajoutait tristement la malheureuse jeune fille, c'est que ma mère s'en prend à vous,

monsieur Raymond, à nous, veux-je dire, de ce cruel affront. Jamais elle ne nous le pardonnera...

Mademoiselle Simone n'avait, d'ailleurs, rien surpris qui pût lui donner l'idée même la plus vague de ce qu'allait tenter la duchesse de Maillefert.

Et lorsque Raymond lui parla de l'expédition de M. Verdale et de M. de Combelaine, et des soupçons qu'il en avait conçus :

— Ce n'est pas, répondit-elle, la première fois que ma mère et mon frère amènent ici des gens à qui ils proposent d'acheter mes propriétés... Mais qu'importe ! puisque je suis résolue à ne pas vendre...

Raymond et mademoiselle Simone ne restèrent pas ensemble dix minutes, et personne ne passa sur le chemin pendant qu'ils causaient...

Eh bien ! tels sont les petits pays, et la télégraphie labiale y est si perfectionnée, que deux heures plus tard, lorsque Raymond rentra au *Soleil Levant :*

— Vous avez vu mademoiselle Simone ? lui dit M. de Boursonne.

— Oui ! répondit-il en rougissant.

— Eh bien ! c'est une folie ! déclara le vieil ingénieur.

Et après un moment de réflexion :

— Mais bast ! ajouta-t-il, je n'y vois pas grand inconvénient, nous ne sommes plus pour longtemps aux Rosiers.

C'était vrai. En dépit des événements de chaque jour, le travail de M. de Boursonne avançait.

Tous les matins, depuis une quinzaine, il annonçait qu'il allait transporter plus loin son quartier-général. Puis, tous les soirs, retenu par l'idée du chagrin de Raymond, il remettait le déménagement...

Seulement il n'y avait plus à le remettre sans de graves

inconvénients. Le terrain des études s'éloignait de plus en plus, et il fallait maintenant une heure et demie de marche pour s'y rendre.

— Donc, mon cher Delorge, disait le vieil ingénieur, je ne vous accorde plus que quatre jours de répit... Profitez de votre reste...

C'est encouragé par cette certitude d'un éloignement prochain, que Raymond osa se retrouver sur le passage de mademoiselle Simone.

Telle était alors leur situation que cette séparation n'ajoutait guère à leurs tristesses. Raymond, d'ailleurs, ne devait par s'éloigner beaucoup. Il pensait s'établir aux Ponts-de-Cé, et comptait bien chaque dimanche accourir aux Rosiers...

Ainsi, il espérait un avenir tolérable, lorsque la veille du départ des Rosiers, M. de Boursonne aperçut dans son courrier un large pli au timbre du ministère...

— Quoi de nouveau !... fit-il, en rompant l'enveloppe.

Mais au premier coup d'œil jeté sur la lettre, il pâlit légèrement.

— Par le saint nom de Dieu !...

Saisi d'une appréhension sinistre, Raymond s'était approché.

— Qu'est-ce encore ? demanda-t-il.

D'un geste rageur, le vieil ingénieur avait roulé la lettre entre ses mains.

— Il y a, répondit-il, que vous ne faites plus partie de mon service. Vous êtes nommé ingénieur ordinaire dans le département des Bouches-du-Rhône. On vous donne huit jours pour vous rendre à votre poste. Vous recevrez votre commission demain !...

Immobile de stupeur, Raymond semblait pétrifié. Il avait

accoutumé son esprit aux pires éventualités, hormis à celle-là.

— Ce n'est pas possible ! bégayait-il, jamais semblable mesure n'a été prise. A-t-on à se plaindre de moi ? En quoi ai-je démérité ?...

Imperceptiblement M. de Boursonne haussait les épaules.

— Je suis votre chef de service, mon cher Delorge, dit il, et je vous ai toujours montré les notes que j'adressais à l'administration ; par conséquent...

Au premier étourdissement de Raymond, la colère succédait.

— Par conséquent, reprit-il, je suis victime d'une mesure exceptionnelle...

— Madame de Maumussy vous avait prévenu.

— C'est vrai. J'ai des ennemis, ils sont puissants, et à se faire l'exécuteur de leurs hautes œuvres, on gagne de l'avancement, des places, de l'argent, des croix... Mais nous ne sommes plus en 1852, nous sommes en 1869, la presse a reconquis le droit de parler, je puis écrire aux journaux, dénoncer l'abominable combinaison dont je suis victime...

D'un geste, M. de Boursonne l'arrêta.

— J'en suis fâché, dit-il, mais cette satisfaction même vous est enlevée. On vous déplace brutalement, c'est vrai ; contre tous les usages, c'est indiscutable, seulement... relisez la lettre, voyez le poste qui vous est assigné, et vous reconnaîtrez qu'on vous donne de l'avancement...

C'était parfaitement exact. Les précautions étaient prises.

— A ce point, continua le vieil ingénieur, que je me demande si l'administration, que vous accusez, n'est pas

parfaitement innocente. Croyez-vous donc qu'on est allé dire brutalement à notre directeur :

« — Voilà un garçon qui nous gêne beaucoup en Mai-
» ne-et-Loire, rendez-nous le service de l'envoyer au diable,
» dans les Bouches-du-Rhône, par exemple ! » Non ! Vos adversaires ne sont, parbleu ! pas si naïfs. Il auront dit, bien plus vraisemblablement : « — Voici un charmant
» jeune homme, auquel nous nous intéressons vivement,
» et nous vous serions infiniment obligés de lui donner un
» emploi dans le Midi, où il a des intérêts. » De telle sorte que, si l'administration a fait un passe-droit, c'est, suppo-se-t-elle, à votre bénéfice, et non pas à votre détriment.

D'un formidable coup de poing, Raymond ébranla la table.

— C'est-à-dire, s'écria-t-il, que moi, le fils du général Delorge, je semblerais avoir sollicité les faveurs de l'empire !... C'est-à-dire que je serais à jamais deshonoré !... Mais cela ne sera pas. Les misérables qui s'acharnent à ma perte n'ont pas tout prévu. Je puis donner ma démission... Je la donnerai. Oui, c'est résolu, et désormais irrévocable, je ne fais plus partie de l'administration des Ponts et Chaussées...

Plus attristé certainement que surpris, M. de Boursonne considérait Raymond qui déjà s'était assis devant le bureau et se préparait à écrire.

— Réfléchissez, mon cher Delorge, lui dit-il doucement.

— A quoi bon !...

— Votre démission envoyée, que ferez-vous, de quoi vivrez-vous ?...

— Je l'ignore.

— Prenez garde ! Un homme de cœur doit avoir une situation à offrir à la femme qu'il aime...

— Oh !... je trouverai toujours à me caser !...

Déjà il avait commencé à rédiger sa démission, le vieil ingénieur l'arrêta.

— Et votre mère !... prononça-t-il.

Raymond pâlit, mais sans poser la plume :

— Pauvre femme, murmura-t-il, si elle savait !... Mais je ne m'appartiens plus, les événements m'emportent, il faut que ma destinée s'accomplisse !...

Il fallait être M. de Boursonne pour insister encore.

— Alors, vous resterez aux Rosiers ? ajouta-t-il.

— Oui.

— Que pensera-t-on, dans le pays, quand on vous verra abandonner votre situation pour demeurer près de mademoiselle de Maillefert ? Croyez-vous que sa réputation n'en souffrira pas ? A votre place, avant de rien décider, je prendrais son avis...

Mais Raymond en avait assez des angoisses où il se débattait, des indécisions perpétuelles, des énervantes alternatives de crainte et d'espoir.

— A quoi bon consulter mademoiselle Simone ! répondit-il. Peut-elle me conseiller de briser ma carrière ? Peut-elle, en me conseillant de rester, me sacrifier toutes ses pudeurs de jeune fille !... Elle me demanderait de céder, cette fois encore, de l'abandonner, de partir... et je ne le veux pas.

Et d'une main ferme, il signa la démission qu'il venait de libeller, une de ces démissions sur lesquelles il n'y a pas à revenir.

— Qui eût cru, pourtant, mon cher Delorge, disait le vieil ingénieur, que j'achèverais sans vous ces études qui seront l'œuvre capitale et l'honneur de ma vie ?...

La soirée qu'ils passèrent ensemble, et qui devait être la dernière, ne fut cependant pas trop triste, chacun d'eux

mettant son amour-propre à faire parade d'un stoïcisme bien loin de son cœur.

Mais le lendemain matin, à la gare, le moment de la séparation venu, il n'était plus question de stoïcisme.

C'est les larmes aux yeux, que le vieil ingénieur embrassait son « jeune ami. »

— Ah ça ! lui disait-il, j'espère bien que vous viendrez me rendre visite. Allons, adieu, et bon courage ! Et pas de folies, morbleu ! Et si je puis vous être bon à quelque chose, un mot, et j'accours...

Le train était déjà hors vue, que Raymond demeurait encore sur le quai, immobile, regardant d'un œil morne les derniers tourbillons de fumée rouler en spirales, s'éparpiller et se dissoudre.

Mais deux coups légèrement frappés sur son épaule ne tardèrent pas à l'arracher à ses sombres méditations.

C'était maître Béru qui se permettait cette familiarité, maître Béru qui avait tenu à mettre M. de Boursonne en wagon, et qui maintenant disait à Raymond :

— Rentrons-nous ?

— Rentrons...

Ce n'est pas sans intention que l'hôtelier du *Soleil Levant* avait tenu à escorter Raymond. Aussi, après avoir célébré les mérites de M. de Boursonne, après avoir loué Dieu de lui conserver au moins un de ses hôtes :

— Mais est-il vrai, interrogea-t-il, que monsieur ne soit plus ingénieur ?

Tressaillant, Raymond s'arrêta.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-il.

— C'est que... répondit maître Béru embarrassé, c'est que, hier, j'ai entendu les piqueurs dire comme cela que monsieur a donné sa démission... on en parle dans le

bourg... et je me disais, à part moi, que ce doit être une plaisanterie.

Fallait-il nier la vérité ? nier un fait qui serait reconnu exact vingt-quatre heures plus tard ? à quoi bon !...

— Ce n'est pas une plaisanterie, répondit Raymond.

— Ah ! fit maître Béru, ah ! ah !...

Puis clignant de l'œil d'un air finaud :

— Je comprends, dit-il.

Maître Béru donnait là à Raymond la notion exacte de ce qu'on allait penser de son séjour dans le pays. De même que l'hôtelier du *Soleil Levant*, un millier de braves gens allaient se dire : « Je comprends. »

Et c'est un terrible public, que celui d'une petite ville quand il croit comprendre, quand il croit avoir trouvé pâture pour sa curiosité.

— C'est maintenant qu'il me faut consulter mademoiselle Simone, pensa Raymond...

C'était sur la route de Trèves qu'il l'avait rencontrée la dernière fois, tout en haut de la côte, à un endroit où le chemin longe le parc de Maillefert, non loin des ruines de l'ancien château...

C'est là qu'il alla se poster...

Depuis deux jours le temps s'était remis au beau. Le ciel était clair et il gelait. Le blanc soleil de décembre faisait scintiller la glace dans les ornières et suspendait comme des girandoles aux branches chargées de givre.

Le visage cinglé par la bise âpre et toute chargée de poussière, Raymond n'avait pas tardé à franchir le fossé de la grande route et s'était abrité derrière un gros chêne.

De cette place, son regard embrassait un des plus beaux paysages de la Loire, un paysage dont une large portion appartenait à mademoiselle de Maillefert.

C'était à elle, ces immenses prairies, tout au fond de l'horizon, à elle ces plantureuses métairies vers la Ménitrée, à elle encore ces grands bois et toutes ces vignes suspendues aux coteaux.

Et il songeait tristement que c'était cette fortune immense et si ardemment convoitée qui faisait le malheur de Mademoiselle de Maillefert et élevait entre elle et lui une infranchissable barrière.

Ah! que n'était-elle pauvre, comme ces paysannes au visage bleui par le froid, qui passaient, revenant du marché de Trèves, portant leur panier appuyé à la hanche et faisant claquer leurs galoches sur la terre durcie.

— Alors, pensait Raymond, on ne la disputerait pas à mon amour...

Le temps passait, néanmoins, et il commençait à s'inquiéter, quand, tout en bas de la côte, il aperçut deux femmes qui s'avançaient rapidement.

Elles étaient fort loin encore... n'importe!

Il reconnut, il devina plutôt mademoiselle Simone, enveloppée d'un manteau de drap brun à collet, et miss Lydia Dodge, la gouvernante anglaise, toute empaquetée de châles et de pelisses, les mains plongées jusqu'au coude dans un manchon.

— Enfin!... murmura-t-il.

Mais presque aussitôt une crainte terrible le saisit, qui jusqu'à ce moment ne s'était pas présentée à son esprit.

Si mademoiselle de Maillefert allait s'étonner de son audace, repousser dédaigneusement cette protection dont il prétendait l'entourer et lui commander de quitter les Rosiers!...

— Comment prévenir ce malheur? se disait-il...

Et cependant mademoiselle Simone et miss Lydia avan-

çaient, elles approchaient, quelques pas encore, et elles allaient dépasser Raymond...

Il se décida à sauter sur la route.

— Ah ! mon Dieu !... s'écria la gouvernante épouvantée, car elle ne reconnaissait pas cet homme, qui se dressait ainsi soudainement comme une apparition.

Mademoiselle de Maillefert le reconnut bien, elle !

Vivement elle marcha sur lui, et, sans lui laisser le temps d'articuler une syllabe, d'une voix altérée :

— Vous avez laissé le baron de Boursonne partir seul, dit-elle, vous avez donné votre démission !...

— Oui.

Jamais mademoiselle Simone et Raymond ne s'étaient rencontrés sans que miss Lydia Dodge protestât, comme c'était son office de gouvernante, contre ce qui lui semblait la plus choquante des inconvenances.

Cette fois, mademoiselle de Maillefert l'arrêta au premier mot.

— Oh !... grâce, Lydia !

Et s'adressant à Raymond :

— Je croyais, dit-elle, que votre position était votre seule fortune...

— Ce n'est que trop vrai.

Elle rougit extrêmement, et regardant Raymond d'un air singulier, comme si tout à coup quelque soupçon étrange eût tressailli en elle :

— Mais alors, fit-elle, qu'allez-vous devenir ?...

A son tour, Raymond était devenu pourpre.

Il frémissait à cette pensée que Mademoiselle de Maillefert put le croire capable, lui aussi d'un honteux calcul.

— Si modestes que soient mes ressources, répondit-il, elles peuvent me suffire pour le présent, et avant qu'elles

ne soient épuisées, la destinée se lassera peut-être. L'avenir n'a rien qui doive m'inquiéter. Le jour où il le faudra, je retrouverai sans peine l'équivalent de ce que je perds.

Déjà le soupçon de la jeune fille s'était évanoui, cela se voyait à l'éclat de ses beaux yeux.

— Mais moi, dit-elle, je ne saurais accepter un tel sacrifice...

Cette phrase, c'était la récompense de la décision de Raymond.

— Ah !... que parlez-vous de sacrifice ! s'écria-t-il... Il n'y a d'ailleurs plus à revenir sur ce qui est fait...

— Et c'est pour moi !... pour moi !...

— Il n'y avait pas à hésiter. Nos ennemis voulaient m'éloigner, rester était donc mon devoir...

Cependant, miss Lydia Dodge grelottait sous ses fourrures, et son nez se détachait de plus en plus rouge sur sa large face blême.

— Au moins marchons, dit-elle.

— Soit, fit mademoiselle Simone.

Et tout en marchant :

— Ainsi, dit-elle à Raymond, vous comptez rester aux Rosiers !...

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas de projet arrêté, répondit-il avec un tremblement dans la voix. Je suis venu vous consulter. Disposez de moi. Votre volonté sera la mienne. Si vous l'ordonnez, je m'éloignerai sans murmure. Mon séjour aux Rosiers peut être mal interprété...

— Il le sera, n'en doutez pas, soupira miss Lydia.

Mademoiselle Simone l'arrêta court.

— Hélas ! fit-elle, avec la plus douloureuse expression, n'en est-ce pas fait déjà de ma réputation de jeune fille !...

La fleur de l'honneur touchée par la calomnie est flétrie à jamais...

Et brusquement, comme si elle se fût défiée de son émotion :

— Mais une détermination si grave ne saurait être prise sans réflexion, dit-elle... Je réfléchirai... A demain, monsieur Raymond, à la même heure, ici...

Et prenant le bras de miss Lydia Dodge, elle l'entraîna à travers bois dans la direction du château.

— Pourvu, mon Dieu ! quelle ne me chasse pas ! murmurait Raymond.

La veille encore, avant d'avoir reçu l'avis de son changement, il se résignait sans trop de peine à suivre M. de Boursonne à son nouveau quartier-général, près des Ponts-de-Cé...

Aujourd'hui, s'éloigner, ne fût-ce que d'une lieue, perdre de vue les girouettes du château de Maillefert, révoltait tout son être, comme la perspective d'un supplice pire que la mort...

C'est dire que le lendemain, bien avant le moment fixé, il arpentait d'un pied fiévreux la route de Trèves, inventant mille plans, les remuant dans sa tête, les adoptant et les rejetant tour à tour...

Deux heures enfin sonnèrent à l'église de Trèves...

Mademoiselle Simone parut, accompagnée, comme la veille, de miss Lydia Dodge.

En trois bonds Raymond fut près d'elle, et haletant d'anxiété, comme s'il eût attendu un arrêt de vie ou de mort :

— Eh bien ! demanda-t-il.

Doucement, mademoiselle de Maillefert remua la tête, et avec un triste sourire :

— Je ne suis pas plus avancée qu'hier, répondit-elle. Je

ne me reconnais plus, je ne suis plus moi. Je me trouble, je faiblis, j'hésite, je ne sais pas prendre une résolution...

— Ah ! c'est que je ne dois pas m'éloigner, s'écria Raymond.

— Par instants, poursuivait la jeune fille, de sa voix de cristal, j'ai presque peur... je frissonne sans savoir pourquoi. Et cependant, pour le moment au moins, je n'ai rien à redouter. Ma mère a emporté une somme très-considérable, et tant qu'elle n'aura besoin de rien, je puis être tranquille... Elle n'est pas méchante, ma mère, Philippe non plus n'est pas méchant... Ce n'est pas leur cœur qui est mauvais, c'est leur pauvre tête qui est folle...

Raymond s'étonnait de tant d'indulgence, ne comprenant pas que c'était pour elle-même autant que pour lui que mademoiselle Simone plaidait ainsi les circonstances atténuantes.

— Hélas ! dit-il, ce n'est ni madame de Maillefert ni M. Philippe que je crains... C'est de M. de Maumussy que je me défie, de M. de Combelaine et de M. Verdale. Que sont-ils venus faire ici ?...

Il hésita une seconde, rougit légèrement et ajouta :

— C'est encore madame de Maumussy qui m'effraie... Plusieurs fois j'ai lu dans ses yeux et vu monter à ses lèvres, comme l'aveu de quelque abominable trahison... Un complot s'ourdit contre vous, et sûrement elle en est la complice...

Le calme de mademoiselle Simone ne se démentait pas.

— Que voulez-vous qu'on tente contre moi ? fit-elle.

Et après une minute de réflexion :

— Cependant, ajouta-t-elle, si réellement vous le croyez utile... restez.

Mais miss Lydia Dodge avait réfléchi, elle aussi, et coupant court aux actions de grâce de Raymond :

— Peut-être, commença-t-elle, est-il un moyen de tout concilier. Un peu de prudence ne gâte jamais rien. M. Delorge pourrait s'éloigner en apparence, et rester en réalité. Il s'établirait dans quelque ferme des environs, sous un nom supposé, et le soir, couvert de vêtements d'emprunt...

Un flot de pourpre inondait le beau visage de mademoiselle Simone.

— Nous cacher, interrompit-elle, ruser, mentir... jamais ! Ce n'est pas par la fourberie qu'on sort d'une situation fausse. De ce qui est un malheur, ne faisons pas une honte. Si Raymond doit rester, que ce soit ouvertement et en avouant hautement que c'est pour moi qu'il reste. Ma réputation en souffrira, mais moins que de cachotteries indignes. Et c'est à Raymond seul que je dois compte de ma réputation, car si je ne suis pas sa femme, je ne me marierai jamais.

Personne jamais ne se vit si interdit que le fut miss Lydia Dodge de la soudaine véhémence de mademoiselle de Maillefert.

Cette façon d'envisager la situation déroutait absolument ce qu'elle appelait fastueusement ses idées.

C'est qu'avec sa tournure exotique, son grand corps osseux, ses lèvres pincées sur de longues dents jaunes, son teint blême, son nez rouge et ses yeux ronds, cette brave et honnête gouvernante anglaise possédait, pour son malheur, une âme sensible et la plus romanesque des imaginations.

Septième fille d'un pauvre ministre protestant des environs de Londres, aussi disgraciée par la fortune que par la nature, miss Lydia n'en avait pas moins passé sa jeu-

nesse à attendre, — comme les princesses des contes de fées — le héros jeune et beau qui devait réaliser ses rêves.

Il ne s'était pas présenté, ce héros.

Mais la misère était venue.

Le ministre étant mort, sa nombreuse famille avait été réduite à se disperser pour chercher sa vie, et force avait été à miss Lydia d'accepter une place de gouvernante.

Ah! le coup lui avait été rude, et ce n'est pas sans d'horribles déchirements qu'elle avait descendu tout au fond de son âme, comme en un sépulcre inviolable, ses riantes illusions.

Depuis, bien des années s'étaient écoulées fécondes en déceptions. Elle s'était, à la longue, résignée aux tristesses du célibat. Mais en dépit de tout, sous l'enveloppe glacée et roide de la gouvernante anglaise, battait toujours le cœur ardent de la fille du ministre.

Cette vie de poétiques amours qu'elle n'avait pu vivre en réalité, miss Lydia n'avait jamais cessé de la poursuivre en songe.

Le soir venu, lorsqu'elle avait regagné sa chambrette et tiré ses verroux, elle se dédommageait des platitudes et des écœurements de sa besogne d'institutrice, en se précipitant dans une existence nouvelle, la sienne, chimérique et splendide.

Alors, avec une âpre avidité, elle dévorait pêle-mêle tout ce qu'elle avait pu se procurer de romans, se passionnant pour les héros respectueux et tendres, pleurant de vraies larmes avec les héroïnes innocentes et persécutées, s'émouvant d'amours imaginaires et d'émotions frelatées.

De ces lectures nocturnes, elle avait retiré, croyait-elle sincèrement, une connaissance parfaite du monde, la science de la vie, l'expérience des passions, et surtout

cette fécondité d'expédients qui ouvre des issues aux situations les plus désespérées...

Dans de telles conditions, et lorsqu'elle se considérait comme une victime des exigences sociales, comment ne se serait-elle pas intéressée à l'amour de Raymond et de mademoiselle Simone?

Elle leur avait toujours présenté quantité d'observations convenables, parce que c'était son devoir de gouvernante, mais au fond du cœur elle était leur complice dévouée, estimant même qu'ils étaient un peu bien naïfs, et qu'à leur place elle n'eût pas été embarrassée d'imaginer quelque solution comme en trouvaient toujours ses auteurs favoris pour arranger toutes choses au gré de tout le monde.

Le pis, c'est que Raymond était absolument de l'avis de mademoiselle de Maillefert.

— On ne doit se cacher que de ce dont on rougit, déclara-t-il. Dissimuler notre amour serait le déshonorer.

— Et d'ailleurs, ajouta mademoiselle Simone, tout ceci ne saurait se prolonger... Nous réfléchirons, nous verrons... Dieu m'inspirera... Je trouverai peut-être un moyen de fléchir ma mère, de concilier ses volontés et mes devoirs...

Le jour baissait, cependant...

Pressés par miss Lydia, mademoiselle Simone et Raymond se séparèrent, mais non sans s'être promis de se retrouver à la même heure et au même endroit.

Et en effet, les jours suivants, quantité de gens les aperçurent, marchant à pas lents, le long de la route de Trèves.

Dame!... cela parut drôle, selon l'expression de M. Bizet

de Chenehutte, et quelques personnes déclarèrent que c'était par trop d'effronterie, que de s'afficher ainsi.

— On se cache, que diable! disaient les austères de l'hypocrisie.

D'autres disaient, et cela surtout dans la société qui avait été celle de la duchesse de Maillefert :

— Ce jeune monsieur Delorge est aussi par trop bon enfant ! C'est moi qui, à sa place, aurais tôt fait d'enlever la jeune personne...

Tous ces propos, et bien d'autres encore, étaient fidèlement rapportés à Raymond par M. Bizet de Chenehutte, lequel, bon gré mal gré, s'était constitué son agent volontaire et son avocat, et courait le pays pour recueillir les on-dit et former, à ce qu'il prétendait, l'opinion publique.

Mademoiselle de Maillefert et Raymond se souciaient bien de cette opinion, vraiment !...

Étourdis de ce répit soudain que leur accordait la destinée, ils se hâtaient d'en profiter, oubliant, pour se concentrer dans le calme de l'heure présente, les orages du passé et les nuages de l'avenir.

Insensiblement, ils en étaient déjà, au bout d'une semaine, à enfreindre les règles qu'ils s'étaient imposées.

Tout d'abord, ils se lassèrent de se promener sur ce grand chemin de Trèves, en butte à l'indiscrète curiosité des passants.

Un jour que mademoiselle Simone avait à faire une course pressée, Raymond lui avait offert son bras, elle l'avait accepté et ils s'en étaient allés, suivis de miss Lydia, jusqu'à Saint-Maur, tantôt par la traverse qui suit les coteaux, tantôt le long du sentier qui côtoie la Loire...

Mais le lendemain, le temps était devenu si mauvais, que rester dehors n'était pas possible.

Et Raymond eut l'idée d'aller demander un abri aux ruines du vieux manoir de Maillefert.

— Autant vaudrait recevoir M. Delorge au château neuf, objectait miss Lydia.

Mieux eût valu même. Seulement, seulement, ce n'était pas l'avis de Raymond ni de mademoiselle Simone.

Si bien que la pluie persistant, ils s'accoutumèrent à passer leurs après-midi dans les ruines.

Il s'y trouvait, au rez-de-chaussée, une immense salle voûtée, où on avait accumulé toutes sortes de débris, chapiteaux de colonnes et pierres sculptées, et c'est là qu'ils se réfugiaient.

Une fois, mademoiselle Simone ayant eu les pieds mouillés, Raymond se mit en quête et réunit assez de bois sec pour allumer un grand feu clair dans l'immense cheminée.

— Ah ! que cette bonne flambée me réjouit ! s'était écriée la jeune fille. Que n'en avons-nous toujours une semblable !

Pour Raymond c'était un ordre.

Quand mademoiselle de Maillefert arriva le lendemain, il y avait un grand brasier dans l'âtre : il en fut de même les jours suivants.

— Le malheur nous oublierait-il donc ! se disaient-ils quelquefois.

Raymond ne recevait pas de lettres de Paris. Il n'ouvrait plus un journal.

Il entendait bien dire que les affaires allaient mal, que l'Empire hésitait entre un ministère libéral et un nouveau coup d'Etat... Mais que lui importait ?

Ce qui l'occupait, c'était le projet qu'il avait formé de décider mademoiselle Simone à acheter le consentement de sa mère en lui abandonnant une portion de sa fortune.

Elle s'était d'abord révoltée lorsqu'il lui en avait parlé. Mais peu à peu il lui avait exposé un plan, grâce auquel il se faisait fort de reconstituer le capital sacrifié en moins de temps que n'en mettraient à le dévorer la duchesse et son fils.

Et elle se laissait aller à discuter, tant, aux charmes nouveaux de cette douce existence, se détrempait sa volonté si ferme...

Ainsi, vers la fin de décembre, par une froide journée, ils étaient assis près du foyer, causant à voix basse, pendant que miss Lydia lisait, lorsque tout à coup un grand bruit se fit de pierres qui s'éboulaient, et des pas précipités retentirent dans les ruines.

— Qu'est cela ? s'écria Raymond en se dressant d'un bond.

Mais avant qu'il eût le temps de s'élancer dehors, M. Bizet de Chenehutte, pâle, effaré, sans haleine, apparut.

— Ah !... c'est ce que je ne saurais souffrir ! prononça durement Raymond, pensant que la curiosité amenait M. Bizet.

Alors lui :

— M. Philippe !... dit-il. Prenez garde. Il est arrivé il y a une heure... je l'ai épié... il vient, il me suit...

Mademoiselle Simone s'était levée.

— Mon frère !... balbutia-t-elle.

— Moi-même !... répondit une voix railleuse. Et M. Philippe se montra, toujours le même, pâle, exténué, ricanant.

C'est le lorgnon à l'œil, qu'il toisait tour à tour les acteurs de cette scène étrange, miss Lydia affaissée sur un fût de colonne, mademoiselle Simone appuyée contre l'immense cheminée, M. Bizet qu'agitait un frisson nerveux, et enfin Raymond, debout, la tête rejetée en arrière, le défi dans les yeux et la menace aux lèvres...

— Singulier endroit pour donner des rendez-vous, ricana-t-il, quand on possède un des plus beaux châteaux de l'Anjou !...

Puis, s'adressant à mademoiselle Simone :

— Car nous donnons des rendez-vous, chère sœur, ajouta-t-il. Nous, sans pitié pour les fautes des autres, nous avons aussi nos petites faiblesses...

— Ah ! pas un mot de plus ! interrompit Raymond d'un accent terrible.

Machinalement, le jeune duc recula.

— Un duel !... fit-il.

D'un geste rapide, Raymond venait de ramasser une lourde branche de chêne.

— Non, pas un duel, dit-il d'une voix sourde. Personne jamais, moi présent, ne manquera au respect dû à mademoiselle de Maillefert.

M. Philippe comprit. Ivre de douleur et de colère, Raymond était homme, à la moindre offense, à le tuer comme un chien.

— Vous vous méprenez, mon cher Delorge, dit-il. Ma sœur est en âge de savoir ce qu'elle fait, et j'ai trop besoin d'indulgence pour avoir le droit de me montrer sévère... Si je vous ai troublés, c'est que j'arrive de Paris pour parler à Simone, à l'instant même, d'une affaire qui intéresse l'honneur de notre maison, et qu'on m'a dit que je la trouverais ici...

A coup sûr quelque chose d'extraordinaire se passait... son attitude, son air, ses paroles conciliantes, tout le prouvait.

— Voulez-vous rentrer au château, Simone, ajouta-t-il, et m'accorder un moment d'entretien?...

La jeune fille, sans mot dire, s'avança...

— Mademoiselle !... supplia Raymond.

Il la suivait, M. Philippe l'arrêta.

— Permettez !... dit-il. Vous n'êtes pas encore de la famille, et nous avons du linge sale à laver...

Et il entraîna mademoiselle Simone, suivi de miss Lydia qui trébuchait à chaque pas.

— Voilà un événement ! répétait M. Bizet, qui avait enfin repris haleine...

Puis vivement :

— Il est clair, mon cher Delorge, continua-t-il, que M. Philippe avait des mouchards à vos trousses. Il est venu ici tout droit, sans parler à personne. Malheureusement, je n'ai pas pu le devancer assez...

Mais Raymond ne l'écoutait pas.

— Qu'est-il venu faire ici ?... Quel dessein sinistre l'amène ? quelle intrigue abominable ? Que veulent-ils encore de cette malheureuse !...

Il perdait la tête et M. Bizet eut toutes les peines du monde à le ramener aux Rosiers...

Ce n'était pas un méchant garçon que M. Bizet. Ayant déclaré qu'il était incapable d'abandonner un ami malheureux, il s'était installé près de Raymond, dans sa chambre du *Soleil Levant*, lorsque tout à coup il poussa un cri.

Il venait de voir passer M. Philippe dans une voiture qui gagnait la gare au grand trot.

Arrivé par l'express de midi, il repartait par le train de quatre heures...

— Je vais donc savoir ce qui s'est passé ! s'écria Raymond.

Et sans rien vouloir entendre, il s'élança comme un fou vers Maillefert...

Les portes étaient grandes ouvertes ; il entra. Mais il

eut beau appeler, personne ne lui répondit. La peur le gagnait ; il monta...

Dans le petit salon bleu, éclairé par une seule bougie, mademoiselle Simone gisait sur un fauteuil, si pâle, si effroyablement changée, qu'il la crut morte.

Elle vivait, mais toute pensée semblait éteinte en elle, c'est d'un œil hagard qu'elle le regardait, et à ses ardentes questions, elle ne répondait rien, sinon :

— Par pitié ! éloignez-vous, laissez-moi ! Demain, à demain !...

C'est la mort dans l'âme qu'il se retira. Jamais ses angoisses n'avaient eu cette épouvantable intensité.

Cependant le lendemain à midi il était encore sans nouvelles, et il allait remonter à Maillefert, lorsque maître Béru lui apporta une lettre.

Le cœur serré d'un horrible pressentiment, il rompit le cachet, et lut :

« Quand vous parviendront ces lignes, j'aurai pour toujours quitté Maillefert. L'honneur même est perdu. Si vous m'aimez, au nom de notre amour, ne cherchez jamais à me revoir. Je suis la plus malheureuse des créatures. Adieu, ô mon unique ami, adieu !... »

Raymond chancelait comme sous un coup de massue.

— Insensés, murmurait-il, tandis que nous nous endormions, les autres veillaient, eux !...

Puis, tout à coup, et avec un effrayant éclat de colère :

— Voilà donc, s'écria-t-il, ce que complotaient Maumussy et Combelaine... Simone ! ils m'ont volé Simone !... Ah ! les misérables ! C'est Dieu qui me punit d'avoir oublié que j'avais mon père à venger...

Le soir même, Raymond Delorge partait pour Paris.

CINQUIÈME PARTIE

LA COURSE AUX MILLIONS

I

C'est le 29 décembre 1869, un mercredi, que Raymond Delorge arriva à Paris...

Ce qu'il y venait faire, quelles étaient ses espérances positives, il eût été bien embarrassé de le dire. Mademoiselle Simone de Maillefert y avait été attirée, Dieu sait par quels moyens, et il accourait, prêt à tout...

Mais le voyage, un voyage de dix heures, seul, dans un coupé, lui avait été comme une douche, et s'il n'avait pas recouvré sa liberté d'esprit, au moins avait-il repris une sorte de sang-froid relatif

Neuf heures sonnaient, lorsqu'il frappa à la porte de sa mère, rue Blanche.

— Eh! mille tonnerres! c'est monsieur Raymond! s'écria le vieux Krauss qui était venu lui ouvrir.

Car le fidèle troupier était toujours au service de madame Delorge, et les années semblaient n'avoir pas eu de prise sur son maigre corps musclé d'acier.

— Mon frère!... fit presque aussitôt une voix jeune et fraiche.

Et mademoiselle Pauline Delorge vint se jeter au cou de Raymond.

C'était, à vingt ans qu'elle allait avoir, une grande et belle jeune fille, aux cheveux châtains, aux yeux spirituels, à la bouche toujours souriante.

Après avoir fait sonner une douzaine de bons gros baisers sur les joues pâlies de son frère :

— Ah! tu tombes joliment bien, lui disait-elle, M. Ducoudray vient justement de nous envoyer des huîtres qu'il a reçues de Marennes...

Elle fut interrompue par madame Delorge, qui ayant reconnu la voix de son fils, se hâtait d'accourir.

— Que je suis heureuse de te revoir, mon Raymond, répétait-elle toute émue...

Et après l'avoir embrassé, elle l'attirait dans le salon, pour mieux le considérer au grand jour...

Tel Raymond l'avait quitté, ce petit salon, tel il le revoyait. Le portrait du général Delorge occupait toujours le grand panneau en face de la cheminée. Et en travers de la toile, gardant encore la trace des scellés du commissaire de police de Passy, pendait toujours l'épée que le général portait le jour de sa mort.

— Ainsi, reprit madame Delorge lorsqu'elle eut fait

asseoir son fils près d'elle, bien près, ainsi tu as eu cette bonne pensée de venir passer les fêtes du premier de l'an avec ta mère et ta sœur...

— Ah ! quel bonheur ! s'écria mademoiselle Pauline.

Raymond se leva. Cet accueil, cette joie le gênaient.

— Je viens pour longtemps sans doute, répondit-il. J'ai donné ma démission...

Ce fut au tour de madame Delorge de se dresser.

— Ta démission, interrompit-elle ; pourquoi ?...

Raymond hésita. L'influence de sa réponse sur l'avenir devait être énorme, il le sentait. Pourquoi ne pas tout dire ? Une mère est-elle donc si terrible ! Mais le courage lui manqua. Il recula devant le chagrin qu'il causerait, il eut peur des larmes encore plus que des reproches.

— Je n'ai pas cru, répondit-il, devoir me soumettre à une mesure exceptionnellement injuste de l'administration...

L'œil de madame Delorge s'enflamma.

— Cela devait arriver, prononça-t-elle d'une voix sourde, je l'attendais. Souvent je m'étais étonnée de voir les assassins de ton père te laisser suivre paisiblement ta route, tandis qu'ils brisaient la carrière de Léon et qu'ils faisaient déporter Jean Cornevin...

Tout bas, Raymond se félicitait de cette facilité de sa mère à admettre, sans explication, sa parole. Facilité bien explicable d'ailleurs. Il était clair que sa démission donnée dans les conditions qu'il disait, devait flatter cette haine qui était la vie même de madame Delorge.

— Mais les misérables se sont lassés de nous laisser en repos, poursuivit-elle. Ils ne veulent pas que nous les oubliions !

Et étendant la main vers le portrait de son mari :

— Comme si nous pouvions oublier !... ajouta-t-elle.

Certes, Raymond haïssait d'une haine mortelle les lâches meurtriers de son père, et pour les punir d'un châtiment proportionné au crime, il eût avec bonheur versé tout son sang. Mais en M. de Maumussy et M. de Combelaine, il exécrait plus encore peut-être les infâmes qui s'étaient faits les complices de la duchesse de Maillefert pour lui enlever mademoiselle Simone.

— Oh! non, je n'oublie pas, fit-il avec une indicible expression de rage, et il faudra bien que les misérables expient tout ce que j'ai souffert.

Jamais encore madame Delorge n'avait entendu à son fils cet accent terrible. Elle en tressaillit de joie, et lui prenant la main :

— Bien ! mon fils, prononça-t-elle, très-bien !... Parfois, te croyant insoucieux et léger, préoccupé, à ce qu'il me semblait, d'intérêts étrangers, j'avais, je te l'avoue, douté, non de ton énergie, mais de ta ténacité, et j'avais tremblé de te voir détourner ta pensée de ce qui doit être le but unique de ta vie. Je m'étais trompée, et je t'en demande pardon.

Raymond baissait la tête.

La honte le prenait, de voir sa mère si aisément dupe, et de s'entendre prodiguer des éloges dont jamais, certes, il n'avait été moins digne.

— Te voilà libre, poursuivait la noble femme, eh bien ! tant mieux. C'est au bon moment qu'on te rend la liberté de tes actes. Tu verras Me Roberjot aujourd'hui, et par lui mieux que par moi tu apprendras que l'heure va sonner bientôt de la revanche que nous attendons depuis tant d'années...

Elle s'interrompit.

La porte du salon venait de s'ouvrir, et M. Ducoudray apparaissait sur le seuil, venant partager avec madame Delorge les huîtres qu'il lui avait envoyées la veille.

Le digne bourgeois n'était pas bien éloigné de ses quatre-vingts ans, mais à le voir droit comme un I, ingambe, l'œil vif et la bouche bien meublée encore, jamais on ne lui eût donné son âge.

Moralement, il restait ce qu'il était en 1852, le bourgeois de Paris par excellence, goguenard et frondeur, sceptique superlativement et crédule encore plus, aventureux et poltron, toujours prêt à dégainer pour une révolution, quitte à se cacher dans sa cave une fois la révolution venue.

— Par ma foi !... voici notre ingénieur, s'écria-t-il gaiement en apercevant Raymond.

Et après lui avoir serré et secoué la main vigoureusement, de toutes ses forces, pour montrer qu'il avait encore du nerf, bien vite il se mit à raconter toutes les courses qu'il avait faites, depuis sept heures qu'il était levé.

Krauss vint annoncer que le déjeuner était servi. On se mit à table. Mais rien n'était capable d'arrêter le bonhomme, lorsqu'il était parti.

Tel qu'on le voyait, il arrivait des Champs-Élysées, et en passant, il était entré chez madame Cornevin où il avait admiré un trousseau véritablement royal qu'elle achevait pour la fille d'un de ces grands seigneurs russes dont les fabuleuses richesses font pâlir les trésors des *Mille et une Nuits*.

Selon le digne bourgeois, madame Cornevin gagnerait au moins une douzaine de mille francs sur ce seul trousseau.

Et il partait de là pour célébrer cette femme si labo-

rieuse et si méritante, et pour chiffrer sa fortune, qu'il connaissait mieux que personne, déclarait-il, puisqu'il en était comme l'administrateur général.

Ayant prospéré, elle n'en était du reste pas plus fière. Riche, elle restait toujours l'économe ménagère de la rue Marcadet, ne se permettant d'autre distraction qu'une promenade le dimanche, avec madame Delorge, et le modeste dîner de famille qui suivait cette promenade.

Dans le fait, madame Cornevin ne s'était jamais consolée de la perte de son mari. Elle en parlait sans cesse.

M. Ducoudray lui avait entendu dire plusieurs fois que bien que tout lui prouvât que Laurent était mort depuis des années, elle ne pouvait cesser d'espérer ni s'ôter de l'idée qu'elle le reverrait un jour.

Ainsi, Raymond reconnaissait que le secret des lettres de Jean avait été bien gardé par Me Roberjot.

Ni madame Cornevin, ni madame Delorge, ni M. Ducoudray ne soupçonnaient l'existence de Laurent, ni à plus forte raison sa présence plus que probable à Paris...

Mais le digne bourgeois n'était pas d'un caractère à s'apesantir longtemps sur une idée, et, gazette fidèle comme autrefois, il passait en revue tout ce qui occupait la badauderie parisienne en ces derniers jours de 1869.

C'était d'abord une grande fête que devait donner la duchesse d'Eljonsen dans son bel hôtel des Champs-Élysées, et dont tous les journaux disaient merveille.

On annonçait encore la vente d'une partie des chevaux de courses du duc de Maumussy, non qu'il fût ruiné, mais parce qu'il finissait par en avoir une trop grande quantité, et que d'ailleurs, à son goût pour les chevaux avait succédé une passion folle pour les tableaux, les bibelots et les curiosités.

Le bruit courait aussi du mariage de M. de Combelaine et de madame Flora Misri. C'était bien la vingtième fois qu'on le faisait courir, mais cette fois, d'après M. Ducoudray, la nouvelle était positive.

Et à la suite de tous ces cancans, venaient des détails sur Tropmann, l'assassin sinistre, la bête fauve à face humaine, dont le procès avait commencé la veille...

Pour Raymond, tombant comme des nues à Paris après une longue absence, après s'être si complétement désintéressé de tout ce qui n'était pas son amour que depuis deux mois il n'avait pas ouvert un journal, il n'était pas une phrase de M. Ducoudray qui ne présentât un intérêt immédiat et positif.

Ce n'était, il est vrai, qu'un écho des cancans du boulevard, mais ces cancans résumaient la situation devant l'opinion, de la princesse d'Eljonsen, du duc de Maumussy et du comte de Combelaine, c'est-à-dire des gens auxquels il brûlait de s'attaquer...

Mais son désarroi était bien trop grand pour qu'il fût frappé de ces considérations.

Non-seulement il n'écoutait pas, mais il lui fallait un effort de volonté pour paraître prêter attention.

Il était assis entre sa mère et sa sœur, et c'était miracle que madame Delorge ne remarquât pas qu'il ne mangeait rien et que ce n'était que par contenance qu'il remuait sa fourchette et son couteau.

Tout ce qu'elle observa ce fut que son fils était fort pâle.

— Tu es souffrant, Raymond ? demanda-t-elle.

Il protesta que de sa vie il ne s'était si bien porté, et comme enfin le déjeuner était achevé, il se leva en disant qu'il allait s'habiller pour se rendre chez Me Roberjot.

Mais si madame Delorge ni M. Ducoudray n'avaient

rien vu, Raymond avait près de lui des yeux auxquels pas un des mouvements de sa physionomie n'avait échappé.

Il venait à peine de passer dans sa chambre, son ancienne chambre de lycéen, lorsque mademoiselle Pauline y entra. D'un geste amical elle posa la main sur l'épaule de son frère, et doucement :

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

Il tressaillit.

— Que veux-tu que j'aie ? répondit-il, en se forçant à sourire, je suis un peu fatigué, voilà tout.

Elle hochait la tête.

— C'est ce que tu as dit à maman, reprit-elle, et maman t'a cru..., mais moi ! Je t'ai bien observé pendant le déjeuner. Ton corps était avec nous, c'est vrai, mais ta pensée était bien loin.

Vivement, à deux ou trois reprises, Raymond embrassa sa sœur.

— Ah ! cher petit espion !... disait-il avec une sorte de gaieté contrainte.

— Ce n'est pas répondre, fit-elle tristement.

— Cependant... que veux-tu que je te dise ?

— Je voudrais savoir quel est l'amer chagrin qui t'a vieilli de dix ans.

— Je n'ai d'autre chagrin que celui d'avoir été forcé de donner ma démission.

Elle attachait sur lui un regard si persistant qu'il se sentait rougir.

— Je voudrais pouvoir te croire, fit-elle... Sans doute, à tes yeux je ne suis encore qu'une petite fille... Plus tard, quand tu auras vécu avec nous, tu reconnaîtras que cette petite fille est de celles qui savent porter un secret...

Et elle sortit.

— Pauvre chère Pauline, pensait Raymond, Simone et elle s'aimeraient comme deux sœurs...

Mais, de bonne foi, pouvait-il se confier à elle?... Il ne savait même pas encore s'il se confierait à Me Roberjot chez lequel il se rendait, et qui demeurait toujours rue Jacob.

Le petit avocat de 1851 était devenu un personnage, député, orateur influent ; il n'en avait pas moins conservé son modeste logis, gouverné par le même domestique.

Ce domestique, dès que Raymond se présenta, le reconnut et lui ouvrit immédiatement la porte du cabinet de son maître.

Rien n'y était changé : les mêmes tableaux pendaient aux murs, les mêmes presse-papier retenaient sur le même bureau les notes et les dossiers. Le temps, seulement, avait noirci le bois des meubles et flétri les tentures.

Mais plus encore que son logis, l'homme avait vieilli. Des masses de cheveux blancs argentaient sa chevelure, jadis d'un noir d'ébène. Les soucis de l'ambition et les agitations de la politique avaient creusé sur son front des rides profondes.

Il s'était alourdi surtout. Son embonpoint tournait à l'obésité. La graisse qui avait triplé son menton avait empâté ses traits si fins et si spirituels autrefois, et déformé sa bouche sensuelle et narquoise.

De l'homme de 1851 il ne restait d'intact que l'œil, toujours pétillant d'esprit, de malice, la voix ironique et mordante, et le geste provoquant et effronté parfois, comme la nique du gamin de Paris.

— Vous voilà donc ! s'écria-t-il dès que parut Raymond. Parbleu ! je savais bien que les événements me vaudraient votre visite.

— Les événements !...

Un ébahissement comique en son intensité se peignit sur les traits de l'avocat.

— D'où donc arrivez-vous ? s'écria-t-il.

— Des Rosiers.

— Eh bien ! mais on y reçoit des journaux, ce me semble.

— J'avoue n'en pas avoir lu un depuis deux mois.

Me Roberjot levait les bras au ciel comme s'il eût entendu un blasphème.

— C'est donc cela ! fit-il. Alors, écoutez...

Et tout de suite il se mit à expliquer lesdits événements.

Ils étaient de la plus haute gravité.

La veille même avait paru, au *Journal officiel*, une note ainsi conçue :

« Les ministres ont remis leur démission à l'empereur,
» qui les a acceptées. Ils restent chargés de l'expédition
» des affaires de leurs départements respectifs jusqu'à la
» nomination de leurs successeurs. »

A la suite de cette note, venait une lettre de l'empereur qui, « s'adressant avec confiance au patriotisme » de M. Émile Ollivier, le chargeait de former un cabinet.

Me Roberjot était radieux, riant d'un rire sonore qui soulevait par saccades sa large bedaine.

— Et voilà, concluait-il, voilà Emile Ollivier chargé de sauver la dynastie menacée. Croit-il réussir ? n'en doutez pas, il le garantirait sur sa tête. Seulement il faudrait d'autres épaules que les siennes pour étayer un édifice qui craque de toutes parts... Il va promettre monts et merveilles, on lui fera crédit d'un mois, de deux, de six, si vous voulez, mais après ?... Rappelez-vous ce que je vous dis aujour-

d'hui 29 décembre 1869 : le cabinet Ollivier est le dernier cabinet du second empire...

C'est avec une émotion aisée à comprendre, que Raymond écoutait. Sa destinée n'était-elle pas en quelque sorte liée aux événements politiques ?

— Et ensuite ?... interrogea-t-il.

Gaîment Me Roberjot fit claquer ses doigts.

— Ensuite, dit-il, ce sera l'heure de la justice, pour ceux qui comme vous l'attendent depuis dix-huit ans. Ensuite, ce ne sera plus un niais solennel, tel que M. Barban-d'Avranchel, qui interrogera le sieur de Combelaine et le sire de Maumussy, et il faudra bien que le jardin de l'Elysée livre son secret...

C'étaient là de trop brillantes perspectives pour que Raymond ne s'en défiât pas.

— Seul Laurent Cornevin peut dire la vérité, prononça-t-il.

— Et il la dira, soyez tranquille.

— Tranquille !... Alors véritablement vous croyez à sa présence à Paris ?

La plus vive surprise se peignit sur les traits mobiles de l'avocat.

— Vous n'avez donc pas lu la lettre de Jean !... s'écria-t-il.

— Pardonnez-moi.

— Eh bien !... n'est-elle pas formelle !

Frappé de la certitude de Me Roberjot, l'esprit de Raymond devançait déjà les probabilités de l'avenir.

La présence de Laurent admise, il songeait au précieux concours que lui prêterait cet homme qui avait assez souffert pour tout comprendre, dont rien n'avait brisé l'indomp-

table énergie, et qui disposait de ce pouvoir presque absolu : l'or.

— Ne serait-il pas possible, hasarda-t-il, de le rechercher ? En y mettant beaucoup de circonspection...

L'avocat avait bondi.

— Êtes-vous fou ! interrompit-il. Voulez-vous mettre la police sur sa piste ? Voulez-vous le dénoncer et le faire prendre, s'il se trouve mêlé à quelqu'un des mille mouvements qui s'organisent ? Non, non, laissons-le faire et comptons qu'il apparaîtra au moment opportun. Ce qui jadis était une question d'années, n'est plus aujourd'hui qu'une question de mois, de semaines peut-être...

Eh !... que parlait-on à Raymond de mois, de semaines, de jours même lorsque chacune des minutes qui s'écoulaient décidait peut-être du sort de mademoiselle Simone, c'est-à-dire de son bonheur et de sa vie ?

Il n'insista pas, mais sa physionomie s'assombrit à ce point que Me Roberjot finit par en être frappé, et d'un ton d'amicale inquiétude :

— Mais vous avez quelque chose, fit-il... Quoi ?... Je suis votre ami, vous le savez. Que vous arrive-t-il ?...

— Je n'appartiens plus aux Ponts et Chaussées, j'ai donné ma démission...

Il était dit que seule mademoiselle Pauline, servie par son instinct de jeune fille, pénétrerait quelque chose de la vérité. Ni plus ni moins que madame Delorge, Me Roberjot prit le change.

— On vous taquinait ? interrogea-t-il.

— On prétendait me changer de résidence malgré moi...

L'avocat éclata de rire.

— Connu ! interrompit-il, le fils de quelque gros personnage avait envie de votre poste... c'est simple comme

bonjour. Mais consolez-vous. C'est un vrai quine à la loterie, que votre mésaventure. Tombe l'Empire, et vous avez des droits imprescriptibles au plus magnifique avancement. C'est d'ailleurs au bon moment qu'on vous fait des loisirs : la partie est engagée, il nous faut des hommes... .

Il fut interrompu par son domestique qui entrait discrètement.

— C'est moi, monsieur, dit ce brave garçon, qui crois devoir prévenir ces messieurs que je viens d'introduire quelqu'un dans la salle d'attente.

— Qui ?

— M. Verdale...

Brusquement la physionomie de Mᵉ Roberjot changea.

— Quoi ! s'écria-t-il, en haussant la voix, comme s'il eût tenu à être entendu de la pièce voisine, mon excellent ami, le baron Verdale, est là !

— Ce n'est pas l'ami de monsieur. Celui-ci est un jeune homme.

— Son fils, peut-être ?...

— Je ne sais pas.

Si accoutumé que dût être Mᵉ Roberjot à garder le secret de ses impressions, sa curiosité était manifeste.

— Eh bien ! dit-il à son domestique, et sans paraître se rappeler la présence de Raymond, priez-le d'entrer.

Ce fut l'affaire d'un instant.

La seconde porte du cabinet, celle qui donnait dans la salle d'attente, s'ouvrit, et un jeune homme de l'âge de Raymond parut sur le seuil.

— Vous êtes le fils du baron Verdale, monsieur ? lui demanda brusquement Mᵉ Roberjot.

S'il ne l'eût dit, on ne s'en serait pas douté, tant sa

personne et ses façons rappelaient peu l'architecte millionnaire.

Grand, mince, très-blond, il était élégamment, mais fort simplement vêtu de vêtements de couleur foncée.

— C'est sans doute de la part du baron que vous venez, monsieur ? reprit Mᵉ Roberjot.

Le jeune homme secoua la tête.

— Mieux que personne, monsieur, dit-il, vous savez que mon père n'a pas le moindre droit à ce titre de baron, qu'il imprime sur ses cartes de visite... C'est une faiblesse...

Il n'acheva pas, mais son geste signifiait clairement : Donc, épargnez-moi l'ironie de ce titre.

— Ensuite, monsieur, reprit-il, ce n'est pas, je vous l'affirme, mon père qui m'envoie. C'est de mon propre mouvement que je viens...

Il s'arrêta court.

Il venait d'apercevoir Raymond qui, par discrétion, se tenait un peu à l'écart...

— Mais vous n'êtes pas seul, monsieur, dit-il vivement... Veuillez donc m'excuser. Ce que j'ai à vous dire est assez long...

Si préoccupé que fût Raymond, il ne pouvait pas ne pas voir que sa présence embarrassait singulièrement l'avocat.

— J'allais me retirer, dit-il à M. Verdale, je me retire...

Et, s'adressant à Mᵉ Roberjot :

— Maintenant que me voici à Paris, mon cher maître, ajouta-t-il, je viendrai vous importuner souvent... Permettez-moi donc, pour aujourd'hui, de vous laisser à vos occupations...

II

Dans ce Paris immense, où tant d'intérêts s'agitent, il n'est pas de jour qu'on ne rencontre quelque malheureux que sa passion affole, et qui s'en va le long des trottoirs, d'un pas de somnambule, monologuant à haute voix, égrenant au vent ses plus chers secrets, comme le vase fêlé qui laisse échapper l'eau qu'il contient.

Ainsi, en sortant de chez Me Roberjot, s'en allait Raymond le long de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères.

A l'encontre de la raison, l'instinct victorieux le traînait aux environs de la demeure de la duchesse de Maillefert.

— Dans quel but ? lui criait le bon sens.

— Qui sait !... répondait la voix des espérances obstinées, cette voix dont les plus rudes épreuves ne sauraient étouffer le murmure. Peut-être au moment où tu passeras, verras-tu le coin d'un ride au se soulever etle visage de mademoiselle Simone apparaître.

C'est rue de Grenelle-Saint-Germain, à deux pas de la rue de La Chaise, qu'est situé l'hôtel de Maillefert.

Le large perron déroule ses six marches sur une cour pavée, plus froide que le préau d'une prison cellulaire.

Autour de la cour sont les communs, les remises et les écuries.

Le pavillon du concierge est sur le devant, et ses dimensions exagérées disent qu'il date de ce bon temps où les plus grands seigneurs autorisaient leur suisse à « vendre vin » et à tenir, à l'enseigne de leur nom, une sorte de cabaret.

Ce qui fait la splendeur de l'hôtel de Maillefert, c'est son jardin, qui joint les admirables jardins de l'hôtel de Sarmeuse, qui se prolonge jusqu'à la rue de Varennes, et dont les arbres séculaires dominent le toit des maisons voisines.

Les deux battants de la grande porte étaient ouverts quand arriva Raymond, et jamais certes, à voir le mouvement de cette magnifique demeure, on ne se fût douté que celle qui la possédait, la duchesse de Maillefert, ruinée, compromise, assiégée par ses créanciers, en était réduite aux pires expédients pour soutenir son luxe menteur et recourait aux plus abominables intrigues pour s'emparer de la fortune de sa fille.

Dans la cour, trois ou quatre voitures attelées de bêtes de prix attendaient les visiteurs, pendant que les valets, vêtus de longues pelisses fourrées, se vengeaient de leur longue faction en disant du mal de leurs maîtres.

— Voilà, songeait Raymond, le démenti formel des récits de Me Roberjot. Que me disait-il donc, que tout était fini, que tout ce qui tient à l'empire était ahuri, consterné !..

Un coupé tournant au grand trot de ses deux chevaux le coin de la rue de La Chaise, interrompit brusquement ses réflexions. Il n'eut que le temps de se jeter de côté.

Mais si rapide qu'eût été le mouvement, il avait reconnu

la duchesse de Maumussy, et l'instant d'après, il put la revoir, gravissant paresseusement les marches du perron de l'hôtel de Maillefert.

— Elle va voir Simone, elle, pensait-il.

Et ses poings se crispaient à cette idée désolante qu'à lui seul étaient fermées les portes de cet hôtel où tant de gens entraient le sourire aux lèvres, de cet hôtel où derrière cette façade stupide et inexorable était mademoiselle Simone.

Que faisait-elle, à cette heure ? A quelles impitoyables obsessions était-elle en butte ? Que voulait-on d'elle, et par quels moyens ?...

— Et ne m'avoir rien dit, murmurait-il, de l'intrigue qui me la ravit !...M'avoir refusé jusqu'à cette joie suprême de mourir avec elle, si je ne puis la sauver !...

Et il se creusait la tête à chercher un moyen d'interroger adroitement quelqu'un de ces valets qu'il voyait circuler, quand tout à coup, derrière lui :

— Monsieur Raymond Delorge, je crois, dit une voix sardonique.

Il se retourna, et se trouva en face du jeune duc de Maillefert, de M. Philippe, qui, le lorgnon à l'œil, le cigare à la bouche, une badine à la main, d'un air d'impertinence superlative, le toisait...

Un flot de sang empourpra le visage de Raymond. Personne jamais ne s'était permis de le regarder ainsi, et il allait...Une lueur de raison l'arrêta : est-ce que le frère de mademoiselle Simone ne devait pas lui être sacré !... Se maîtrisant donc :

— Vous avez à me parler ? demanda-t-il.

— Ma foi ! oui, répondit M. Philippe, et je suis ravi de vous rencontrer, parole d'honneur. Du reste, ce ne sera

pas long. Vous avez autrefois recherché mademoiselle de Maillefert...

— Encouragé par madame la duchesse, monsieur, et par vous-même...

— Oh ! je ne discute pas. J'ai simplement à vous... signifier d'avoir à renoncer à toute espérance...

— Est-ce de la part de mademoiselle Simone, monsieur ?

— Pas du tout. C'est de ma part et de celle de ma mère. Seulement ce que je vous dis là, ma sœur doit vous l'avoir écrit.

Raymond ne répondit pas.

— Ah ! vous le voyez, insista le jeune duc, elle vous l'a écrit. Cela étant, il serait de bon goût de cesser vos poursuites, hein, n'est-ce pas ?...A Maillefert, c'était sans inconvénient, tandis qu'ici, avec les projets d'alliance que nous avons...

— Des projets d'alliance !...

— Mon Dieu, oui, avec votre permission, fit M. Philippe.

Et saluant Raymond d'un air ironique :

— C'est pourquoi, ajouta-t-il, vous m'éviterez, je l'espère, le déplaisir de vous retrouver encore rôdant autour de mon hôtel.

Le premier mouvement d'indignation passé, c'est à peine si Raymond se sentait le courage d'en vouloir à M. Philippe ; et tout en le suivant de l'œil, pendant qu'il s'éloignait :

— Pauvre cerveau fêlé ! pensait-il, pauvre fou ! non, ce n'est pas toi que je dois frapper.

Il est certain que le dernier des Maillefert était de ceux dont l'absolue nullité n'offre même pas de prise à la haine. Vaniteux de cette vanité puérile des imbéciles, affamé de

luxe, de plaisir, d'éclat, dévoré de convoitises malsaines besoigneux avec les apparences d'une fortune princière M. Philippe devait fatalement être le complice et la dupe de quiconque ferait miroiter des millions à ses yeux éblouis.

Il y avait mille à parier qu'en agissant comme il venait de le faire, il n'avait pas obéi à ses propres inspirations.

Ici, à l'angle de la rue de Grenelle, aussi bien que dans les ruines du château de Maillefert, il n'était évidemment que l'outil sacrifié d'une intrigue dont les plus clairs bénéfices, en cas de succès, ne seraient pas pour lui.

De ses propos, cependant, de la leçon qu'il venait de débiter, une lueur se dégageait, indécise et vague assurément, mais enfin une lueur qui éclairait les ténèbres jusqu'alors si épaisses de l'avenir.

— Nous avons pour Simone des projets d'alliance, avait dit M. Philippe.

Était-ce donc le mot de l'énigme, le mot des événements qui se succédaient si rapides et si imprévus depuis trois jours ? Était-ce l'explication de l'inexplicable conduite de mademoiselle Simone ?

Mais quoi ! il ne pouvait y avoir de projets sérieux sans son consentement. Elle n'était pas de celles qu'on traîne à l'autel contre leur volonté, et à qui on arrache à force de caresses ou de menaces l'irrévocable oui. Ce n'était pas, elle l'avait prouvé, l'énergie qui lui manquait.

Elle consentirait donc, elle, après ses promesses, après ses serments... Était-ce possible, était-ce même probable !...

D'un autre côté, pourtant, qui disait que la duchesse de Maillefert, conseillée par Combelaine, aidée par madame de Maumussy, n'avait pas enfin trouvé une combinaison

diabolique pour décider sa fille au plus odieux des sacrifices !

Une phrase de M. Philippe dans les ruines était, en ce sens, une indication.

— Nous avons, avait-il dit en entraînant sa sœur, du linge sale à laver en famille.

Ne pouvait-on pas en conclure qu'il avait quelque aveu pénible et honteux à faire, qu'il avait à s'adresser encore au dévouement de mademoiselle Simone ?

Or, le passé était là pour révéler de quel excès d'abnégation la malheureuse jeune fille était capable, dès qu'on s'adressait à la grande idée qu'elle avait du devoir.

C'était si plausible cela, que Raymond, en y réfléchissant, tressaillait d'espérance.

Et cependant, à toutes ces conjectures, il y avait une objection terrible.

Comment la duchesse de Maillefert et M. Philippe, vivant uniquement de la fortune personnelle et des revenus de mademoiselle Simone, pouvaient-ils songer à la marier ? Ils ne le voulaient pas, autrefois, absolument pas, à aucun prix. Leurs idées avaient donc bien changé, du jour au lendemain. Pourquoi ? Quel calcul abject, quelle infamie nouvelle cachait ce brusque revirement ?...

— Ah ! n'importe ! se disait Raymond, je sauverai Simone en dépit d'elle-même, je la sauverai, je le veux... Mais il me faut arriver jusqu'à elle, la voir, lui parler...

Puis après un moment :

— Peut-être est-il un moyen, ajouta-t-il.

La nuit venait, les boutiques se fermaient... Il remonta la rue de Grenelle jusqu'à la hauteur de l'hôtel de Maillefert.

En face, plusieurs maisons s'élevaient, de celles qu'on

appelle des maisons de produit, et à la porte de l'une d'elles pendait un écriteau annonçant aux passants de « jolis appartements fraîchement décorés à louer présentement. »

— Voilà mon affaire, se dit Raymond.

Et traversant la rue, il entra bravement.

— Hein ! de quoi !... vous voulez visiter des appartements à cette heure-ci !... lui répondit la concierge, à laquelle il s'était poliment adressé. Jamais de la vie !... Demain, je ne dis pas, il fera jour...

Mais Raymond avait en poche de ces arguments qui dissipent la mauvaise humeur des concierges comme un rayon de soleil le brouillard.

Celle-ci, à la vue d'une belle pièce de dix francs toute neuve, se leva souriante, et allumant une bougie elle conduisit l'aspirant locataire à un petit appartement du troisième étage qu'elle lui déclara valoir mille francs.

C'était hors de prix, car l'appartement « fraîchement décoré » était d'une malpropreté rare. Les plafonds enfumés s'écaillaient de tous côtés. Le papier graisseux gardait des traces de tous les locataires qui s'y étaient succédé depuis la première révolution.

Oui, mais il suffit à Raymond d'ouvrir une des fenêtres pour s'assurer que de ce troisième étage il planerait en quelque sorte au-dessus de l'hôtel de Maillefert, et que personne n'y entrerait ni n'en sortirait, qu'il n'aperçût et ne reconnût.

— Décidément l'appartement me convient et je l'arrête, déclara-t-il en tirant de son gousset le denier à Dieu, une belle pièce de vingt francs...

Alors, commencèrent les questions de la portière.

Qui était monsieur ? Quel était son nom ? Était-il marié ?

Avait-il des enfants ? Où pouvait-on aller aux renseignements afin de s'assurer qu'il possédait assez de meubles pour garantir le paiement du loyer ?

Toutes ces questions, heureusement, qui se suivaient comme les grains d'un chapelet, avaient laissé à Raymond le temps de préparer ses réponses.

Comprenant bien que le nom de Delorge ne devait pas être prononcé dans les environs de l'hôtel de Maillefert, il s'empara du nom de jeune fille de sa mère et déclara qu'il s'appelait Paul de Lespéran.

Il répondit encore qu'il était employé dans un ministère et garçon ; que jusqu'ici il avait habité chez un de ses parents et que par conséquent il ne possédait pas de meubles, mais qu'il allait en acheter qu'on apporterait le lendemain.

Pour plus de sûreté, d'ailleurs, il offrait de payer et il paya en effet un terme d'avance...

Restait à se procurer les meubles annoncés.

Sans perdre une minute, Raymond se fit conduire chez un marchand de la rue Jacob, lequel, moyennant une gratification de cent francs qu'il demanda pour ses ouvriers, et qu'il mit généreusement dans sa poche, jura ses grands dieux que le soir même, avant minuit, il aurait mis en place un modeste mobilier de salon et de chambre à coucher qu'il ne s'était fait payer que le double de sa valeur.

— Mais il ne m'aura pas tenu parole, assurément, se disait Raymond, lorsqu'il sortit de chez sa mère, le lendemain matin, pour se rendre rue de Grenelle.

C'était le 30 décembre, vers les huit heures...

Encore bien qu'il ne plût pas, le temps était détestable, il faisait froid, et à chaque pas on glissait sur le pavé boueux.

Pourtant, devant toutes les boutiques de marchands de journaux, des gens stationnaient qui discutaient avec une certaine animation.

Machinalement, Raymond s'arrêta près d'un de ces groupes.

On s'y entretenait de Tropmann, dont le sinistre procès se déroulait devant la cour d'assises de la Seine, mais on s'y préoccupait bien plus de la situation politique.

Il y avait alors quarante-huit heures que l'empereur avait chargé M. Émile Ollivier de constituer un ministère « d'ordre et de liberté, » et, comme on était sans nouvelles précises de cette mission, dame ! on s'inquiétait.

Les bruits les plus saugrenus — de ces bruits comme il n'en éclôt qu'à Paris, aux environs de la Bourse — circulaient. Selon les uns, M. Émile Ollivier avait échoué, toutes ses avances avaient été repoussées, et il venait de donner sa démission. Selon les autres, il avait fait accepter à l'empereur un cabinet composé de ses anciens amis de la gauche. D'autres encore, qui se prétendaient les mieux informés, affirmaient que M. Rouher allait revenir aux affaires avec un ministère à poigne.

Il était manifeste qu'il régnait dans tous les esprits une certaine inquiétude.

Depuis les dernières élections, l'incertitude de l'avenir avait paralysé toutes les grandes affaires, ralenti le mouvement de la haute industrie et intimidé les capitaux, poltrons de leur nature et toujours prêts à rentrer sous terre à la moindre alerte.

Mais cette incertitude n'entravait encore en rien le petit commerce, le commerce des étrennes surtout.

Jamais premier de l'an ne s'était mieux annoncé.

Si matin qu'il fût encore, Paris était bien éveillé. Les

carreaux des boutiques étincelaient. Tous les étalages étaient terminés, étalages merveilleux où, parmi les « articles » du plus haut prix, s'accumulaient les mille produits de l'industrie parisienne, véritables objets d'art qui tirent toute leur valeur de l'habileté de l'ouvrier.

Constatant de ses yeux cette prospérité de surface, comment Raymond eût-il pu ajouter foi aux sombres prophéties de Me Roberjot ?

— Toujours les mêmes illusions, pensait-il, tout en suivant la rue Richelieu ; toujours les gens prendront leurs désirs pour la réalité, et fou je serais de compter sur la dégringolade de l'Empire pour écraser mes ennemis...

Mais il eut un tressaillement de plaisir, quand en arrivant rue de Grenelle, il constata que son marchand de meubles lui avait tenu parole. Son appartement était prêt, et c'est avec un soupir de satisfaction qu'il s'y enferma, sûr d'y être à l'abri des importuns.

Il savait, pour s'en être assuré la veille, que c'était de la fenêtre de la chambre à coucher, qu'il avait sur l'hôtel de Maillefert la vue la plus complète. Il y courut, et après avoir fermé les persiennes, et il en arracha bravement une lame, se ménageant ainsi un jour d'où il pouvait voir à l'aise, sans être aperçu du dehors.

Attirant alors une vieille chaise dépaillée, abandonnée par le précédent locataire, il s'assit, et tirant de sa poche une jumelle dont il avait eu le soin de se munir, il regarda.

Plus paresseux que Paris, l'hôtel de Maillefert s'éveillait seulement.

Dans la cour, sous la direction de M. le cocher de service, les gens des écuries et des remises allaient et venaient, étrillant les chevaux, lavant les voitures et cirant les harnais...

Au premier étage, toutes les fenêtres étaient ouvertes, et presque à chacune d'elles des valets apparaissaient en veste rouge du matin, avec d'immenses tabliers à pièce, qui secouaient des tapis, battaient des coussins ou époussetaient ces mille bibelots coûteux qui constituaient le luxe du second Empire et qui, par leur fragilité et leur éclat, en étaient comme l'emblème.

— Tout ce luxe est-il payé, seulement ! se disait Raymond, songeant au désordre de la duchesse et de M. Philippe, et à ces dettes dont ils ne cessaient de tourmenter mademoiselle Simone...

Mais les fers d'un cheval sonnant sur le pavé interrompirent brusquement ses réflexions et ramenèrent ses regards du premier étage à la cour de l'hôtel de Maillefert.

Un cavalier y entrait monté sur une bête de prix qu'il maniait avec une rare aisance.

Il sauta lestement à terre, jeta la bride aux mains des valets et entra dans l'hôtel, pendant que le suisse frappait deux coups sur un énorme timbre.

Ce cavalier était le comte de Combelaine.

Que voulait-il si matin, le misérable ? quel motif pressant l'attirait, quelle infamie nouvelle tramait-il ?

Et Raymond regardait avidement les fenêtres du second étage de l'hôtel, toutes hermétiquement closes, espérant que les persiennes de l'une d'elles allaient s'ouvrir et lui fournir quelque indication.

Son attente ne fut pas déçue.

Moins d'une minute après l'entrée de M. de Combelaine, les deux dernières croisées à gauche de l'hôtel furent ouvertes par un domestique que Raymond reconnut pour l'avoir vu maintes fois aux Rosiers, et qui n'était pas un

moindre personnage que le propre valet de chambre du jeune duc de Maillefert.

Et dans le court espace de temps où les fenêtres demeurèrent ouvertes, Raymond distingua nettement, dans la vaste chambre qu'elles éclairaient, M. Philippe, d'abord, en veste du matin de velours noir, debout devant une glace; puis M. de Combelaine étendu sur un immense fauteuil.

Mais Raymond n'eut guère de temps à donner a ses réflexions.

Un grand bruit de roues attirait son attention. C'était un coupé marron, attelé d'un cheval de cinq cents louis, qui entrait dans la cour de l'hôtel de Maillefert, et qui, après le plus savant demi-cercle, venait s'arrêter devant le perron.

De même que l'instant d'avant, le suisse avait frappé deux coups.

Et cette visite devait être attendue, car le timbre vibrait encore, qu'une des fenêtres de l'appartement de M. Philippe s'ouvrait, et que M. de Combelaine y apparaissait, se penchant très en avant pour voir qui arrivait.

Justement, un des valets de pied venait d'ouvrir respectueusement la portière du coupé.

Et un gros homme en descendait, qu'il était impossible de ne pas reconnaître quand on l'avait vu une fois, M. Verdale, c'est-à-dire M. le baron de Verdale.

Il adressa quelques mots à son cocher, et, de même que M. de Combelaine, entra dans l'hôtel.

— Eh quoi ! pensait Raymond, M. Verdale aussi !... Allons, M. de Maumussy ne va pas tarder à paraître...

Il se trompait...

Celui qu'il aperçut, dix minutes plus tard, ce fut M. Philippe de Maillefert sortant de l'hôtel.

Contre son ordinaire, le jeune duc était vêtu de noir des pieds à la tête, et autant qu'en pouvait juger Raymond, de son observatoire, extraordinairement pâle.

Derrière lui, venaient M. de Combelaine et M. Verdale, graves, mais d'une gravité que Raymond jugea plus que suspecte, car il lui sembla les voir échanger un regard d'intelligence, et dissimuler à grand'peine une grimace d'ironique satisfaction.

Ils parlaient, du reste, alternativement, et, à les voir ainsi de loin, debout sur le perron, l'un à droite, l'autre à gauche du jeune duc, on les eût pris pour deux chirurgiens réconfortant un malade et l'exhortant à se résigner à quelque terrible, mais indispensable opération.

— Qu'espèrent-ils de lui ? Qu'en veulent-ils obtenir ? pensait Raymond, qui eût donné tout ce qu'il possédait pour entendre aussi bien qu'il voyait.

Non moins que lui, les vingt domestiques témoins de cette scène paraissaient intrigués et intéressés. Ils se tenaient respectueusement à l'écart, et semblaient absorbés par leur besogne ; mais les oreilles étaient tendues et les yeux aux aguets.

— S'agirait-il d'un duel ? se disait Raymond. Non, il n'hésiterait pas, car ce mérite, du moins, lui reste, de tenir aussi peu à la vie qu'à l'argent...

Du reste, M. Philippe n'hésitait plus.

A une dernière observation de M. de Combelaine, il se redressa, faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête, geste qui dans tous les pays du monde signifie :

— Le sort en est jeté ! Advienne que pourra !

Sur un signe, un valet avait ouvert la portière du coupé.

M. Verdale et le jeune duc de Maillefert y prirent place. M. de Combelaine sauta lestement en selle.

Et cheval et voiture sortirent au grand trot de l'hôtel.

Mais c'est inutilement que Raymond épia leur retour...

Une à une les fenêtres du second étage s'ouvrirent, l'hôtel reprit sa physionomie de la veille ; de même que la veille les équipages, dans la cour, se succédèrent sans interruption, M. Philippe ne reparut pas ; la duchesse de Maillefert et mademoiselle Simone demeurèrent invisibles...

De guerre lasse, après de longues heures d'observation, et comme déjà la nuit tombait, Raymond songeait à rentrer chez sa mère, lorsque tout à coup, dans la cour de l'hôtel, et se disposant à sortir, il aperçut une femme dont la tournure, plus d'une fois, l'avait fait sourire. Oh ! il n'y avait pas à s'y tromper...

— Miss Lydia Dodge !... s'écria-t-il. Ah ! si je pouvais lui parler !...

Et il s'élança dehors...

C'était bien miss Lydia, en effet. Seule d'ailleurs, elle pouvait avoir cette grande taille, ces vêtements d'une coupe exotique et cette démarche d'une roideur étrange.

Elle venait de tourner le coin de la rue de La Chaise, lorsqu'elle s'entendit appeler doucement par son nom :

— Miss Lydia ! miss Lydia !...

Elle s'arrêta court, se retourna vivement tout d'une pièce, et apercevant Raymond :

— Vous ! s'écria-t-elle, d'un air d'immense stupeur.

— Oui, moi, dit-il. Pensiez-vous donc que j'étais resté aux Rosiers !

Et comme elle ne répondait pas :

— Où est mademoiselle Simone? interrogea-t-il brusquement.

— Ici, à l'hôtel, fit la gouvernante. Mais permettez-moi de vous quitter, il n'est pas convenable...

Elle saluait, elle allait s'éloigner... Raymond la retint par la manche de son manteau.

— Chère miss Dodge, disait-il d'une voix suppliante, je vous en conjure, ne m'abandonnez pas ainsi...

Mais il avait expérimenté l'ombrageuse susceptibilité de la gouvernante anglaise, et c'est presque timidement qu'il ajouta :

— Ce serait me sauver la vie que de m'apprendre ce qui s'est passé...

Miss Dodge réfléchissait, et la contraction de sa longue figure, et l'expression de ses gros yeux trahissaient un rude combat intérieur.

Parler !... c'était manquer aux principes de toute sa vie. D'un autre côté, elle avait pour Raymond une sincère affection. Toujours il avait eu pour elle des attentions délicates auxquelles on ne l'avait guère accoutumée. Puis il parlait anglais. C'est en anglais qu'il la suppliait en ce moment.

— Hélas ! murmura-t-elle, avec un gros soupir, que voulez-vous que je vous dise ?

— Pourquoi mademoiselle Simone a-t-elle si brusquement quitté Maillefert ?

— Je ne le sais pas.

— Elle ne vous l'a pas dit, vous ne l'avez pas deviné ?

— Non.

— Venir à Paris devait lui coûter.

— Oh ! horriblement.

C'est debout, devant la grande porte d'un vieil hôtel de

la rue de La Chaise, que causaient miss Dodge et Raymond. L'endroit leur était propice. Il faisait assez sombre déjà pour qu'on ne les remarquât pas, et d'ailleurs les passants sont rares, dans ces parages, où l'herbe pousse entre les pavés.

— Cependant, chère miss, insista doucement Raymond, il a dû y avoir une explication entre M. Philippe et sa sœur, après qu'ils m'ont eu laissé seul dans les ruines...

— Il y en a eu une, en effet, répondit miss Dodge, seulement...

Mais la digne gouvernante venait de prendre une grande résolution.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, monsieur Delorge, reprit-elle, et vous allez voir que ce n'est pas grand'chose. En quittant les ruines, M. le duc et sa sœur se donnaient le bras. Moi, je marchais derrière eux, la tête basse, me sentant en faute. Jusqu'au château, ils n'ont pas échangé une parole. Une fois arrivés, ils sont allés s'enfermer au premier, dans le petit salon de mademoiselle. Ils y sont restés près de deux heures. Que se disaient-ils ? De la chambre où j'étais restée, j'entendais les éclats de la voix de M. Philippe, tantôt suppliante, tantôt ironique et menaçante. Mais pour distinguer les paroles, il eût fallu coller son oreille à la serrure. Pour la première fois de ma carrière de gouvernante, la tentation m'en vint.

— Et vous avez entendu ?

— Rien. Je résistai à la tentation. Bientôt la porte s'ouvrit et M. Philippe reparut. Il était très-pâle. S'arrêtant sur le seuil, il dit à sa sœur : — « Je puis compter » sur vous, n'est-ce pas ? » Elle répondit : — « Il me faut » vingt-quatre heures de réflexion. » Lui alors reprit : — « Soit. Vous nous signifierez votre décision par le télé-

» graphe. Je repars. N'oubliez pas que l'honneur de notre
» maison est entre vos mains. »

Ce récit confirmait tous les soupçons de Raymond, mais il ne lui apprenait rien de nouveau, rien qui éclairât la situation.

— Et ensuite ? interrogea-t-il.

— M. Philippe parti, j'entrai dans le petit salon, et je m'agenouillai devant mademoiselle, lui prenant les mains que j'embrassais, et lui demandant quel grand malheur la frappait... Mon Dieu ! jamais je n'oublierai son regard en ce moment. Je tremblai qu'elle n'eût perdu la raison. Alors je lui demandai si elle souhaitait qu'on vous fît prévenir, monsieur. En entendant votre nom, elle se dressa, et ses lèvres remuèrent comme pour donner un ordre. Mais, presque aussitôt, se laissant retomber sur la causeuse : « — Non ! murmura-t-elle, non ! ce n'est plus pos-
» sible, il n'y faut plus penser ! » Puis elle me dit de la laisser, qu'elle avait besoin d'être seule... et je sortis.

A cette obstination à demeurer seule en face de son malheur, comme pour en épuiser plus complétement toutes les amertumes, Raymond reconnaissait bien mademoiselle de Maillefert.

— C'est donc à ce moment-là que j'arrivai ? interrogea-t-il...

— Oh ! non, monsieur, vous ne vîntes que plus tard, et lorsque déjà mademoiselle avait sonné pour avoir de la lumière. Entendant appeler dans les escaliers, et reconnaissant votre voix, j'eus un moment d'espoir et je bénis Dieu de vous envoyer. Mais, hélas ! vous ne deviez pas réussir mieux que moi. Votre présence, loin de calmer mademoiselle, ne fit que redoubler son agitation, et après votre départ, je vis bien que votre douleur s'était ajoutée

à la sienne. Plusieurs fois, elle répéta : « Oh ! le malheureux ! le malheureux !... » Pas plus qu'avant d'ailleurs elle ne consentit à me garder près d'elle. Je m'installai dans la pièce voisine, et jusqu'à une heure bien avancée de la nuit, je l'entendis marcher et gémir doucement. Vous dire quelle impression cela me faisait, est impossible. Il me semblait qu'elle veillait la veillée de sa propre mort. Vers quatre heures et demie, cependant, elle m'appela : — « Lydia ! » Vite j'accourus, et en la voyant je restai interdite et toute saisie. Elle ne pleurait plus ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; son visage resplendissait de la résignation sublime qui soutient les martyrs. Je compris que sa résolution était prise.

« — Lydia, me dit-elle, tu vas tout préparer à l'instant » pour notre départ.

» — Quoi ! m'écriai-je, nous quittons Maillefert, mademoiselle ?

» — Ce matin même par le train de huit heures. Tu » vois que tu n'as pas une minute à perdre. Éveille tout le » monde pour qu'on t'aide. »

A six heures, cependant, les préparatifs étaient terminés. Aussitôt, mademoiselle fit appeler le vieux jardinier, qui était son homme de confiance, et lui dit d'atteler le char-à-bancs pour nous conduire à la gare. Le brave homme, alors, demanda à mademoiselle ses instructions pour le temps de son absence. Elle lui répondit qu'elle n'avait rien de particulier à lui demander, qu'elle allait cesser, probablement, de s'occuper de ses propriétés, et que sans doute elle ne reviendrait plus à Maillefert.

Tous les gens du château étaient dans le corridor qui entendaient cela. Elle les fit entrer, et à chacun d'eux elle donna quelque chose, de l'argent d'abord, puis un sou-

venir. On eût dit une mourante distribuant à ceux qui l'ont servie tout ce qui lui a appartenu et dont elle n'a plus que faire.

Tout le monde fondait en larmes. Tout le monde perdait la tête... Mademoiselle, seule, gardait son sang-froid.

Et sept heures sonnant :

« — Il est temps de partir, dit-elle. »

Les domestiques aussitôt se mirent à descendre nos malles, mais elle retint près de nous le vieux jardinier. Et dès que nous ne fûmes plus que tous les trois, tirant une lettre de sa poche :

« — Voici, lui dit-elle, une lettre pour M. Raymond
» Délorge, que vous connaissez bien. Je vous la confie.
» Vous la ferez parvenir, mais seulement après-midi; vous
» m'entendez, pas avant... »

Le jardinier promit d'obéir. Nous descendîmes prendre place dans le char-à-bancs, et, une heure après, nous étions en chemin de fer, et l'express de Paris nous emportait...

A chaque phrase de ce récit, éclatait l'indomptable énergie de mademoiselle Simone. Le devoir lui ordonnait, croyait-elle, de faire une œuvre, elle la faisait, dût son cœur en être brisé.

Seul au monde, peut-être, Raymond pouvait comprendre tout ce qu'elle avait souffert...

— Et en arrivant à Paris, demanda-t-il, c'est à l'hôtel de Maillefert que s'est fait conduire mademoiselle Simone ?

— Oui, monsieur, tout droit, répondit la digne gouvernante. Et je puis dire que son apparition a été saluée par des transports de joie. Une reine n'eût pas été tant fêtée.

— Et depuis, quelle est son existence ?

— Depuis son arrivée, mademoiselle a passé toutes ses

après-midi avec des hommes d'affaires, des notaires, des avoués...

— Et le reste du temps ?

— Mademoiselle le passe avec madame la duchesse ou avec des amies de madame la duchesse, madame la baronne Trigault, madame la duchesse de Maumussy...

— Elle ne sort pas ?

— Je l'ai accompagnée hier matin jusqu'à Sainte Clotilde, entendre la messe...

Ce détail, Raymond le nota soigneusement.

— Sans doute, fit-il, mademoiselle Simone n'est pas libre.

Miss Dodge leva les bras au ciel.

— Pas libre !... s'écria-t-elle. Mademoiselle est maîtresse de ses actions ici aussi bien qu'à Maillefert. Qui donc se permettrait d'aller contre ses volontés ?

— Et... elle ne vous a jamais parlé de moi ?

La digne gouvernante tressaillit.

— Jamais ! répondit-elle. Mais moi, une fois, j'ai osé lui en parler... Ah ! monsieur, pour la première fois de sa vie, mademoiselle m'a traitée durement. « Si tu prononçais » encore ce nom, m'a-t-elle dit, je serais forcée de me » séparer de toi ! »

C'est par un geste désespéré que Raymond accueillit cette réponse.

— Elle vous a dit cela !... balbutia-t-il. Et moi, miss, si vous saviez ce que je voulais vous demander... Je voulais vous prier à genoux, à mains jointes, de dire à mademoiselle Simone que je vous ai rencontrée, que je suis désespéré, que je donnerais ma vie pour la voir, pour lui parler, ne fût-ce que cinq minutes...

Brusquement, miss Dodge l'arrêta. Elle était émue, la

digne fille, sincèrement, et toute bouleversée de cette grande passion, comme elle n'en avait pas, hélas ! inspiré.

— Ce soir même, dit-elle, à tous risques, je ferai ce que vous me demandez. Adieu !

III

C'était de la part de miss Dodge une si terrible dérogation à ses principes sévères et un tel acte de courage que Raymond demeurait confondu de la promptitude de sa résolution.

Ce n'était pas précisément le « pain de ses vieux jours » qu'elle allait risquer, car il était clair que jamais mademoiselle Simone ne laisserait manquer de rien sa dévouée gouvernante, mais elle allait s'exposer à une séparation dont l'idée lui était plus pénible que celle de la mort.

Et Raymond qui ne l'avait seulement pas remerciée, qui l'avait laissée s'éloigner sans convenir de rien avec elle, sans savoir où et comment elle lui apprendrait le résultat de sa démarche !...

Mais il ne s'en tourmentait pas outre mesure. Grâce à ce logement qu'il avait loué, il savait qu'il serait toujours à même de rejoindre la digne institutrice dès qu'elle risquerait un pied dehors.

La décision de mademoiselle Simone était un bien autre sujet d'angoisses.

Consentirait-elle à cette entrevue que lui faisait demander Raymond, et qu'il eût payée de la moitié de son sang?

Il était persuadé que c'était comme autrefois, comme toujours, à la fortune de la pauvre enfant qu'on en voulait, et rien qu'à sa fortune, et il se disait :

— Que je lui parle, et je la décide à l'abandonner à qui la convoite si ardemment, cette fortune maudite.

C'était l'espérance, la fleur vivace qui résiste à tous les orages, qui refleurissait dans son âme.

Et le bien-être qu'il en ressentait, se reflétait si visiblement sur son visage, que lorsqu'il rentra pour dîner :

— Tu es satisfait de ta journée, mon fils? lui demanda madame Delorge, qui était certes à mille lieues de soupçonner la nature de ses soucis.

— Oui, ma mère, répondit-il.

— Tu as revu nos amis, sans doute? Tu as pu t'assurer par toi-même de la réalité de nos espérances.

— J'ai vu Me Roberjot, dit-il, pour dire quelque chose, car la confiance candide de sa mère le gênait beaucoup.

Mais si madame Delorge se paya de ses vagues réponses, il n'en devait pas être de même de mademoiselle Pauline. Se trouvant seule, après le dîner, avec son frère :

— Pauvre Raymond, lui dit-elle, en lui prenant la main, tu es donc moins malheureux !...

Il ne put retenir un mouvement d'impatience, dépité de l'insistance de sa sœur à pénétrer son secret.

— Qu'imagines-tu donc ?...

Il la regardait dans les yeux. Elle devint cramoisie, et, essayant de dissimuler son embarras sous un éclat de rire :

— Dame ! répondit-elle, je ne sais pas... au juste. Seulement la politique tracasse Mᵉ Roberjot bien autrement que toi, et jamais je ne lui ai vu des regards comme les tiens...

Et comme il se taisait :

— Je n'insisterai pas, ajouta sérieusement la jeune fille. Et cependant, j'aurais peut-être des confidences à échanger contre les tiennes.

A tout autre moment, Raymond eût voulu avoir l'explication de cette phrase au moins singulière. L'égoïsme de la passion retint les questions sur ses lèvres.

Il se dit en lui-même :

— Oh ! oh ! il paraît que mademoiselle Pauline Delorge aime quelqu'un, et c'est là ce qui la rend si clairvoyante.

Puis, il n'y pensa plus du reste de la soirée, qu'il passa entre sa mère et sa sœur. Et lorsqu'il eut regagné sa chambre, il ne songeait qu'à une chose, c'est que le lendemain était le premier jour de l'an, et que très-probablement il n'aurait pas deux heures à lui pour courir jusqu'à la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Il ne se trompait pas. C'était chez madame Delorge que, depuis des années, venaient déjeuner, le premier janvier, les rares amis qui lui étaient restés fidèles.

Dès neuf heures, arrivaient madame Cornevin et ses filles, puis l'excellent M. Ducoudray, l'œil plus brillant que les pierres d'une paire de boucles d'oreilles qu'il apportait à mademoiselle Pauline.

Mᵉ Roberjot ne tarda pas à apparaître, les bras chargés de sacs de bonbons ; et dès son entrée :

— Eh bien!... s'écria-t-il, le voici donc venu, le premier jour de cette fameuse année de 1870 qui doit donner à la France le bonheur et la liberté!...

— *Amen!* fit M. Ducoudray. Et en attendant, nous sommes toujours sans ministère.

— Toujours, répondit Me Roberjot, de ce ton de bonne humeur qui avait résisté à tous les tracas et à toutes les déceptions de sa vie. Ah! l'enfantement est laborieux. Mais soyez sans inquiétude, demain l'*Officiel* parlera, et nous connaîtrons enfin le ministère Ollivier.

Raymond s'était rapproché.

— Et pensez-vous toujours, demanda-t-il, qu'il doit être l'avant-dernier ministère du second empire?

— Je le pense plus que jamais... s'écria l'avocat.

Et sans soupçonner, certes, quels effroyables malheurs allaient fondre sur la France, en cette sinistre année de 1870:

— Dans un an, ajouta-t-il, à pareil jour, je vous donne rendez-vous. Alors, vous me direz ce que sont devenus tous ceux qui jouissent de leur reste, le comte de Combelaine et le duc de Maumussy, et cette chère princesse d'Eljonsen, et mon excellent ami Verdale!...

Sur un point, au moins, Me Roberjot était bien informé.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, le *Journal officiel* publiait le nom des hommes choisis par Émile Ollivier, et qui allaient constituer avec lui ce ministère fameux qui portera dans l'histoire le nom de ministère du 2 janvier.

Et la vérité vraie, incontestable sinon incontestée, est que la France eut, ce jour-là, comme un éblouissement d'espérance et de liberté.

En lisant le nom des hommes qui allaient prendre la direction des affaires, on crut que la ruine prochaine, dont

les symptômes se multipliaient de plus en plus alarmants depuis quelques mois, allait être conjurée.

On crut qu'une transaction pacifique éviterait les horreurs d'une lutte sanglante sur des décombres.

— On va donc respirer ! disait-on. La sécurité va donc renaître ! Les affaires vont donc reprendre !...

Que devenaient dans de telles circonstances les théories de madame Delorge, qui avait toujours attendu, qui attendait encore avec une imperturbable confiance quelque dégringolade effroyable, soudaine, foudroyante, qui livrerait à sa vengeance les assassins, dix-huit ans impunis, de son mari !...

Et Raymond lui-même ne s'était-il pas parfois, dans le secret de son cœur, bercé de ce décevant espoir, que quelque grande commotion politique détacherait madame de Maillefert de ses amitiés nouvelles et sauverait mademoiselle Simone ?

— Chimères !... se disait-il maintenant. Illusions vaines !... C'est sur soi, sur soi seul, qu'un homme doit compter !...

Ce qui n'était pas une illusion, c'est que, de plus en plus, la situation de mademoiselle Simone était menacée.

La veille même, une lettre qu'il avait reçue de M. de Boursonne était venue confirmer ses craintes et l'avertir de se hâter.

« Il court ici de singuliers bruits, écrivait le vieil ingé-
» nieur, et avec une persistance qui me les fait presque
» prendre au sérieux, malgré leur invraisemblance.

» On assure que mademoiselle Simone, ne devant plus
» revenir à Maillefert, se décide à vendre toutes ses pro-
» priétés, et même le château. D'après M. Bizet de
» Chenehutte, — qui est décidément un brave garçon, —
» la vente aurait lieu dans les premiers jours du mois

» prochain. Ce qui désole les gens du pays, c'est qu'on an-
» nonce que tout est d'avance acheté en bloc par un gros
» capitaliste de Paris.

» Comme de raison, je vous fais grâce des commentaires.

» Vous, là-bas, vous devez savoir la vérité. Mandez-
» la-moi donc, s'il vous plaît, pour que je conserve ma
» réputation d'homme bien informé. Et par la même
» occasion, dites-moi un peu ce que vous devenez. »

Hélas !... Raymond n'en savait pas plus que son vieil ami.

Aussi, est-ce avec la résolution plus que jamais arrêtée de parvenir, coûte que coûte, jusqu'à mademoiselle Simone, qu'il arriva vers deux heures à son appartement de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Une surprise immense l'y attendait.

Lorsqu'il entra dans la loge pour prendre sa clef :

— On est venu vous demander ce matin, monsieur, lui dit la concierge.

Sa première idée fut que la vieille femme, dans une intention qui lui échappait, plaisantait.

Qui donc savait qu'il avait loué cet appartement ? Personne.

Et l'eût-on su, comment eût-on pu venir l'y demander, puisqu'au lieu de son nom, il avait donné celui de la famille de sa mère.

— Quand donc est-on venu ? interrogea-t-il.

— Ce matin.

— Qui ?

— Un monsieur, vêtu dans le dernier genre, tout ce qu'il y a de plus comme il faut. J'étais en train de balayer mes escaliers : il appelle, moi je me penche sur la rampe, et je lui crie :

« — Qu'est-ce que vous voulez ? »

Il lève la tête :

« — Je voudrais savoir, répond-il, si mon ami est chez » lui.

» — Quel ami ?

» — Eh ! celui qui a emménagé au troisième avant-hier,

» — M. de Lespéran, alors ?

» — Précisément. »

Là-dessus, je lui ai dit que vous étiez absent,et il a paru très-contrarié. Il m'a cependant remerciée très poliment, et il est parti en disant qu'il repasserait...

Raymond réfléchissait, et à son premier étonnement l'inquiétude succédait.

Ce mystérieux visiteur ne s'était pas présenté en demandant M. de Lespéran. Il s'était arrangé de telle sorte que c'était la portière qui lui avait appris sous quel nom s'était établi rue de Grenelle son nouveau locataire.

Mais il semblait à Raymond très-important que la concierge ne soupçonnât rien.

— Ce doit être, dit-il, quelqu'un de mes amis. Vous a-t-il laissé son nom ?...

— Ma foi, non !...

— Et vous ne le lui avez pas demandé ? Non. C'est vraiment bien fâcheux. Pourtant, si vous pouviez me donner son signalement exact !... Voyons, comment était-il, jeune, vieux...

— Ni l'un ni l'autre.

— Grand ou petit ? Mince ou gros ?...

— Entre les deux.

— Brun ou blond ?

— Oh ! pour cela, tout ce qu'il y a de plus blond, blond ardent, s'entend.

— Avait-il un accent ?

— Je n'ai pas remarqué.

Tout espoir d'être renseigné s'évanouissait, Raymond comprit qu'insister serait inutile.

— Une autre fois, dit-il à la portière, il faudra, je vous prie, demander le nom des gens qui viendront en mon absence.

Mais cette insouciance qu'il affectait, elle était bien loin de son âme.

De ce fait résultait pour lui la certitude qu'il était suivi, épié. Par qui, dans quel but ?

Une fois, le souvenir de Laurent Cornevin traversa son esprit. Il le repoussa.

— Si Laurent, se dit-il, avait à me parler, il viendrait me trouver chez ma mère ou m'écrirait pour me donner un rendez-vous...

N'importe, c'était un souci nouveau ajouté à tous ceux de Raymond ; souci cuisant s'il en fut, irritant, et de toutes les minutes.

Il cessait de s'appartenir, en quelque sorte. Il ne devait plus faire un pas, désormais, sans être tourmenté de cette idée qu'il traînait à ses talons quelque mouchard immonde, qu'il était incessamment épié, que chacune de ses démarches avait un témoin invisible, tapi dans l'ombre et dressant un rapport...

Une telle infamie était bien digne de M. Philippe, conseillé par M. de Combelaine.

Cette journée, du reste, qui commençait si mal, ne lui devait pas être favorable.

C'est en vain que, jusqu'à la nuit, il demeura l'œil cloué à l'ouverture qu'il avait pratiquée à la persienne, il n'aperçut ni mademoiselle Simone, ni miss Lydia Dodge.

Et il ne fut pas plus heureux les jours suivants, encore que littéralement il ne bougeât plus de son observatoire ; si bien qu'à la fin de la semaine il ne savait plus que croire ni qu'imaginer.

Miss Dodge l'avait-elle donc trompé ? N'avait-elle paru céder à ses instances que pour se débarrasser de lui ? Avait-elle au contraire tenu sa promesse et avait-elle été impitoyablement renvoyée ?

Le désespoir s'emparait de Raymond, lorsqu'enfin le dimanche matin, un peu avant huit heures, juste comme il venait d'arriver, il vit apparaître sur le perron mademoiselle Simone.

Elle était habillée ; elle allait sortir ; elle sortait.

Mais ce n'était pas, comme d'ordinaire, la fidèle Lydia Dodge qui l'accompagnait. C'était une femme de chambre que Raymond ne connaissait pas, qui devait être une des femmes de la duchesse, et qui portait un livre d'heures...

Il n'en descendit pas moins en toute hâte et assez vite pour que mademoiselle Simone n'eût pas disparu quand il arriva dans la rue.

Mais elle était loin, déjà, elle marchait d'un bon pas... Elle suivait la rue de Grenelle-Saint-Germain, elle tournait la rue Casimir-Périer... Il était clair qu'elle se rendait à Sainte-Clotilde.

Raymond, alors, la devança et se retourna. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle tressaillit et baissa la tête, mais elle ne s'arrêta pas et entra dans l'église...

— Et cependant elle m'a vu, pensait-il, elle m'a reconnu !... Tout espoir est-il donc perdu !...

Ce qui le préoccupait, c'était de savoir par où mademoiselle Simone sortirait, afin de la devancer et de se trouver sur son passage.

Bientôt il n'eut plus de doute.

La messe terminée, elle resta agenouillée quelques instants encore, puis se levant, elle traversa la nef, se dirigeant vers la grande porte qui donne sur le square.

Il sortit alors par une des portes latérales, et tournant l'église au pas de course, il arriva au bas des marches, juste comme mademoiselle Simone les descendait.

Il hésitait à l'aborder, pourtant, à cause de cette femme de chambre étrangère... Mais elle n'hésita pas, elle. Venant droit à lui :

— Ce que vous faites là est mal, monsieur Delorge !... lui dit-elle.

Lui était saisi de douleur de retrouver mademoiselle Simone si pâle et si amaigrie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Ce qui n'empêche que c'est d'une voix ferme, et en le regardant fixement, qu'elle ajouta :

— N'avez-vous donc pas reçu ma dernière lettre ?...

— Pardonnez-moi.

— Ne vous y disais-je pas de m'oublier, qu'il le fallait ?...

Raymond hochait la tête.

— Dans cette dernière lettre, répondit-il, vous me disiez : « Je suis la plus misérable des créatures. » Alors moi je viens vous dire : « Mon âme, mon intelligence, ma » vie, tout vous appartient. Est-ce que tout entre nous, joie ou malheur, ne doit pas être commun ? » Qu'arrive-t-il ? J'ai le droit de vous le demander, j'ai le droit de le savoir. Il faut que je vous voie, que je vous parle...

Elle devenait indécise, mais la femme de chambre se rapprochait :

— Eh bien !... soit, dit-elle vivement ; à quatre heures, demain, ici...

Certes, il n'y avait rien dans l'attitude de mademoiselle de Maillefert, dans son accent ni dans ses regards qui pût encourager les espérances de Raymond...

Mais le pire malheur n'était-il préférable à ses horribles perplexités !...

Aussi le lendemain, bien avant l'heure indiquée, il était devant Sainte-Clotilde et errait lentement autour du square.

Le ciel était gris, le temps froid, le sol détrempé. Le jardin était désert. Personne ne passait le long des grilles...

Mais la nuit venait, avancée par le brouillard. Quatre heures sonnèrent. L'instant d'après, deux femmes apparurent au coin de la rue Casimir Périer : miss Lydia et mademoiselle Simone...

La pauvre gouvernante n'avait donc pas été renvoyée !

Vivement Raymond s'avança... Mais mademoiselle Simone l'avait aperçu, et venant à lui :

— Offrez-moi votre bras, lui dit-elle d'une voix brève, et marchons...

Il obéit ; et tout aussitôt :

— Car vous en êtes venu à vos fins, poursuivit durement la jeune fille. Vous l'exigiez, me voici...

— Je l'exigeais !...

— Assurément, et à ce point que c'était comme une persécution. Mon frère ne vous a-t-il pas rencontré déjà, près de notre hôtel, et n'est-ce pas sa modération seule qui a évité une altercation ?...

Un geste de colère, de regret peut-être, échappa à Raymond :

— C'est juste, fit-il, M. Philippe ne m'a même pas frappé.

— Et ce n'est pas tout !... Vous avez circonvenu ma gouvernante et vous l'avez décidée à enfreindre mes ordres et à violenter ma volonté !...

Était-ce bien mademoiselle Simone qui parlait ainsi !... Était-ce possible !... Était-ce vraisemblable !...

— Je voulais vous voir, commença Raymond, je voulais...

— A quoi bon !... interrompit la jeune fille, d'un accent tranchant et froid comme l'acier. Est-ce pour me contraindre à vous répéter ce que je vous ai écrit ? Soit, je vous le répète : Nous sommes à tout jamais séparés, nous devons nous oublier, il le faut, je le veux...

Elle parlait très-haut, sans aucune réserve, comme si elle eût été hors d'elle-même... Si bien qu'il était fort heureux que le square fût désert, et que d'ailleurs miss Dodge veillât.

— Eh bien ! s'écria Raymond, c'est de cette séparation que j'ai à vous demander compte...

— A moi ! prononça la jeune fille, d'un ton que n'eût pas désavoué sa mère. Et de quel droit ? Depuis quand ne suis-je plus libre et maîtresse de mes actions ? Ce que je fais, il me plaît de le faire...

Heureusement, il est de ces exagérations qui, dépassant le but, le découvrent.

A mesure que mademoiselle Simone le traitait plus durement, le jour se faisait dans l'esprit de Raymond. Il s'arrêta court, et plongeant dans les yeux de la jeune fille un de ces regards qui remuent la vérité au plus profond de l'âme :

— Ah ! ce que vous faites est sublime !... s'écria-t-il.

— Monsieur, balbutia-t-elle, décontenancée, Raymond...

Mais lui, sans se laisser interrompre :

— Me jugez-vous donc si au-dessous de vous, continua-t-il, que je ne puisse vous comprendre ?... Détrompez-vous. Croyant que je dois vous perdre, vous essayez d'atténuer mon désespoir. Quand une abominable intrigue vous arrache à mon amour, vous voulez paraître me renier volontairement. Vous élevant pour moi jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, vous tâchez de vous perdre dans mon cœur, avec cette pensée que si je pouvais vous mépriser, je vous regretterais moins et me consolerais...

Sous la flamme de cette parole, elle se débattait, elle essayait de protester.

— Vous oubliez donc, continuait Raymond, le serment que nous avons juré !... C'est ensemble que nous devons lutter la lutte de la vie, ensemble que nous devons périr ou être sauvés...

Visiblement, mademoiselle de Maillefert avait trop compté sur ses forces : elle faiblissait.

— Je vous en conjure, murmura-t-elle, ne me parlez pas ainsi...

— Il le faut, je le dois, et vous... vous me devez la vérité...

— Eh bien ! donc... commença l'infortunée.

Mais elle s'arrêta aussitôt, avec un mouvement d'horreur, et violemment :

— Jamais !... s'écria-t-elle, jamais, c'est impossible...

Raymond sentait la victoire lui échapper.

— Faudra-t-il donc, s'écria-t-il, que je vous sauve malgré vous !...

Elle se redressa sur ce mot, et admirable d'énergie :

— Qui vous dit que je veux être sauvée ? prononça-t-elle.

Je ne dois pas l'être, je ne le serai pas. Il est trop tard, d'ailleurs. Tout ce que vous tenteriez maintenant ne servirait plus qu'à rendre peut-être inutile un horrible sacrifice librement consenti. Pour vous, j'aurais dû ne pas venir. Pour moi, j'emporte l'espérance que le souvenir de la pauvre Simone ne vous sera pas sans douceur... Car ne vous abusez pas, c'est la dernière fois que nous nous revoyons...

— Non, je ne vous laisserai pas partir ainsi.

Déjà elle avait repris le bras de miss Lydia.

— N'insistez pas, dit-elle, laissez-moi tout mon courage, j'en ai besoin... Adieu !

Lorsque Raymond revint à lui, après avoir erré toute la soirée par les rues de Paris, il était sur le boulevard, devant un groupe où un homme disait :

— Victor Noir a été tué par le prince Pierre Bonaparte, j'en suis sûr, j'arrive d'Auteuil...

IV

Il était réel, ce bruit, qui, de même qu'une traînée de

poudre, courait le long des boulevards et se répandait par tout Paris.

Dans l'après-midi de cette journée du lundi, 10 janvier 1870, deux journalistes, MM. Louis Noir et Ulrich de Fonvielle, s'étaient présentés chez le prince Pierre Bonaparte, qui habitait alors à Auteuil l'ancienne maison du philosophe Helvétius.

Ils venaient, envoyés par un de leurs amis, Pascal Grousset, demander raison au prince d'un article publié dans un journal de Bastia, *l'Avenir*.

Le prince attendant ce jour-là les témoins de Henri Rochefort, ces messieurs avaient été reçus...

Moins de dix minutes après, des coups de feu avaient retenti dans la maison.

Presque aussitôt, un homme en était sorti, blême, la tête nue, trébuchant, les deux mains fortement appuyées sur le cœur.

Arrivé sur le trottoir, il s'était affaissé. Il était mort.

Celui-là était Victor Noir.

L'instant d'après, un autre homme sortait, pâle, effaré, un revolver à la main, qui criait :

— « N'entrez pas ! On assassine ici ! »

Cet autre était M. Ulrich de Fonvielle.

Tels étaient les faits, qui circulaient de bouche en bouche.

Que s'était-il passé dans la maison ? Personne encore ne le savait exactement, et personne, il faut le dire, ne semblait tenir à le savoir. Visiblement les opinions étaient arrêtées.

A la détonation du revolver d'Auteuil, deux partis immédiatement s'étaient dressés, qui là, sur-le-champ, sans informations, avant toute enquête, se disputaient la possession exclusive de la vérité.

A entendre les uns, le prince Pierre Bonaparte, attaqué et provoqué chez lui, n'avait fait, en tuant Victor Noir, qu'user du droit sacré qu'a tout citoyen de se défendre et de faire respecter sa maison.

Selon les autres, et c'était l'immense majorité, il n'y avait même pas eu de provocation, et Victor Noir était tombé victime du plus lâche des attentats.

Entre ces deux camps, quelques gens de bon sens essayaient d'élever la voix.

— Si nous attendions d'être éclairés, proposaient-ils, avant de nous prononcer ?...

Ils perdaient leur éloquence... Paris était pris de la fièvre.

Les rues étaient pleines de monde, les cafés regorgeaient. A tous les coins de rue, des groupes se formaient d'où s'élevait une immense clameur de malédiction. Une agitation sourde remuait les faubourgs, plus menaçante à mesure qu'elle se propageait dans les quartiers excentriques.

Lorsque Raymond rentra, tout bouleversé, déjà madame Delorge était informée de l'événement, et extraordinairement émue.

— Eh bien !... dit-elle à son fils, le doigt de Dieu n'est-il pas visible ? Au moment où l'Empire s'applique à faire oublier ses origines, n'y a-t-il pas quelque chose de fatidique dans la mort de ce malheureux jeune homme, dont le nom, inconnu hier, sera peut-être demain le cri de ralliement d'une révolution !...

Mais déjà le prince Pierre était arrêté, et l'instruction était commencée.

Paris le sut par les journaux du matin, qui tous publiaient une note du chef du cabinet du ministère de la justice, M. Adelon.

— A quoi bon !... disait à Raymond Me Roberjot. Où est le juge d'instruction capable d'éclairer de la lumière de la vérité cette sinistre affaire ?

Puis hochant la tête d'un air sombre :

— Et maintenant, ajoutait-il, croyez-vous que ce soit vraiment le commencement de la fin ?... Et cependant, ce n'est rien encore, vous verrez, vous verrez...

Ce que Raymond vit, ce fut que la *Marseillaise* parut encadrée de noir, ayant à sa première colonne un article de Rochefort, cri de haine et de colère, qui devait retentir au fond des ateliers les plus reculés.

Il n'était pourtant pas besoin d'excitations. Les plus optimistes sentaient souffler au-dessus de Paris le vent brûlant des grands orages populaires.

Toute la journée du 11 fut employée aux préparatifs.

Tout le jour, on vit des groupes se diriger en pèlerinage vers Neuilly, où on avait transporté le corps de Victor Noir.

L'enterrement devait avoir lieu le lendemain, 12.

On avait demandé qu'il se fît au Père-Lachaise. Légalement, il devait avoir lieu à Neuilly.

— C'est ce qu'on verra ! disait-on dans bien des groupes.

Le lendemain, il tombait une petite pluie serrée, pénétrante, glaciale.

— « Il pleut, il n'y aura rien ! » avait dit autrefois Pétion.

Cette fois l'opinion était trop montée pour regarder au temps.

Bien avant le jour, l'armée était sur pied.

On avait fait venir la garnison de Versailles. Des troupes étaient massées au Champ-de-Mars et au palais de l'Industrie. Des sergents de ville étaient groupés des deux côtés de la porte Maillot.

Dès sept heures, de son côté, dans tous les quartiers de Paris, la foule s'était mise en mouvement et roulait vers Neuilly, cohue immense, où tous les âges et toutes les conditions se confondaient.

Des marchands de journaux circulaient à travers tout ce monde. Ils vendaient la *Marseillaise* et l'*Éclipse*, qui représentaient Victor Noir mort, et ils criaient :

« A deux sous, le cadavre, à deux sous !... »

Il était une heure alors. L'instant critique approchait.

Allait-on laisser le corbillard se rendre paisiblement au cimetière de Neuilly ?

Fallait-il prendre la bière sur les épaules, et le revolver à la main, marcher sur Paris ?...

Autour de la dépouille mortelle de Victor Noir, ses amis délibéraient.

Poussé par la foule jusqu'au premier rang, et même, à un moment, jusqu'à l'intérieur de la maison mortuaire, Raymond se trouvait à même de suivre toutes les péripéties de ce drame émouvant et terrible.

Un à un, il avait vu passer près de lui tous les chefs du mouvement, tous ceux qui avaient ou se croyaient une influence, tous ceux dont on attendait des ordres ou un signal.

C'est vers une heure et demie que Rochefort était arrivé.

Il était plus pâle que de coutume, et, sur son visage bouleversé, chacun pouvait lire les effroyables émotions qui l'agitaient.

Sitôt entré dans un petit atelier qui précédait la chambre mortuaire, il s'était laissé tomber lourdement sur une chaise, en disant :

— Donnez-moi un verre d'eau, je n'en puis plus.

Dans la pièce se trouvait un Anglais, froid, raide, im-

passible. Il tira de sa poche une sorte de gourde recouverte de paille tressée, et, la tendant à Rochefort :

— C'est du rhum, dit-il, buvez.

— Merci, je n'en prends jamais.

Froidement, l'Anglais remit sa bouteille dans sa poche, et haussant les épaules :

— Vous avez tort, dit-il, un coup de rhum fait grand bien quand on est le chef d'un mouvement comme celui-ci, et qu'on est ému comme vous l'êtes.

Et s'adressant à Raymond :

— N'est-ce pas votre avis, monsieur? ajouta-t-il...

Raymond n'eut pas le loisir de répondre à ce singulier personnage; des gens entraient effarés, qui se pressaient autour de Rochefort, répétant :

— Que faut-il faire? Qu'avez-vous décidé?...

Lui, le front moite d'une sueur d'angoisse, hésitait...

Il se disait que si une collision, par malheur, avait lieu, toute cette foule en un moment serait repoussée, éparpillée, sabrée, et qu'un mot de sa bouche pouvait être le signal d'une épouvantable effusion de sang...

Un homme qui entra, maigre, l'œil ardent, les cheveux hérissés, crut qu'il allait le décider.

— Marchons-nous sur Paris, oui ou non? demanda-t-il brusquement.

— Qui vous donne le droit de m'interroger? dit Rochefort.

— Le peuple, dont vous êtes le représentant.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

— Tant pis!

Et enfonçant son chapeau sur sa tête, il sortit, écartant violemment la foule qui s'était entassée dans l'atelier.

L'instant d'après, Rochefort sortait aussi. Le frère de

Victor Noir, Louis, l'était venu chercher, et le conjurait de tout tenter pour éviter à son frère des funérailles sanglantes.

La discussion fut violente, mais enfin, sur l'avis de Delescluze, il fut décidé que le corps serait porté au cimetière de Neuilly.

Placé à une fenêtre, Rochefort annonça à la foule cette résolution, déclarant qu'il considérait comme sacrée la volonté de la famille.

Autour de la maison on applaudit. Mais Raymond entendit près de lui un homme qui disait :

— De quoi se mêle donc la famille ! Le corps est à la démocratie, il faut le porter à Paris !...

On descendait la bière, à ce moment, pour la placer sur le char funèbre. Dès qu'elle parut, il y eut une poussée dans la foule, des hommes se ruèrent pour s'en emparer, et on put croire un instant qu'une épouvantable lutte allait s'engager.

Debout près du corbillard, Raymond, de son mieux, prêtait main-forte aux gens qui s'efforçaient de retenir le cercueil, lorsqu'un homme en blouse, d'une carrure herculéenne, le saisit à la gorge et le renversa en arrière contre la roue.

Il allait sans aucun doute rouler à terre, ce qui, en ce moment et en cet endroit pouvait être la mort, lorsqu'à ses côtés surgit cet Anglais qu'il avait vu, dans l'atelier, offrir du rhum à Rochefort.

D'un seul coup de poing en pleine poitrine, il rejeta comme une masse l'homme en blouse dans la mêlée, et tendant la main à Raymond, à demi étranglé :

— Dans une foule comme celle-ci, dit-il froidement, il ne faut jamais se laisser saisir...

— Monsieur, commença Raymond, vous venez probablement de me sauver la vie...

— J'en serais heureux, interrompit l'Anglais ; mais il n'en est rien, je vous assure, et ce léger service ne vaut pas un remercîment... Mais pardon de vous quitter, voici le char qui s'éloigne, et je ne veux pas perdre un détail de la cérémonie.

Le char funèbre, en effet, venait de se mettre en marche, et lentement, péniblement, ballotté par les incessants remous de la foule, il cheminait le long de l'avenue, vers le petit cimetière de Neuilly.

Derrière, immédiatement, marchaient Rochefort et M. Ulrich de Fonvielle, dont le paletot était littéralement en lambeaux.

Et instinctivement, des milliers et des milliers de gens, poussant, poussés, la tête nue et les pieds dans la boue, suivaient.

Le mouvement était d'une lenteur extrême, mais à ce point irrésistible, que Raymond avait été entraîné.

Faute d'avoir pu se dégager, il suivait, lui aussi.

Une poussée l'avait séparé de l'Anglais, mais il ne l'avait pas perdu de l'œil tout de suite, et pendant un bon moment, il l'avait vu circuler dans la cohue.

— Singulier personnage ! pensait Raymond intrigué, que fait-il là ?

Un arrêt brusque de ce torrent humain qui roulait à pleine avenue vers le cimetière interrompit ses réflexions.

— Qu'est ce que c'est ? demandait-on autour de lui, qu'est-il arrivé ?...

Il arrivait que Rochefort, succombant sous tant d'émotions, venait de chanceler et de tomber inanimé entre les

bras des amis qui l'entouraient, et qu'on le transportait dans une boutique voisine, la boutique d'un épicier.

— Il est mort, disaient quelques-uns.

Il n'était qu'évanoui, et ne tarda pas à reprendre ses sens.

Mais cet incident enlevait définitivement toute idée de porter le cercueil au Père-Lachaise en traversant Paris.

Aussi bien, la lassitude et le découragement commençaient à s'emparer de toute cette foule, sur pied depuis le matin, dans la boue et sous la pluie, et où beaucoup de gens se trouvaient, qui n'avaient rien pris de la journée.

C'est donc plus vite qu'on se dirigea vers le cimetière de Neuilly, où quelques orateurs, amis ou se disant amis du pauvre Victor Noir, prononcèrent quelques paroles d'adieu et des serments de vengeance.

Le retour commençait.

Revenu à lui, Rochefort était monté dans un fiacre, et venait de donner au cocher l'ordre de reprendre le chemin de Paris.

Alors, ceux qui s'étaient déclarés pour la bataille, ceux qui voulaient la lutte immédiate, reprirent quelque espoir.

Et de fait, le spectacle était assez effrayant et assez étrange pour que l'on pût tout craindre.

La nuit tombait. Le brouillard léger qui succédait à la pluie donnait aux objets des formes indécises. Les nuages, au couchant, se coloraient de rougeurs hivernales, qui semblaient des reflets d'incendie...

Et cependant deux cent mille hommes, au moins, de tout âge, de toute condition, en colonne serrée, interminable, remontaient lentement vers l'arc de l'Étoile, chantant à pleine voix des chants révolutionnaires et poussant des

clameurs formidables comme les rugissements d'une fournaise.

Qu'allait-il advenir quand cette masse énorme se heurterait aux sergents de ville massés autour de l'Arc-de-Triomphe ?

Rien... Les sergents de ville se retirèrent un peu à l'écart, et, impassibles, regardèrent s'écouler le noir torrent...

— Où va-t-on ? demandaient des gens aux côtés de Raymond ; où allons-nous ?...

La colonne descendait les Champs-Élysées, et les chants redoublaient... lorsque tout à coup, au rond-point, la tête s'arrêta.

Là étaient rangés les escadrons de cavalerie...

Bientôt, dominant les chants et les chansons, un roulement de tambours se fit entendre...

C'était une première sommation.

Vivement Rochefort se jette à bas de son fiacre, et suivi de deux amis, s'avance vers un commissaire de police qui, ceint de son écharpe, barre l'avenue.

— Je veux passer ! lui dit-il.

— Vous ne passerez pas. On va charger, répond le commissaire.

— Mais je suis M. Henri Rochefort, député au Corps législatif.

— C'est vous, alors, qu'on sabrera le premier.

Et sur cette réponse s'élève le roulement de tambours de la seconde sommation, et un escadron s'avance, au pas, le sabre nu...

Mais Rochefort, cette fois, ne devait pas avoir de décision à prendre...

Le vent des paniques, qui balaie les armées comme la poussière des chemins, avait soufflé...

En un clin d'œil, cette foule formidable qui le suivait, et qui semblait devoir tout submerger sur son passage, cette foule dont les imprécations montaient jusqu'aux nues, s'était éparpillée, dispersée, évanouie, fondue...

Et lorsque Raymond traversa Paris pour rentrer chez sa mère, il n'y trouva plus trace de cette terrible agitation.

— Eh bien ? lui demanda, dès qu'il parut, le digne M. Ducoudray, qu'un gros rhume, à son grand désespoir, avait empêché de se rendre à Neuilly.

— Paris est calme ! répondit-il d'une voix sombre, ce n'était qu'une fausse alerte, tout est fini.

Telle n'était pas l'opinion de Me Roberjot qui, le soir même, vint rendre visite à madame Delorge, et qui racontait cette séance orageuse de la Chambre, où le nouveau ministère s'était écrié :

« Nous avons été la justice et la modération, nous serons la force, s'il le faut ! »

Et là-dessus, il ajoutait qu'une demande en autorisation de poursuites contre Rochefort venait d'être déposée entre les mains du président du Corps législatif, et que certainement elle serait accordée.

— Et nous verrons, disait-il en se frottant les mains, nous verrons bien !...

Raymond écoutait, les sourcils froncés.

Ce n'était pas la seule curiosité qui l'avait conduit aux obsèques de Victor Noir. Il était de ceux qui avaient une arme dans leur poche, et qui étaient prêts à engager la lutte, pour peu qu'elle présentât une chance de succès.

Une révolution eût encore pu le sauver, pensait-il.

Que le régime impérial s'effondrât, M. de Combelaine et

M. de Maumussy étaient écrasés du coup, madame de Maillefert et M. Philippe étaient atterrés, et mademoiselle Simone lui était peut-être rendue.

Il est vrai que son illusion n'avait pas été de longue durée.

Et loyalement, il s'était rangé du côté de ceux qui voulaient éviter la lutte et conduire le cercueil au cimetière de Neuilly.

Certes, il ne s'en repentait pas, mais en ce moment, à la fin de cette journée d'émotions poignantes, et lorsqu'il voyait évanoui son suprême espoir, il n'essayait plus de réagir contre l'affreux découragement qui l'envahissait.

Mademoiselle de Maillefert n'était-elle pas, à tout jamais, perdue pour lui !...

Il la connaissait assez pour être sûr qu'il n'y avait plus à essayer désormais de la faire revenir sur ses déterminations. Il savait qu'elle irait jusqu'au bout de son sacrifice, héroïquement, sans daigner même chercher à s'en épargner une douleur.

— Je ne veux pas être sauvée, avait-elle dit. Du reste, il est trop tard. Ce qu'on tenterait à cette heure n'aboutirait qu'à rendre mon sacrifice inutile...

Quel sacrifice ?

Sous une catastrophe connue, mesurée par lui, il se fût peut-être incliné. Mais plier ainsi sous un malheur mystérieux, lui semblait le comble de la misère et de la honte.

C'en était fait. Il adorait mademoiselle de Maillefert, elle l'aimait, et ils étaient pour toujours séparés. La reverrait-il seulement jamais !...

Il n'avait pas trente ans, et il voyait sa vie finie, le présent sans espoir, l'avenir sans promesses.

Assurément, sans le souvenir de sa mère, c'est d'une

main ferme qu'il eût mis fin à une existence devenue intolérable.

Mais avait-il le droit de disposer ainsi de lui-même?...

N'eût-ce pas été une lâcheté horrible que d'abandonner cette noble femme, qui n'avait vécu que pour lui et par lui?

Une nuit, déjà, on lui avait apporté le corps de son mari assassiné. Faudrait-il qu'on lui rapportât de même le cadavre de son fils, suicidé!...

— Je dois vivre, pensait Raymond, je le dois!...

N'avait-il pas, d'ailleurs, bien des raisons encore de tenir à la vie!...

Est-ce que le meurtre du général Delorge avait été vengé!

Et les meurtriers de son père n'étaient-ils pas les mêmes misérables qu'il soupçonnait d'avoir ourdi la ténébreuse intrigue où périssait mademoiselle de Maillefert!

L'empire avait fait et faisait toujours leur audace et leur impunité. Eh bien! Raymond irait grossir les rangs des ennemis de l'empire, non plus des ennemis platoniques et discrets qui le combattaient avec les seules forces de la justice et de la pensée, mais des ennemis frénétiques, toujours en guerre ouverte, toujours en armes, toujours prêts à se ruer par n'importe quelle brèche...

Le moment était d'ailleurs propice à de telles résolutions.

Ainsi que l'avait prévu Me Roberjot, l'ébranlement causé par la mort de Victor Noir et par les scènes de ses funérailles, bien loin de s'atténuer, s'accentuait...

C'est que le cabinet du 2 janvier n'avait pas lu cet événement dans l'avenir, le jour où il acceptait la direction des affaires...

La force des choses le lançait sur une pente fatale et il

la suivait, sans se rendre compte assurément de ce qu'il y avait au bout.

Ainsi, la Chambre ayant autorisé des poursuites contre Rochefort, en raison de son article de la *Marseillaise*, il fut poursuivi et condamné à six mois de prison et à 3,000 fr. d'amende. C'était le 22 janvier.

Cependant on ne pensait pas, dans le public, que ce jugement dût être exécuté, du moins immédiatement.

Erreur !...

Le 7 février, Raymond se rendait aux nouvelles, au palais Bourbon, lorsque sur le quai il rencontra Me Roberjot, lequel, tout chaud encore de la discussion, vint à lui.

— C'est voté !... lui dit-il. Une décision de la Chambre autorise l'arrestation.

— C'est terriblement grave ! murmura Raymond.

C'était une opération hardie, en effet, que d'arrêter un homme dont la popularité était alors sans bornes. Bien des révolutions qui ont réussi, ont eu pour point de départ de moindres hardiesses.

Mais le ministère était engagé : l'ordre fut donné.

Le soir même, vers les neuf heures, au moment où Rochefort se présentait rue de Flandres, à la salle de la Marseillaise, il fut entouré par des agents et conduit à une voiture qui partit dès qu'il y eut pris place.

Il avait montré beaucoup de calme, et même, pendant qu'on l'entraînait, il avait recommandé à ses amis de ne pas faire d'appel au peuple.

Recommandation inutile.

C'était Flourens qui présidait cette réunion de la salle de la Marseillaise. Apprenant l'enlèvement de Rochefort, il se dressa sur son banc, adjurant les assistants de prendre les armes.

Après quoi, menaçant d'un revolver le commissaire de police qui assistait à la réunion :

— Vous, lui dit-il, je vous arrête... Pas un ordre à vos agents, pas un geste, ou vous êtes mort !...

Pour la seconde fois depuis un mois, Raymond put croire que l'explosion allait avoir lieu.

Une clameur formidable avait répondu à l'appel de Flourens et salué l'acte désespéré par lequel il pensait engager définitivement l'action.

Dans cette salle de la Marseillaise, sinistre d'aspect, boueuse, délabrée, deux ou trois cents hommes protestaient, avec d'épouvantables blasphèmes, que cela ne se passerait pas ainsi, et qu'on allait apprendre à les connaître.

Au dehors, la foule s'amassait et s'épaississait. Beaucoup de réverbères avaient été éteints aux environs. Des groupes, où les femmes étaient aussi nombreuses que les hommes, se massaient dans les coins sombres.

Toujours prêt à tenir pour réalités les chimères de son imagination, Flourens crut voir Paris entier debout et marchant à sa suite.

Il sortit donc de la salle de la Marseillaise, et, tenant toujours sous son revolver le commissaire de police, il s'engagea dans le faubourg.

Une soixantaine de très-jeunes gens le suivaient. Ils n'avaient pas d'armes, mais ils chantaient à pleine gorge pour se donner du cœur.

Devenu le centre d'un groupe, et dupe, lui aussi, de ses colères, Raymond avait pris la parole, et carrément et à tous risques il proposait de marcher sur Sainte-Pélagie et de délivrer Rochefort, lorsqu'une voix, odieusement enrouée, l'interrompit :

— Ah ça ! qu'est-ce-qu'il nous propose, celui-là ?...

Vivement Raymond essaya de s'expliquer.

— Il veut nous entraîner hors du faubourg, reprit la voix, pour nous livrer à la police. Mais on la connaît...

Raymond protestait, et certes, bien inutilement. N'avait-il pas contre lui sa tournure élégante, ses vêtements, ses façons, sa voix ?

— Qui es-tu ? lui demanda brutalement un grand drôle d'une vingtaine d'années, placé près de lui...

— C'est un mouchard, cria un autre.

Il faisait si sombre que Raymond cherchait en vain dans le groupe ses interrupteurs. Tout neuf à ces scènes de tumulte, il prétendait se faire écouter.

Tout à coup :

— Enlevons le mouchard !... hurla une voix.

Et on le saisissait au collet, en même temps, et il sentait se nouer autour de ses jambes, cherchant à lui faire perdre plante, des bras furieux, les bras de quelqu'un de ces odieux gamins au teint verdâtre qui semblent jaillir des pavés partout où se produit une scène de désordre.

— Au canal, le mouchard !... répétait-on.

Il comprit le danger.

D'un brusque mouvement, il fit lâcher prise à celui qui le tenait au col, d'un coup de pied il envoya le gamin rouler dans le ruisseau, et s'arc-boutant solidement sur les jarrets, les poings en avant :

— Gare à qui me touche !... dit-il.

Il y eut dans le groupe dix secondes d'hésitation. Mais il est de ces mots qui sont tout une condamnation sans appel; les esprits étaient montés, la victoire n'était que trop facile, et on allait sans nul doute lui faire un mauvais

parti, lorsqu'un robuste gaillard en blouse se jeta devant lui en criant :

— Bas les mains ! Je connais le citoyen.

— C'est un mouchard ! hurla la foule.

— Hein ! de quoi ! interrompit l'homme en blasphémant. Où donc est-il, le malin qui ose dire qu'un ami à moi est de la police !...

Personne ne répondant, l'homme, brusquement, dégagea Raymond, et dès qu'ils furent à quelques pas du groupe :

— Filez, lui dit-il, votre place n'est pas ici.

— Cependant...

— Gardez votre courage pour une meilleure occasion.

— Quoi ! lorsque déjà la lutte est commencée...

L'homme haussa les épaules, et d'un ton de mépris indescriptible :

— La lutte !... fit-il. Vous croyez donc à une lutte, vous !

Il s'éloignait, Raymond le retint :

— Au moins, dites-moi à qui je dois d'avoir pu me tirer d'affaire...

L'homme parut trouver l'insistance toute naturelle.

— Je m'appelle Tellier, répondit-il, je suis ouvrier à l'Entrepôt...

— Moi, je m'appelle Raymond Delorge, et je voudrais...

— Payer la goutte ? Je comprends ça. Seulement, comme vous pouvez voir, tous les marchands de vin ont fermé. Ce sera pour la prochaine rencontre...

Et il s'esquiva, laissant Raymond fort irrésolu.

L'émotion, dans le faubourg, lui semblait bien trop grande pour devoir se calmer si promptement. A tout moment des groupes d'hommes passaient, qui paraissaient se rendre à quelque rendez-vous. Les cochers de fiacre, fouettant leurs chevaux à tour de bras, s'envolaient dans

toutes les directions, comme s'ils eussent tremblé qu'on ne s'emparât de leur voiture pour commencer une barricade.

— Avant de rentrer, pensa-t-il, je puis toujours voir.

Et il marcha au bruit.

C'était la petite troupe de Flourens qui poursuivait sa route en chantant la *Marseillaise*, et il ne tarda pas à la rejoindre.

Flourens marchait toujours en tête, — et cependant, à mesure qu'il avançait, force lui était bien de reconnaître qu'il s'était abusé d'illusions étranges.

Partout, sur son passage, les fenêtres s'ouvraient bruyamment, et des têtes se montraient, curieuses et effarouchées. Des gens sortaient des maisons dont les imprécations répondaient à sa voix.

Mais c'était tout. Et sa petite troupe, loin de grossir, allait diminuant de tous les bavards qui s'attardaient sous les portes à donner des renseignements.

A Belleville, il espérait trouver une armée. A peine y réunit-il une centaine d'hommes mal équipés.

— Ah ! si on avait des armes ! disait-on autour de lui.

C'est alors que l'idée lui vint, d'une naïveté folle, qu'au théâtre de Belleville, dans le magasin des accessoires, il trouverait des fusils.

Seulement, lorsqu'il arriva dans les coulisses, réclamant les armes des figurants, il était seul. De tous ses soldats, il ne lui restait qu'un enfant de dix-sept ans.

Désespéré, il regagna la rue, son par-dessus sur le bras, un revolver d'une main, une épée de l'autre, et on le vit parcourir le faubourg, cherchant des combattants et des remueurs de pavés...

Il trouva des sergents de ville qui venaient de disperser

les derniers groupes, et auxquels il eut de la peine à échapper.

Et lorsque, vers minuit, Raymond regagna la rue Blanche, il put dire à M. Ducoudray :

— Tout est terminé.

Le bonhomme n'en revenait pas.

— De mon temps, disait-il, en 1830, on ne venait pas à bout de nous si facilement !...

V

Cependant, tout n'était pas si complétement fini que cela.

Si la journée du lendemain mardi, 8 février, fut relativement calme, la fièvre parut recommencer à la tombée de la nuit.

Une douzaine de barricades furent élevées rue de Paris, à Belleville, rue Saint-Maur, rue de la Douane et au faubourg du Temple.

Le lendemain soir encore, mercredi, nouvelles scènes de désordre, et combats assez violents autour d'une barricade élevée rue Saint-Maur.

N'importe, il était clair que le mouvement ne se propageait pas. L'émeute restait confinée en deux coins de Paris, à Belleville et au faubourg du Temple.

Et de même que l'été passé, les badauds, après leur dîner, s'en allaient place du Château-d'Eau, voir les émeutiers.

Ils n'eurent pas longtemps à y aller.

Dès le 10, à la suite de trois ou quatre cents arrestations, la rue avait repris son calme. Et il parut probable que Rochefort, enfermé à Sainte-Pélagie, ferait bel et bien ses six mois de prison.

— Probable, c'est possible, disait Me Roberjot, certain, non. Ce qui vient d'échouer ces jours-ci réussira fatalement avant longtemps.

Et tout en avouant que de telles scènes détachaient bien des esprits timides de la cause de la liberté, il énumérait avec complaisance tous les orages qui grossissaient à l'horizon de l'empire : le procès du prince Pierre Bonaparte, qui allait être traduit devant la haute-cour, les grèves qui s'organisaient partout, le malaise du commerce et cette inquiétude générale qui faisait que tout le monde se défiait de l'avenir.

Mais Raymond avait alors de bien autres soucis.

De déductions en déductions, il en était arrivé à soupçonner une relation entre l'étrange visite qui lui était venue rue de Grenelle et certains événements des jours précédents.

A Neuilly, lors de l'enterrement de Victor Noir, il allait être jeté à terre et sans doute écrasé, lorsqu'un inconnu,

un Anglais aux allures excentriques, avait surgi tout à point pour le débarrasser de son agresseur.

Non moins à propos, à la Villette, lors de l'arrestation de Rochefort, un ouvrier était survenu pour le dégager d'un groupe de furieux, où certainement on lui eût fait un mauvais parti.

Ces deux circonstances, qui ne l'avaient pas frappé tout d'abord, prenaient maintenant à ses yeux des proportions énormes.

— Non ! ce n'est pas naturel ! se répétait-il.

Et il se demandait si le mystérieux visiteur, l'Anglais de Neuilly et l'ouvrier de la Villette, n'étaient pas les agents d'un seul et même personnage, qui, sans qu'il s'en doutât, vieillait sur lui.

Or, quel pouvait être ce personnage, sinon Laurent Cornevin ?

Raymond, à cette idée, se sentait pris d'éblouissements. Aidé de Laurent, il se voyait regagnant la partie perdue, et reconquérant mademoiselle Simone...

Il y avait d'ailleurs à sa portée un moyen de vérifier jusqu'à un certain point l'exactitude de ses conjectures.

Ne sachant rien de l'Anglais de Neuilly, il n'y songeait point.

Mais l'ouvrier de La Villette lui avait dit qu'il s'appelait Teillier et qu'il était employé à l'Entrepôt.

— Je vais me mettre à sa recherche, se dit Raymond, et si je le découvre, je saurai bien le faire parler. Mais je ne le retrouverai pas. S'il est ce que je soupçonne, il m'aura donné un faux nom et une fausse adresse...

Une heure plus tard, il descendait de voiture rue de Flandres, et avec la plus industrieuse patience, il commençait ses investigations.

Ce qu'il avait prévu se réalisait.

A l'Entrepôt, Tellier était parfaitement inconnu.

Et c'est en vain qu'il s'en alla tout le long du canal, de chantier en chantier, interrogeant tout le monde, patrons, contre-maîtres, ouvriers, payant bouteille pour délier les langues, personne ne connaissait le nommé Tellier ni n'en avait ouï parler.

— Je suis donc sûr de mon affaire ! se disait-il le soir en rentrant.

Malheureusement c'était la moindre des choses. L'existence de Laurent constatée, le difficile était de se mettre en communication avec lui.

Pourtant, après de longues méditations, Raymond crut avoir trouvé un expédient.

— Si Laurent veille ainsi sur moi, se dit-il, c'est donc que son affection est profonde et sincère. Donc, s'il savait à quel point je suis malheureux, il ferait tout pour me tirer de peine. Donc, je n'ai qu'à le prévenir pour le voir accourir...

Et sur cette conclusion, il écrivit cette lettre :

« Vous qui venez vous informer de M. de Lespéran,
» êtes-vous l'homme que je suppose, êtes-vous l'ancien
» associé de M. Pécheira ? Si oui, faites, au nom du ciel,
» que je puisse vous voir, vous parler. Ai-je besoin de
» vous jurer le plus profond secret ? Mon bonheur, ma vie
» sont en jeu... »

Cette supplique si pressante, Raymond la mit sous enveloppe, et après l'avoir cachetée de façon à défier la curiosité la plus ingénieuse, il la confia à la concierge de la rue de Grenelle-Saint-Germain, en la priant de la remettre à la première personne qui viendrait le demander.

Assurément, c'était un chétif espoir que celui-là,

mais enfin c'était un espoir, et il lui donna le courage de paraître s'intéresser à l'installation que lui préparait sa mère.

Ravie de voir son fils se fixer à Paris, près d'elle, et le trouvant trop à l'étroit dans sa chambrette d'étudiant, madame Delorge venait de louer, à son intention, un petit appartement qui joignait le sien, et qui en fit complétement partie, après qu'on eut ouvert une porte de communication.

Là elle se plut à décorer deux pièces, une chambre à coucher et un cabinet de travail, dont elle fit une merveille, grâce aux tableaux et aux objets de haute curiosité qui lui restaient de la succession du baron de Glorière.

Dans ce même cabinet, elle fit transporter le portrait du général Delorge.

— Il te revient de droit, dit-elle à son fils. Il te rappellerait le passé et ton devoir, si jamais tu venais à oublier...

Non, il n'était pas de danger qu'il oubliât !

Chaque jour qui s'était écoulé depuis un mois avait ajouté à sa haine une goutte de fiel et exalté sa rage de vengeance. Tenir enfin Combelaine et Maumussy et les écraser, était l'idée fixe qui obsédait son cerveau.

C'est ce but qu'il poursuivait, lorsque mettant en réquisition les influences de Me Roberjot, il s'était fait affilier à une des sociétés secrètes qui travaillaient au renversement de l'Empire.

La société dont Raymond se trouva faire partie tenait ses séances dans une petite maison de la rue des Cinq-Moulins, à Montmartre, et s'intitulait la *Société des Amis de la Justice*. Un ancien représentant du peuple en était le chef, et elle comptait parmi ses membres un grand nombre d'avocats, quelques artistes et des médecins,

On se réunissait deux ou trois fois la semaine, le soir.

Le but qu'eût avoué l'association, dans le cas où la police eût pénétré son existence, eût été la propagation des livres et des journaux démocratiques.

Son but réel était de recruter et d'armer en province une armée qui, au premier signal, arriverait donner la victoire à une révolution parisienne.

De quelles forces disposait en France la société des *Amis de la Justice?* Raymond ne le sut jamais exactement. Une seule fois, il entendit le président dire :

— Nous avons plus de cinquante mille fusils.

Disait-il vrai ?...

En tout cas, qu'il exagérât ou non, Raymond n'avait pas tardé à reconnaître que ses nouveaux « amis » ne comptaient guère sur un succès prochain, et que s'il arrivait à temps à son but, ce ne serait pas par eux.

Aussi, toutes ses pensées se tournaient-elles vers cet inconnu, qu'il supposait être Cornevin, et chaque après-midi il courait rue de Grenelle demander à la concierge des nouvelles de sa lettre.

— Je n'ai vu personne, lui répondit-elle quatre jours de suite.

Mais le cinquième, dès que Raymond ouvrit la porte de la loge :

— Il est venu ! s'écria-t-elle.

Le choc, bien que prévu, fut si violent, que Raymond pâlit.

— Et vous lui avez remis ma lettre ? demanda-t-il.

— Naturellement.

— Qu'a-t-il dit ?

— D'abord, il a paru très-étonné que vous ayez laissé une lettre pour lui, et il s'est mis à la tourner, à la re-

tourner, à la flairer... A la fin, il l'a ouverte. D'un coup d'œil, oh ! d'un seul, il l'a lue. Il est devenu cramoisi, il s'est frappé le front d'un grand coup de poing, il s'est écrié : Tonnerre du ciel ! et il est parti en courant.

Troublé jusqu'au fond de l'âme , Raymond affectait cependant une contenance tranquille. Et la plus vulgaire prudence lui recommandait cet effort, car il sentait rivés sur lui les petits yeux gris de la concierge.

— Enfin, reprit-il, c'est bien tout ce que vous a dit mon ami ?

— Absolument tout.

— Il n'a pas parlé de me répondre ?

— Non.

— Il n'a pas demandé à quelle heure il me trouverait

— Pas davantage.

— Cependant !...

— Quoi ! puisqu'on vous dit qu'après avoir juré comme un enragé, il s'est sauvé comme s'il eût eu le feu après lui!...

Raymond eût eu d'autres questions encore à adresser à la portière, mais c'eût été attiser encore une curiosité qu'il ne voyait que trop enflammée, c'eût été se livrer peut-être ; il ignorait s'il avait en cette femme une alliée ou une ennemie, et il n'avait que trop de raisons de se défier.

Affectant donc une superbe insouciance :

— J'arrangerai cela, fit-il.

Et prenant sa clef, il se hâta de gagner son appartement, heureux de n'avoir plus à dissimuler les horribles appréhensions qui venaient l'assaillir.

Si le récit de la concierge était exact, et rien ne lui faisait soupçonner qu'il ne fût pas tel, l'homme à qui sa

lettre avait été remise n'était pas, ne pouvait pas être Laurent Cornevin.

Malheureux ! il venait peut-être de sauver ses mortels ennemis en leur révélant l'existence de Laurent Cornevin.

— Je suis donc maudit ! se disait-il, en se tordant les mains, je serai donc fatal à quiconque s'intéresse à moi !...

C'est à peine si, ce jour-là, il songea à jeter un coup d'œil sur l'hôtel de Maillefert.

Le temps était doux, les fenêtres du salon étaient ouvertes, et dans ce salon, autour d'une table couverte de papiers et de registres, Raymond apercevait très distinctement sept ou huit hommes, presque tous d'un certain âge, graves, chauves et cravatés de blanc.

Qu'était-ce que cette réunion ? Il n'en vit pas la fin. La nuit venait, un domestique apporta des lampes et ferma les fenêtres...

— Je ne reviendrai plus ici, pensa-t-il, vaincu par cet acharnement de la destinée. A quoi bon revenir !...

Il sortit donc, et il n'avait pas fait cent pas dans la rue de Grenelle, lorsqu'il s'entendit appeler doucement.

C'était miss Lydia Dodge.

— Vous !... s'écria-t-il.

Elle semblait épouvantée de sa démarche, la pauvre fille, elle tremblait comme la feuille et jetait autour d'elle des regards effarés.

— Voici trois jours, répondit-elle, que je ne fais que me promener autour de l'hôtel, espérant toujours vous rencontrer...

Un nouveau malheur allait fondre sur lui, Raymond n'en doutait pas.

— C'est mademoiselle Simone qui vous envoie ? demanda-t-il.

— Non, c'est à son insu que je vous guette.

— Que se passe-t-il, mon Dieu !...

— Mademoiselle va se marier... Je l'ai entendue le promettre à madame la duchesse.

Cette nouvelle affreuse, après tout ce que lui avait dit mademoiselle Simone, est-ce que Raymond n'eût pas dû la prévoir !... Elle l'atterra, pourtant.

— Simone se marie !... balbutia-t-il. Avec qui ?...

— Ah ! je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'elle en mourra. Après son argent, c'est sa vie qu'on lui prend. Car elle se meurt, monsieur Delorge, elle se meurt, entendez-vous ! Alors, moi, voyant cela, je n'ai plus hésité, je vous ai cherché ; que faut-il faire ?

Que faut-il faire ?

Il y avait des semaines, des mois, que le malheur vivait en face de ce problème, qu'il y appliquait toutes les forces de sa pensée, toute l'énergie de son intelligence, et qu'il ne découvrait aucune solution acceptable.

— Ne rien pouvoir, répétait-il, en proie à une sorte d'égarement, rien, rien, rien !... En être toujours à se débattre, à s'agiter dans les ténèbres, sans un rayon de jour, sans une lueur ! Être environnée d'ennemis et n'en jamais trouver un en face ! Être frappé sans relâche, et ne pas voir d'où viennent les coups ! Ah ! si mademoiselle Simone l'eût voulu !... Mais non, c'est elle qui, volontairement, m'a lié les mains, garrotté, réduit à l'impuissance, condamné à cette exécrable situation, à cette existence d'humiliation, à cette lutte sans issue. Il lui a plu de se dévouer, elle se dévoue. Je péris avec elle ; que lui importe ! Ah ! tenez, miss Dodge, Simone jamais ne m'a aimé !...

Du geste, comme si elle eût entendu un blasphème, la digne gouvernante protestait.

— Vous ne m'avez donc pas comprise ! interrompit-elle. Il faut donc que je vous répète que mademoiselle ne vivra peut-être pas jusqu'à ce mariage !...

Soudainement, Raymond s'arrêta. La violence de ses émotions finissait par lui donner cette lucidité particulière à la folie, et qui prête aux actes des fous une apparence de logique.

— Voyons, fit-il, d'un accent bref et dur, nous sommes là que nous perdons notre temps en paroles vaines. Consultons-nous. Avez-vous idée du stratagème qu'on a employé pour attirer mademoiselle Simone à Paris ?...

— On lui a dit que l'honneur de M. Philippe était compromis, et que seule, en consentant aux plus grands sacrifices, elle pouvait le sauver...

— Alors elle a abandonné sa fortune...

— Je le crois.

— Soit, je comprends qu'on lui ait tout pris. Mais ce mariage...

— Il est, à ce qu'il paraît, non moins indispensable que l'argent au salut de M. Philippe...

— Et vous ne savez pas quel est le misérable lâche qui prétend épouser mademoiselle Simone ?...

— Non...

Sans souci des passants, des espions peut-être attachés à ses pas, Raymond parlait très haut, avec des gestes furieux. Les circonstances extérieures n'existaient plus pour lui. Il ne remarquait pas un homme d'apparence suspecte, qui était allé se poster tout près, sous une porte cochère, où il paraissait allumer sa pipe.

— Quand a-t-il été question de ce mariage pour la première fois ? reprit-il.

— Avant-hier.

— Dans quelles circonstances ?

Visiblement, la pauvre Anglaise était au supplice.

— C'est que, balbutiait-elle, je ne sais si je dois, si je puis... Ma profession a des devoirs sacrés, la confiance qu'on m'accorde...

Impatiemment, Raymond frappait du pied.

— Au fait ! interrompit-il brusquement.

— Eh bien ! donc, avant-hier, M. Philippe sortit le matin, en voiture...

— Avec qui ?

— Tout seul. Lorsqu'il rentra sur les onze heures, pour déjeuner, il était si pâle et si défait que, l'ayant rencontré dans l'escalier, j'eus tout de suite un pressentiment. Ayant appelé son valet de chambre : « Allez, lui dit-il, prier ma » mère de me recevoir à l'instant. » Je compris qu'une explication allait avoir lieu, et aussitôt, d'instinct, je montai à l'appartement de madame la duchesse, comme si j'avais eu affaire dans le petit salon qui est à côté de sa chambre. J'y étais à peine que j'entendis M. Philippe chez madame. Ses premiers mots furent : « Nous sommes joués » abominablement ! » Et immédiatement, il se mit à parler, mais si vite, si vite, que je n'entendais presque plus rien, que je distinguais seulement de ci et de là des lambeaux de phrases, où il disait que c'était un abus de confiance inouï, une impudence inimaginable, que tout était perdu, qu'on le tenait, qu'il ne lui restait plus qu'à se brûler la cervelle. Madame la duchesse, pendant ce temps, poussait de véritables cris de rage. Je l'entendais trépigner. Jusqu'à ce que tout à coup : « Il faut s'exécuter !... » s'écria-t-elle. Et sonnant une de ses femmes : « Allez, lui » commanda-t-elle, me chercher mademoiselle Simone. » L'instant d'après, mademoiselle arrivait. Que se passa-t-il ? Je ne le sais ; on parlait si doucement, que je n'entendais

plus rien absolument. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est en sortant de là, plus pâle qu'une morte, que mademoiselle me dit : « Je me marie... Je n'y survivrai pas !... »

Maintenant que miss Dodge était lancée, il n'y avait plus qu'à la laisser poursuivre. Et cependant brusquement Raymond l'interrompit.

— Vous aimez mademoiselle Simone, dit-il, vous lui êtes dévouée, vous voulez la sauver ?...

— Oh !... monsieur.

— Eh bien ! vous allez me conduire près d'elle, à l'instant !...

Épouvantée, miss Lydia se rejeta vivement en arrière, considérant Raymond d'un œil dilaté par la stupeur :

— Moi, bégaya-t-elle, moi vous conduire près de mademoiselle !...

— Oui.

— A l'hôtel ?...

— Il le faut.

— Mais c'est impossible, monsieur !

— Rien n'est si aisé, au contraire. Vous allez prendre mon bras, et nous entrerons ensemble, la tête haute. Me voyant avec vous, pas un valet n'aura l'idée de me demander qui je suis ni où je vais.

— Et madame la duchesse ?...

— Elle est toujours sortie à cette heure-ci.

— M. Philippe peut être là...

Raymond dissimula mal un geste menaçant :

— Je n'ai plus, dit-il, pour éviter le duc de Maillefert, les raisons que je croyais avoir. S'il est là, tant mieux !...

— Que voulez-vous dire ? grand Dieu !... s'écria la pauvre gouvernante.

Et elle, que faisait frémir la seule idée de ce qui n'est

pas convenable, oubliant qu'elle était en pleine rue, elle levait au ciel des bras désolés :

— C'est de la folie ! répétait-elle.

Peut-être disait-elle vrai. Mais Raymond en arrivait à ce point extrême où on ne calcule plus.

— Il faut que je voie Simone, reprit-il, de cet accent dur et bref qu'ont les hommes aux instants décisifs, et je n'ai pas le choix des moyens...

— Elle ne vous laissera pas achever la première phrase. Votre audace la révoltera, elle vous commandera de sortir

— Marchons, miss...

Mais elle reculait, la pauvre fille, elle repoussait Raymond qui s'avançait, elle regardait autour d'elle comme si elle eût songé à s'enfuir.

— Et moi, reprit-elle, moi, mademoiselle me chassera comme une malheureuse...

— Préférez-vous la laisser mourir ?...

— Je serai déshonorée, perdue de réputation...

Discuter, c'était bien moins rassurer la digne gouvernante que lui montrer l'étendue des risques qu'elle courait. Raymond le comprit :

— Miss, prononça-t-il, l'heure presse et l'occasion fuit... Prenez mon bras...

Subjugée, perdant son libre arbitre, elle obéit, elle marcha. Seulement, en arrivant à la porte encore grande ouverte de l'hôtel, dégageant vivement son bras.

— Non, je ne veux pas ! s'écria-t-elle.

Raymond ne parlementa pas. D'un brusque mouvement il enleva miss Dodge et l'entraîna dans la cour.

Deux ou trois domestiques qui causaient devant le pavillon du suisse, ayant salué d'un air étonné, il leur rendit

leur salut. Il franchit le perron, et une fois dans le vestibule, abandonnant la pauvre gouvernante :

— Maintenant, commanda-t-il, guidez moi.

Oh ! elle n'essaya même pas de résister. Elle s'engagea dans le grand escalier, trébuchant à chaque marche, puis arrivée au palier du second étage :

— Attendez-moi ici, dit-elle à Raymond, je vais prévenir mademoiselle...

— C'est inutile ; marchez, je vous suis...

— Cependant...

— Allez, vous dis-je !... Voulez-vous donc lui donner le temps de la réflexion !...

Plus morte que vive, assurément, elle obéit encore... Elle prit à droite un couloir sombre, et ouvrant la porte d'un petit salon qu'éclairait une grosse lampe :

— Mademoiselle, commença-t-elle...

Raymond ne la laissa pas poursuivre, il l'écarta, et se montrant :

— C'est moi ! dit-il.

Assise devant un petit guéridon, mademoiselle Simone de Maillefert était occupée à feuilleter une grosse liasse de papiers.

A la voix de Raymond, elle se dressa d'un bloc, si violemment que sa chaise en fut renversée, et reculant jusqu'à la cheminée, les bras étendus en avant :

— Lui ! murmurait-elle, Raymond...

Hélas ! il ne fallait que la voir pour comprendre les craintes de miss Lydia et pour trembler qu'elle ne fût atteinte aux sources mêmes de la vie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, ombre désolée. Le marbre de la cheminée était moins blanc que son visage. Ses petites mains amaigries avaient la transparence de la cire. Il n'y avait

plus que ses yeux de vivants, ses beaux yeux, si clairs autrefois, et qui maintenant brillaient de l'éclat phosphorescent de la fièvre...

Mais déjà elle était revenue de sa première surprise ; ses pommettes se colorèrent légèrement, et d'un ton d'indicible hauteur :

— Vous, prononça-t-elle, chez moi !... De quel droit, et d'où vous vient cette audace ?... Vous êtes devenu fou, je pense ?...

D'un geste impérieux, elle montrait la porte ; Raymond n'en avançait pas moins.

— Peut-être, en effet, suis-je devenu fou, interrompit-il d'un accent amer. On dit que vous allez vous marier...

Elle le regarda en face, et résolûment, d'une voix qui ne tremblait pas :

— On vous a dit vrai, fit-elle.

En entrant à l'hôtel de Maillefert, même après les confidences de l'honnête miss Lydia, Raymond s'obstinait à douter encore. Et en ce moment, c'est à peine s'il ajoutait foi au témoignage de ses sens, à peine s'il pouvait croire qu'il n'était pas le jouet d'un exécrable cauchemar.

— C'est ce que je ne permettrai pas ! s'écria-t-il avec une violence inouïe.

Mademoiselle Simone ne sourcilla pas.

— De quel droit ? prononça-t-elle froidement.

— Du droit, s'écria Raymond, que me donnent mon amour et vos promesses. Vous avez donc effacé de votre cœur ce jour où, la tête appuyée contre ma poitrine, vous me disiez : « Une fille comme moi n'aime qu'une fois en sa » vie ; elle est la femme de celui qu'elle aime ou elle » meurt fille. »

A peine entrée chez mademoiselle Simone, miss Lydia

Dodge s'était affaissée lourdement sur la chaise la plus rapprochée de la porte.

Peu à peu, elle avait repris ses sens. Puis elle avait écouté, et elle n'avait pas tardé à s'épouvanter de la violence de Raymond, et aussi d'entendre sa voix s'élever si haut qu'elle devait retentir dans tout l'hôtel.

— Monsieur Delorge, supplia-t-elle, monsieur, au nom du ciel !...

Du geste, mademoiselle Simone lui imposa silence.

— Laisse-le parler, fit-elle, il est dit que pas une douleur ne me sera épargnée.

Mais son accent trahissait un tel excès de souffrance, que Raymond s'interrompit, et étonné de son emportement :

— Vous ne saurez jamais ce que j'ai enduré, murmura-t-il.

— Je sais que vous me torturez inutilement, et qu'il serait généreux à vous de vous éloigner...

— Pas avant de vous avoir parlé.

Il se rapprocha, et baissant le ton, de cette voix étouffée où frémit la passion la plus ardente :

— Je suis venu, reprit-il, pour vous éclairer sur la situation qui nous est faite. Au-dessus des conventions sociales, il y a le droit sacré, il y a le devoir de toute créature humaine de défendre sa vie et son bonheur. Les bornes sont dépassées de ce qui se peut souffrir, nous sommes dégagés. Donnez-moi la main et sortons la tête levée de cette maison maudite. C'est pour s'approprier votre fortune qu'on veut s'emparer de votre personne. Eh bien ! abandonnez vos millions à qui les convoite. L'argent !... est-ce que nous y tenons, vous et moi ? Est-ce que pour vous, d'ailleurs, je ne saurais pas en gagner des

monceaux ! Venez ! Si vous n'avez pas été la plus fausse des femmes, vous allez venir !...

Le calme de mademoiselle Simone était celui de ces victimes résignées qui, dans le cirque, sous la griffe des tigres, offraient à Dieu leurs tortures.

— Ma destinée est fixée, dit-elle. Il n'est plus au pouvoir de personne de la changer. Je me dévoue à un intérêt que je juge supérieur à ma vie... Ne soyez pas jaloux, je ne trahis pas mes promesses, ce n'est pas à un autre homme que je suis fiancée, Raymond, c'est à la mort, et mon lit nuptial sera un cercueil. Un abime de honte s'ouvrait, mon corps le comblera, ne le voyez-vous pas ?...

Raymond parut réfléchir. Puis, après un moment de lourd silence, troublé seulement par les sanglots de miss Dodge :

— Eh bien ! soit, s'écria-t-il, je m'éloignerai si vous consentez à m'apprendre à quelle cause sacrée vous nous sacrifiez. J'ai le droit de savoir et de juger. Ne donnez-vous pas ma vie en même temps que la vôtre ?

— C'est un secret qui doit être enseveli avec moi !

La colère, de nouveau, gagnait Raymond.

— C'est votre dernier mot, prononça-t-il, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Quoi ?

— J'irai trouver M. Philippe, et il faudra bien qu'il me réponde, lui, et qu'il me rende compte de l'horrible violence qui vous est faite...

Mademoiselle de Maillefert se redressa :

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria-t-elle.

— Je le ferai, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel ! Qui donc m'en empêcherait !

— Moi ! prononça la jeune fille.

Et saisissant la main de Raymond, et la serrant avec une force dont on ne l'eût pas crue capable :

- Moi ! poursuivit-elle, si ma voix a encore un écho dans votre cœur. Moi, qui vais, s'il le faut, tomber suppliante à vos genoux. Malheureux ! voulez-vous donc empoisonner mon agonie de cette idée horrible que je me dévoue inutilement ?

Il évita de répondre, il ne voulait pas s'engager.

— Au moins, reprit-il, dites-moi le nom de l'homme que vous allez épouser ?...

Elle semblait près de se trouver mal.

— Serez-vous donc plus ou moins malheureux, balbutia-t-elle, selon que j'épouserais celui-ci ou celui-là ?...

— N'importe, je veux savoir...

Une voix près de lui l'interrompit qui disait :

— Mademoiselle de Maillefert épouse le comte de Combelaine...

D'un mouvement furieux, comme s'il eût reçu un coup de poignard dans le dos, Raymond se détourna.

Et il se trouva en face de la duchesse de Maillefert et de M. Philippe.

La mère et le fils rentraient à l'instant même, ensemble.

En montant l'escalier, ils avaient entendu les éclats de la colère de Raymond, et ils étaient accourus.

— J'ai bien dit, répéta la duchesse, que c'est M. de Combelaine que ma fille épouse.

Oh !... Raymond n'avait que trop bien entendu, et s'il demeurait comme hébété de stupeur, c'était faute de trouver des expressions pour traduire ses écrasantes sensations.

— C'est un indigne mensonge ! dit-il enfin.

— Interrogez mademoiselle de Maillefert, fit M. Phi-

lippe, avec cet odieux ricanement qui était devenu chez lui comme un tic nerveux dont il n'était plus maître.

Ah ! c'était plus que de la cruauté, c'était de la démence que de frapper encore cette infortunée, qui se tenait là, défaillante, secouée de tels frissons, que ses dents claquaient.

Mais Raymond avait comme un nuage devant les yeux.

— Dites, interrogea-t-il, dois-je croire votre frère?

— Oui, articula-t-elle, faiblement, mais distinctement.

Un cri de douleur et de rage s'étouffa dans la gorge de Raymond. Un monde s'écroulait en lui. Il chancela, et serrant convulsivement entre ses mains ses tempes qui lui semblaient près d'éclater :

— Tu l'entends, s'écria-t-il, ô Dieu qu'on appelle le Dieu de bonté et de justice, elle consent à devenir la femme de Combelaine, elle, Simone !...

Puis, tout à coup, aveuglé de plus en plus par les flots de sang que la fureur charriait à son cerveau, saisissant le poignet de mademoiselle Simone, fortement, rudement :

— Vous ne savez donc pas, reprit-il, ce qu'est ce misérable ?...

— Je le sais... bégaya-t-elle.

— Vous ne savez donc pas que c'est ce misérable qui a lâchement assassiné mon père, le général Delorge...

Lourdement, mademoiselle de Maillefert se laissa tomber sur son fauteuil.

— Vous m'aviez dit tout cela, murmura-t-elle.

— Et vous l'épousez !

— Oui !...

Éperdu d'horreur, Raymond demeura un moment comme anéanti, puis brusquement revenant à la duchesse :

— Et vous, madame, fit-il, vous donnez votre fille à un tel homme !

La duchesse eut une seconde d'hésitation. Puis :

— Dans les maisons comme les nôtres, prononça-t-elle, il est des nécessités, des... raisons d'état qui priment tout. Ma fille a pu vous apprendre que c'est librement qu'elle se dévoue...

— Librement !... interrompit Raymond, librement...

D'un geste, madame de Maillefert l'arrêta, et d'un accent dont la sincérité le frappa, malgré le désordre de son esprit :

— Je vous affirme, déclara-t-elle, que s'il était en mon pouvoir de rompre ce mariage, il serait rompu à l'instant !

— En votre pouvoir !... répéta Raymond...

Et s'adressant à M. Philippe :

— Mais ce que ne peut pas madame la duchesse, vous le pouvez, vous, monsieur le duc, vous le chef de la glorieuse maison de Maillefert, le dépositaire de l'honneur intact de vingt générations...

— Vous avez entendu ma mère, monsieur...

— Madame la duchesse est femme, monsieur, tandis que vous... L'épée que vous ont léguée vos aïeux est-elle donc à ce point rouillée au fourreau, qu'il vous faille accepter cette humiliation !...

M. Philippe était devenu cramoisi.

— Monsieur !... s'écria-t-il, monsieur !...

— Philippe !... intervint la duchesse effrayée, mon fils !

— Il est vrai, poursuivait Raymond, avec un redoublement d'ironie, que le comte de Combelaine passe pour fort redoutable sur le terrain. Il vivait autrefois de son habileté aux armes...

Le duc de Maillefert eut un si terrible geste, que son lorgnon s'échappa de son œil.

— Voilà une phrase dont vous me rendrez raison, monsieur, s'écria-t-il.

Mais mademoiselle Simone s'était redressée, et s'avançant telle qu'un spectre entre les deux jeunes gens frémissants de colère :

— Plus un mot ! Philippe, prononça-t-elle.

— Quoi !... lorsque je viens d'être outragé chez moi...

— Je le veux... et je paye assez cher le droit de vouloir. Et vous, Raymond,il serait maintenant indigne de vous de provoquer un homme qui ne vous répondra pas...

Raymond se tut. Il commençait à remarquer la patience extraordinaire de la duchesse et à s'en étonner.

— Il ne serait pas généreux, monsieur, prononça-t-elle doucement, d'ajouter à nos épreuves... Votre douleur, je la comprends et je l'excuse si bien, que je ne vous ai pas demandé compte de votre présence ici... Croyez que nous ne souffrons pas moins que vous. Mais la vie a des nécessités inexorables. Dussions-nous en mourir tous, il faut que ce mariage se fasse...

— Il se fera, appuya M. Philippe.

Lentement, à deux ou trois reprises, Raymond secoua la tête, et d'un ton glacé, qui contrastait étrangement avec sa violence de tout à l'heure :

— Et moi, prononça-t-il, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par la mémoire de mon père assassiné, je vous jure qu'il ne se fera pas...

— Qu'espérez-vous donc ?...

— C'est mon secret... Seulement, ce serment que je viens de jurer, vous pouvez le répéter à M. de Combelaine... Peut-être le fera-t-il r éfléchir.

Ayant dit, il alla s'agenouiller devant mademoiselle Simone, qui gisait inanimée sur son fauteuil, il lui em-

brassa doucement les mains, et après quelques mots inintelligibles, se redressant, il sortit.

VI

Il fallait qu'il y eût en jeu un intérêt bien puissant pour que la duchesse de Maillefert, cette femme si hautaine et si violente, se contraignît comme elle le faisait depuis vingt minutes. Elle devait suer dans sa robe, tout en faisant un visage impassible. Telle était d'ailleurs la tension de son esprit qu'elle ne se préoccupait ni de miss Lydia, ni de mademoiselle Simone qui, brisée par cette dernière crise, venait de se trouver mal.

— Eh bien ! fit M. Philippe, après que le bruit des pas de Raymond se fut perdu dans l'escalier, eh bien !...

— Eh bien ! répondit la duchesse, ne fallait il pas que cette scène eût lieu !... ne vous l'avais-je pas annoncée ? ne l'attendiez-vous pas ?...

— Si. Et j'ai été outragé chez moi, par un homme

auquel je ne pouvais m'empêcher de donner raison... Ah! ma mère, pourquoi vous ai-je écoutée!...

Madame de Maillefert eut un geste équivoque.

— C'est vrai, murmura-t-elle, nous sommes joués indignement. Mais qui se serait attendu à tant d'impudence!... Qu'il prenne garde, pourtant, je n'ai pas dit mon dernier mot.

M. Philippe tressaillit.

— Vrai, fit-il, vous avez quelque raison d'espérer?

— Je vous répondrai dans trois ou quatre jours, quand j'aurai vu une personne...

Le jeune duc se permit un petit sifflotement fort irrévérencieux.

— Connu! dit-il. Et d'ici là, M. Delorge finira de tout brouiller. Combelaine est capable de croire que c'est nous qui le lui dépêchons...

— M. Delorge n'exécutera pas ses menaces.

— Erreur, ma mère, Je l'ai toisé, moi, ce garçon, il est naïf, c'est vrai, sentimental en diable, mais rageur... excessivement rageur...

Les mouvements de miss Dodge s'empressant autour de mademoiselle Simone rappelèrent la duchesse à la circonspection.

— Chut!... fit-elle vivement en baissant le ton, Simone conjurera ce péril.

— Oui, comptez là-dessus.

— J'y compte. Son empire sur M. Delorge est absolu. Elle saura, si je l'en prie, obtenir de lui qu'il quitte Paris. Elle lui écrira, elle lui donnera un rendez-vous s'il le faut.

— Et si Delorge va trouver Combelaine ce soir?

— Il n'ira pas... Cependant, laissez-moi, je vais parler à Simone...

Eh bien ! la duchesse se trompait.

Raymond, en sortant de l'hôtel de Maillefert, était un autre homme. Il comprenait que maintenant M. de Combelaine et les Maillefert s'exécraient, comme il arrive toujours aux complices, d'accord tant qu'il est question de dépouiller leur victime, et qui en viennent aux coups de couteau dès qu'il s'agit de partager le butin.

Et là-dessus il bâtissait le plan le plus simple, un plan qu'il était bien résolu à exécuter avec cet effrayant sang-froid de l'homme pour qui la vie n'a plus aucune valeur.

Il allait droit au comte de Combelaine, et il lui disait simplement :

« J'aime mademoiselle de Maillefert, et elle vous est fort » indifférente. Je suis aimé d'elle, vous en êtes haï. C'est » sa fortune que vous convoitez ? Prenez-la. Quant à l'é- » pouser, n'y songez plus, ou vous me forcerez de vous » brûler la cervelle. »

— Et je la lui brûlerai, pensait-il, comme à un chien enragé, à bout portant !

Ainsi réfléchissant, il avait gagné les Champs-Élysées. Il prit la rue du Cirque, et bientôt arriva à ce charmant hôtel que M. de Combelaine devait à la munificence impériale.

Raymond sonna, et un domestique en habit noir à la française étant venu lui ouvrir :

— M. de Combelaine ? demanda-t-il.

— M. le comte n'est pas à la maison, répondit le domestique.

— Ce n'est pas pour une affaire ordinaire que je viens, il faut que je le voie, il y va d'un intérêt pressant...

Le domestique n'eut pas le temps de répondre. Un coupé

fort élégant, attelé d'un magnifique cheval, s'arrêtait devant la grille.

Une femme en descendit, qui, franchissant lestement le trottoir, s'avança pour entrer comme chez elle.

Seulement, le domestique, respectueusement, mais non moins fermement, lui barra le passage en disant :

— M. le comte est absent, madame.

De son air le plus hautain, elle le toisa, et d'un ton méchant :

— Vous êtes nouveau dans la maison, mon cher, vous ne savez sans doute pas qui je suis...

— Que madame m'excuse, je le sais très-bien.

— Alors, rangez-vous que je passe.

— Je ne le puis, madame, ayant l'ordre de M. le comte...

Cette visiteuse était placée de telle façon que la lumière des lanternes de la grille tombait d'aplomb sur son visage et l'éclairait comme le plein jour.

C'était une de ces femmes, comme il ne s'en trouve guère qu'à Paris, dans ce monde qu'on appelle « un certain monde » et qui doivent à une hygiène savante, à des soins incessants et à de mystérieuses pratiques de toilette, le privilége de prolonger leur été bien au-delà de l'automne.

On voyait bien que celle-ci avait dépassé la trentaine. Mais de combien? De cinq, de dix, de quinze ans? C'est ce qu'il eût été difficile de décider...

Et plus Raymond l'observait, plus il lui semblait retrouver cette physionomie au fond de ses souvenirs.

— Appelez Léonard, commanda-t-elle.

C'était le valet de chambre, l'intime confident de M. de Combelaine.

— M. Léonard ne fait plus partie de la maison de M. le comte, répondit le domestique.

— Comment !... Léonard...

— A quitté monsieur pour entrer au service d'un Anglais qui lui donne des gages énormes...

De rage, la visiteuse déchirait ses gants en lambeaux.

— Alors, reprit-elle, allez dire au comte que je suis ici, moi, à sa porte, attendant.

— Mais il est sorti, madame, je vous le jure, répondit le domestique. Lorsque vous êtes arrivée, j'étais en train de le dire à monsieur...

Il montrait Raymond, tout en parlant. La dame se détourna, et l'apercevant, ne put retenir un léger cri.

— Je reviendrai, fit-elle.

Et s'adressant à Raymond :

— Et vous, monsieur, voulez-vous bien m'aider à monter en voiture?

Raymond obéit. Et quand elle eut pris place sur les coussins de son coupé :

— Un mot, monsieur, fit-elle, assez bas pour n'être entendue que de Raymond Je ne me trompe pas, vous êtes bien monsieur Delorge?...

— En effet, madame.

— Le fils du général?

— Oui.

Elle eut une seconde d'indécision, puis vivement :

— Eh bien ! reprit-elle, dites à mon cocher de rentrer par les Champs-Élysées, et montez près de moi.

Celui-là devient un joueur terrible, qui n'a plus rien à perdre. La situation de Raymond était à ce point désespérée, qu'il pouvait tout tenter sans craindre de l'empirer. Il fût monté sans sourciller dans le carrosse du diable.

Il fit donc ce que lui demandait cette femme, et lorsqu'il fut assis près d'elle, que la portière fut refermée et que le coupé roula :

— Décidément, commença-t-elle, vous ne me remettez pas, monsieur Delorge ?...

— Je suis sûr que vous ne m'êtes pas inconnue, madame.

Il est positif que depuis deux minutes il se mettait l'esprit à la torture pour associer la physionomie de cette femme à un des événements de sa vie.

— Je vois bien, reprit-elle après une courte pause, qu'il faut que je vous mette sur la voie. Oh ! il y a bien quinze ou dix-huit ans, de cela. Comme le temps passe !... J'étais une toute jeune fille mais vous étiez un enfant, vous. Il a été trop souvent question de moi chez votre mère pour que vous m'ayez oubliée.

— Je n'y suis pas du tout, murmurait Raymond.

— En ce temps-là, vos amis, Me Roberjot surtout, croyaient que je pouvais vous être d'un grand secours... Y êtes-vous ?... Pas encore. Voyons, est-ce que la mère de vos camarades n'avait pas une sœur...

Si haut et si brusquement tressauta Raymond, que son chapeau s'écrasa à demi contre le fond du coupé.

— Flora Misri !... s'écria-t-il.

La dame tressaillit comme si une épingle l'eût piquée.

— On m'appelait effectivement ainsi, autrefois, dit-elle d'un ton pincé, mais maintenant et depuis longtemps je suis pour mes amis, Madame Misri.

Tant bien que mal Raymond essayait de s'excuser, elle l'interrompit vite.

— Il suffit, dit-elle. Si je vous ai prié de monter dans ma voiture, c'est que j'ai à vous entretenir de choses qui vous intéressent au plus haut point...

— Madame...

— Oh ! ne vous étonnez pas. Sans que vous vous en doutiez, mes intérêts et les vôtres sont les mêmes, en ce moment. Tenez, causons : vous avez failli vous marier, il y a trois mois ?...

Positivement, depuis quelques minutes, Raymond attendait une question de ce genre. Il était sur ses gardes. C'est donc d'un ton raisonnablement froid qu'il répondit :

— Oh !... failli !... C'est peut-être beaucoup dire...

Madame Misri eut un mouvement d'impatience.

— Ne chicanons pas sur les mots, fit-elle. Il a été question pour vous d'un mariage...

Quel intérêt avait-il à nier ? Aucun.

— C'est la vérité, répondit-il.

— Avec une jeune fille très-riche, dit-on ?

— Immensément riche.

— Avec mademoiselle de Maillefert enfin...

Ce qui augmentait cruellement l'embarras de Raymond, c'était de ne pas voir le visage de madame Misri. Il n'y a rien de perfide comme une conversation dans l'obscurité. Les interlocuteurs ressemblent à des duellistes qui se battraient à l'épée les yeux bandés.

Autant qu'il en pouvait juger à son accent, elle devait être en proie à une colère d'autant plus violente qu'elle s'efforçait de la contenir.

Il sentait, en tout cas, la gravité de la situation, que la fortune lui revenait peut-être, que tout dépendait de sa prudence et de son habileté. Et, mesurant la portée de chacune de ses paroles :

— J'ai pu espérer, en effet, dit-il, que mademoiselle de Maillefert serait ma femme.

— Vous aime-t-elle ?

— Je le crois.

— Et sa famille vous la refuse ?

— Formellement.

— Pour la donner à un homme qu'elle doit haïr?

— Je le crains.

Madame Misri, elle aussi, eût bien voulu pouvoir surprendre sur la figure de Raymond le secret de ses impressions. Ne le pouvant, elle eut une idée qui jamais ne serait venue à un homme, elle lui prit la main, et brusquement:

— Connaissez-vous l'homme qui vous enlève la femme que vous aimez ?...

— Non, répondit-il effrontément.

Mais un tressaillement plus fort que sa volonté l'avait trahi.

— Pourquoi mentir ? fit madame Misri, vous savez aussi bien que moi que votre rival est M. de Combelaine.

Et Raymond ne répondant pas :

— Qu'alliez-vous faire chez lui ? insista-t-elle.

Il garda encore le silence. Il lui semblait voir poindre à l'horizon comme une lueur d'espérance.

— Vous alliez le provoquer? dit madame Misri.

— M. de Combelaine ne se battrait pas avec moi, madame.

Elle se frappa le front.

— C'est vrai, fit-elle, je me souviens qu'une fois déjà vous lui avez envoyé des témoins, et qu'il a refusé obstinément de vous suivre sur le terrain.

— Vous voyez...

— Oui. Vous devez le haïr effroyablement ?

— Comment ne pas haïr celui qui m'enlève la jeune fille que j'aime !...

Madame Misri hochait la tête.

— Oh ! ce n'est pas tout, dit-elle.

— Quoi donc ?

— On prétend que ce n'est pas en duel qu'il a tué le général Delorge.

Raymond sentait la sueur de l'angoisse perler à ses tempes.

— Et a-t-on tort de le prétendre ? demanda-t-il d'une voix altérée...

Ce fut au tour de madame Misri à se taire, puis au bout d'un moment, au lieu de répondre :

— Que feriez-vous bien, dit-elle, pour vous venger de cet homme ?...

Grâce à une toute-puissante projection de volonté, Raymond étouffa l'exclamation de joie qui lui montait aux lèvres.

Cette femme, qui d'une voix frémissante lui parlait de vengeance, qui semblait lui offrir à signer un pacte de haine, c'était Flora Misri, l'âme damnée du comte de Combelaine.

Pour que le misérable fût perdu, cette femme, pensait Raymond, n'avait qu'à le vouloir.

Seulement... était-elle de bonne foi ?

— Je ne songe nullement à me venger, prononça-t-il froidement.

Le coupé venait d'atteindre l'arc de triomphe de l'Étoile, c'est-à-dire le sommet de la pente, et le cocher lançait son cheval au grand trot dans l'avenue de la Reine-Hortense.

Brusquement madame Misri rabattit une des glaces de devant de la voiture.

— Retournez, cria-t-elle à son cocher, prenez l'avenue de l'Impératrice et marchez au pas.

Puis, revenant à Raymond dès qu'elle se vit obéie :

— Vous vous défiez de moi, monsieur Delorge, reprit-elle.

— Je vous assure...

— Ne vous défendez pas, ne niez pas, je suis bien informée. Vous vous défiez de moi parce que vous me savez depuis vingt ans l'amie de M. de Combelaine.

Raymond ne répliqua pas.

— Eh bien ! c'est pour cela, justement, continua madame Misri, que je hais cet homme plus que vous ne le haïssez vous-même.

— Oh !

— Oui, mille fois plus, car j'ai plus de raison que vous de le haïr. Il m'a trompée, il s'est joué de moi ignoblement. Tenez, savez-vous son passé, à ce misérable, et ce qu'ont été nos relations ? J'étais une enfant quand je l'ai connu, il traînait sur le pavé de Paris une existence misérable et méprisée, vivant d'expédients, de trafics abjects, de son épée et du jeu. Tel quel, il me plut. Son impudence m'éblouit, son cynisme m'effraya, je tombai en admiration devant ses vices. En moins de rien, j'en vins à ne penser et à n'agir plus que par lui. Quel temps !... Une à une toutes ses ressources étaient épuisées, et c'est à moi qu'il imposait la tâche de le faire vivre. Il lui fallait de l'argent pour ses cigares, pour son café, pour son jeu ; à moi d'en trouver ; et si je n'en trouvais pas, indignement, lâchement, il me battait. Comment ne l'ai je pas quitté !... C'était plus fort que moi. Je ne l'aimais plus, je le méprisais comme la boue, je souhaitais sa mort... et je restais.

Mais n'était-ce point pour donner plus de confiance à Raymond, que madame Misri se roulait ainsi dans sa honte ?

— Non, pensait-il, elle est sincère, elle ne me trompe pas...

Et s'animant de plus en plus, elle poursuivait :

— Alors, arrivèrent les événements de Décembre, et tout à coup Combelaine se trouva un gros personnage. Comment ne rompit-il pas avec moi ? Je lui sus gré de rester mon ami. Bête que j'étais ! S'il me restait, c'est qu'il avait calculé que c'était son intérêt. Oh ! ce n'est pas la prévoyance qui lui manque, et il se connaît. Il pensait que cette prospérité inouïe dont il était confondu ne durerait pas, et que de mauvais jours reviendraient peut-être où Flora lui serait encore utile. Certainement il eût pu se mettre de côté une fortune indépendante. Ah bien ! oui ! C'est un gouffre, cet homme-là, un gouffre sans fond. Avec les revenus de la France, il trouverait encore le moyen d'être gêné et de faire des dettes. C'est par centaines de mille francs que se chiffrent les pots-de-vin qu'il a reçus, les commissions qu'il extorquait, les primes et enfin tous ses bénéfices. Autant en emportaient le jeu, les femmes, les chevaux. Ses amis disaient qu'il finirait à l'hôpital. Moi, j'ai toujours pensé qu'il finirait en cour d'assises, sachant qu'il lui faut de l'argent, toujours, absolument, quand même, et que lorsqu'il n'en a pas, il n'y a pas d'abomination dont il ne soit capable pour s'en procurer...

De plus en plus, Raymond se pénétrait de la sincérité de madame Misri.

La cause de sa haine, ne la voyait-il pas venir ?...

— A cette époque, disait-elle encore, j'ai tenté l'impossible pour le modérer. Il m'envoyait promener ou me répondait par des plaisanteries. Il me disait : « Bast ! pendant » que je me ruine, enrichis-toi, et quand tu seras million- » naire, je t'épouserai. » Si bien que cette idée finit par

m'entrer dans la tête pour n'en plus sortir. Être madame la comtesse pour de bon, après avoir été... ce que j'ai été, cela me séduisait. C'est pourquoi, moi, l'insouciance même jusqu'à ce moment, j'appris à compter, et je devins avare. Ah ! tant pis pour qui me tombait sous la main. Mon bonheur, c'était de me répéter, en regardant Combelaine s'enfoncer de plus en plus : « Va, mon bonhomme, va, dépense, » joue, achète des chevaux, endette-toi, mon magot grossit, mon secrétaire s'emplit d'actions, d'obligations ou » de titres de rentes, le jour n'est pas loin où tu viendras » me supplier à genoux de devenir ta femme... »

Une à une, les défiances de Raymond s'envolaient...

Il n'est pas d'art au monde capable de peindre l'accent de madame Misri, ni les tressaillements de colère qui la secouaient.

— Des années s'écoulèrent, monsieur Delorge, reprit-elle, avant qu'il me fût donné d'apprécier la justesse de mes calculs. M'étais-je donc trompée ? Non. Un jour vint où M. de Combelaine se trouva à bout de ressources et d'expédients. Alors, il songea à moi, et je le vis arriver, blême et les yeux injectés de sang, ce qui est chez lui le signe d'une émotion extraordinaire.

— Tu dois être riche, Flora, me dit-il.

— J'ai un million, répondis-je.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre, puis tout à coup venant se planter devant moi :

— Eh bien ! moi, me dit-il, je me noie, j'en suis à la dernière gorgée... la moitié de ce que tu as me sauverait.

A mon tour, je le regardai dans le blanc des yeux, et froidement :

— En sortant de la mairie, dis-je, tout ce que j'ai sera à toi...

Dame ! il fit un saut de trois pieds.

— C'est sérieux ? interrogea-t-il.

— Tout ce qu'il y a plus sérieux.

— Tu veux que je t'épouse ?

— Oui.

Il faut vous dire, monsieur Delorge, que je ne m'étais jamais abusée. Je savais qu'au dernier moment, quand il faudrait franchir le fossé, mon homme se cabrerait.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

— Une femme comme toi !... s'écria-t-il.

— Quel homme donc es-tu ? répondis-je.

Autrefois, quand j'osais lui tenir tête, monsieur me rouait de coups, me prouvant ainsi qu'il avait raison et que j'avais tort. Mais depuis que j'avais de l'argent, il ravalait sa rage.

— Eh ! ma pauvre fille, me dit-il, t'épouser, ce serait te créer une existence abominable.

— Pourquoi ?...

— Parce que chaque jour t'amènerait une déception et une avanie. Tu aurais beau mettre sur tes cartes de visite : Madame la comtesse de Combelaine, tu n'en serais ni plus ni moins Flora Misri, et pour Flora Misri, toutes les portes seraient fermées...

J'avais prévu toutes ces objections.

— Mon cher, lui dis-je, je ne te demanderai jamais l'impossible. Ce que tu as fait pour toi, tu le feras pour moi, voilà tout. Oui, ou non, es-tu déconsidéré, méprisé, taré ? Oui ! S'est-il jamais trouvé quelqu'un pour te le dire en face ? Non ! Sur le terrain, tu n'as jamais manqué ton homme, on le sait, et on te salue bien bas. Pour la même raison, on saluera ta femme, quelle qu'elle soit, et on la recevra...

— C'est ton dernier mot ? interrompit-il.

— Oui. Pas de mariage, pas d'argent.

Il sortit là-dessus, calme en apparence, mais si furieux au fond, qu'il m'eût très-volontiers étranglée. J'étais quasi inquiète de l'issue de l'affaire, lorsque son valet de chambre, Léonard, me fit demander à me parler.

Ce garçon, qui n'a pas son pareil pour l'intelligence et la finesse, sachant son maître et moi en grande conférence, était venu coller son oreille à la serrure de la porte, et n'avait pas perdu un mot de la scène.

— Bravo! ma petite, me dit-il, bien joué. Votre homme est chambré, serrez le nœud coulant pendant que vous le tenez, et il est à vous.

Je devinai ce que voulait Léonard.

— Dix mille francs pour toi! lui dis-je, le jour où je serai comtesse de Combelaine.

— Alors, c'est fait, ma fille, me dit-il, apprêtez la monnaie.

Pendant toute la semaine, Victor — Victor, c'est M. de Combelaine — vint passer les soirées avec moi, et travaillé par moi d'un côté, et par Léonard de l'autre, petit à petit, il s'habituait à la chose.

— Eh bien! je ne dis pas non, me répondait-il à la fin, seulement, pour le public, nous nous marierons séparés de biens, car pour ce qui est de payer mes créanciers avec ton argent, jamais de la vie, ce serait trop bête.

Je touchais au but.

Pour mettre Victor en goût, et aussi pour lui épargner bien des soucis qui le rendaient maussade, je lui avais avancé vingt mille francs... J'avais déjà commandé mes robes de noce à ma couturière...

Autant de perdu.

Un matin, je reçois une enveloppe volumineuse, je

l'ouvre... Qu'est-ce que j'y trouve? Vingt billets de mille francs avec un petit mot de Victor, où il me disait qu'il me remerciait beaucoup, mais que la fortune lui souriant de nouveau, décidément il restait garçon. C'était au moment de la guerre du Mexique. Le soir même, je vis Léonard, qui me dit :

— Pour cette fois, ma petite, nous sommes refaits. Le patron vient de palper huit cent mille livres, dont trois cents comptant et cinq cents en valeurs à six mois. Les créanciers, qui ont eu vent de la chose, nous offrent des crédits illimités... Mais ce n'est que partie remise.

Si j'enrageais, il n'est pas besoin de le dire. Je pensai en faire une maladie.

Et cependant, j'étais de l'avis de Léonard, que ce n'était que partie remise, et que Victor me reviendrait.

Je n'eus donc plus qu'une idée, doubler ma fortune pendant qu'il mangerait la sienne. Et ce ne devait pas m'être difficile, ayant au nombre de mes amis Coutanceau, le banquier, qui me faisait jouer à la Bourse à coup sûr, et le baron Verdale, qui spéculait pour moi sur les terrains...

Autant Raymond avait maudit d'abord l'obscurité, autant il la bénissait, à cette heure.

Il n'avait du moins pas à craindre de laisser paraître sur son visage l'expression d'insurmontable dégoût que lui inspirait cette nauséabonde photographie d'intérieur.

Il n'avait pas à dissimuler l'épouvantable colère dont il était transporté en songeant que ce misérable, dont l'abjection lui était révélée, osait prétendre à la possession de mademoiselle de Maillefert, de sa Simone bien-aimée.

Arrivé à l'extrémité de l'avenue de l'Impératrice, et ne recevant pas d'ordres, le cocher avait tourné bride, et

revenait au pas vers Paris ; mais madame Misri ne s'en apercevait pas.

Avec une véhémence toujours croissante, elle poursuivait :

— En fait d'argent, les premiers cent mille francs seuls sont difficiles à mettre de côté. Gagner un million quand on en a déjà un, est une véritable plaisanterie. En moins de dix-huit mois, j'avais la paire. D'un seul coup de filet, sur des maisons situées près du Théâtre-Français, le baron Verdale m'avait fait râfler quatre cent mille francs. C'est un bon homme que ce gros réjoui-là, toujours prêt à obliger ses amis... Bref, j'avais mes cent mille livres de rentes, quand, au commencement de 1869, un soir, je vis reparaître mon Victor, pâle, maigre, piteux, penaud, rafalé, décavé...

— Plus le sou, me dit-il en se laissant tomber sur un fauteuil, plus de crédit, plus rien !...

Il y avait près d'un an qu'il n'était pas venu me voir, le brigand ; mais Léonard m'avait toujours tenue au courant de ses faits et gestes.

Je savais que ses huit cent mille francs avaient fondu entre ses mains comme une poignée de neige, et qu'il lui avait fallu promptement se remettre à vivre d'industrie et d'expédients.

Les huissiers le traquaient, son hôtel était saisi, un à un ses tableaux avaient pris le chemin de l'hôtel des ventes.

S'il gardait encore quelques vestiges de splendeur, il le devait à Léonard, qui avait pris à son nom les chevaux et les voitures, et à moi, qui de temps à autre lui faisais secrètement avancer cent louis, parce qu'il n'entrait pas dans mes vues qu'il tombât au-dessous d'un certain cran.

En le voyant chez moi, je fus un peu émue.

Mais depuis deux ans que je rageais, j'avais eu le temps

de me préparer à cette revanche, et c'est de mon plus grand air que je lui dis :

— Ah ! vous êtes ruiné !... Eh bien ! allez vous plaindre à ceux qui vous ont donné les huit cent mille francs qui vous ont décidé à rester garçon...

On lui eût versé une carafe frappée dans le dos qu'il n'eût pas fait une pire grimace.

— Et toi aussi, me dit-il, parce que je suis malheureux, tu m'abandonnes !...

Et là-dessus, le voilà à s'accuser et à s'excuser, à me dire que c'est vrai, qu'il s'est conduit comme le dernier des gueux, mais qu'il m'aime tout de même, qu'il n'a jamais aimé que moi...

Il croyait que j'allais me pâmer d'aise. Plus souvent !

Je partis d'un grand éclat de rire, et, faisant une pirouette :

— Trop tard, mon bonhomme ! lui dis-je.

Et tandis qu'il me regardait d'un air hébété, je me mis à lui expliquer gaiement que j'avais réfléchi, que je tenais à mon indépendance, que si je venais à être reprise de mes lubies de mariage, je choisirais entre cinq ou six hommes bien autrement posés que lui, qui m'offraient leur nom, que ma fortune valait bien un titre de duchesse, puisque, grâce à mon économie et à mon habile administration, je possédais, non plus un million, mais deux.

— Deux millions ! s'écria-t-il, en levant les bras au ciel, tu possèdes deux millions !...

Mâtin !... il me toisait avec des yeux si luisants que j'aurais eu peur si je n'avais pas su que je n'avais qu'à tirer ma sonnette pour faire monter mes domestiques.

— Et tu ne m'aimes plus, répétait-il, tu ne m'aimes plus !...

Je ne répondis pas. Je ne voulais pas le décourager tout à fait. Il comprit que mon dernier mot n'était pas dit, et avec un art que seul il possède, il entreprit de me reconquérir. Ah ! c'est le dernier des derniers, mais pour connaître les femmes, oui, il les connaît. Ce n'est pas un naïf d'honnête homme qui saurait jouer la comédie que ce monstre-là m'a jouée pendant un mois. Je savais qu'il mentait, j'en étais sûre ! Eh bien ! parole d'honneur, il y avait des moments où je me laissais presque prendre.

Du reste, ma résolution étant arrêtée de céder à ses instances, je cédai, notre mariage fut décidé.

Le pressé, alors, c'était lui, et c'est lui qui, pour préparer l'opinion, comme il disait, fit annoncer dans les journaux que M. de Combelaine épousait madame Misri.

Moi, de mon côté, pour qu'il pût retourner à son cercle, je lui donnai de quoi payer ses dettes de jeu, une soixantaine de mille francs, et je distribuai plus du double à ses créanciers, qui auraient pu le mener en police correctionnelle...

Tout était si bien convenu, que je ne m'inquiétai aucunement lorsque, dans le courant de novembre, Victor me demanda de retarder notre mariage en se disant certain de déterminer une très-grande dame à y assister... Au mois de décembre, je le vis faire un voyage avec son ami Maumussy et le papa Verdale, sans en prendre le moindre ombrage...

J'avais un bandeau sur les yeux, quoi ! lorsqu'un matin on me remit une lettre anonyme où on me disait :

« Tu n'es qu'une bête, ma petite Flora. Avec l'argent
» que tu lui donnes, ton Victor fait sa cour... Avant un
» mois, il aura épousé une héritière aussi jeune que tu es
» vieille, aussi noble que tu l'es peu, adorablement jolie et

« quatre fois riche comme toi... mademoiselle Simone de
» Maillefert, enfin. »

Après des semaines, en parlant de cette lettre anonyme, madame Misri tressaillait encore et sa voix se troublait.

— Ma première idée, continuait-elle, fut qu'un mauvais plaisant voulait se moquer de moi. Comment imaginer, en effet, qu'une grande famille pût consentir jamais à donner son héritière, une jeune fille, belle, sage et riche à millions, à un homme tel que Combelaine, ruiné d'honneur et d'argent, perdu de dettes, méprisé, taré, fini... ? Ce n'est qu'après que des doutes me vinrent.

Je songeai à l'étonnante habileté de Victor, à son hypocrisie savante, à l'art merveilleux qu'il possède de se transformer.

Je réfléchis que c'est un homme très-fort, après tout, intrigant comme pas un, à qui ses pires ennemis même reconnaissent une forte tête, le génie de la duplicité et un toupet infernal.

Je me rappelais que lors du voyage de Combelaine en Anjou, c'était au château de Maillefert qu'il avait passé trois jours.

Donc, je résolus d'en avoir le cœur net.

Et le soir même, m'étant trouvée seule avec Victor, sans préparation, et du ton le plus dégagé qu'il me fut possible :

— Qu'est-ce que mademoiselle de Maillefert ? lui demandai-je.

Il faut vous dire, monsieur Delorge, que je n'ai jamais connu d'homme aussi complétement maître de lui que ce brigand-là.

Quand son intérêt est en jeu, voyez-vous, on lui appliquerait un fer rouge sur la nuque, qu'il ne se détournerait

pas, qu'il ne sourcillerait pas, qu'il ne cesserait pas de sourire.

Mais s'il peut tromper les autres, il ne saurait m'en imposer. Je sais, moi, où saisir la preuve de son émotion ou de son trouble : sa moustache tressaille et ses oreilles, habituellement très-rouges, blanchissent.

Or, comme en le questionnant je le guettais du coin de l'œil, je vis sa moustache frissonner et ses oreilles devenir plus blanches qu'un linge, tandis que, tranquille comme Baptiste en apparence, il me répondait :

— Mademoiselle de Maillefert est l'héritière de la famille de ce nom.

Moi qui ne suis pas de la force de Victor, quoique d'une jolie force pourtant lorsqu'il s'agit de se tenir, j'eus du mal à cacher mon saisissement.

— Tu la connais ? demandai-je, cette demoiselle ?

— Je l'ai aperçue dans le monde...

— Est-elle jolie ?

— Ni bien ni mal.

— Et riche ?...

— Ah ! pour cela, ni moi non plus. Elle a un frère qui est son aîné, et dans ces grandes familles, en dépit de la loi, celui qui porte le nom reçoit toujours la plus grosse part, quand ce n'est pas la totalité de la fortune...

— Et tu la vois, cette famille ?

— Jamais.

Ce dernier mensonge était décisif, il devenait pour moi plus clair que le soleil que mon Victor me trahissait ou tout au moins travaillait de son mieux à me trahir, et que si je ne veillais pas au grain, il allait m'échapper, et qu'une fois encore je serais jouée, dupée, bafouée et volée.

— Oh ! non, cela ne sera pas, canaille ! pensai-je en lui souriant de mon meilleur sourire.

Depuis un moment, Raymond avait sur les lèvres une question d'une importance capitale, et il attendait pour la placer que madame Flora Misri reprît haleine.

Voyant qu'elle ne tarissait pas, il lui posa la main sur le bras, et ainsi l'interrompant :

— Une question de grâce, madame, fit-il.

— Quoi !

— Cette lettre anonyme, vous êtes-vous inquiétée de son origine ?...

— Me prenez-vous pour une bête ?...

— Et qu'avez-vous découvert ?...

— Rien de rien ! Combelaine a tant d'ennemis...

— Mais vous l'avez conservée ?

— Naturellement...

— Et vous consentiriez à me la communiquer ?...

— Quand il vous plaira, ce soir même si vous voulez.

VII

Préoccupés, chacun de son côté, d'un intérêt immense,

assis d'ailleurs sur les coussins moelleux d'un bon coupé bien clos, ni Raymond ni madame Flora Misri ne s'apercevaient du vol des heures.

Il n'en était pas de même du cocher qui, sur son siége, exposé à la fraîcheur pénétrante du soir, trouvait le temps long et la promenade fastidieuse.

Après avoir deux fois successivement descendu et remonté au pas l'avenue de l'Impératrice, l'impatience le gagna.

Revenu à l'arc de triomphe de l'Étoile, il arrêta court son cheval, et sans façon, ouvrant du dehors, comme tous les cochers savent le faire, la glace de devant de la voiture :

— Ah ça ! est-ce que nous ne rentrons pas ? demanda-t-il d'un ton à mériter un congé immédiat.

— Pas encore, répondit madame Misri. Allez...

— Où ?

— Où vous voudrez... le long des boulevards extérieurs.

Et elle releva brusquement la glace, tandis que le cocher passait sa mauvaise humeur sur le pauvre cheval.

— Jusqu'à cette lettre anonyme, reprit madame Misri, j'y allais avec Combelaine bon jeu bon argent. Comme une imbécile que je suis, je me promettais, puisqu'il partageait son nom avec moi, de partager loyalement ma monnaie avec lui. Reconnaissant sa gredinerie, je me promis qu'il ne la porterait pas en paradis. Je me jurai que, si je parvenais à me faire épouser, trois mois après je l'aurais planté là, pour reverdir, et sans un sou en poche.

Comme bien vous l'imaginez, cette idée de vengeance ne me donnait qu'un désir plus enragé de réussir.

Pour commencer, voulant savoir où en étaient les choses, j'essayai de tirer les vers du nez de Maumussy

et du papa Verdale. Peine perdue. L'un me répondit par des plaisanteries, l'autre par des fadeurs. Je compris qu'ils étaient du complot et qu'insister, ce serait avertir Combelaine, qui ne se doutait de rien, car j'étais avec lui aimable comme jamais.

Je me retournai alors vers Coutanceau, que vous devez bien connaître, l'ancien banquier, qui est à tu et à toi avec Combelaine, mais qui le déteste, au fond. Coutanceau me promit des renseignements exacts.

Alors moi, en attendant, j'écrivis tout au long la vie de Combelaine, je fis recopier et arranger mon écrit par un journaliste de mes amis, et j'envoyai le poulet à la duchesse de Maillefert, après avoir ajouté au bas : « Pour » plus amples renseignements, s'adresser à madame » Flora Misri, telle rue, tel numéro. »

— Mon Dieu ! pensait Raymond, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt !... Pourquoi n'ai-je pas rencontré cette femme le lendemain de mon arrivée à Paris !...

Mais elle ne lui laissait pas le loisir de la reflexion...

Il n'avait pas de trop de toute son attention pour la suivre, d'autant que le cocher, impatienté, avait mis son cheval au grand trot et que bien des paroles se perdaient dans le bruit des roues :

— Vous allez me dire, continuait-elle : Comment Léonard ne vous avait-il avertie de rien ? Voilà ce qui me confondit tout d'abord. Après avoir trahi son maître pour moi, me trahissait-il pour son maître ?

Brave garçon ! Aux premiers mots que je lui dis, il tomba de son haut.

Pour la première fois de sa vie, Combelaine avait eu un secret pour son valet de chambre.

— Eh bien ! ma petite, me dit-il, ce mariage que mitonne

le patron n'aura pas lieu. A nous deux, sachant ce que nous savons, nous ne serions que des imbéciles si nous ne l'empêchions pas. Travaillez de votre côté, je vais agir du mien...

Alors, je lui dis ce que j'avais fait déjà, et quelle lettre j'avais écrite à la duchesse de Maillefert. Il m'approuva, disant que très-probablement mon poulet suffirait pour tout rompre.

Aussi, pendant les trois jours qui suivirent, je n'osai pas mettre le nez hors de chez moi. A chaque coup de sonnette je tressaillais et je me disais : « C'est la duchesse ou un de » ses amis... »

Ce n'était jamais que des ennuyeux, des désœuvrés, des emprunteurs.

Mes révélations avaient-elles donc manqué leur but et laissé à la duchesse de Maillefert sa confiance en Combelaine ? Ce n'est pas là ce que je redoutais. Ce que je craignais, c'était que ma lettre n'eût été interceptée.

Il est fin, Victor. Faisant la cour à une jeune fille d'une grande famille, il était impossible qu'il n'eût pas établi comme un filet autour de l'hôtel de Maillefert, pour que rien n'y parvînt sans sa permission. J'aurais mis la main au feu qu'il avait acheté le concierge, les valets et les femmes de chambre...

J'étais en train de chercher le moyen de passer à travers les mailles de ce filet, lorsque le gros père Coutanceau m'arriva.

— Je suis crevé, me dit-il, voilà cinq jours que je cours comme un chat maigre, faisant de la police à votre intention...

— Avez-vous découvert quelque chose au moins ? demandai-je.

— Eh ! eh !... j'ai appris de drôles de choses...

— Parlez, lui dis-je.

Vous avez, sans doute, monsieur Delorge, entendu dire beaucoup de mal de M. Coutanceau. On prétend que c'est un ci, que c'est un l'autre, un usurier sans pitié, un monteur de banques véreuses, un filou qui a pris les millions qu'il possède, sou à sou, dans la poche du pauvre monde... C'est fort possible. Ce qui est sûr, c'est qu'il est encore le meilleur de la bande, point rancunier, n'ayant jamais fait de mal inutilement, et toujours prêt à rendre un service, quand il le peut sans qu'il lui en coûte rien.

— Tout d'abord, commença-t-il, vous aviez été bien renseignée, votre infidèle se marie...

— C'est décidé ?

— Autant que si le maire y avait passé.

— Pardon !... Il manque encore quelque chose : mon consentement, à moi Flora Misri. Si j'allais ne pas l'accorder...

— On s'en passerait, ma chère amie.

— Croyez-vous ? Croyez-vous que si je fais savoir à madame de Maillefert ce qu'est exactement le comte de Combelaine, elle l'acceptera pour gendre ?...

— Parfaitement.

— Parce qu'elle n'ajoutera pas foi à mes dénonciations, pensez-vous ? Mais j'ai des preuves à l'appui de mes dires, mon cher Coutanceau, des preuves irrécusables, matérielles, que j'amasse depuis plus de quinze ans et que je garde plus précieusement que mes titres de rentes. J'ai des papiers et des lettres à envoyer Combelaine au bagne ou à la place de la Roquette, à mon choix.

Le père Coutanceau haussait les épaules.

— Envoyez-l'y donc, me dit-il, car c'est le seul et uni-

que moyen que je vous voie d'empêcher son mariage...

— Oh !

— C'est comme cela. Je n'ose pas dire que les Maillefert et votre Combelaine se valent, mais ils sont d'accord, ils s'entendent...

— Vous êtes sûr de ce que vous dites, papa ?

— Sûr ?... Vous comprenez, ma belle enfant, que je ne voudrais pas parier ma tête, mais je parierais bien cinq cents louis... Voulez-vous parier cinq cents louis ?... C'est de M. Philippe de Maillefert lui-même que me vient ma certitude. Vous me direz que je le connais à peine ; c'est vrai, je ne lui ai pas parlé quatre fois en ma vie. Mais je connais très-bien une demoiselle des Délassements qui lui coûte les yeux de la tête, et à laquelle il ne cesse de promettre, depuis un mois, un huit-ressorts et des chevaux pour le lendemain du jour où sa sœur, mademoiselle de Maillefert, sera comtesse de Combelaine. Est-ce un fait, cela ? Ce qui n'est pas moins positif, c'est qu'à tous ses créanciers, il répond invariablement qu'il les payera quand sa sœur sera mariée. Que conclure de là ? Que l'illustre famille de Maillefert, au lieu de se ruiner pour doter sa fille, attend une fortune de son gendre.

Ce me semblait un conte de l'autre monde, que me débitait là le papa Coutanceau, tellement que, persuadée qu'il se moquait de moi :

— Combelaine enrichir quelqu'un ! m'écriai-je. Et c'est à moi que vous dites cela ! Combelaine !... Mais il lui faudrait dix mille francs pour sauver sa tête, qu'à moins de me voler, il ne saurait où les prendre...

Là-dessus, le père Coutanceau se leva en sifflant, ce qui est un de ses tics, et allant s'adosser à la cheminée :

— Eh bien ! ma fille, me dit-il, je suis certain, moi, que

votre Combelaine a un compte ouvert chez Verdale. Pas plus tard qu'avant-hier, j'ai vu le caissier lui verser trente-cinq mille francs sur un simple reçu.

Jamais aussi énergiquement qu'en ce moment, Raymond n'avait fait appel à toutes les facultés de son intelligence.

Il s'agissait de profiter de cette chance inespérée de salut qui semblait s'offrir à lui. Il s'agissait, parmi tous les fils de cette intrigue embrouillée, de choisir le bon, celui qui pouvait conduire à la vérité.

Aussi perdait-il toute conscience du temps et de l'heure, et de la singularité de sa situation...

Dieu sait pourtant si les allures et les mouvements du coupé étaient étranges.

Madame Misri non plus ne remarquait rien.

— De tout autre que du père Coutanceau, poursuivait-elle, je me serais défiée. Mais lui!... Je savais qu'il exécrait Combelaine, Maumussy, Verdale, la princesse d'Eljonsen, enfin toute la séquelle. Dame! vous savez, au moment du coup d'Etat, Coutanceau ne s'est pas fait tirer l'oreille pour avancer de l'argent. Tout ce qu'il possédait il l'a prêté. A ce point qu'on l'avait surnommé « l'usurier du 2 décembre. » Eh bien! ce surnom était injuste. En fait d'intérêts, il n'avait stipulé ni cinquante, ni vingt, ni même dix du cent. Il n'avait rien demandé qu'une grande situation, en cas de succès, une de ces situations qui donnent des honneurs. On la lui avait promise. On lui avait juré qu'il serait député, gouverneur de la Banque, ministre, que sais-je!... Le moment de tenir venu, Coutanceau fut déclaré ridiculement prétentieux. On trouva qu'il était bien vieux, que son éducation était insuffisante, qu'il manquait de prestige, on eut l'air de découvrir qu'il avait eu des malheurs à la correctionnelle... Je me rappelle de quel

ton il criait aux autres : « Vous dites que je suis véreux, » eh bien ! et vous, donc !... » Si bien qu'il n'eut pas la place, ce dont il enrage encore tellement que je lui ai entendu dire vingt fois que, pour démolir l'Empire, il donnerait le triple de ce qu'il a prêté pour aider à le fonder.

Par là, monsieur Delorge, vous pouvez comprendre que j'étais bien sûre que du moment où il s'agissait de nuire à Combelaine, je pouvais compter absolument sur Coutanceau.

Ayant donc réfléchi un moment :

— Voyons, gros père, lui dis-je, assez de rébus comme ça, vous devez bien voir que je suis sur le gril.

— Connu ! ma petite, me répondit-il. Quand j'aurai mis le bout de votre joli doigt dans le pot aux roses, vite vous irez le montrer à ce cher Victor, lequel viendra faire du tapage chez moi et me mettra aux trousses ce drôle de Verdale, qui ne m'a jamais pardonné la bêtise que j'ai faite de l'enrichir.

— Moi, vous dénoncer à Combelaine ! à un misérable, qui me vole et me bafoue, que je méprise que je hais...

Il éclata de rire, le vieux malin, et me regardant :

— En ce cas, fit-il, je regrette bien de ne rien savoir de positif.

Furieuse, je crois que j'allais le battre, quand se reprenant :

— Seulement, ajouta-t-il, à force de fureter, de regarder, d'écouter, de questionner l'un et l'autre, j'ai fini par apprendre une petite histoire, attention :

Il y avait une fois, il y a trois ou quatre mois, en Anjou, une jeune demoiselle bien naïve, bien honnête, bien sage, qui vivait toute seule, au fond d'un grand vieux château. Elle s'appelait Simone.

Riche, cette demoiselle l'était autant que le défunt marquis de Carabas. Toute la contrée lui appartenait. Ses propriétés étaient évaluées huit ou dix millions, et elle les surveillait et les faisait valoir elle-même, ni plus ni moins qu'un bon vieux propriétaire.

Ce n'était pas l'affaire de sa maman ni de monsieur son frère, lesquels, ayant depuis longtemps avalé leur saint-frusquin, grillaient de croquer celui de la pauvre demoiselle.

Ils avaient bien essayé de tous les moyens pour la déposséder, mais elle avait tenu bon, et ils enrageaient, tirant le diable par la queue, quand une idée leur vint.

C'était de marier mademoiselle Simone — de gré ou de force — à un homme qui s'engagerait à partager avec eux le gâteau — c'est-à-dire la dot.

Pour ce, ils cherchaient un gaillard aimable et peu scrupuleux, lorsque madame la duchesse de Maumussy leur offrit le comte de Combelaine...

Ils étaient faits pour se comprendre.

Sur un mot de la duchesse, votre Victor partit pour l'Anjou en compagnie de Maumussy et du baron Verdale.

Il vit les Maillefert, on s'expliqua, et en trois jours tout fut entendu, convenu, conclu. On échangea les paroles comme il convient entre gentilshommes. On prit aussi des sûretés et on se procura de l'argent, grâce à l'honorable M. Verdale, lequel, pour rentrer dans les fonds que lui doit Combelaine, s'est constitué le banquier de l'association. Restait à obtenir le consentement de la jeune fille. Ce n'était pas aisé. Elle avait un amoureux, et elle y tenait encore plus qu'à ses propriétés. Ce fut encore la duchesse de Maumussy qui imagina un expédient. J'ignore comment elle s'y prit, ce qu'elle dit ou fit ; ce qu'il y a de

sûr, c'est qu'à la fin de l'année, mademoiselle Simone quitta son vieux château et vint s'installer rue de Grenelle, chez sa mère. Si bien qu'aujourd'hui tout est arrangé, elle a donné son consentement...

Cent questions, d'une importance décisive, se pressaient sur les lèvres de Raymond. Madame Misri ne souffrit pas qu'il en formulât une seule.

— Ah ! attendez que j'aie fini, interrompit-elle d'une voix rauque, attendez !...

C'est qu'à remuer tous ces souvenirs irritants, ses nerfs s'exaspéraient. La colère chassait à flots le sang à sa gorge.

— Le père Coutanceau, reprit-elle, avait vidé son sac du premier coup. Une heure durant, je le tournai et retournai comme un gant, je ne lui arrachai pas un détail de plus.

Je lui fis jurer de veiller au grain et d'accourir dès qu'il apprendrait quelque chose de neuf, et je le congédiai.

J'avais hâte d'être seule, pour ne me plus contraindre, pour rager à l'aise, pour trépigner, crier et casser tout ce que j'avais sous la main.

C'est que, voyez-vous, si j'ai mon amour-propre tout comme une autre, je me connais, moi, et je ne me monte pas le coup. Moi, Flora Misri, née Cochard, ancienne figurante des Délass, âgée de trente-cinq ans, sans compter les mois de nourrice, pouvais-je lutter avec une jeune fille de vingt ans, sage, jolie, et noble comme une reine !...

Si elle eût été dans la misère, seulement !... Mais elle était riche, si riche, que moi, avec mes deux millions, je me faisais l'effet d'une pauvresse. Donc, c'était clair comme le soleil en plein midi, j'étais une fois de plus trahie, filoutée, lâchée...

— Oui, pensais-je, à moins d'un de ces coups qui relèvent une partie...

Je reconnaissais que tout espoir était perdu, et perdu sans retour, du côté des Maillefert, et que je n'avais plus à compter que sur moi seule. Je sentais aussi que le temps pressait, et que si je m'amusais aux bagatelles de la porte, je trouverais la pièce jouée, un beau matin.

Montée comme je l'étais, je me décidai sur-le-champ à jouer mon va-tout et à attaquer directement Combelaine...

Le soir même, il arriva chez moi, sur les dix heures, fumant son cigare, comme d'ordinaire, souriant et insolent comme toujours. J'avais préparé dans ma tête ce que je lui dirais, mais sa vue me fit oublier mes belles phrases, la colère m'emporta, et sans le laisser seulement me souhaiter le bonsoir, lui sautant à la gorge :

— Lâche, m'écriai-je, misérable, brigand ! ose donc me dire encore que tu ne te maries pas !...

Si vous croyez qu'il fut décontenancé, qu'il essaya de nier, c'est que vous ne le connaissez guère. Il se dégagea, et froidement :

— Justement, me dit-il, je venais t'annoncer mon mariage...

Il me poussait à bout, j'éclatai.

— Eh bien ! m'écriai-je, ce mariage n'aura pas lieu !

— Parce que ?...

— Parce que moi, Flora, je ne le veux pas !...

La voix de madame Misri atteignit un tel diapason, que le cocher certainement l'entendait, et que par moments Raymond le voyait se pencher vers les glaces de devant, partagé qu'il était entre l'attention à donner à son cheval et la curiosité de savoir ce qui se passait dans le coupé.

— Depuis vingt ans, poursuivit-elle, que notre existence est commune, nous n'en étions pas, Victor et moi, à notre première dispute. Et vous ne savez pas, monsieur Delorge, ce que peut être une dispute entre un homme tel que lui et une femme comme moi.

Mais jamais la situation n'avait été tendue comme ce soir-là.

— Ah ! tu ne veux pas que j'épouse mademoiselle Simone, fit-il.

— Non.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que, répondis-je, tu es à moi. Parce que j'ai payé de ma jeunesse le droit d'être ta femme. Parce que j'ai ta parole et que je t'ai donné des arrhes ; que notre mariage est annoncé partout ; que je suis lasse d'être dupe et que je ne veux pas être ridicule ; enfin, parce que je ne supporterais pas de te voir à une autre...

Monsieur ricanait.

— Serais-tu donc jalouse ? fit-il.

— Pourquoi pas !...

Là-dessus, son visage changea brusquement, et de dur et menaçant qu'il était, il devint doux et bon comme à nos meilleurs moments.

— Eh bien ! là, vrai, tu as tort d'être jalouse. Voyons, franchement, puis-je te préférer, à toi, qui es le sourire de ma vie, à toi si gaie, si facile, si dévouée, cette vierge larmoyante qui a nom Simone de Maillefert !... Est-ce qu'elle me comprendrait, est-ce que nous parlons seulement la même langue ! Le mariage est un sacrifice à mes projets d'avenir, à mon ambition, à notre bonheur. Nous vieillissons, ma pauvre Flora, il nous faut une fin digne de nous. Je rencontre des millions qui ne demandent qu'à

en rer dans ma poche, faut-il que je les repousse ! Tu ne le voudrais pas. Tu es trop forte pour avoir des scrupules de sentiment. Ah ! si on pouvait avoir l'argent sans la femme ! Mais ce n'est pas l'usage. Pour palper la dot, il faut épouser. Avalons donc cette pilule amère. Flora Misri, jalouse ! c'est de la folie. Tu ne le connais pas cette pauvre Simone de Maillefert ? Combien crois-tu qu'elle ait encore à vivre ? Avant la fin de l'année je serai libre, et j'aurai gagné à aliéner six mois ma liberté, une fortune énorme, de grandes alliances, un regain de considération que mes fredaines rendent nécessaire, et le titre de duc. Alors je reviendrai, et ce ne sera plus le titre de comtesse, mais celui de duchesse que je mettrai dans ta corbeille. Alors, en unissant nos deux fortunes, nous aurons une des maisons les plus considérables de Paris et tout le monde à nos pieds... Oui, tu as raison, je suis à toi, mais quand il y va d'un si grand intérêt, tu peux bien me prêter pour quelques semaines à une pauvre fille qui se passe une fantaisie de malade...

Voilà, monsieur Delorge, ce que me dit Victor, non comme je vous le rapporte, mais longuement, doucement, avec toutes sortes de caresses dans la voix et de tendresses dans les yeux.

— A tout cela, dis-je, quatre mots de réponse suffisent ; je-ne-veux-pas !...

Il parut surpris.

— Voyons, voyons, fit-il, d'un ton dédaigneux, je ne suis pourtant pas, que je sache, votre propriété, la belle !...

— Si ! m'écriai-je.

Et hors de moi, je me mis à lui reprocher, avec des torrents d'injures et d'insultes, sa vie tout entière, tout ce que

je savais de ses hontes, toutes les infamies dont j'avais été la complice volontaire ou forcée...

Et quand j'eus fini :

— Alors, ricana-t-il, c'est ta note que tu me présentes ?

— Oui, et je prétends être payée.

Il haussa les épaules, et sentant grandir son irritation :

— Tiens, me dit-il, brisons... Ce n'est pas un caprice absurde qui me fera revenir sur ma détermination.

Mais moi j'avais décidé que j'irais jusqu'au bout.

— Prends-garde, Victor, dis-je.

Il tressaillit.

— Que veux-tu dire ? fit-il.

— Rien, sinon que je ne me laisserai pas bafouer sans essayer une revanche. Tu oublies quelque chose...

— Quoi ?

Je me rapprochai de la cheminée pour être à portée de mon cordon de sonnette, et le regardant bien dans le blanc des yeux, je dis :

— Et les papiers !...

Son visage positivement se décomposa, et c'est cependant d'un ton calme qu'il répondit :

— Quels papiers ?...

J'allais jouer ma dernière carte.

— Tu le sais aussi bien que moi, répondis-je. Un homme comme toi qui, depuis vingt ans, se mêle à toutes les intrigues et se salit à tous les tripotages, est bien forcé de garder par devers lui des tas de paperasses qui le compromettent terriblement, c'est vrai, mais qui, à un moment donné, aussi, peuvent être des armes. Toi qui es prudent, et qui connais tes amis de la rue de Jérusalem, tu n'as jamais rien conservé chez toi. On pouvait, en ton absence, fouiller ta maison, comme on a fouillé celle du

père Coutanceau, quand on lui a si subtilement enlevé les pièces dont il menaçait de se servir. C'est à moi que tu confiais tout ce que tu jugeais dangereux. Tu me disais : « Tiens, serre, ce n'est rien, mais j'y tiens. » Moi je serrais fidèlement ; seulement, comme j'aime à connaître la valeur de ce que je garde, j'examinais. Je ne suis qu'une bête, mais je sais lire. J'ai lu... cela te suffit-il?

Il se contenait encore, mais à peine, oh ! à grand'peine.

— Et si je te demandais de me rendre ces papiers? interrogea-t-il.

— Je te répondrais, dis-je, que je ne les rendrai qu'à mon mari.

— De sorte que si j'épouse mademoiselle Simone...

— Je les utiliserai...

— Toi !...

Cette fois, bien ostensiblement, je pris le cordon de la sonnette.

— Oui, moi, répondis-je. Et si tu veux savoir ce que j'en ferai, je vais te le dire. Je commencerai par les trier et les classer. J'adresserai les uns au procureur impérial, les autres à n'importe quel député de l'opposition ; d'autres encore à l'empereur lui-même. Il y en a que je donnerai à ma sœur, madame Cornevin, qui les remettra à madame Delorge, la veuve du général. Quant à ceux que tu m'as confiés dernièrement, et qui viennent de Berlin, j'aviserai.

Ah ! je croyais bien qu'il allait se jeter sur moi, et essayer de m'étrangler...

Eh bien ! non...

Posément, il reprit son chapeau, et ouvrant la porte :

— Vous devez comprendre, prononça-t-il, que de ma

vie je ne vous reverrai. Ce que j'ai dit sera... Vous croyez pouvoir me perdre ? Essayez... Et il sortit.

Arrivée à ce paroxysme où la colère ne trouve plus d'expression, madame Flora Misri riait d'un rire nerveux et strident qui, en ce moment, semblait sinistre, et eût presque fait douter de sa raison.

Se penchant vers Raymond, jusqu'à lui effleurer le visage de son haleine :

— Eh bien ! interrogea-t-elle, qu'est-ce que vous dites de cela ?...

Raymond ne répondit pas. Il était ébloui des perspectives que lui ouvrait le ressentiment de cette femme, et haletant d'espérance et de crainte, il tremblait, par un mot imprudent, de la rappeler à la prudence ou de déranger le cours de ses idées.

— Vous êtes stupéfait du toupet de Victor, reprit-elle. Que serait-ce donc si vous connaissiez les papiers que j'ai en ma possession, et vous saviez où ils le mèneront si je les livre !...

A la réflexion, cependant, je m'expliquai sa conduite.

C'est qu'il me connaît, voyez-vous, c'est qu'il me sait, avec lui, faible comme une enfant, lâche autant que le chien qu'on bat et qui revient en rampant lécher la main qui l'a battu.

J'ai tant de fois tenté inutilement de briser ma chaîne, de m'enfuir, de me reconquérir !... Tant de fois je l'ai menacé de me venger, et terriblement, de tout ce qu'il m'a fait endurer !...

— Ce sera cette fois comme les autres,... devait-il penser en sortant de chez moi. Flora est bien trop bête pour faire ce qu'elle dit...

Il est vrai que, de mon côté, je pensais :

— Chante, mon bonhomme, chante bien haut, redresse la crête, fais le fier... Avant la fin de la semaine, ne voyant pas venir de lettre de moi, tu commenceras à avoir la puce à l'oreille...

Ne pas donner signe de vie, je le pouvais sans danger, certaine que Victor ne passerait pas outre sans une dernière explication. Alors, s'il s'obstinait, il serait temps d'agir.

Cependant, pour n'être pas prise sans vert, il m'importait d'être informée jour par jour des faits et gestes de Combelaine. J'envoyai chercher Léonard.

Je lui trouvai l'air fort abattu.

— Je conçois que vous vous fassiez de la bile, me dit-il, nous sommes volés, le patron épousera mademoiselle de Maillefert.

— Comment ! à nous deux, et avec les armes que nous avons !...

— Nous n'empêcherons rien. Si l'affaire eût pu être rompue, elle l'eût été, entendez-vous, par les Maillefert.

— Des gens qui s'entendent avec lui...

— Qui s'entendaient, c'est possible ; qui sont brouillés, c'est sûr. Ils se voient, ils se visitent, ils sortent ensemble, mais ils se haïssent. Allez, je sais ce que je dis. Pas plus tard qu'avant-hier, voilà M. Philippe de Maillefert qui tombe chez nous, demandant à parler à monsieur, sur-le-champ. Comme de juste, je vais prévenir monsieur, qui me répond : « Que le diable emporte l'imbécile... Enfin, » qu'il entre. » Je le fais entrer, je me retire. Seulement, j'avais flairé quelque chose. Je restai l'oreille collée contre la porte. Mes deux individus étaient à peine seuls, que voilà une discussion qui commence, oh ! mais une discussion si abominable, que deux chiffonniers n'en auraient

pas une pire. M. Philippe réclamait à monsieur de l'argent qu'il l'accusait de lui avoir volé, de très-grosses sommes et aussi des billets, et à tout moment, monsieur répétait : « Tant pis pour vous ! chacun pour soi ! Adressez-vous » aux tribunaux... »

Vous devez le comprendre, monsieur Delorge, je tombais de mon haut...

— Ce que vous me contez là est invraisemblable, dis-je à Léonard...

— C'est cependant vrai.

— Et le mariage n'est pas rompu ?

— Il tient plus que jamais...

— C'est absurde !...

Léonard haussa les épaules.

— C'est-à-dire, me répondit-il, que cela me surpasse. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque diablerie du patron, que nous ne soupçonnons pas. Laquelle ?... Je me suis donné la migraine à force de chercher, et j'ai fini par jeter ma langue aux chiens...

De plus en plus, la situation se compliquait, si bien que j'en arrivais à ne savoir plus que penser ni que croire, et que malgré toutes les raisons que j'avais de me fier à Léonard, je l'observais en dessous, essayant de reconnaître si, acheté par Victor, il ne se moquait pas de moi.

— Peut-être, demandai-je, mademoiselle de Maillefert aime-t-elle quelqu'un ?...

— Parbleu ! répondit Léonard.

Et alors, monsieur Delorge, il me raconta que celui que cette pauvre jeune fille aimait, c'était vous, que tout le monde le savait bien, qu'elle l'avait d'ailleurs avoué hautement, et que même vous deviez l'épouser, lorsque Victor était survenu, protégé par madame de Maumussy.

J'étais toute saisie de cette fatalité, moi, qui me rappelais la mort de votre père, et je me disais :

— Eh bien !... en voilà un qui ne doit pas être le cousin de Combelaine.

Madame Misri supposait-elle qu'il était besoin d'attiser la haine de Raymond avant de lui offrir un sûr moyen de se venger ?

Et dans le fait, pourquoi non ?

Elle ignorait ses tortures et sa résolution désespérée lorsqu'elle l'avait invité à prendre place dans son coupé.

Et depuis ce moment, il était resté impénétrable, devenant de plus en plus froid et réservé, à mesure qu'elle s'enivrait de sa colère.

C'est qu'il était une considération qui lui commandait le sang-froid qui observe, prévoit et calcule :

Autant il avait foi en la sincérité actuelle de madame Misri, autant, pour l'avenir, il se défiait d'elle.

Sans être un grand grec en matière de passion, il était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'en dépit de ses serments de haine et de vengeance, madame Misri, plus que jamais, aimait — si ce n'est pas profaner ce mot sacré — le comte de Combelaine.

Elle était en pleine révolte ; mais que fallait-il pour qu'elle reprît sa chaîne et qu'elle revînt à ses habitudes d'aveugle soumission ? Une visite de Combelaine, évidemment, un mot, un regard...

Donc, il fallait profiter de l'occasion pour en tirer tout ce qu'elle savait encore, pour lui arracher surtout les papiers qu'elle possédait...

Après un moment de silence :

— Et ensuite ? interrogea-t-il.

— A cela, monsieur Delorge, reprit madame Misri, se

bornaient les renseignements de M. Léonard. Il fut convenu que nous resterions alliés, poursuivant le même but, moi ouvertement, lui en secret.

Et j'attendis les événements, tenue au courant tous les jours, tantôt par le père Coutanceau, plus animé que moi, certainement, contre Combelaine, tantôt par Léonard.

Selon Coutanceau, tout espoir était définitivement perdu, et j'avais tort de ne pas utiliser immédiatement mes armes.

Selon Léonard, au contraire, je devais patienter, parce que, me disait-il, M. de Maillefert et Victor, de plus en plus irrités, ne pouvaient manquer, au premier jour, de vider leur querelle sur le terrain.

Malheureusement, c'est à Coutanceau que tout semblait donner raison.

Le mariage de Combelaine et de mademoiselle de Maillefert était annoncé de divers côtés, et tout en le trouvant inouï, incompréhensible, absurde, on le considérait comme certain.

En cette extrémité, je songeai à agir sur Combelaine par ses anciens amis.

Parmi les papiers, il s'en trouvait qui compromettaient terriblement plusieurs personnages haut placés, et entre autres, et plus que tous les autres, le duc de Maumussy.

C'est donc à lui que je m'adressai d'abord.

Après lui avoir exposé la situation, qu'il devait d'ailleurs connaître aussi bien sinon mieux que moi, je lui écrivais carrément :

« Il m'est impossible de frapper Victor sans vous at-
» teindre vous-même, je le regrette, mais c'est ainsi. Usez
» de votre influence sur lui pour le déterminer, non pas à
» m'épouser, je n'exige pas tant, mais à rompre un ma-

» riage que je suis résolue à empêcher à n'importe quel
» prix. »

Je m'attendais à voir arriver Maumussy, tout courant. Je comptais, à tout le moins, sur une réponse immédiate... Rien.

Furieuse, j'écrivis successivement la même chose au baron Verdale et à la princesse d'Eljonsen... Rien toujours.

On riait de ma colère, on se moquait de mes menaces ; c'était si clair, que j'aurais douté de la valeur des pièces que j'avais entre les mains, sans le père Coutanceau, qui les avait examinées, et qui même avait profité de la circonstance pour s'emparer de tout ce qui le concernait.

Ce silence, prétendait-il, était inouï, inexplicable, et très-certainement cachait quelque embûche.

— Défiez-vous, me répétait-il sans cesse, prenez garde !..

Et moi, qui, mieux que lui, sais ce dont Victor est capable, je frémissais et j'étais travaillée de si affreuses terreurs, qu'il me semblait trouver un goût étrange à tout ce que je mangeais, que le jour j'osais à peine sortir, et que la nuit je me barricadais dans ma chambre comme dans une forteresse.

Ah ! ces papiers maudits !... Vingt fois je les ai mis sous enveloppe pour les adresser à qui de droit, vingt fois j'ai eu horreur de ce que j'allais faire, et je les ai resserrés en me disant :

— Je ne peux pas, décidément je ne peux pas...

Alors, monsieur Delorge, alors, lâche et indigne créature que je suis, pauvre bête, misérable dupe, savez-vous ce que je fis ?

J'écrivis à Victor pour lui demander une entrevue, lui disant que notre brouille venait d'un malentendu qu'une explicaton dissiperait.

Si madame Flora Misri pensait surprendre Raymond, elle se trompait.

Cette défaillance, il l'avait devinée, prévue, et il n'avait qu'à s'applaudir de sa pénétration et de sa réserve.

— Oui, voilà ce que je fis, continua-elle, et allégée de mes angoisses et de mes luttes intérieures, pleine d'espoir, j'attendis.

Oh !... je n'eus pas à attendre longtemps ! Le soir même, Victor me retournait ma lettre avec ces seuls mots au crayon rouge, en travers :

« Assez !... ou je serai forcé de prier le préfet de police » de me délivrer d'obsessions et de menaces également ri» dicules. »

Il me menaçait de la police, lui ?... Quelle amère dérision !...

— Et j'hésiterais encore, m'écriai-je, à le perdre lorsque je le puis !...

Eh bien ! oui, j'hésitai encore.

— Il faut, me dis-je, que je le voie, que je lui parle, qu'il m'entende... C'est une dernière chance de salut que je lui offre, s'il la dédaigne, c'est fini, j'agis...

Et voilà pourquoi, monsieur Delorge, vous m'avez vue, ce soir, à la grille du comte de Combelaine, mendiant la faveur d'un entretien.

Et vous avez entendu !... Il me ferme sa porte, le misérable qui me doit tout, que j'ai disputé jadis à cette police dont il me menace aujourd'hui, qui a vécu de moi, des hontes qu'il me reproche, qui m'a volée, pillée, ruinée, qui me doit jusqu'à l'argent qu'il donne à ces valets par lesquels il me fait insulter.

Et Léonard qui n'est plus là !

Comment, tout à coup, sans me prévenir, a-t-il quitté

Combelaine qu'il sert depuis tant d'années, et qui lui doit, il me le disait encore avant-hier, une vingtaine de mille francs ?

Qu'est-ce que cet Anglais, qui lui donne, à ce qu'on prétend, des gages fabuleux ?...

Durant dix secondes, madame Misri reprit haleine, puis tout à coup, et avec une violence convulsive :

— Voilà ce que je me disais, monsieur Delorge, poursuivit-elle, pendant qu'on me refusait la porte... La mesure était comble, cette fois, et je me demandais comment frapper sur-le-champ le misérable, lorsque je vous ai aperçu et reconnu.

Et maintenant que je vous ai tout raconté, je vous dis :

— Je ne suis qu'une femme, je ne saurais peut-être pas me servir des armes mortelles que j'ai entre les mains, voulez-vous que je vous les confie ? Voulez-vous me venger en vous vengeant vous-même ? Êtes-vous prêt à me jurer que vous frapperez impitoyablement Combelaine, que vous l'écraserez !...

Jamais occasion si décisive ne s'était offerte à Raymond, et il n'avait pas trop de toute sa volonté pour garder son calme.

— Ainsi, vous me donnerez ces papiers qui sont en votre pouvoir ? demanda-t-il.

— Je vous les donnerai.

— Quand ?

Si imperceptible que fût l'indécision de madame Misri, elle n'échappa pas à Raymond.

— Demain, répondit-elle, dans la matinée...

— Pourquoi pas ce soir ?...

Ce soir !...

— Oui, tout de suite. Dites à votre cocher de rentrer,

je monte à votre appartement, vous me remettez ces papiers, je passe la nuit à les examiner et à voir quel parti on peut en tirer, et dès demain j'ouvre le feu...

Une brusque secousse lui coupa la parole.

Le coupé venait de s'arrêter court au milieu de l'avenue d'Eylau.

Le cocher, comme la première fois, rabattit sans façon la glace, et d'un accent inquiet :

— Madame ! appela-t-il, madame !

Assurément, elle était à mille lieues de la situation présente, et il lui fallut un instant pour s'en rendre compte. Alors, elle crut que son cocher allait de nouveau se permettre des observations sur la longueur de la promenade.

— Qu'est-ce que ces façons ! répondit-elle, ne vous ai-je pas dit de marcher ?...

Elle voulait relever la glace, le cocher l'en empêcha.

— C'est bien, je vais marcher, fit-il, mais avant je dois dire à madame que nous sommes suivis...

Elle tressauta, et, d'un mouvement instinctif, se rapprochant de Raymond :

— C'est impossible !... s'écria-t-elle.

— Oh ! j'en suis sûr comme de mon existence, insista le cocher. Monsieur et madame n'ont donc pas remarqué les drôles de détours que je leur ai fait faire, et la singulière façon dont je les menais ? C'est que je voulais m'assurer de la chose. J'ai commencé à m'en défier dès les Champs-Élysées. Voyant une voiture qui allait du même train que moi, toujours à la même distance, tournant à droite quand j'allais à droite, et à gauche quand je tournais à gauche, je me suis dit : « Bien certainement on épie madame. » Alors, je me suis mis à circuler au hasard de ci et de là, tantôt au pas, tantôt au galop, la voiture ne me lâchait

toujours pas, et maintenant que je suis arrêté, elle est arrêtée en arrière à cent pas.

Trop profonde était l'obscurité pour que le cocher, du haut de son siége surtout, pût juger de l'impression que produisait son rapport.

Pendant qu'il parlait, madame Misri, plus tremblante que la feuille, s'était peu à peu blottie tout contre Raymond.

— Vous entendez ? bégaya-t-elle.

— Parfaitement.

— C'est Combelaine qui nous suit, reprit-elle.

— Combelaine ou un autre...

— Non, ce ne peut être que lui. Je sais ses façons, voyez-vous, et combien il est traître. Pendant que je parlementais avec son domestique, il était au guet derrière ses persiennes. Il nous a vus causer et monter ensemble dans mon coupé. Il a demandé qui était cet homme à qui je parlais, on le lui a dit, et aussitôt, sautant en voiture, il s'est lancé sur nos traces...

Raymond sentait la victoire lui échapper, une victoire sûre, décisive, et dont il avait déjà, au-dedans de lui-même, escompté la joie.

Car il n'avait pas besoin d'y voir clair pour reconnaître que madame Flora retombait invinciblement sous l'influence de Combelaine, qu'elle était terrifiée de son audace, que le plus extrême anéantissement succédait à son exaltation nerveuse.

— Peut-être avez-vous raison, lui dit-il, mais que nous importe !...

— Malheureux !... Vous ne comprenez donc pas que si Combelaine nous a épiés, il est trop fin pour n'avoir pas deviné ce qui s'est passé entre nous ! S'il nous a suivis, il sait, à cette heure, que je vous ai tout dit, que je vous ai

offert les papiers que j'ai en ma possession, que nous avons signé un traité de vengeance...

Il importait de prendre un parti, évidemment, mais il était bon aussi, avant tout, de vérifier les assertions du cocher. Raymond n'y ajoutait pas absolument foi, l'estimant fort capable d'avoir imaginé cette histoire de poursuite pour déterminer madame Misri à rentrer.

Revenant donc à cet homme :

— Et où est-elle, maintenant, demanda-t-il, cette voiture qui nous « file » si obstinément ?

Le cocher se dressa sur son siége pour regarder.

— Toujours au même endroit, répondit-il, près d'un café très-éclairé. En mettant l'œil au petit carreau du fond, monsieur peut l'apercevoir.

Ainsi fit Raymond, et en effet, à une soixantaine de mètres, il distingua les lanternes d'une voiture immobile. Mais qu'est-ce que cela prouvait ?

— Mon brave, dit-il au cocher, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Vous allez marcher, pendant que j'observerai, et faites assez de tours et de détours pour lever tous mes doutes...

— Soit ! répondit le cocher.

Et il fouetta son cheval qui partit au grand trot...

— Eh bien !... demandait de temps à autre madame Misri à Raymond.

— Eh bien, le cocher ne s'était pas trompé. Voici la voiture suspecte qui se met en marche à son tour... Elle tourne où a tourné la nôtre... Elle se maintient toujours à une cinquantaine de mètres...

Sûr de son fait, Raymond commanda au cocher d'arrêter.

— Ma conviction, dit-il à madame Misri, est qu'il n'y a

que M. de Combelaine pour nous épier ainsi... Cependant, il faut s'en assurer.

— Que voulez-vous faire ?

— Je vais descendre, et aller demander à la personne qui est dans cette voiture de quel droit elle me suit...

Déjà il ouvrait la portière, madame Misri le retint.

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria-t-elle, je ne veux pas rester seule, j'ai peur... Ensuite, si c'est Victor qui est dans la voiture, qu'arrivera-t-il ?...

Était-ce pour Raymond qu'elle craignait si fort, ou pour M. de Combelaine ? Il eût été hardi de prétendre le décider.

Lui commençait à perdre un peu son sang-froid.

— Que voulez-vous alors ? dit-il en jurant. Avez-vous une idée ?

— Oui.

— Dites.

— Voilà : mon cheval est fatigué, c'est vrai, mais il a beaucoup de sang, c'est une bête de quatre mille francs, et en le poussant un peu, on obtiendra tout ce qu'on voudra. Il faut le pousser, tout droit, toujours tout droit, sur une grande route, l'autre voiture ne nous suivra pas une lieue...

— Et après ?...

— Après, nous reviendrons par un autre chemin, et je rentrerai chez moi, ou j'irai coucher chez une de mes amies...

Ce plan offrait à Raymond cet avantage de ne pas quitter madame Misri, et cette perspective de l'accompagner chez elle, et d'en obtenir les papiers.

— Oui, c'est une idée, fit-il.

Et s'adressant au cocher :

— Il faut distancer cette voiture, reprit-il. Vous allez prendre l'avenue de la Grande-Armée, puis l'avenue de Neuilly, et vous lancer à fond de train sur la route de Saint-Germain.

— C'est que le cheval est un peu fatigué...

— Crevez-le, s'il le faut, interrompit madame Misri...

Le cocher haussait les épaules.

— Drôle de fantaisie, grommela-t-il.

Pourtant, il se mit à rouer de coups son cheval, qui partit dans la direction indiquée.

— Nos espions en seront pour leurs frais, dit Raymond.

Madame Misri ne répondit pas. Il n'y avait plus à en douter, elle se repentait amèrement de ce qu'elle avait fait, et certainement, elle eût donné bonne chose pour reprendre les confidences échappées à sa colère. Était-ce frayeur de Combelaine, ou regret d'avoir compromis cet homme qui avait su faire d'elle sa chose ? Il eût été malaisé de le dire. Les relations de gens tels que madame Misri et M. de Combelaine échappent à l'analyse. La passion s'y complique de circonstances mystérieuses, étranges, inavouables. Ce devient à la longue une association dont les complices se trouvent liés par un lien de honte plus difficile à rompre que ceux que nouent les conventions sociales.

— Nous ne gagnons pas, murmurait-elle.

Raymond regarda ; c'était vrai. Les lanternes de l'ennemi brillaient invariablement à la même distance.

Les larmes venaient aux yeux de madame Misri.

— Maintenant, gémissait-elle, comme si elle eût répondu aux objections de son esprit, maintenant je m'explique la sécurité et le silence de Combelaine et de ses amis. Ils sont puissants, voyez-vous, très-puissants, ils ont des relations

partout et à la préfecture de police plus qu'ailleurs. Du jour où j'ai menacé de me servir des papiers, j'ai été entourée d'espions. Ah ! ils sont forts, les brigands. Voici que je doute de tout. Qui sait si mes domestiques, mon cocher, ma femme de chambre même, à qui je dis tout, ne sont pas payés pour me surveiller ? Et Léonard ? Ne me trahissait-il pas ? Coutanceau lui-même ne se moquait-il pas de moi ?

Littéralement, elle s'arrachait les cheveux.

— A cette heure, continuait-elle, je comprends l'obstination de Victor à nous suivre ; il sait que si je vous remets ses papiers il est perdu, et il ne veut pas que je vous les remette. Ah ! folle que je suis, de m'être attaquée à lui ! Folle surtout de l'avoir prévenu ! On ne menace pas des hommes comme lui, on frappe d'abord...

Ainsi, de plus en plus, Raymond sentait lui échapper cette nature de fille, inconsistante et fantasque. Pourtant il ne perdait pas tout espoir.

Arrivé à la minute des résolutions suprêmes, il se jurait qu'il aurait les papiers le soir même, lui fallût-il menacer madame Misri, lui fallût-il même recourir à la violence.

Mais il fallait dépister la voiture maudite.

— Arrêtez ! cria-t-il au cocher.

Il ouvrait la portière, il allait sauter à terre, madame Misri le retint.

— Que voulez-vous encore ?...

— Voir si je ne saurai pas, mieux que votre cocher, pousser votre cheval.

Elle n'osa pas s'y opposer, et l'instant d'après, Raymond, installé sur le siége, s'emparait des rênes.

— Nous échapperons, soyez tranquille, cria-t-il à madame Misri.

C'est qu'il venait de changer son plan. Au lieu de suivre droit l'avenue de Neuilly, il se jeta à gauche, dans l'allée de Longchamps, qui traverse en biais tout le bois de Boulogne.

L'autre voiture en avait fait autant, mais il ne s'en inquiétait guère. Habilement poussé, et sur un terrain exceptionnellement favorable, le cheval de madame Misri filait avec une prestigieuse rapidité.

— Une demi-heure de ce train, et la pauvre bête est fourbue ! grommelait le cocher.

— Oui, mais dans une demi-heure nous serons loin...

Et ce disant Raymond éteignait les lanternes du coupé en murmurant :

— Voilà toujours qui va rendre la poursuite plus difficile !

Il ne devait pas s'en tenir là.

Parvenu à l'endroit où l'allée de la Reine-Marguerite croise l'allée de Longchamps, brusquement, il tourna court dans une allée réservée aux piétons, et en dépit de l'obscurité profonde, au risque de tout briser, il maintint longtemps encore le cheval au galop.

Il s'arrêta pourtant. Et alors, pendant près de cinq minutes, et prêt à reprendre sa course, il prêta l'oreille et regarda dans toutes les directions.

Rien. On n'apercevait pas une lanterne de voiture, on ne percevait pas le moindre bruit de roues.

— Nous l'emportons donc !... s'écria Raymond, en sautant à terre pour annoncer à madame Misri cette heureuse nouvelle.

Mais c'est en vain qu'il appela, en vain qu'il étendit les bras dans l'intérieur...

Le coupé était vide Madame Misri avait disparu.

VIII

Stupéfait, furieux, Raymond refusait en quelque sorte d'admettre cette disparition étrange, et c'est avec des imprécations de rage, qu'au milieu de l'obscurité profonde du bois, il fouillait les alentours...

Le cocher, lui, riait du meilleur cœur.

Et tout en bouchonnant avec un lambeau de laine son pauvre cheval dont les flancs haletaient :

— Monsieur prend une peine bien inutile, dit-il, madame doit être loin si elle court toujours...

— Loin !... Aurait-elle donc sauté à terre, pendant que nous étions lancés à fond de train ?...

— Oh !... non. Madame n'est pas si imprudente que cela. Mais ici, tout à l'heure, quand monsieur a arrêté le cheval pour écouter, j'ai entendu la portière s'ouvrir et se refermer doucement, si bien que je me suis dit : « Tiens, » voilà madame qui brûle la politesse à ce monsieur... »

Il poussait du bois vert aux environs, et la tentation de

Raymond était grande d'en caresser les épaules de ce cocher si perspicace. Mais à quoi bon !...

— Soit, interrompit-il. Seulement, à cette heure et par cette nuit noire, où peut être allée madame Misri ?

— A Paris, donc, et par le plus court. Qui donc, sinon madame, connaîtrait son bois de Boulogne, à toute heure de nuit et de jour, et en toute saison...

C'était une explication.

— Puisqu'il en est ainsi, fit Raymond, rentrons.

Le cocher ne se le fit pas répéter. En un tour de main, il eut rallumé les lanternes, et tandis que Raymond remontait dans le coupé :

— Où dois-je conduire monsieur ? demanda-t-il.

— Boulevard des Italiens, au coin de la Chaussée d'Antin.

La voiture partit, et c'est bercé par son mouvement monotone, que Raymond repassait dans son esprit les étranges événements de la soirée.

Que d'émotions poignantes en quelques heures !... Avoir cru toucher au but, l'avoir touché, plutôt, puis tout à coup, s'en voir plus éloigné que jamais et sans doute pour toujours !...

L'action de madame Flora, d'ailleurs, l'irritait plus qu'elle ne le surprenait.

A ce trait de bassesse furtive, il reconnaissait la créature qu'il avait tout d'abord devinée et qui s'était dévoilée ensuite, la fille accoutumée à trembler et à obéir, incapable de résister en face, subissant la volonté du premier venu, mais toujours prête à se dérober et à trahir.

Où était-elle à cette heure ?...

Chez elle, peut-être, occupée à réunir ces papiers, qu'elle

offrait naguère, pour les porter à Combelaine et obtenir ainsi son pardon.

— Ah!... misérable fille! pensait Raymond, créature sans intelligence et sans cœur!...

Encore bien qu'il eût été avec elle d'une réserve extrême, il lui avait laissé voir que s'il ignorait quelle honteuse intrigue livrait mademoiselle de Maillefert au comte de Combelaine, il connaissait du moins l'existence de cette intrigue, et qu'il était résolu à lutter jusqu'à la fin. C'était trop.

C'était trop, parce que Raymond se rappelait les paroles de madame Misri :

« On ne prévient pas des hommes tels que Combelaine;
» on frappe d'abord... »

Or, il allait être prévenu. C'est-à-dire qu'il allait plus que jamais se tenir sur ses gardes, veiller à n'offrir aucune prise, et très-probablement, de peur d'accident, presser son mariage avec mademoiselle Simone.

Conclusion : La rencontre de madame Misri, loin de servir les projets de Raymond, empirait positivement la situation.

Il en était là de ses réflexions, lorsque le coupé s'arrêta tout à coup sur le boulevard, à l'angle de la Chaussée-d'Antin, et presque aussitôt le cocher ouvrit la portière en disant :

— Monsieur est arrivé.

Raymond jeta un louis à cet homme, et descendu de voiture, il resta un moment immobile sur le boulevard. Il n'avait eu aucune raison de se faire conduire à cet endroit plutôt qu'ailleurs, et il se demandait où aller et s'il devait rentrer, quand le souvenir de madame Cornevin, qui demeurait à deux pas, traversa son esprit.

— Il faut que je la voie, se dit-il, que je lui parle !...

Ainsi, brusquement, sans réflexions,se prennent souvent les plus graves déterminations de la vie , celles dont l'influence doit être le plus décisive.

Il y avait des mois déjà que Raymond, la franchise même, se condamnait à une dissimulation de tous les instants pour cacher à sa mère et à ses amis le secret de sa vie, son amour pour mademoiselle de Maillefert, et voici que ce secret il allait le livrer peut-être, ou tout le moins l'exposer à la subtile pénétration d'une femme.

Cette considération ne devait pas l'arrêter. Un seul fait l'éblouissait jusqu'à l'aveugler.

Madame Cornevin était la sœur de madame Misri.

Madame Cornevin, jadis, avait eu sur cette sœur une certaine influence et avait même essayé d'en user lors de la mort du général Delorge, lorsqu'on en était encore à rechercher ce qu'était devenu Laurent Cornevin.

Alors, c'est vrai, elle avait échoué.

Mais combien les temps étaient changés, depuis !

Flora Misri, à cette époque, était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, à cet âge où le vice doré a encore de décevantes poésies, ivre de la soudaine et prodigieuse fortune de l'audacieux aventurier auquel elle avait associé sa vie.

Tandis que maintenant !...

Vieillie, trahie, délaissée, ayant vidé toutes les coupes jusqu'à la lie, elle devait être accessible à des considérations qui jadis ne l'eussent guère touchée.

Pourquoi donc ne subirait-elle pas l'ascendant de sa sœur, tentant près d'elle une dernière démarche ?

C'était cette démarche que Raymond allait demander à madame Cornevin.

Il comptait lui dire simplement :

— Je sais, à n'en pouvoir douter, que madame Flora-Misri a entre les mains les papiers de Combelaine. Si nous les possédions, le misérable serait perdu, nous tiendrions enfin la preuve de son infamie, de ses intrigues, de ses crimes : mon père et votre mari seraient vengés. Voyez votre sœur et tâchez d'obtenir qu'elle vous les remette.

C'est avec ces idées que Raymond s'en allait à grands pas le long de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Il se faisait tard, toutes les boutiques étaient fermées, les passants se faisaient rares, et les cafés même commençaient à se vider.

Depuis le matin, Raymond n'avait rien pris, mais il ne s'en apercevait pas. Il était dans une de ces crises où toutes les exigences physiques se taisent, où les nerfs exaltés outre mesure suffisent à tout.

Ce qu'il craignait, c'était que madame Cornevin ne fût couchée.

— Et cela pourrait bien être, lui répondit le concierge qu'il interrogea, car toutes les ouvrières sont parties de très-bonne heure, ce soir.

N'importe ! Il grimpa l'escalier quatre à quatre, et d'une main fébrile sonna...

Rien. Personne ne vint.

Pourtant, en se penchant à l'une des fenêtres du palier, il voyait de la lumière à des fenêtres qu'il savait être celles de la chambre à coucher de madame Cornevin. Elle ne dormait donc pas.

Il sonna une seconde fois, puis une troisième, tirant le cordon plus violemment à chaque fois, et comme c'était toujours en vain il allait renoncer, lorsque enfin il entendit des pas...

Presque aussitôt, à travers la porte, une voix demanda :

— Qui est là ?

— Moi, Raymond Delorge.

La porte s'ouvrit, et madame Cornevin se montra, tenant une bougie.

— Vous, à cette heure ! dit-elle. Serait-il arrivé un accident chez vous ?

— Non, madame, Dieu merci !...

Elle était pâle et fort troublée, cela eût sauté aux yeux d'un homme moins ému lui-même que ne l'était Raymond, et c'est avec cette volubilité dont on voile d'ordinaire son embarras qu'elle reprit :

— Vous m'excuserez de vous avoir fait attendre si longtemps, mais j'ai renvoyé toutes mes ouvrières à six heures, ma domestique et mes filles sont couchées, j'allais moi-même me mettre au lit...

Elle n'avait pas néanmoins commencé à se déshabiller, car elle était aussi correctement vêtue que dans la journée pour recevoir ses clientes.

— Il faut que je vous parle, interrompit Raymond.

— Ce soir ?...

— Oui, tout de suite, il s'agit d'une affaire très-grave...

L'embarras de madame Cornevin fut alors si manifeste, qu'il ne put faire autrement que de le remarquer.

— Mais je vous gêne peut-être beaucoup, commença-t-il.

— Moi !... fit-elle. Et pourquoi, grand Dieu ! Vous ne me gênez pas plus que ne me gêneraient Jean et Léon, s'ils étaient ici. Entrez, entrez...

Il entra ; seulement, au lieu de le faire passer dans son appartement particulier, c'est dans l'atelier qu'elle l'introduisit.

Posant sa bougie sur un meuble, elle s'assit lourdement,

et, non sans une nuance très-saisissable d'impatience :

— Je vous écoute, dit-elle.

L'attention de Raymond était éveillée. Il observait ces détails et s'en étonnait.

Cependant, c'est de la façon la plus claire qu'il raconta les événements de la soirée, omettant toutefois ce qui concernait mademoiselle de Maillefert, mettant tout sur le compte de sa haine contre Combelaine.

Il s'attendait à des objections de la part de madame Cornevin. Elle ne lui en fit pas une.

— C'est bien ! dit-elle. Je verrai ma sœur...

— Dès demain ?...

— Avant midi, je vous le promets...

— Et quand connaîtrai-je le résultat de votre démarche ?

— Venez me le demander demain, à cette heure-ci.

C'était plus que n'osait espérer Raymond. Et pourtant :

— J'aurais encore quelque chose à vous demander, madame, commença-t-il.

— Quoi ?...

— Si vous étiez assez généreuse pour me garder le secret, pour ne parler de rien à ma mère...

— Je vous garderai le secret.

Quand on a hâte de se débarrasser de quelqu'un, c'est ainsi qu'on agit ; on répond *Amen* à tout, et cela abrége. Raymond le comprenait bien, et les plus étranges conjectures lui passaient par la tête, d'autant qu'il lui avait semblé distinguer dans la pièce voisine un bruit de chaise renversée...

— Si nous avions ces papiers, pourtant ! reprit-il...

— Oui, ce serait un grand bonheur ! acheva madame Cornevin...

Et elle se levait en disant cela, et c'était une si positive invitation à se retirer, que Raymond n'osa pas rester davantage.

— A demain soir donc, dit-il, en se levant à son tour...

— Oui, oui, dit madame Cornevin, c'est convenu.

Et elle avait repris sa bougie, et précédant Raymond, elle lui ouvrit la porte. Et il n'était pas sur le palier que la porte se refermait vivement...

En vérité, s'il se fût agi de toute autre femme, Raymond eût été assailli de doutes singuliers et pénibles. L'inconduite, en définitive, n'a pas d'âge. Mais madame Cornevin était de celles que ne saurait effleurer l'aile sombre du soupçon.

— Et pourtant, se disait-il en descendant l'escalier à pas comptés, son trouble était manifeste, elle m'a mis dehors littéralement. Puis, qu'est-ce que ce bruit que j'ai entendu ? N'était-elle donc pas seule ?

Pas seule !... Mais qui donc, à pareille heure, et dans l'appartement où dormaient les trois jeunes filles, pouvait-elle recevoir qu'elle eût intérêt à cacher ?

Son mari, Laurent Cornevin ?...

A cette idée, traversant son esprit comme un éclair, Raymond tressaillait.

— Et pourquoi non ? murmurait-il.

Laurent Cornevin, certes, était un homme d'une prodigieuse énergie, mais c'était un homme, après tout. Qui pouvait garantir qu'il n'y avait pas eu une heure où son courage avait faibli ? Qui disait qu'à cette heure d'attendrissement il ne s'était pas révélé à sa femme, à la mère de ses enfants, et qu'il ne venait pas parfois la visiter en secret ?...

Plus Raymond étudiait cette hypothèse, plus il la trou-

vait logique, vraisemblable, probable, et répondant à tout.

A ce point qu'il était presque tenté de remonter chez madame Cornevin, de sonner jusqu'à ce qu'elle lui ouvrît, et de lui dire brusquement :

— Votre mari est ici, je le sais, il faut que je le lui parle à l'instant, il y va de mon bonheur et de ma vie...

S'il devinait juste, madame Cornevin étourdie n'aurait pas la présence d'esprit de nier...

Oui, mais s'il s'abusait, aussi !...

— Je ne puis risquer cela, pensait-il, je ne le puis absolument pas.

Mais tout en remontant la rue Blanche :

— Demain, se disait-il, en venant chercher la réponse de madame Cornevin, je serai bien malheureux ou bien maladroit si je ne parviens pas à saisir quelqu'indice qui dissipe ou confirme mes présomptions...

Bien qu'il fût plus de minuit lorsqu'il rentra, harassé, l'âme et le corps brisés, sa mère et sa sœur n'étaient pas couchées et l'attendaient.

— J'étais inquiète, lui dit madame Delorge. Ce tantôt encore Me Roberjot me disait que la résistance s'organise contre l'Empire... Fais ce que tu crois être ton devoir, mais sois prudent. Plus qu'un autre tu dois être surveillé. Songe à la joie de nos ennemis si tu leur fournissais le prétexte de t'impliquer dans quelque procès.

Il rassura sa mère, mais il ne trouva rien à répondre. lorsque sa sœur, lui serrant la main, murmura à son oreille .

— Pauvre Raymond !... Pourquoi te défier de moi !...

Les horribles fatigues de cette journée eurent du moins cela de bon, qu'elles lui procurèrent un sommeil de plomb.

Il dormait encore lorsqu'à dix heures le vieux Krauss

entra dans sa chambre tenant deux lettres que le facteur venait d'apporter.

A la seule vue de l'une d'elles, Raymond frémit.

Il avait reconnu l'écriture chérie de mademoiselle de Maillefert.

Ses mains tremblaient tellement qu'il eut quelque peine à rompre l'enveloppe, et c'est comme à travers un brouillard qu'il lut :

« J'avais perdu toute conscience de ce qui se passait » autour de moi, lorsque — me dit ma mère, — vous vous » êtes emporté en menaces terribles contre le comte de » Combelaine.

» Il faut donc, ô mon unique ami, que je vous répète ce » que je vous ai déjà dit : la violence, à cette heure, ren» drait inutiles mes souffrances et ne nous sauverait pas.

» Je viens de promettre à la duchesse de Maillefert que » vous sauriez vous résigner à notre douloureuse destinée. » C'est un horrible sacrifice, je le sais, mais c'est à ge» noux que je vous le demande, au nom du passé. Me le » refuserez-vous ? Ai-je eu tort de compter sur votre affec» tion ? Répondez-moi.

» SIMONE. »

Des larmes brûlantes comme du plomb fondu jaillissaient des yeux de Raymond.

— Voilà donc, pensait-il, ce qu'elle en est réduite à écrire. Et moi, je me rendrais à ces prières qu'on lui a dictées !... Ah ! plutôt la mort mille fois, la plus affreuse et la plus cruelle !...

L'autre lettre lui venait de cette société des *Amis de la Justice* à laquelle, sur la présentation de Me Roberjot, il avait été affilié et qu'il avait fort négligée depuis quelque temps.

« Ce soir, à neuf heures précises, lui écrivait-on, soyez » rue des Cinq-Moulins, à Montmartre. Il s'agit d'une » communication de la plus haute gravité. »

Puis venaient les formules connues des seuls sociétaires et qui garantissaient l'authenticité de la lettre.

A neuf heures!... Et c'était seulement vers onze heures que Raymond avait rendez-vous avec madame Cornevin.

— C'est bien, se dit-il, j'irai...

Et à huit heures et demie, en effet, il se mettait en route, à pied.

Le temps était humide et incertain. Il faisait du brouillard et la boue était épaisse et tenace.

Les boulevards extérieurs n'en avaient pas moins leur animation de tous les soirs.

Cafés, cabarets et brasseries regorgeaient de clients; de partout jaillissaient des cris et des chocs de verres. Et à chaque moment, sur le terre-plein, passaient en riant des groupes de femmes et de jeunes gens, quelque grisette furtive courant au bal ou à un rendez-vous, ou un ivrogne qui regagnait son logis en trébuchant et en mâchonnant un refrain populaire.

Hélas!... cet ivrogne même, Raymond en était presque à l'envier. Ses soucis du jour, il les avait laissés au fond des litres frelatés, rien ne le préoccupait plus, tandis que lui!...

— En ce moment, pensait-il, selon que la démarche de madame Cornevin près de Flora Misri a réussi ou échoué, ma dernière chance de salut me reste plus sûre que jamais ou m'a échappé sans retour.

C'était là sa préoccupation, et non certes cette communication si grave pour laquelle il était mandé rue des Cinq-Moulins.

Il n'y songea qu'en arrivant à la petite maison où se réunissaient les *Amis de la Justice*.

Elle était éclairée. Des rayons de lumière s'échappaient des fentes des volets.

Ayant donné le mot de passe au « frère » qui veillait à la porte, Raymond entra.

Une quinzaine d'affiliés, déjà, étaient réunis dans la salle des séances, et l'un d'eux, un médecin, un gros homme courtaud et rougeaud, plus connu pour ses opinions avancées que pour ses cures, faisait, à grand renfort d'épithètes terribles, un tableau aussi exact, jurait-il, que sinistre, de la situation morale et matérielle de Paris.

Mais déjà, à cet orateur, un autre succédait, qui, une douzaine de journaux des départements à la main, prétendait démontrer, par la lecture de quantité d'articles, que la province n'attendait que le signal de Paris pour se lever comme un seul homme et en finir avec le régime impérial.

Immédiatement divers membres se levèrent pour émettre des vœux ou donner des avis. On discuta, les propos devinrent vifs, on faillit se prendre aux cheveux, malgré les efforts du président, l'ancien représentant du peuple, lequel désespérément tapait sur un timbre...

Alors Raymond demanda à dire quelques mots, et la parole lui ayant été accordée :

— Citoyens, commença-t-il, je vous ferai remarquer que dix heures viennent de sonner, et qu'il serait peut-être temps de nous occuper de cette communication si grave...

— Quelle communication ? interrompit le président d'un air surpris.

— Mais... celle pour laquelle j'ai été convoqué...

— Vous avez été convoqué...

— Ce matin même, par une lettre...

Toutes les conversations particulières avaient cessé ; on regardait le président, dont la physionomie trahissait une certaine inquiétude.

— Vous avez reçu une lettre, dit-il à Raymond, et de lui ?...

— De vous, j'imagine, monsieur le président.

— L'avez-vous conservée ?

Raymond la tira de sa poche, en disant simplement :

— Voilà !...

Pas un mot ne fut prononcé après que le président eut pris cette lettre,

Il commença par en examiner attentivement le papier, le cachet et le timbre, après quoi, l'ayant ouverte, il resta plus d'une minute à en étudier la contexture et les caractères.

Enfin, d'une voix légèrement altérée :

— Voilà qui est prodigieux, s'écria-t-il.

Vingt questions à la fois partirent de tous les coins de la salle, mais il n'y répondit pas, directement du moins.

— Il n'a été question ces jours-ci, poursuivit-il, d'aucune communication. Ni moi, ni notre secrétaire, ni aucun des membres du bureau n'a écrit...

— Non, personne !

— Et cependant, voici une lettre qui présente tous les caractères de celles que nous adressons dans les cas extraordinaires. Oh ! rien n'y manque. Voici en haut les signes de reconnaissance. Voici autour du paraphe qui remplace la signature les traits de convention connus de nous tous...

Le président avait remis la lettre à son plus proche voisin qui la passa à un autre ; elle circula de main en main, et chacun, après l'avoir regardée, murmurait :

— C'est incroyable, j'y aurais été pris.

— Oui, tout le monde y eût été pris, s'écria le président, et c'est ce qu'il y a d'inquiétant.

Il n'avait, parbleu ! pas besoin de le dire, il était visible que chacun le comprenait comme lui.

— D'où donc vient cette lettre ? poursuivit-il. N'est-elle qu'une criminelle plaisanterie ? Je ne puis le croire. Est-ce un aux frère, un traître glissé parmi nous, qui l'a écrite ? impossible ! quel serait son but ? Faut-il donc supposer qu'elle est l'œuvre de la police ?...

Ce mot tomba sur la réunion comme une douche d'eau glacée. Des visages blêmirent, bien des regards effarés cherchèrent la porte et la fenêtre, une issue quelconque par où fuir. Plus d'un *Ami de la Justice* crut entendre grincer sur ses gonds la porte de Mazas.

— La police, continuait le président, aurait donc surpris le secret de notre association. Pour plusieurs d'entre nous, ce serait la prison et l'exil. Mais voyons, est-ce admissible ? Que se serait proposé la police en écrivant cette lettre ?...

Cette dernière phrase devait être le signal de la plus violente discussion, chacun émettant un avis qu'il s'efforçait de faire prévaloir. Les uns, rares, demandant qu'on brusquât le mouvement ; les autres, nombreux, proposant de dissoudre la société jusqu'à des temps plus heureux...

A minuit et demi, l'assemblée n'avait rien résolu, sinon qu'on se réunirait en aussi grand nombre que possible pour délibérer.

Après quoi, deux membres ayant été envoyés à la découverte, et étant revenus dire qu'ils n'avaient rien aperçu de suspect aux environs, on décida qu'on allait se

séparer et se retirer un à un, en prenant plus de précautions encore qu'à l'ordinaire.

Une heure sonnait à l'église Saint-Bernard, quand le tour de Raymond vint de sortir.

La nuit était noire et lugubre. Les réverbères dans la brume ne projetaient pas plus de lueurs que le feu d'un cigare.

Regarder autour de soi, essayer de reconnaître si on était épié ou suivi, eût été une pure folie. Raymond n'y songea seulement pas...

Et cependant, s'il n'avait pas les incertitudes qui troublaient ses amis politiques, il avait de bien autres raisons de se défier.

Il reconnaissait à ce coup, il l'eût juré, la main traîtresse de Combelaine. Un de ces pressentiments qui montent du fond de l'âme lui criait que c'était à lui seul qu'on en voulait, et que cette lettre cachait un piége.

Que voulait-on ? Se débarrasser de lui, sans doute.

Après les confidences de Flora Misri, il devenait trop dangereux pour ne pas troubler le sommeil de Maumussy, de la princesse d'Eljonsen, du baron Verdale et des autres.

Et alors quoi de plus simple que de le faire prendre en flagrant délit de société secrète, que de le faire arrêter, juger et expédier à Cayenne ?...

Mais cette connaissance qu'il avait des événements lui imposait des obligations, et il était trop loyal pour s'y soustraire.

Avant que ne fût levée la séance, il avait dit à ses amis politiques tout ce qu'il pouvait dire pour les mettre sur la voie de la vérité, sans livrer des secrets qui n'étaient pas uniquement les siens.

On n'avait pas trop fait attention à ses avertissements.

Il n'était dans la société des *Amis de la Justice* qu'un assez petit personnage, et on le trouvait quelque peu outrecuidant de prétendre que c'était pour lui seul que la police avait été mise en mouvement et qu'on avait fabriqué cette fausse lettre de convocation.

On croyait même si peu qu'il courût un danger quelconque, que personne ne lui avait offert de l'accompagner...

Mais il ne songeait pas au danger.

Et tout en suivant les boulevards extérieurs, silencieux et déserts, il ne pensait qu'à madame Cornevin, qui l'aurait attendu inutilement, et au supplice qu'il allait endurer jusqu'à l'heure où, décemment, il lui serait possible de se présenter chez elle...

Il arrivait à l'extrémité du boulevard de la Chapelle, cheminant sur le terre-plein, quand, à la hauteur de la rue de la Goutte-d'Or, trois ou quatre hommes le dépassèrent en courant...

Il n'y fit aucunement attention.

Tout ce qu'il avait d'attention, il l'appliquait à évaluer les chances de succès de la démarche de madame Cornevin.

Évidemment, elles dépendaient de ce qu'était devenue madame Flora Misri après sa fuite.

Avait-elle, oui ou non, revu, dans la soirée ou dans la matinée du lendemain, le comte de Combelaine ?

Si oui ? plus d'espoir.

Si non ?... dame ! tout pouvait dépendre de l'adresse de madame Cornevin.

Il marchait lentement, et cependant il était à la moitié du boulevard Rochechouart, lorsque des plaintes assez faibles arrivèrent jusqu'à lui.

Il s'arrêta.

Elles semblaient venir d'un large banc double à dossier très-élevé, planté à quelques pas, sur le terre-plein.

Et en regardant de tous ses yeux, il lui semblait, en dépit de l'obscurité, discerner à terre quelque chose de noir, comme un corps, qui s'agitait.

Il fit un pas en avant, les plaintes redoublèrent, avec une expression plus déchirante...

La plus vulgaire prudence lui commandait, sinon de passer outre, du moins de n'avancer pas sans d'extrêmes précautions. Il n'est pas un Parisien qui ne sache que c'est là une des ruses qu'emploient les redoutables rôdeurs des barrières et des quartiers excentriques pour attirer leurs victimes.

Mais Raymond n'était pas prudent.

Il s'approcha. C'était bien un homme qui se roulait dans la boue, en proie, eût-on dit, aux effroyables convulsions d'une attaque d'épilepsie.

Saisi de pitié, il se pencha...

Et, à l'instant même, un coup terrible, un coup d'assommoir à jeter bas un bœuf, l'atteignit au cou, un peu au-dessous de la nuque.

Un pouce plus haut, et c'en était fait de lui.

Mais il n'était qu'étourdi. Il se redressa et recula en jetant un appel terrible :

— A moi ! Au secours !...

La lettre lui était expliquée... Il se vit perdu...

Ceux-là seuls, que la mort a approchés de si près, savent quel monde de pensées peut tenir dans la seconde suprême...

— Pauvre mère !... murmura-t-il, songeant à cette femme si malheureuse qui sans doute l'attendait, pen-

dant qu'on l'assassinait, et à qui, au petit jour, on rapporterait son cadavre...

Puis :

— O ma Simone bien-aimée ! pensa-t-il...

Mais il avait dans sa poche une lettre de mademoiselle de Maillefert, la dernière, celle qu'il avait reçue le matin même...

Il songea qu'on allait le fouiller, qu'on la trouverait, qu'elle serait lue, commentée, profanée, que mademoiselle Simone serait peut-être compromise, appelée en témoignage...

Alors, il la prit, cette lettre, et vivement la porta à sa bouche pour l'avaler...

Ce fut son dernier mouvement, le dernier acte de son intelligence. Trois hommes l'entouraient. Chancelant du coup qu'il avait reçu, il ne pouvait se défendre.

— A moi ! cria-t-il encore, à...

Un effroyable coup de couteau lui coupa la parole... Il sentit entre les épaules un froid terrible, mortel, qui lui glaça le cœur, et il tomba roide, en avant, la face contre terre...

Quand il reprit ses sens, après un évanouissement dont il ne pouvait évaluer la durée, il se trouvait dans un endroit inconnu, dans un café, étendu sur un billard.

On lui avait mis le torse à nu, et un homme de son âge, à la physionomie intelligente et sympathique, lui donnait des soins avec cette sûreté et cette dextérité de main qui trahissent l'ancien interne des hôpitaux.

Trois autres hommes se penchaient curieusement pour voir de plus près sa blessure.

De l'autre côté, le garçon de café, reconnaissable à sa veste et à son tablier, éclairait le médecin.

Près d'une table, une grosse petite femme taillait en bandes étroites une vieille serviette.

Tout cela, Raymond le vit comme en songe, à travers un brouillard, et si vaguement que bien vite il referma les yeux.

Sa première perception nette était un étonnement profond, immense, de se trouver encore de ce monde.

Si, comme il avait tant de raisons de le croire, si, comme tout le prouvait, il avait été assailli par des assassins payés par le comte de Combelaine, comment ces misérables ne l'avaient-ils pas achevé une fois à terre ?

Savaient-ils assez mal leur métier pour l'avoir cru mort ?

Car sans savoir au juste la gravité de sa blessure, il sentait, cela se sent, que sa vie n'était pas en danger. Il entendait d'ailleurs le médecin dire, tout en lui ceignant les reins de bandes de toile :

— Il en reviendra... Avant quinze jours il sera sur pied... On lui a allongé un coup de couteau à traverser un bœuf, mais la lame a glissé sur un os...

Décidément Raymond reprenait possession de soi. Il sentait n'avoir plus à craindre s'il parlait, de se trahir, de révéler ce qu'il voulait taire à tout prix.

Péniblement, et non sans une vive souffrance, il se dressa sur son séant, balbutiant d'une voix affaiblie des remercîments et interrogeant du regard.

En peu de mots on le mit au courant :

Ce café où il se trouvait, était le *Café de Périclès*, fondé et géré par le plus doux des Prussiens, le sieur Justus Putzenhoffer, avec le concours de son épouse et d'un sien cousin surnommé Adonis.

Les assistants étaient des clients : le docteur Valentin Legris d'abord, un brave et digne rentier, M. Rivet, et

enfin un journaliste irréconciliable et méridional, M. Aristide Peyrolas.

Ces trois messieurs, insoucieux des règlements de la police, achevaient un whist, lorsqu'ils avaient entendu un cri de détresse — un cri très-effrayant, après minuit, sur les boulevards extérieurs.

Ils s'étaient précipités dehors. Trop tard... Raymond gisait à terre, et des gens fuyaient dont on entendait, dans le lointain, la course précipitée...

Raymond écoutait, et n'en revenait pas.

S'était-il donc trompé? Les misérables qui l'avaient attaqué n'étaient-ils que de vulgaires rôdeurs de barrières?...

On chercha dans ses vêtements. Sa montre et son porte-monnaie avaient disparu. Il avait été dépouillé...

S'ensuivait-il que les assassins n'étaient pas aux gages de M. de Combelaine et de ses amis?... Pourquoi? Dépouiller l'homme qu'on tue, pour égarer les investigations de la police, est l'A, B, C du métier.

Puis Raymond se rappelait ces gens qui, au boulevard de la Chapelle, l'avaient dépassé en courant, sans doute pour aller en avant dresser leur embuscade...

N'importe, sa certitude était quelque peu troublée.

— Étaient-ce donc des voleurs! fit-il à demi-voix.

C'était peu. C'était assez pour éveiller l'attention d'un esprit subtil.

Aussi, lorsque Raymond eut brièvement raconté comment les choses s'étaient passées :

— Eh bien, lui dit le docteur Legris, d'un ton trop désintéressé pour ne pas dissimuler une intention, eh bien! voilà la déclaration qu'il va falloir faire au commissaire de police.

— Oh! pour cela, s'écria Raymond, non, mille fois non!...

Et en effet, comment déposer une plainte, et contre qui ?...

Provoquer une enquête sans nommer Combelaine, c'était égarer sciemment la police.

Le nommer, c'était mettre en cause la duchesse de Maillefert, M. Philippe, mademoiselle Simone elle-même, c'était provoquer, sans armes pour se défendre, le duc de Maumussy, M. Verdale, madame Flora Misri...

D'un autre côté, dès les premiers mots d'une plainte, le commissaire demanderait à Raymond :

— Où aviez-vous passé la soirée ? D'où veniez-vous ?

Nommer la rue des Cinq-Moulins ne serait-ce pas livrer les *Amis de la Justice ?* Et bien que la police connût et surveillât cette association, la fausse lettre de convocation le prouvait, ne serait-ce pas s'exposer à passer pour un traître ?...

Toutes ces considérations, d'une logique inexorable, se présentaient à l'esprit de Raymond. Aussi, est-ce du ton dont on demande un grand, un immense service, qu'il conjura ceux qui venaient de le sauver de lui garder le secret, un secret absolu, de l'odieuse agression dont il venait d'être victime.

C'était demander beaucoup — surtout sans explications.

Tous pourtant, habilement encouragés par le docteur Legris, jurèrent de garder le silence.

Alors, Raymond respira plus librement. Et après avoir donné son nom et son adresse, et promis de revenir, sitôt rétabli, il annonça que se sentant mieux, il allait rentrer chez lui.

Tant bien que mal, il remit ses vêtements. Mais lorsqu'on l'eut aidé à descendre du billard et que ses pieds

touchèrent terre, il se sentit défaillir, et il serait tombé sans la prévoyante assistance du docteur.

— Je vois bien qu'il me faudrait une voiture, balbutia-t-il.

A toute heure de nuit, il en circule sur les boulevards extérieurs, qui regagnent leur dépôt où se rendent au chemin de fer. Justus étant sorti, ne tarda pas à en ramener une, dont le cocher avait été séduit par la promesse d'un large pourboire après une course de trois ou quatre minutes.

Lorsque Raymond s'y fut hissé, le docteur s'y installa près de lui, protestant qu'il ne le laisserait pas rentrer seul dans l'état où il était.

De tout autre, Raymond n'eût peut-être pas souffert cette insistance. Mais outre qu'il se sentait instinctivement attiré vers ce médecin, au visage à la fois si ouvert et si fin, n'allait-il pas avoir besoin de lui !...

Résolu à cacher à madame Delorge son accident, il se proposait de feindre un gros rhume ou une courbature.

Mais qui le soignerait, si, ainsi qu'il le prévoyait, il était forcé de garder le lit quelques jours ? Le docteur Legris, parbleu !

Et pour le reste, il n'était pas inquiet, comptant sur l'inviolable discrétion du vieux Krauss.

Aussi tout était-il convenu lorsque le fiacre s'arrêta rue Blanche.

Raymond descendit.

L'air, la fièvre qui le prenait, la nécessité où il allait se trouver, croyait-il, d'abuser sa mère par sa contenance, lui donnaient des forces factices. Il s'excusa donc près du docteur de ne l'inviter pas à monter. A pareille heure

— quatre heures venaient de sonner — c'eût été donner trop de soupçons à madame Delorge.

— La rampe est là, dit-il, qui me soutiendra !

Et, après une dernière poignée de main au docteur, il entra..

Mais autre chose est de traîner les pieds sur un terrain plat, ou de lever et de plier les jambes pour gravir un escalier. Dès les premières marches, il s'en aperçut. Mais il fit à son énergie un appel suprême, et maîtrisant une douleur atroce, il continua à monter, lentement, par exemple, et en s'arrêtant à tous les étages.

Seul, par bonheur, le vieux Krauss attendait, et quand, à la lueur de la lampe de l'antichambre, il vit s'avancer Raymond, plus blanc qu'un spectre, et les vêtements souillés de boue, il leva les bras au ciel, et d'une voix étranglée :

— Blessé !... fit-il.

Épuisé par les prodigieux efforts qu'il venait de faire, Raymond ne put que répondre d'un signe de tête :

— Oui.

— Par Combelaine ou par Maumussy ? interrogea le fidèle serviteur.

— Par des gens à eux, sans doute.

Prenant son jeune maître sous les bras, Krauss le portait plutôt qu'il ne le soutenait jusqu'à sa chambre, et tout en le déshabillant :

— Que de sang sur vos habits ! grondait-il... Ah ! votre pardessus et votre paletot ont été traversés par la lame d'un couteau. C'est dans le dos que vous avez été frappé... Je reconnais là ceux qui ont tué mon général !...

Mais il venait de découvrir l'appareil placé par le docteur Legris.

— Vous avez donc vu un médecin ? reprit-il... Ma foi,

oui ! et un bon, je m'y connais !... Voilà des bandes serrées comme il faut. Notre major, dans le temps, n'aurait pas fait mieux...

Raymond fut obligé de le prier de se taire, puis de se retirer pour le laisser dormir...

— Cache mes vêtements, lui recommanda-t-il, et quand ma mère sera levée, dis-lui que je suis rentré brisé de fatigue, et qu'il faut me laisser reposer. Mais toi, à neuf heures, viens, et si je dors, éveille-moi. J'ai une commission à te donner, très-importante, dont tu ne parleras à personne, pour madame Cornevin... Allons, va-t-en, tu vois bien que cette blessure n'est rien.

Sa blessure, c'est vrai, ne présentait aucun danger, seulement elle était assez douloureuse pour l'empêcher de clore l'œil.

Et seul, dans le silence et les ténèbres de la nuit, il appliquait toute sa pénétration à tirer de l'événement qui venait de se produire ses dernières conséquences.

Comment M. de Combelaine, cet homme de tant de prudence et de duplicité, qui disposait de tant de ressources, avait-il pu recourir à une attaque à main armée, sur la voie publique, en plein Paris !...

Certes, c'est un expédient décisif que l'assassinat pour se débarrasser d'un ennemi, mais dangereux en diable, qui laisse une terrible pièce de conviction — le cadavre — qui exige des démarches, des complices, et qui enfin, neuf fois sur dix, échoue, et tourne contre son auteur.

— Il faut, concluait Raymond, que sa situation, que je croyais inattaquable, soit horriblement compromise, qu'il se sente menacé, perdu...

Et c'est en un tel moment que Raymond se voyait cloué

sur le lit, et pour une semaine, au moins, hors d'état d'agir !...

Que ne ferait pas Combelaine, pendant ces huit jours de répit et de sécurité, alors qu'il devait avoir tout préparé pour un rapide dénoûment !

Huit jours !... Il ne lui fallait pas plus pour épouser mademoiselle de Maillefert sans que Raymond pût s'y opposer, comme il se l'était juré, même par la violence, même au prix d'un crime.

Une sueur froide lui perlait aux tempes, à cette pensée affreuse, et la fièvre faisant son œuvre, le délire s'emparait de son cerveau et il lui semblait voir se pencher vers lui, en ricanant, la duchesse de Maumussy, madame de Maillefert, le baron Verdale et jusqu'à Flora Misri...

Le jour qui se levait dissipa cependant les visions de la fièvre, et Raymond commençait à s'assoupir, lorsque Krauss, esclave de la consigne, entra dans sa chambre sur la pointe du pied.

— J'ai conté à madame, dit le vieux soldat, que vous avez pris froid cette nuit, et comme elle m'a cru, elle ne s'étonnera pas de vous voir rester au lit. Maintenant, comment allez-vous ?

Raymond souffrait beaucoup.

Il n'en répondit pas moins qu'il se sentait bien mieux, et s'étant fait donner une feuille de papier et un crayon, il écrivit à madame Cornevin :

» Une circonstance imprévue et bien indépendante de
» ma volonté m'a empêché, chère madame, de me trouver
» hier soir au rendez-vous que vous aviez bien voulu me
» fixer. Aujourd'hui, retenu au lit par une courbature, il
» m'est impossible d'aller vous demander le résultat de
» votre démarche près de madame M... Qu'est-il arrivé ?

» Répondez-moi, je vous en conjure. Vous devez com-
» prendre mes angoisses. Je compte toujours sur la pro-
» messe que vous m'avez faite de me garder le secret ; il
» est plus indispensable que jamais. » « R... »

Ayant plié et cacheté ce billet :

— Il faut, dit-il à Krauss, que tu cherches un prétexte pour te présenter chez madame Cornevin.

— Oh ! j'en ai un tout trouvé. J'ai à lui reporter des échantillons qu'elle avait envoyés à mademoiselle.

— Très-bien. Cela étant, tu t'arrangeras pour remettre cette lettre à madame Cornevin sans que personne ne te voie. Tu attendras la réponse. Surtout, dépêche-toi...

Cependant, Krauss ne sortait pas.

— Si je suis là que je reste, commença-t-il, c'est qu'il est une chose que je crois devoir dire à monsieur...

— Laquelle ?...

— Hier soir, vers minuit, un homme en blouse, un fort homme, très-rouge, est venu chez le concierge demander si vous étiez à la maison. Il s'est donné pour un ancien piqueur des ponts et chaussées.

— Qu'a répondu le concierge ?

— Que vous étiez sorti, naturellement. L'homme a paru très-vexé et a dit qu'il repasserait. En effet, vers une heure du matin on a sonné à la porte ; le concierge, qui venait de se coucher, a tiré le cordon, et tout de suite après il a entendu la voix de ce soi-disant piqueur, qui criait en parlant de vous : « Eh bien ? est-il rentré ? Comme de juste, le portier s'est mis en colère. « Ah ça !
» a-t-il répondu, est-ce que vous vous fichez de moi ! Est-ce
» à cette heure-ci qu'on vient demander les gens ? Non,
» M. Delorge n'est pas rentré... et vous, tâchez de filer
» plus vite que ça !... » Sur quoi, l'homme a décampé...

Accoudé sur ses oreillers, Raymond écoutait :

— Dans mon idée, reprit Krauss en hochant gravement la tête, ce lapin-là devait être un espion, un complice des brigands qui vous ont si bien arrangé...

— Peut-être, fit Raymond.

Il disait cela ; c'était juste le contraire de ce qu'il pensait.

Éclairé par les événements, il lui semblait discerner, s'agitant autour de lui, dans l'ombre, deux intrigues rivales.

A diverses reprises il avait constaté qu'il était épié et suivi. Était-ce par des espions poursuivant un même but ? Non. La surveillance dont il était l'objet était double. L'une, protectrice, lui avait sauvé la vie à Neuilly et à la Villette. L'autre, ennemie, avait préparé le guet-apens où il avait failli périr.

Évidemment, Combelaine soldait une de ces surveillances.

Mais l'autre... qui donc l'eût payée, sinon Laurent Cornevin ?

Et en lui-même, il songeait que ce prétendu piqueur pouvait fort bien être Laurent en personne. Ce devait être lui, si c'était lui qui, l'autre soir, se trouvait chez madame Cornevin.

— Il m'attendait, pensait Raymond, et sachant l'immense intérêt que j'avais à être exact, il se sera étonné de ne me pas voir à l'heure dite.

Tout cela lui paraissait si plausible, que brusquement :

— Rends-moi la lettre, dit-il à Krauss.

Et le vieux soldat la lui ayant rendue :

« Je sais, madame, ajouta-t-il, en post-scriptum, la » cause de votre trouble, avant-hier ; je vous jure que

» je la sais. Au nom du ciel, confiez-vous à moi ; là est le
» salut... »

Qu'il s'égarât ou non en ses conjectures, il ne voyait nul inconvénient à écrire ainsi qu'il le faisait.

Mais que le temps lui semblait long !

Krauss n'était pas encore certainement à la place de la Trinité, que Raymond s'étonnait qu'il ne fût pas de retour et se disait, énervé par l'impatience :

– Dieu ! que ce vieux est donc lent !

Un léger bruit, heureusement, vint le distraire.

C'était madame Delorge qui, tout doucement et avec mille précautions, dans la crainte d'éveiller son fils, entre-bâillait la porte et allongeait la tête.

— Je ne dors pas, mère, lui cria-t-il.

Elle entra, et après avoir un moment considéré son fils :

— Comme tu es pâle ! lui dit-elle. Tu souffres. Peut-être serait-il prudent d'envoyer chercher le médecin...

— A quoi bon ! interrompit-il vivement. Ce que j'ai n'est qu'une indisposition. Trois jours de repos et je serai sur pied.

Tristement, madame Delorge hocha la tête.

— Qu'il soit fait selon ta volonté ! prononça-t-elle.

Mais elle disait cela d'un tel accent, que Raymond en fut troublé jusqu'au fond de l'âme. Pour la première fois, le soupçon lui venait que sa mère n'était pas dupe, et que sa facilité à se payer du premier prétexte venu n'était qu'une de ces délicatesses dont les mères ont le secret.

Que supposait-elle donc ?

Mais déjà madame Delorge avait repris sa physionomie impassible.

— Songe, mon fils, murmura-t-elle en se retirant, que

je n'ai que toi ici-bas, et que sur toi seul reposent toutes mes espérances...

Avec sa sœur, avec mademoiselle Pauline, Raymond devait avoir de bien autres appréhensions encore.

Ayant regardé son frère d'un œil si perspicace qu'il en détourna la tête :

— Est-ce encore la politique, fit-elle, qui te rend malade ?...

On l'appelait, elle sortit, laissant Raymond décidément irrité.

— Il me faut bien reconnaître, pensait-il, que je ne suis qu'un piètre comédien !

Le docteur Legris, dont on annonçait la visite, ne devait pas modifier son opinion.

— Eh bien ? demanda-t-il, lorsqu'il fut près du lit de Raymond.

— Docteur, je souffre atrocement.

La porte était fermée, il n'y avait pas d'indiscrétion à craindre.

— Est-ce bien de votre blessure ? demanda M. Legris.

— Eh ! de quoi donc serait-ce ?...

Le docteur ne répondit pas directement.

— On ne saurait croire, dit-il, comme s'il eût émis un axiome d'utilité générale, l'influence que le moral exerce sur les blessures...

De tout autre, Raymond eût peut-être fort mal pris cette réflexion. Mais M. Legris lui inspirait déjà cette confiance qui précède l'amitié.

— Que ne donnerais-je pas pour pouvoir me lever ! soupira-il.

Le docteur, attentivement, l'examinait.

— Il n'y faut pas songer avant cinq ou six jours, prononça-t-il, et encore, et encore...

Il s'était assis, et il rédigeait une ordonnance avec le crayon dont Raymond s'était servi pour écrire à madame Cornevin, lorsque la porte s'ouvrant brusquement, Krauss parut...

Le vieux soldat croyait Raymond seul, et il avait déjà tiré de sa poche une lettre qu'il y refourra bien vite en apercevant un étranger.

— Est-ce que monsieur n'a pas sonné? demanda-t-il, croyant utile d'expliquer son entrée.

— Non, répondit Raymond, mais tu arrives à propos... Monsieur est un de mes amis, un médecin qui va te dire ce qu'il y a à faire.

C'était peu de chose... Et le docteur, qui était bien trop fin pour ne pas reconnaître qu'il gênait, ne tarda pas à se retirer, en promettant de revenir le lendemain.

Dès qu'il fut dehors :

— Eh bien ! mon vieux Krauss, interrogea Raymond, tu as remis ma lettre à madame Cornevin?

— Dès que je me suis trouvé seul avec elle.

— L'a-t-elle lue devant toi?

— Oui.

— Pendant qu'elle lisait, quel air avait-elle?

Au regard que le vieux soldat jeta à Raymond, on eût pu croire qu'il lui venait une idée, à lui aussi.

— En commençant, répondit-il, elle avait son air ordinaire ; mais voilà que tout à coup, sur la fin, elle a tressauté...

— Tu es sûr?

— Parbleu ! et en même temps elle devenait plus blanche que sa collerette...

— Et elle n'a rien dit ?...

— Non. Elle a seulement fait : « Ah ! » en regardant autour d'elle d'un air effrayé... Puis, tout de suite, elle s'est mise à écrire la réponse que voici...

Raymond ne sentait plus sa blessure.

Il avait pris la lettre des mains de Krauss, et il la tournait et la retournait, hésitant à l'ouvrir, persuadé qu'il allait y trouver l'arrêt définitif de la destinée.

« Fidèle à ma promesse, mon cher Raymond, écrivait
» madame Cornevin, hier, dès neuf heures, je me suis pré-
» sentée chez madame Misri. Je l'ai trouvée à moitié
» folle, désespérée et s'arrachant les cheveux. Elle venait
» de rentrer, et pendant la nuit, qu'elle avait passée chez
» une de ses amies, tous les papiers qu'elle possédait lui
» avaient été volés... Ma visite n'ayant ainsi plus de but,
» je me suis retirée.

» VEUVE CORNEVIN. »

« *P.-S.* Je ne comprends rien, je l'avoue, à votre étrange
» post-scriptum. Que voulez-vous dire ? Il n'y avait de
» troublé, l'autre soir, que vous, mon pauvre enfant !... »

Depuis le temps que Raymond voyait s'évanouir une à une toutes les chances sur lesquelles un autre eût compté, il s'était fait une habitude du malheur et une loi de s'épargner les déceptions en mettant tout au pis.

La lettre de madame Cornevin ne le surprit pas outre mesure.

— Elle se défie de moi ! pensa-t-il.

Et sa conviction n'en demeurait pas moins pleine et entière. Autant et plus qu'avant, il restait persuadé de la présence de Laurent chez sa femme.

Mais quelle raison avait madame Cornevin de se défier ? Était-ce son mari qui lui avait dicté cette réponse ? Et si

oui, pourquoi s'obstinait-il à cet impénétrable incognito? Quelle revanche terrible préparait-il dans l'ombre?...

Ces préoccupations rendaient Raymond presque insensible à l'événement, si grave pourtant, que lui annonçait madame Cornevin.

Les papiers de madame Flora Misri avait été volés.

Que le voleur fût M. de Combelaine, Raymond n'en doutait pas. Et cependant, une fois maître de ces papiers si dangereux, c'est-à-dire le danger conjuré, comment M. de Combelaine avait-il pu recourir à un assassinat!...

— Enfin, se disait Raymond épuisé de tant de conjectures inutiles, je verrai madame Cornevin dimanche et il faudra bien qu'elle s'explique...

Vains projets!... Pour la première fois depuis dix-huit ans, madame Cornevin ne vint point passer son dimanche avec madame Delorge.

— Donc elle me craint, conclut Raymond, donc mes soupçons étaient fondés. Ah! quand donc me sera-t-il permis de sortir!...

Ce ne devait pas être avant cinq à six jours, encore bien qu'il allât beaucoup mieux, et que les visites de M. Legris fussent celles d'un ami désormais, et non plus d'un médecin.

Il était clair que ce docteur à l'œil si fin avait flairé un mystère, et qu'il eût été ravi de le pénétrer. Mais Raymond ne lui en voulait pas de sa curiosité. Après tant de mois de solitude absolue, il éprouvait un soulagement réel à s'entretenir avec un homme de son âge, d'un esprit évidemment supérieur, d'un rare bon sens pratique, et qui avait de la vie en général, et de la vie de Paris en particulier, cette expérience que donnent certaines professions.

L'heure que M. Legris passait tous les matins près de son lit était pour Raymond la meilleure de sa journée, la seule où il fût un peu distrait de ses sombres préoccupations.

Le reste du temps, il se consumait d'impatience.

Tout le monde cependant avait cru ou paru croire à la maladie qu'il feignait, et Me Roberjot et M. Ducoudray se relayaient, en quelque sorte, pour qu'il ne fût jamais longtemps seul.

Par M. Ducoudray, il savait tous les cancans du boulevard.

Me Roberjot, lui, le tenait au courant des événements politiques et lui rapportait les mille et mille on-dit de l'affaire Pierre Bonaparte.

Mais c'est d'une oreille distraite que Raymond écoutait. Qui lui importait le prince Pierre? que lui importait la politique?..

C'est rue de Grenelle, à l'hôtel de Mailleféert, que s'envolait sa pensée.

Où en étaient les événements? Qu'était-il advenu de cette querelle qu'il avait vu près d'éclater entre M. Philippe et le comte de Combelaine?

Et personne à envoyer aux renseignements.

Il avait bien eu l'idée de charger Krauss de la commission, ou même de se confier au docteur Legris, mais à qui les adresser? à miss Lydia Dodge? Elle refuserait de les recevoir, ou, s'ils parvenaient jusqu'à elle, ne répondrait pas.

Raymond, enfin, s'inquiétait de cet appartement qu'il avait loué sous le nom de Paul de Lespéran et dont la portière, ne le voyant plus reparaître, devait se répandre dans le quartier en cancans saugrenus.

Malgré tout, le temps passait...

Le vendredi, Raymond se leva quelques heures. Le samedi, il resta debout toute la journée. Le dimanche, il se sentait assez remis pour sortir, lorsque, vers les onze heures, Krauss lui remit une lettre qui avait été apportée par un commissionnaire.

L'enveloppe malpropre, l'écriture, l'orthographe, l'encre d'un bleu passé, ces mots écrits dans les angles : « *personel, très précé*, » tout trahissait si bien la lettre anonyme, lâche, honteuse, dégoûtante, que Raymond fut sur le point de la jeter au feu sans la lire.

Mais il était dans une situation à ne rien négliger. Il rompit donc le cachet.

C'était bien une lettre anonyme.

Un inconnu, qui se disait son ami, l'adjurait de se trouver, le soir même, à minuit, au bal de la *Reine-Blanche*. Là, un homme le viendrait prendre, qui le conduirait à un endroit où devait avoir lieu une scène à laquelle il était indispensable qu'il assistât.

— Ce n'est qu'une mystification stupide ! murmura Raymond, en froissant la lettre anonyme et en la jetant à terre avec un geste de dégoût.

Mais, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il en était à se demander s'il ne s'était pas trop hâté de porter un jugement définitif.

Il ramassa donc la lettre, la lissa, l'étala sur le marbre de la cheminée, et se mit à l'étudier attentivement.

Des choses étranges s'y trouvaient, qu'il n'avait pas remarquées sur le premier moment, et qui, maintenant, le frappaient d'étonnement.

Ceci, d'abord :

L'inconnu qui lui donnait rendez-vous à la *Reine-Blanche*

devait, en l'abordant, lui dire, en manière de reconnaissance : « Je viens du jardin de l'Élysée. »

Était-ce le hasard seul qui avait amené cette phrase si terriblement significative au bout de la plume du correspondant anonyme ?...

Quelques lignes plus bas on lisait :

« Que M. Delorge vienne pour Elle, sinon pour lui...»

Elle !... qui, Elle, sinon Simone de Maillefert ?

Il eût fallu que Raymond fût frappé de cécité, pour ne pas voir que celui qui lui écrivait n'ignorait rien de son existence, et savait ses angoisses, sa haine et son amour.

Et à qui, parmi ceux qui connaissaient sa vie, eût-il attribué cette lettre anonyme, sinon à Combelaine ?... Oui, à Combelaine, ou à Laurent Cornevin.

Si elle était de Laurent, Raymond avait tout à espérer.

Il avait tout à craindre si elle venait du comte de Combelaine.

— N'importe, se dit-il, j'irai.

Pourtant, faible comme il l'était encore, se rendre seul à ce singulier rendez-vous, n'était-ce pas, comme on dit vulgairement, se jeter dans la gueule du loup, et d'une témérité qui frisait la niaiserie ?

Mais de qui se faire accompagner ?

De Krauss ? C'était certes un rude compagnon encore, malgré son âge.

Il y avait encore le docteur Legris...

— Et pourquoi pas ! songea Raymond.

En conséquence, le docteur étant survenu comme tous les jours, sans préambule, il lui donna la lettre à lire.

M. Legris en fut stupéfié, et sa première pensée, qu'il exprima très-énergiquement, fut que ce rendez-vous était un guet-apens.

Raymond avoua loyalement que cette idée lui était venue.

Seulement il se hâta d'ajouter qu'il n'en était pas moins inébranlablement résolu à se rendre à la *Reine-Blanche*, et à s'y rendre seul, qui plus est.

Pour n'être pas directe, l'invitation n'en était pas moins positive.

Le docteur l'accepta, et il y eut d'autant plus de mérite que nulle explication ne lui fut donnée, et qu'il n'en demanda aucune.

A minuit, donc, Raymond et M. Legris entraient à la *Reine-Blanche*, où il y avait bal masqué, et ils y étaient abordés par un homme qui, après avoir prononcé la phrase sacramentelle : « Je viens du jardin de l'Élysée, » les engageait à les suivre.

Ils le suivaient.

Par lui, ils étaient introduits dans le cimetière Montmartre, et à la clarté douteuse de la lune, ils assistaient à cette scène étrange de cinq personnes — quatre hommes et une femme, que les autres appelaient madame la duchesse, escaladant audacieusement les murs du champ des morts, et violant une sépulture pour constater qu'un cercueil était vide.

Leur guide, cependant, les abandonnait, s'enfuyait, et tous leurs efforts pour le rejoindre, pour découvrir sa personnalité, échouaient. Si bien que nulle explication ne leur étant donnée, ils demeuraient en face d'un problème véritablement effrayant.

Jamais la curiosité du docteur Legris n'avait été à ce point excitée.

Mais si subtile que fût sa pénétration, ignorant le passé de Raymond, il ne pouvait que s'égarer en conjectures folles.

Et l'eût-il connu, ce passé, qu'il n'eût guère été plus avancé.

C'est en vain que Raymond, de son côté, essayait de rattacher cette scène du cimetière Montmartre à quelque circonstance de sa vie.

Mais il ne tarda pas à rougir de garder pour lui seul ses conjectures et ses doutes. Était-il généreux de laisser se débattre dans les ténèbres le docteur Legris, qui venait de s'exposer pour lui? Accepter le dévouement d'un homme, c'est prendre envers lui des engagements tacites.

Enfin, à l'heure où le dénouement heureux ou tragique devait être si proche, Raymond, plus que jamais, comprenait combien pouvait lui être utile un ami.

Prenant donc son parti, il pria le docteur de venir, le soir même, partager le dîner de sa famille, ajoutant qu'ils causeraient après, et qu'à un homme tel que lui il ne marchanderait pas les confidences.



SIXIÈME PARTIE

LAURENT CORNEVIN

I

Ce n'était pas le premier venu, que le docteur Valentin Legris.

Celui-là n'était pas de ces aimables étudiants qui, après dix ans de bière et d'absinthe comparées, enlèvent leur diplôme d'un coup d'audace ou de hasard.

Fils d'une famille pauvre — son père était un petit menuisier de la banlieue, — le docteur Legris devait à son intelligence et à son travail obstiné sa modeste situation.

C'est de ci et de là qu'il avait fait ses études, tantôt externe d'un lycée, tantôt pensionnaire de quelque institution

qui lui donnait le vêtement, la pâtée et la niche à la condition expresse de remporter des prix à la fin de l'année. Il était maître d'études, ou plus vulgairement : pion, dans la maison où il fit sa philosophie et où il fut reçu bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences.

Les années suivantes, c'est avec l'argent qu'il gagnait à donner des répétitions, qu'il se nourrit et se logea, qu'il acheta des livres, qu'il paya ses examens et ses inscriptions à l'école de médecine.

Il eut à souffrir et beaucoup, dans un pays et à une époque où les jeunes imbéciles enrichis par leur famille voudraient bien faire de la pauvreté un vice et un ridicule.

Mais il n'était pas d'une trempe à s'affliger sérieusement des déboires ou des railleries que pouvaient lui valoir l'exiguité de sa chambre du sixième étage, l'épaisseur de ses souliers ou la coupe arriérée d'un paletot qu'il était allé acheter au Temple.

Loin d'en être altérée, sa gaieté naturelle s'y aiguisa de cette pointe de scepticisme ironique qui sied bien aux hommes qui ont conscience de leur valeur et qui l'ont affirmée en surmontant les obstacles.

Ce n'est pas lui qui jamais eût consenti à affecter une gravité pédantesque bien éloignée de son caractère, ni à se faire, comme d'autres, un élément de succès d'une hypocrisie raisonnée et patiemment soutenue...

Il aimait le plaisir, et volontiers le prouvait, lorsque, par grand hasard, quelque louis inattendu tombait dans le vide de son escarcelle et que ses études n'en devaient pas souffrir.

Quelques-uns de ses professeurs même lui trouvaient par trop d'indépendance, et lui reprochaient un certain esprit d'indiscipline et de contradiction.

Ses examens et sa thèse ne lui furent pas moins l'occasion d'un de ces triomphes que la Faculté enregistre, et qui font espérer un maître pour l'avenir.

Malheureusement, le diplôme ne lui donnait pas de rentes, et, avant comme après le parchemin, il se trouvait en face de ce problème irritant et inquiétant : vivre...

Les quelques semaines qui suivirent furent des plus pénibles de sa vie.

On le rencontrait alors, la démarche lente et le front soucieux, errant un peu comme une âme en peine sous le portique de l'école de médecine, ou arrêté devant ce tableau qui se trouve à droite en entrant, et où s'affichent les demandes et les offres...

Les formules ne varient guère.

Du côté des demandes, c'est un navire baleinier qui, prêt à mettre à la voile, désire un chirurgien pour une expédition de trois ans dans les mers du pôle ; — ou un riche étranger très-vieux et très-souffrant, qui souhaiterait les soins incessants d'un savant docteur ; — ou encore une commune de mille sept cents âmes qui, ayant perdu son médecin, en désirerait un autre.

Du côté des offres, c'est cinq, dix, quinze jeunes gens qui, diplômés de la veille et sans fortune, proposent tout ce qu'ils savent, aussi bien pour accompagner en Italie quelque jeune et intéressante poitrinaire, que pour donner des consultations dans l'arrière-boutique de quelque pharmacie suspecte.

Il faut manger, n'est-ce pas !...

C'est ce que se répétait avec une amertume croissante le docteur Legris, et il était bien près de se décider pour le baleinier, où du moins le couvert serait mis deux fois

par jour, lorsqu'un de ses camarades le présenta au célèbre médecin anglais Harvey.

Établi en France pour l'hiver, le docteur Harvey achevait alors son livre fameux et si effrayant *Des Poisons.*

Il avait besoin d'un aide, le docteur Legris lui plut, il le prit.

Et il s'y attacha si fortement, qu'il voulait absolument, à la fin de l'année, l'emmener avec lui à Londres, lui affirmant qu'il répondait de son avenir, de sa réputation et de sa fortune.

Bien que fort touché de l'offre, Legris refusa.

Tout en apportant tout ce qu'il avait d'intelligence aux travaux si remarquables d'Harvey, il avait travaillé en vue des concours, et quelques mois plus tard, il était interne à la Pitié.

Les années qu'il y passa ne furent, selon son expression, qu'un coup de collier continu.

Il apportait à l'exercice de sa profession cette passion obstinée qui seule fait les hommes supérieurs.

Il dépensait toute son énergie à ces luttes poignantes contre la maladie, la souffrance, la mort, et il y déployait une sagacité et une fécondité de ressources, une hardiesse parfois, qui étonnaient les plus vieux praticiens.

Ce n'était pas une raison pour que tous ses maîtres fussent ses amis.

Ils l'étaient, cependant.

Le sachant pauvre, ils cherchaient les occasions de lui faire gagner quelques honoraires, soit en le signalant à des malades qu'ils ne pouvaient voir, soit même en le faisant appeler en consultation.

Jamais l'illustre professeur B... ne rencontrait dans sa

pratique un cas difficile, douteux ou nouveau, sans faire appeler son interne.

Cette situation, près d'un des maîtres de la science, devait valoir et valut en effet au docteur Legris de nombreu ses relations, les unes flatteuses simplement et agréables, les autres assez puissantes pour aider sa fortune le jour où il quitterait la Pitié.

C'est ainsi qu'il connut le duc de Maumussy lorsqu'on le crut, lorsqu'il se crut lui-même empoisonné en 1866 ; la princesse d'Eljonsen lors de son accident de voiture, aux courses de La Marche ; et madame Verdale, après ce fameux bal du baron, où un incendie se déclara et où la pauvre dame fut si cruellement brûlée qu'elle faillit en mourir.

Mais toutes ces relations, le docteur Legris ne sut pas, au dire de ses amis, les utiliser.

La vérité et qu'il ne le voulut pas.

Un de ces amours funestes dont les hommes les plus forts ne savent pas se garer, venait de bouleverser son existence.

Follement épris d'une jeune ouvrière d'une rare beauté, la voyant parée comme de juste, puisqu'il l'adorait, de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, il voulut l'associer librement à sa vie.

Elle se joua de lui indignement.

Il était pauvre et elle voulait des toilettes, des diamants, des voitures, tout ce luxe brutal et scandaleux qui trouble la cervelle des pauvres filles, et qui les conduit par le plus court à Saint-Lazare ou à l'hôpital.

Le docteur aimait, il essaya de lutter. Son existence, pendant les derniers mois de son internat, fut un enfer.

Menaces et prières échouaient également. On le railla,

il tint bon, descendant jusqu'à cette lâcheté suprême de la passion, de paraître ne rien voir...

Jusqu'à ce qu'enfin, sentant sa dignité compromise, il rompit...

Mais il conçut un si noir chagrin, et tant de honte aussi de sa faiblesse, qu'il disparut, il se cacha...

Il avait un millier de francs d'économies, il en emprunta autant et vint s'établir à Montmartre, place du Théâtre.

Moins de six mois après, il ne pouvait plus suffire à sa clientèle, — peu aisée, il est vrai, maussade, d'autant plus exigente qu'elle payait plus mal, mais telle quelle suffisant amplement à ses besoins.

Et le travail et le temps faisant leur œuvre, peu à peu il se remettait de l'horrible secousse, le passé s'effaçait et ses ambitions d'autrefois le reprenant, il était résolu, dès qu'il aurait économisé quelques billets de mille francs, à renouer ses relations et à transporter son cabinet au centre de Paris.

Tel était l'homme auquel Raymond, en sa détresse extrême, venait de décider qu'il se confierait sans restriction.

Et après l'avoir quitté, en lui répétant : « A ce soir six heures, n'est-ce pas ? » tout en regagnant la rue Blanche, il découvrait mille raisons de s'applaudir de sa décision.

Cette fois encore, grâce à la complicité de Krauss, madame Delorge ignorait que son fils eût passé la nuit dehors, et elle l'accueillit comme s'il fût sorti de grand matin, avant qu'elle ne fût levée.

— Je me suis permis, ma chère mère, lui dit-il en l'embrassant, d'inviter à dîner un de mes amis pour lequel je te demande bon accueil.

C'était la première fois, depuis qu'il était de retour à

Paris, qu'il amenait un convive, aussi madame Delorge en parut-elle un peu surprise.

— Le connais-je, cet ami ? interrogea-t-elle.

— Je ne crois pas, ma mère, mais je pense qu'il te plaira, c'est un homme très-distingué, de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, le docteur Legris...

— Tu ne m'en as jamais parlé, fit madame Delorge.

Et sonnant :

— N'importe, ajouta-t-elle avec un bon sourire, il est ton ami, cela suffit. Et comme il est médecin aussi, c'est-à-dire un peu gourmand, je vais m'entendre avec Françoise pour le bien recevoir.

Françoise, c'était la cuisinière. Elle ne tarda pas à paraître, et pendant que madame Delorge lui donnait ses ordres, mademoiselle Pauline s'approcha de son frère.

Arrêtant sur lui son beau regard clair :

— Le docteur Legris, demanda-t-elle avec une feinte bonhomie, n'est-ce pas ce monsieur qui est venu te voir tous les jours pendant que tu gardais le lit ?

— Précisément.

— Alors, tout s'explique.

— Tout, quoi ?

— On comprend, veux-je dire, que ce gros rhume qui t'a tant fait souffrir et si peu tousser ait été si promptement guéri.

Raymond dissimula mal un mouvement d'impatience.

— Que cette petite fille est agaçante ! pensa-t-il, mécontent de se voir pris, et ce n'était pas la première fois, en flagrant délit de mensonge.

Puis tout haut :

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire, fit-il, à ce qu'un de mes

amis, qui est médecin, vienne me voir lorsqu'il me sait souffrant ?

Il se levait, en disant cela, pour regagner son appartement.

— Comment ! tu nous quittes ? reprit mademoiselle Pauline.

— J'ai à travailler.

Déjà il gagnait la porte, mais elle :

— Oh ! tu nous accorderas bien un moment encore, nous avons de grandes nouvelles à te donner...

— Des nouvelles !...

— Oui, de Jean...

Raymond se rassit, observant à son tour sa sœur, qu'il lui avait semblé voir tressaillir.

— Ce matin même, continua la jeune fille, madame Cornevin a reçu de son fils une longue lettre...

— Et elle est venue vous la communiquer ?

— Non ; elle nous l'a envoyée à lire. Elle a tellement d'ouvrage, et si pressé, qu'il lui est impossible de s'absenter un quart d'heure de ses ateliers.

Les plus singuliers soupçons traversaient l'esprit de Raymond.

— Il faut, en effet, reprit-il en baissant la voix pour n'être pas entendu de sa mère, toujours en conférence avec Françoise, il faut que madame Cornevin soit écrasée de travail. Déjà, l'autre dimanche, elle n'est pas venue dîner avec nous, elle n'a pas davantage paru hier, aujourd'hui elle se prive de la joie de lire en famille, au milieu de nous, une lettre de Jean... Est-ce que tu ne trouves pas cela extraordinaire, toi ?...

Visiblement, mademoiselle Pauline rougissait

— Mais non, je t'assure, répondit-elle...

— Tu sais donc quelles sont ces commandes si importantes qui la retiennent ?

— Certainement. Est-ce que nous ne sommes pas en plein carnaval, est-ce que ce n'est pas demain le mardi-gras ! Ne faut-il pas des toilettes, des travestissements ?...

Elle s'embarrassait, elle devenait cramoisie, elle eût été peut-être obligée de s'arrêter, sans sa mère qui, Françoise partie, lui vint en aide.

Madame Delorge avait entendu les derniers mots.

— Je suis sûre, dit-elle, que Julie — c'est ainsi qu'elle appelait madame Cornevin, — a beaucoup à faire ; cependant je suis un peu surprise qu'elle n'ait pas, en huit jours, pu trouver une heure à passer avec nous.

Raymond hochait la tête, tout en observant sa sœur du coin de l'œil.

Il pensait que c'était lui qu'évitait madame Cornevin, et que mademoiselle Pauline certainement avait surpris quelque chose.

— Quoi qu'il en soit, mon cher fils, reprit madame Delorge, j'ai conservé la lettre de Jean, pour te la donner à lire.

Cette lettre, Raymond savait d'avance qu'elle ne lui apprendrait rien.

Dans celle-ci pas plus que dans toutes celles qu'il avait écrites à sa mère depuis son départ, Jean, fidèle aux conventions arrêtées, ne soufflait mot du but de son voyage, ni de ses découvertes, ni de son père.

Il y parlait de M. Pécheira, l'ancien associé de Laurent, mais simplement comme d'un homme charmant, d'un ami dont il avait fait connaissance à Melbourne, et qui l'avait mis à même de voir, et de voir bien, tout ce qu'il y a de curieux en Australie.

Et il terminait en annonçant que son passage pour Liverpool était arrêté sur un navire qui quitterait Melbourne trois semaines après celui qui emportait sa lettre.

— Ainsi, dit Raymond à madame Delorge, en lui rendant la lettre de Jean, nous pouvons d'un moment à l'autre voir paraître notre voyageur. Il se peut qu'il n'arrive pas avant un mois, mais rien ne prouve qu'il ne sera pas à Paris demain matin.

— Surtout avec un navire à voiles, objecta mademoiselle Pauline.

C'est de l'air le plus étonné que Raymond considéra sa sœur, de l'air d'un homme qui, tout à coup, découvre quelque chose d'énorme.

— Comment sais-tu que Jean a pris passage sur un navire à voiles ? interrogea-t-il.

Elle éclata de rire, de ce petit rire nerveux et sec qui ressemble à une quinte de toux, et qui est la ressource de toutes les femmes embarrassées.

— Ne le dit-il pas dans sa lettre ? fit-elle.

— Non.

Elle haussa les épaules, et d'un ton d'insouciance que démentait le nuage de pourpre répandu sur son visage.

— C'est donc, dit-elle, que je l'aurai rêvé.

Madame Delorge put croire cela, mais non pas Raymond.

— Eh ! eh ! pensa-t-il, mademoiselle ma sœur recevrait-elle donc des nouvelles directes de maître Jean !

Il n'y eût vu aucun mal, nul inconvénient, tant était étroite l'intimité des deux familles.

Seulement, si depuis son départ Jean était en correspondance réglée avec mademoiselle Pauline, il avait dû nécessairement lui apprendre tout ce qu'il cachait à madame Cornevin et à madame Delorge. Un homme de

vingt-six ans ne sait pas avoir de secrets pour la femme qu'il aime.

Cela, jusqu'à un certain point, eût donné à Raymond la clef de la conduite un peu singulière de sa sœur, ses airs d'intelligence, ses mots à double entente, son insistance à lui demander de se confier à elle...

— Il est clair, pensait-il, qu'elle sait tout ce que je sais moi-même de l'existence de Laurent Cornevin, sinon plus...

Cependant ce n'était pas le moment de questionner mademoiselle Pauline.

Il se faisait tard, après les épreuves de la nuit, il était accablé de fatigue, le docteur Legris pouvait devancer l'heure du rendez-vous...

Il se réfugia donc dans son cabinet de travail, et il n'y était pas depuis un quart d'heure, allongé dans son fauteuil et les pieds sur la cheminée, qu'il s'endormit, rêvant que le docteur était assis près de lui et lui parlait.

M. Legris à ce moment même, était chez lui, place du Théâtre, à Montmartre, où il expédiait sa consultation. Expédiait est bien le mot. Il n'était pas habituellement d'une douceur exagérée, mais jamais ses malades ne l'avaient vu si brusque ni si impatient.

Le fait est qu'il se savait attendu, à six heures, rue Blanche, qu'il avait encore, après sa consultation, huit ou dix visites à faire, et qu'il avait hâte de se trouver seul avec lui-même pour réfléchir en toute liberté aux étranges événements qui venaient de tomber dans sa vie.

— Oui, bien étranges, pensait-il, car jamais on n'a ouï parler de rien qui approche de ce dont j'ai été témoin cette nuit. J'aurais ri au nez de qui fût venu hier me conter une telle histoire, m'assurer qu'un fait de cette nature était possible, en 1870, à Paris, en pleine civilisation, au milieu

de cette armée de surveillants, de gardiens, de sergents de ville, d'agents de la sûreté qui, incessamment, ont les yeux ouverts.

Avec tant de préoccupations, c'était miracle que le docteur, en arrivant au chevet du malade, recouvrât la plénitude de son sang-froid.

C'était ainsi, pourtant, tant est puissante cette faculté que Bichat appelait : « l'habitude professionnelle. »

Mais après chaque visite, consultant son carnet :

— Allons, plus que cinq, murmurait M. Legris, plus que trois... plus qu'une.

Jusqu'à ce qu'enfin, avec un gros soupir de satisfaction :

— C'est la dernière, se dit-il, me voilà libre !...

Il s'était si fort dépêché qu'il n'était guère plus de six heures, et cinq minutes plus tard il arrivait rue Blanche, et Raymond le présentait à sa mère et à sa sœur.

Le docteur Legris plut à madame Delorge, à qui peu de gens plaisaient. Elle lui trouva, ainsi qu'elle le dit à son fils le lendemain, l'air à la fois très-fin et très-franc, ce qui est rare, la finesse, en apparence du moins, excluant presque toujours la franchise.

Quant au docteur, il fut très-frappé du grand air de madame Delorge, et plus encore de la beauté de mademoiselle Pauline.

Le dîner, cependant, eût été triste, sans la puissance d'abstraction de M. Legris, sans cette faculté si précieuse qu'il possédait, de déposer à un moment donné ses plus pressantes préoccupations, comme d'autres déposent leur cigare avant d'entrer dans un salon.

Il avait trop vu, et avec de trop bons yeux, pour que sa conversation n'eût pas cette saveur recherchée que donne

la connaissance approfondie de l'existence parisienne. Il voulait plaire, il plut.

Si bien qu'il y avait longtemps que le dîner était fini et le café pris, lorsque Raymond, qui ne le voyait pas près de tarir, se leva en disant :

— Vous oubliez nos affaires, je crois, mon cher docteur. Allons, venez, ma mère et ma sœur vous excuseront...

L'instant d'après, ils étaient dans le cabinet de travail de Raymond, un bon feu dans la cheminée et les portes closes.

Le docteur avait allumé un cigare, et il se tassait dans un bon fauteuil, précisément en face de ce portrait du général Delorge qui l'avait tant intrigué avec cette épée scellée de larges cachets rouges accrochée au travers de la toile.

Enfin allait donc lui être révélé le mystère qu'il avait pressenti, la nuit du guet-apens des boulevards extérieurs, et qui, depuis, ne cessait d'occuper sa pensée.

— Je vous écoute, mon cher ami, dit-il.

Au dîner, tandis que parlait le docteur Legris, Raymond avait eu le loisir de réfléchir et de chercher dans sa tête comment exposer la situation.

Son récit fut donc ce qu'il devait être, d'une remarquable clarté, et précisément assez concis pour ne laisser dans l'ombre aucun détail d'une certaine valeur.

Et lorsqu'il eut achevé :

— Maintenant, docteur, prononça-t-il, vous connaissez mon existence comme moi-même, et d'un esprit plus libre que le mien, vous pouvez juger si ma partie n'est pas irrémissiblement perdue, et si ce n'est pas folie à moi d'espérer toujours et de prétendre lutter encore...

M. Legris ne répondit pas tout d'abord.

Après avoir commencé par fumer à pleins poumons, il n'avait pas tardé à laisser éteindre son cigare, puis à le jeter. Il était « empoigné, » c'était manifeste, irrésistiblement. Il s'était attendu à quelque chose d'extraordinaire, mais la réalité dépassait toutes ses conjectures.

Puis, fatalement, il avait été amené à un retour sur lui-même. Il s'était rappelé qu'il avait aimé, lui aussi, qu'il avait eu ses heures de désespoir et de démence... Et pourtant, quelle différence entre la funeste passion qui avait failli flétrir sa vie et les nobles et pures amours dont il venait d'entendre la douloureuse histoire !...

Cependant comme Raymond répétait sa question, il tressaillit, et d'une voix qu'altérait l'émotion :

— Sur mon honneur, prononça-t-il, je crois, mon cher Delorge, que jamais, peut-être, votre situation n'a été meilleure, que jamais vous n'avez été si près du triomphe.

Après les événements des derniers jours et tant de déceptions successives, de telles paroles semblaient presque une raillerie.

— Docteur, fit Raymond, d'un ton de reproche, docteur!...

Mais lui :

— Ce n'est pas, d'ordinaire, par l'optimisme que je pèche, fit-il... mais qu'importe un résultat qui est encore le secret de l'avenir ! L'homme de cœur doit agir comme s'il avait tout à attendre, et se consoler, s'il échoue, comme s'il n'eût rien eu à espérer... c'est de Maistre qui a dit cela.

Il s'était levé, sur ces mots et était allé s'adosser à la cheminée. L'énergie resplendissait sur sa physionomie intelligente, ses narines battaient, son œil si fin étincelait.

Tel il devait être au chevet d'un malade, aux prises avec quelque mal terrible, épiant le moment de tenter un expédient héroïque.

Et, dans le fait, n'était-il pas en consultation !...

— A nous deux, mon cher Delorge, s'écria-t-il, nous allons donner du fil à retordre à vos ennemis. Il se peut qu'ils nous écrasent, tout est possible. Ils ne nous écraseront sacredieu ! pas sans combat !...

Si la peur est contagieuse, l'assurance n'est pas moins communicative. A entendre le docteur s'exprimer de cet accent de résolution, Raymond croyait voir ses chances doublées.

— Pour commencer, reprit le docteur, quel est l'auteur, l'instigateur de l'intrigue mystérieuse mais à coup sûr abominable qui vous a enlevé mademoiselle Simone pour la livrer à un misérable tel que Combelaine ?... Les faits sont là qui nous crient : c'est la duchesse de Maumussy.

— Je le crois...

— Eh bien ! moi, j'en suis sûr. Avait-elle un intérêt à empêcher votre mariage ? Évidemment, et le plus naturel et le plus puissant de tous. Vous lui aviez plu et elle avait eu l'imprudence devous le laisser voir...

Raymond était devenu cramoisi.

— Je ne suis pas un fat, murmura-t-il, et cependant je dois avouer...

Le docteur souriait.

— Il est sûr, interrompit-il, qu'un ridicule ineffable s'attache à cette idée d'un homme qu'on aime comme cela, malgré lui... Mais enfin, ici, le fait est patent. Et vous, comment avez-vous répondu à ces avances par trop significatives ?... Comme un imbécile d'honnête homme que vous êtes... Ah ! un gaillard sans préjugés lui eût fait voir du chemin, à cette chère duchesse. Il fallait... Mais bast!

ce qui est passé est passé, et d'ailleurs vous ne la connaissiez pas comme j'ai l'honneur de la connaître !...

La surprise éclatait sur les traits de Raymond.

— Vous connaissez madame de Maumussy ?... interrogea-t-il.

— Mon Dieu oui, tout petit médicastre de banlieue que je suis...

Et tirant quelques bouffées d'un cigare qu'il venait d'allumer :

— Lorsque M. de Maumussy se crut empoisonné, poursuivit le docteur, il y a de cela une couple d'années, j'eus l'honneur insigne de rester trois semaines de planton dans sa chambre. Persuadé qu'on avait essayé de se défaire de lui pour s'emparer de certains documents relatifs aux événements de décembre, qu'il avait toujours refusé de rendre, ce noble personnage mourait littéralement de peur. Il voyait du poison partout, et suspectait même les œufs à la coque. Ma mission consistait surtout à déguster tous les mets qu'on lui présentait. Quand il me voyait debout et bien portant une heure après l'expérience, il se risquait à manger, en face d'un miroir toutefois, pour s'arrêter s'il se voyait pâlir, et la main sur le ventre pour me demander de l'émétique au plus léger soupçon de colique.

Au commencement, j'avoue que les frayeurs et les grimaces de ce cher duc m'amusaient considérablement. Mais au bout de quatre jours, j'étais blasé, et j'aurais *planté là* mon homme si je n'avais été pauvre comme Job, et si mon cher et respecté maître, le professeur B..., n'eût *stipulé* qu'on me donnerait cinq louis par jour.

A cause des cent francs, je restai, et pour me distraire, je me mis à observer et à étudier la duchesse de Maumussy.

Elle s'ennuyait, pour le moins, autant que moi. Les frayeurs de son mari l'écœuraient. Elle ne quittait pas le petit salon qui précédait sa chambre ; elle le soignait ; elle dégustait ses plats ; mais elle ne cessait de se moquer et de lui répéter qu'après tout on ne meurt qu'une fois ; ce à quoi il répondait qu'il souhaitait que ce fût le plus tard possible.

Elle ne me connaissait pas, mais elle n'avait personne à qui causer, et d'ailleurs, un médecin, vous savez, cela ne compte pas. Elle pensait tout haut devant moi, et je vous déclare qu'elle pensait de drôles de choses. Elle m'étonnait, moi qui ai reçu des confidences à faire rougir un agent de la sûreté. Quand elle me parlait de sa beauté, de cette beauté rare et presque fatale que vous connaissez, elle m'effrayait. C'était, disait-elle, une puissance exceptionnelle qui lui avait été départie, et dont elle serait bien folle de ne pas profiter pour récompenser une grande action... ou un crime, selon l'occasion, pour faire tourner la tête des imbéciles, ou tout simplement pour plaire à qui lui plairait.

De scrupules, jamais je ne lui en ai vu l'ombre. Mais sous cette torpeur langoureuse que vous savez, j'ai deviné une âme de feu, des ardeurs dévorantes et l'imagination excentrique d'un fumeur d'opium.

Mon cher, voilà la femme qui vous a aimé assez follement pour se jeter en quelque sorte à votre tête... Imaginez maintenant ses sentiments pour vous qui l'avez dédaignée et pour mademoiselle Simone que vous lui avez préférée...

Raymond se taisait.

N'était-ce pas le langage qu'autrefois aux Rosiers lui tenait M. de Boursonne ?...

— Donc, poursuivait le docteur, c'est à madame de Mau-

mussy qu'il faut attribuer l'idée du mariage de mademoiselle Simone, et à elle aussi le choix du mari... Ce dernier trait ne trahit-il pas la haine d'une femme qui s'estime outragée ?... Qui en effet a-t-elle choisi entre tous ? Un misérable, sans foi ni loi, souillé de tous les crimes et de toutes les flétrissures, l'homme du monde qu'elle méprise et qu'elle exècre le plus, Combelaine enfin...

Cette dernière circonstance, Raymond l'ignorait.

— Quoi !... fit-il, madame de Maumussy déteste M. de Combelaine !...

— Elle me l'a dit, répondit le docteur, en appuyant sur chaque mot. Et savez-vous en quelle circonstance ? Lors de la maladie de son mari. Entre tous les gens que le duc de Maumussy soupçonnait de lui avoir administré du poison, était le comte de Combelaine...

— Est-ce possible !...

— Le duc ne m'avait pas caché ses soupçons...

— Oh !...

— Et il m'était recommandé, les jours où venait M. de Combelaine, de redoubler de précautions...

— Il osait venir !...

— Mais oui, et assez souvent, même...

— Et on le recevait !...

— On ne peut mieux. Est-ce que M. de Maumussy et M. de Combelaine peuvent rompre ouvertement ? Deux amis si intimes ! ce serait scandaleux !

Raymond était confondu.

— Cependant, disait le docteur, choisir un mari et choisir précisément Combelaine n'était rien. Le difficile était de trouver le moyen de forcer mademoiselle Simone à l'épouser, à lui livrer et sa personne et sa fortune. A cette

tâche, la duchesse de Maillefert avait échoué. Madame de Maumussy devait réussir...

Brusquement, Raymond s'était levé.

— Oui, elle a réussi, s'écria-t-il, et voilà ce que je ne puis m'expliquer...

Le docteur haussa les épaules.

— Que nous importe ? répondit-il. Nous savons qu'on est arrivé à persuader à mademoiselle Simone que ce mariage seul pouvait sauver l'honneur de l'illustre maison de Maillefert. Cela nous suffit. Examinons ce qui s'est passé après. Tout d'abord, M. de Combelaine et les Maillefert, éblouis par la magnifique proie qu'ils allaient avoir à se partager, ont été ravis les uns des autres. Lorsqu'il a fallu discuter le partage, la brouille est venue. D'après ce qui vous a été dit, les Maillefert ont été joués. Je n'en suis pas surpris. A cette heure, ils voudraient bien rompre ce mariage, ils ne le peuvent plus ; Combelaine le veut, et Combelaine est le maître de la situation.

Le docteur, peu à peu, s'animait.

Il n'en était encore qu'aux conjectures, mais il lui semblait discerner ces lueurs qui annoncent la vérité, comme l'aurore annonce le jour.

— Oui, reprit-il, Combelaine tient les Maillefert : vous ne pouvez rien contre lui, il ne craint que médiocrement, soyez-en persuadé, mademoiselle Flora Misri... Dès lors, pourquoi ne presse-t-il pas un mariage qui lui tient tant au cœur et qui lui assure, à lui, l'aventurier taré, l'alliance d'une des plus vieilles familles de la noblesse, à lui, ruiné, la possession d'une fortune immense ?... Eh bien ! moi je vais vous le dire. C'est que Combelaine n'est pas aussi complétement victorieux que nous le supposons. C'est qu'entre lui et le but de ses vœux se dresse quelque

obstacle qui nous échappe. C'est qu'il voit quelque chose que nous ne voyons pas...

— Je cherche, commença Raymond...

Mais le docteur l'interrompit, et lui frappant gaiement sur l'épaule :

— Moi, je ne cherche pas, s'écria-t-il. L'obstacle, la menace, c'est, ce ne peut être que Laurent Cornevin...

La conclusion pouvait être erronée ; elle était si logique, que Raymond ne trouva rien à répliquer.

— En ce cas, fit-il, Combelaine sait l'existence de Laurent et sa présence à Paris.

— Peut-être, répondit le docteur...

Puis après un moment de réflexion :

— Ce qui est sûr, poursuivit-il, c'est que Combelaine doit avoir deviné, reconnu un ennemi, et un ennemi puissant et fort, tapi dans l'ombre, prêt à profiter de la moindre de ses fautes pour le perdre. Les aventuriers tels que lui, dont l'existence est un perpétuel défi à la société, ont comme un sixième sens qui les avertit du danger. Il doit avoir senti que le terrain va manquer sous ses pas. Ce valet de chambre, qui depuis si longtemps le servait, qui était son confident, le complice de ses infamies quotidiennes, qu'est-il devenu? Comment a-t-il quitté un maître qui lui devait tant d'argent ? Madame Misri s'en étonnait. Je m'en étonne, moi, bien davantage. Et encore, qu'est-ce que cet Anglais qui lui donne tout à coup des gages fabuleux? Cet Anglais ne serait-il pas un Français, comme vous et moi, qui a fait fortune en Australie? Mais ce n'est rien encore. Les lettres que possédait madame Misri lui ont été volées. Par qui?... Est-il sûr que ce soit par M. de Combelaine? Il me semble, à moi, que s'il les avait en sa possession, ces fameuses lettres, ces papiers qui pouvaient

le perdre, vous n'auriez pas été vous, Raymond Delorge, assailli l'autre nuit sur les boulevards extérieurs.

Trop de fois, Raymond avait été dupe de décevantes illusions, pour ne se pas obstiner à douter encore.

— Mais alors, reprit-il, en hésitant à chaque mot, celui qui a réussi à enlever les papiers de Flora Misri, ce serait donc... Laurent Cornevin ?

— Telle est ma conviction...

— Il savait donc leur existence... Comment avait-il pu savoir ?...

M. Legris l'arrêta du geste.

— Vous oubliez donc, fit-il, ce valet de chambre qui possédait tous les secrets de Combelaine et de Flora, Léonard. Pensez-vous que ce soit d'hier qu'il ait été acheté par cet Anglais en qui nous reconnaissons Laurent ?...

Ah ! cette fois, Raymond eut comme un éblouissement.

— Dieu puissant !... s'écria-t-il, ce serait le salut et la vengeance ! Savez-vous bien, docteur, ce que m'a dit madame Misri ? Livrés à la publicité, ces papiers perdent non-seulement Combelaine, mais encore les misérables qui ont été ses complices, Maumussy, Verdale, la princesse d'Eljonsen...

Mais une soudaine réflexion glaçant son enthousiasme :

— Si M. de Combelaine, reprit-il, ignore l'existence de Laurent, qui donc soupçonne-t-il de s'être emparé de ces papiers ?

— Vous, parbleu !...

— C'est-à-dire qu'il verrait en moi l'insaisissable ennemi qui traverse toutes ses combinaisons...

— Précisément.

— Oh ! alors, s'expliquent les assassins dont vous m'avez sauvé, docteur...

— Et aussi les mouchards dont vous êtes entouré, mon cher ami, puisque Laurent, qui sait votre vie en danger, vous fait surveiller de son côté...

Ainsi le système du docteur répondait à toutes les objections.

— Et pourtant, reprit Raymond, il est une chose qui me dépasse, c'est l'obstination de Laurent à se cacher de moi, à m'éviter, à me fuir...

M. Legris souriait.

— C'est ce que je comprends très-bien, au contraire, dit-il. Voyons, n'y a-t-il pas pour Laurent un intérêt énorme à détourner sur vous l'attention des gredins qu'il veut frapper ? Voyant en vous l'ennemi, ils ne soupçonnent pas l'autre, le vrai, celui qui les guette. Tandis qu'ils vous surveillent, Laurent se meut en liberté. Qu'il consente à vous voir, à s'entendre avec vous, et, quarante-huit heures après, c'en est fait de son incognito...

Laissant Raymond méditer ses observations, le docteur se versa et but à petites gorgées une tasse de thé que venait d'apporter Krauss.

Après quoi, allumant un nouveau cigare qu'il ne tarda pas à laisser éteindre comme le premier :

— Nous voici, maintenant, reprit-il, à notre aventure du cimetière Montmartre. Cherchons quel peut être l'auteur de la lettre anonyme. Est-ce Combelaine ?... Non, très-évidemment. C'est au moyen d'un faux que nous avons été introduits au cimetière, et Combelaine, avec ses relations à la préfecture, n'avait qu'un mot à dire pour obtenir le laisser-passer dont notre guide n'avait qu'une contrefaçon. Donc, c'est Laurent Cornevin qui vous a écrit, et c'était un de ses agents qui nous a rejoints à la *Reine-Blanche*. Mais il nous a traîteusement abandonnés... C'est

que Laurent, toujours résolu à vous éviter, lui avait bien recommandé de nous faire perdre sa piste...

— Oui, peut-être...

— Parbleu !... Reste à savoir quels sont les gens que nous avons vu escalader le mur du cimetière et violer la tombe de Marie-Sidonie. Sont-ils du parti de Combelaine ?... Non, puisque l'accord était évident entre notre guide et l'homme qui dirigeait cette expédition. Donc, cet homme qui nous a paru un homme du monde, était un agent de Cornevin, sinon Cornevin lui-même...

L'angoisse serrait la gorge de Raymond, au point de l'empêcher presque de respirer.

— Mais cette femme, interrompit-il, cette femme que les autres appelaient madame la duchesse...

— Je déclare, pour ma part, répondit M. Legris, n'avoir pas reconnu la duchesse de Maumussy. Or, comme pour une telle expédition, cette femme, quelle qu'elle soit, a dû se déguiser de son mieux, les indices matériels nous font défaut. Reste le raisonnement : Quel peut être le but de la terrible scène dont nous avons été témoins ? J'avoue, sans honte, qu'il m'échappe absolument. Pas plus que vous, je ne découvre rien dans votre passé qui se puisse rapporter à cette violation de sépulture. Et cependant si Laurent vous a convoqué, c'est qu'il jugeait votre présence nécessaire, indispensable. Il n'est pas homme à s'exposer gratuitement. Mais que disait sa lettre anonyme ?... « Venez pour Elle, sinon pour vous. » Donc c'est à Elle, c'est à mademoiselle Simone qu'il faut rapporter cet événement étrange. Donc, fatalement, nécessairement, cette femme que nous n'avons pas reconnue était la duchesse de Mailletert...

Les plus magnifiques espérances illuminaient le visage de Raymond...

La destinée se lassait-elle donc !...

Mais déjà le docteur était redevenu pensif, et la contraction de ses sourcils disait l'effort de son intelligence.

— Doucement, fit-il, doucement, ne nous hâtons pas de chanter victoire...

Et comme Raymond le regardait d'un air étonné :

— Je vois encore un point noir à l'horizon, poursuivit-il. Vous êtes, m'avez-vous dit, affilié à une société secrète.

— Oui, et je revenais d'une de nos réunions quand j'ai été attaqué...

— Bien. Mais qu'ont pensé vos amis de cette fausse lettre de convocation que vous avez reçue ?

— Elle les a terriblement inquiétés.

— Savent-ils de quel guet-apens vous avez été victime en les quittant ?

— Je le leur ai écrit le lendemain.

— Et alors ?

— Notre président est venu me demander des détails que je lui ai donnés aussi complets que possible, sans toutefois prononcer le nom de la famille de Maillefert. J'ai été jusqu'à lui dire que j'attribuais le faux au comte de Combelaine...

— Et qu'a dit ce président ?

— Que du moment où c'était là le résultat d'une haine personnelle, il se sentait un peu rassuré, que néanmoins la police ayant évidemment pénétré le secret de notre association, il allait prendre ses mesures en conséquence : changer le lieu des réunions, procéder à une sévère épuration des affiliés, donner de nouveaux mots de passe et de nouveaux signes de reconnaissance..

M. Legris semblait exaspéré.

— Ces gens-là sont tous fous à lier, interrompit-il ,qui n'ont pas compris encore que les conspirations n'ont jamais été et ne seront jamais que des traquenards organisés par les gouvernements pour prendre les gens qui les gênent. Si l'empire n'avait pas d'autres ennemis il durerait des siècles...

Puis brusquement :

— Eh bien ! mon cher Delorge, prononça-t-il, là est le danger de l'avenir. Votre société secrète, c'est l'arme suprême de M. de Combelaine. Qu'il se voie acculé, il s'en servira...

— Que peut-il ?...

— Peu de chose. Vous envoyer voir à Cayenne si mademoiselle de Maillefert s'y trouve...

Raymond hochait la tête.

— C'est vrai, répondit-il, mais qu'y puis-je ?...

— Vous pouvez vous cacher.

— Docteur !...

— Est-ce le mot qui vous répugne ? Eh bien ! disparaissez, si vous l'aimez mieux, et ce soir plutôt que demain. Qui vous retient ? Votre mère ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'avez qu'à lui dire que vous croyez la police sur vos traces, et elle sera la première à approuver votre détermination. Or, voyez-vous d'ici la figure de M. de Combelaine, le matin où ses espions viendront lui dire : « Plus de Delorge, parti, disparu, envolé !... »

Ce parti, c'était clair, ne souriait pas à Raymond.

— Me cacher, objecta-t-il, n'est-ce pas renoncer à la lutte, me condamner à une impuissance absolue ?

— Que feriez-vous en ne vous cachant pas ?...

— Je ne sais, mais il me semble...

— Il vous semble à tort. Alors même qu'on ne vous arrêterait pas, les événements s'agitent hors de votre portée. C'est entre Combelaine et Cornevin qu'est la lutte désormais. Quel sera le vainqueur?... Moi je parlerais pour Cornevin... Qu'il triomphe, et mademoiselle de Maillefert est à vous. Mais s'il échoue, croyez-moi, ce n'est pas vous qui eussiez triomphé.

Quand même, l'obstiné Raymond cherchait encore des objections.

— Disparaître, fit-il, ce sera peut-être déranger les projets de Laurent...

— Je prétends au contraire que ce sera les servir. Pensez-vous donc ne lui pas être un cruel souci? Croyez-vous que sachant votre vie menacée et qu'une fois déjà vous n'avez que par miracle échappé au couteau des assassins, il ne s'épuise pas en combinaisons incessantes pour vous protéger?...

Que répondre à des raisons si péremptoires?

— Je n'hésiterais pas, dit Raymond, si l'opinion que nous avons de la situation était basée sur autre chose que des conjectures...

M. Legris l'arrêta.

— Et si je vous apportais, prononça-t-il, l'indiscutable preuve que les papiers enlevés à madame Misri ne sont pas aux mains de Combelaine?

— Oh! alors!... Mais le moyen?...

— Il en est un, peut-être, répondit le docteur.

Et après un instant de réflexions, d'une voix légèrement altérée :

— Autrefois, dit-il, passionnément, follement, j'ai aimé une femme qui a mal tourné... J'ai eu le courage de rompre, je n'ai pas eu la force de cesser de penser à elle...

On ne s'arrache pas un amour du cœur comme on se fait tirer une dent... En dépit de ma raison, je m'intéressais..., à cette malheureuse, qui s'est fait un nom dans le monde galant, et tout en l'évitant comme la peste, je n'ai jamais cessé de la suivre de l'œil. Son existence, depuis le jour où j'ai rompu, je la connais, et c'est ainsi que je sais qu'elle est devenue une des intimes de madame Flora Misri. Par elle, nous avons des chances de connaître la vérité...

— Oh ! docteur, murmura Raymond.

— Il y a un an, affronter cette femme eût été de ma part une imprudence. Je n'étais pas guéri. Aujourd'hui, je suis sûr de moi. La revoir me fera peut-être un mal affreux, mais je me dois de braver cette souffrance... Quoi que je lui demande, je crois qu'elle le fera... Demain donc, avant midi, je serai chez elle, lui demandant de faire parler Flora Misri

II

C'est boulevard Malesherbes, au coin de la rue de Suresnes, à deux pas des Champs-Élysées, que demeurait,

sous le galant pseudonyme de Lucy Bergam, la femme autrefois tant aimée du docteur Legris.

Dire que le cœur du docteur ne battait pas un peu quand il monta en fiacre pour se faire conduire chez elle, ce serait beaucoup dire.

Mais il avait promis.

Il remplissait un devoir, pensait-il, et d'autant plus sacré, qu'il n'avait pas tout dit à Raymond...

Il ne lui avait pas dit que cette Lucy Bergam se trouvait être précisément cette actrice fantaisiste des Délassements, qui coûtait les yeux de la tête à M. Philippe de Maillefert, et de qui M. Coutanceau tenait les renseignements qu'il avait donnés à madame Flora Misri.

— Madame Lucy Bergam, lui dit le concierge, c'est au second, la porte à droite... Seulement, elle doit être sortie

M. Legris monta, néanmoins, lentement, se préparant à la plus pénible impression, s'armant de la ferme volonté de dissimuler l'émotion qu'il pensait ressentir.

Ce n'est pas à son premier coup de sonnette qu'on vint.

Il avait déjà sonné trois fois et très-fort, lorsqu'il entendit des chuchotements et des pas.

L'instant d'après, la porte s'entre-bâillait étroitement, avec les précautions que prennent les gens qui redoutent la visite d'un ennemi.

Une sorte de chambrière à la mine futée et à l'œil impudent allongea la tête, et après qu'elle eut toisé le docteur :

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Parler à madame Bergam.

— Elle est sortie.

Assurément elle mentait, cela se voyait, malgré l'habitude qu'elle devait avoir de mentir.

Cependant, M. Legris ne s'avisa ni d'insister, ni de parlementer.

Tirant une de ses cartes de son portefeuille :

— Remettez, dit-il, cette carte à madame Bergam. Je vais descendre assez lentement pour que vous puissiez me rappeler si elle désire me recevoir.

Le calcul était juste.

Il n'avait pas descendu dix marches, que la soubrette s'élançait sur le palier, en criant :

— Monsieur, madame y est pour vous...

Il remonta et fut introduit dans un salon très-luxueux et du goût le plus détestable, tout encombré de choses incohérentes, les unes précieuses véritablement, les autres tout simplement ridicules.

Ce n'est pas là, cependant, ce qui frappait le docteur.

Ce qui l'étonnait, c'était le désordre de ce salon, où tout trahissait les apprêts d'un départ précipité.

Deux de ces malles immenses que l'on appelle des chapelières, étaient là, à demi pleines, et entourées de cartons, de nécessaires et de sacs de voyage.

Puis, sur les tables, sur les chaises, sur le tapis, partout s'étalaient et s'empilaient des cachemires et du linge, des robes, des chapeaux, des jupons, enfin tout cet attirail prodigieux qu'une femme à la mode traîne maintenant avec elle.

Mais avant que le docteur Legris eût le temps de réfléchir, une porte s'ouvrit brusquement, et madame Lucy Bergam en personne parut, vêtue d'un superbe peignoir tout taché, les cheveux en désordre.

— Valentin !... s'écria-t-elle !

Elle avançait, les bras ouverts, mais le docteur recula, et froidement :

— Moi-même, fit-il.

Le fait est que l'émotion qu'il avait redoutée n'était pas venue. C'était bien fini, madame Lucy était incapable de faire tressaillir en son cœur un souvenir du passé.

— Je savais bien que vous ne m'aviez pas oubliée, continua-t-elle, et que vous viendrez lorsque vous sauriez le malheur qui m'arrive.

— Il vous arrive un malheur, à vous !...

Elle parut stupéfaite.

— Comment ! fit-elle, vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien...

— On ne parle que de cela, cependant, dans tout Paris, et tous les journaux du matin l'annoncent. Philippe est en prison, au secret...

Le docteur tressauta.

— Philippe, répéta-il, le duc de Maillefert ?...

— Oui. C'est hier soir qu'il a été arrêté, à cinq heures, ici... Nous allions sortir pour dîner avec de ses amis, au café Anglais, quand voilà deux messieurs qui se présentent, demandant à dire deux mots à M. le duc de Maillefert. Eh bien ! ils étaient jolis, les deux mots ! Naturellement on les fait entrer, et sitôt dans le salon : « Monsieur, disent-ils, au nom de la loi, nous vous arrêtons... »

— C'est inouï, murmurait le docteur.

— Ah ! si j'avais été à la place de Philippe, poursuivait madame Bergam, c'est moi qui leur aurais brûlé la politesse, à ces oiseaux-là !... L'escalier de service n'est pas fait pour les chiens, n'est-ce-pas ? Mais lui, rien ! Il est devenu plus blanc qu'une guenille, et si tremblant, que j'ai cru qu'il allait tomber. Il roulait de gros yeux hébétés, en répétant : « Il y a erreur, je vous donne ma parole d'honneur qu'il y a erreur. » Je t'en moque. Les autres ont

déclaré qu'ils savaient bien ce qu'ils faisaient, qu'ils avaient un mandat contre lui, et, en effet, ils le lui ont montré...

— Et il les a suivis...

— Oh ! pas tout de suite. Il a commencé par réclamer une voiture. On lui a dit qu'il y avait un fiacre à la porte. Il a demandé à écrire des lettres. On lui a répondu que l'ordre était de ne le laisser communiquer avec personne. C'est alors qu'il a dit aux agents : « Eh bien ! partons. » Ils sont sortis, mais une fois dans le corridor, Philippe est rentré, et venant à moi, vivement et à l'oreille : « Va-t-en, me dit-il, trouver Verdale et Combelaine, et » affirme-leur de ma part que je consens à tout... »

— A tout... quoi ?

— Ah ! ni moi non plus !...

— Et vous avez fait la commission ?...

— J'ai essayé de la faire, du moins. Seulement, je n'ai pas trouvé M. de Combelaine, et chez M. Verdale, je n'ai pu parler qu'à un jeune homme, qui est son fils, à ce qu'il paraît, et qui m'a reçue comme un chien dans un jeu de quilles...

La stupeur du docteur Legris était immense. Toutes ses prévisions se trouvaient déconcertées par ce nouvel et extraordinaire incident.

— Mais enfin, interrompit-il, pourquoi M. Philippe de Maillefert a-t-il été arrêté ?

— Est-ce que je sais, moi ?... répondit la jeune femme.

Puis se frappant le front :

— Mais il y a des détails dans les journaux, ajouta-t-elle. Attendez, j'en ai là un qui m'a été envoyé par quelque bonne petite camarade...

Elle le prit et le tendit au docteur qui, l'ayant ouvert, se mit à lire à demi-voix :

« Hier, à l'heure de la petite Bourse, circulait sur les
» boulevards la nouvelle de l'arrestation de l'un de nos
» plus brillants gentilshommes, célèbre par son malheur
» constant au jeu et ses innombrables chutes sur le turf.

» Renseignements pris, la nouvelle, si invraisemblable
» qu'elle paraisse, est vraie.

» Arrêté chez une personne de son intimité, le jeune duc
» de M... a été immédiatement conduit devant M. Barban
» d'Avranchel, auquel est confiée l'instruction de son
» affaire, et écroué ensuite à la Conciergerie, au secret... »

— Une personne de son intimité ! grommelait madame Bergam, visiblement offensée ; comme s'il n'eût pas été plus simple de me nommer !...

Le docteur poursuivait :

« Président du conseil d'une très-importante société
» financière, M. de M... aurait, assure-t-on, commis ou
» laissé commettre les plus graves... irrégularités.

» Nous nous abstiendrons, pour aujourd'hui, de rap-
» porter les versions qui circulent et les détails que nous
» avons recueillis. Nos lecteurs comprendront notre ré-
» serve. Plutôt paraître moins bien informés que certains
» de nos confrères que d'ajouter à la douleur d'une grande
» famille, victime peut-être, nous l'espérons encore, d'un
» fatal malentendu... »

— Quelle aventure ! murmurait le docteur.

Et lentement et pour lui seul, il relisait l'article, cherchant s'il n'y avait rien entre les lignes, sans souci de madame Bergam, laquelle donnait un libre cours à sa douleur et à sa colère.

— Voilà ma chance ordinaire ! gémissait-elle. Il n'y a qu'à moi que de pareilles choses arrivent ! Philippe arrêté ! Et à quel moment, s'il vous plaît ? Juste quand je

suis dans une situation impossible, criblée de dettes et sans le sou. Sous prétexte qu'il allait avoir des millions avant trois mois, Philippe ne payait plus rien ni personne.

Le bruit d'une discussion violente dans l'antichambre l'interrompit.

— Qu'est-ce encore! fit-elle, en devenant plus rouge.

Elle allait sonner, mais la soubrette à l'air impudent parut, et d'un ton narquois dit :

— C'est M. Grollet...

— Le loueur de voitures?

— Oui.

— Qu'il repasse, je suis occupée...

— Eh bien! que Madame aille le lui dire, moi je ne m'en charge pas.

Violemment, madame Bergam frappait du pied.

— Qu'il entre, alors, dit-elle.

M. Legris avait lâché son journal.

Ce nom de Grollet l'avait fait tressaillir.

N'était-ce pas ainsi que se nommait le palefrenier de l'Élysée, qui s'était audacieusement substitué à Laurent Cornevin disparu, et dont le faux témoignage devant M. Barban d'Avranchel, le juge d'instruction, avait tant contribué à sauver M. de Combelaine?

Il parut à l'instant, type accompli du maquignon enrichi, gouailleur et impudent, vêtu d'habits cossus, le ventre battu par de grosses chaînes d'or, le chapeau sur la tête.

— Est-ce bien vous, monsieur Grollet, commença madame Lucy d'une voix douce, qui venez me tourmenter...

— J'ai besoin d'argent...

— Ne savez-vous donc pas ce qui m'arrive?

— M. de Maillefert est en prison?

— Précisément.

Le loueur eut un geste furibond.

— C'est-à-dire que voilà mon argent perdu ! s'écria-t-il. Fiez-vous donc après à tous ces nobles, qui vous traitent de haut en bas... Filous, va ! Enfin je verrai... Mais en attendant, j'arrête les frais, et à partir d'aujourd'hui, plus de voiture...

Il tempêtait, il jurait, et cependant sa colère ne semblait rien moins que réelle au docteur Legris.

— Cher monsieur Grollet, supplia madame Lucy...

— Quoi ?

— Vous me laisserez bien un coupé, au moins, rien qu'un petit coupé à un cheval...

— Avez-vous de l'argent à me donner ?...

— Hélas !...

— Alors, serviteur...

— Plus de voiture ! Mon Dieu ! comment vais-je faire ?

Grollet ricanait.

— Vous ferez comme les honnêtes femmes, donc, dit-il, vous irez en omnibus.

Peu soucieuse de cette brutale raillerie, madame Lucy adressait au docteur des regards éplorés.

Peut-être espérait-elle vaguement qu'il allait tirer de sa poche des billets de banque, et les jeter au nez du loueur.

Elle perdait ses peines. M. Legris n'avait d'attention que pour Grollet. Comment cet entrepreneur si riche, qui possédait un des beaux établissements de Paris, venait-il de sa personne réclamer le montant de ses factures et faire des scènes, métier désagréable, que les plus modestes commerçants laissent à leurs employés ou à leur huissier ? Était-ce bien de son propre mouvement qu'il agissait ainsi ?

— Eh bien ! reprit madame Lucy, lasse d'attendre en vain un bon mouvement du docteur, soit, j'irai en omnibus. Mais, soyez tranquille, je vous revaudrai l'avanie que vous me faites...

— A votre aise, répondit brutalement le loueur. Seulement, qu'on me paie, sinon, gare aux meubles !...

Il sortit, là-dessus. Madame Bergam semblait près de tomber en convulsions.

— Et voilà les gens, s'écriait-elle, dès qu'ils vous savent dans le malheur, ils vous tombent dessus. Tapissier, modiste, couturière, c'est comme une procession, ici, depuis ce matin. Je vais être saisie, c'est sûr. Ah ! si Philippe sort de prison, il me le paiera. Laisser une femme dans cette position !...

Était-ce bien au seul Philippe que madame Lucy Bergam adressait ces reproches amers, et n'en devait-il pas rejaillir une partie sur le docteur, qui avait eu la vilenie de ne pas intervenir ?

Mais il était fermement résolu à ne rien comprendre, et de l'air le plus désintéressé :

— C'est donc à tous ces tracas, dit-il, que je dois attribuer votre départ ?

— Quel départ ?

Du geste, il montra le désordre du salon, les sacs de nuit, les malles...

— C'est vrai, répondit la jeune femme, c'est vrai, j'oubliais... Malheureusement, non, ce n'est pas moi qui pars... Est-ce que j'ai d'aussi belles choses que cela, moi, des cachemires de mille écus, des dentelles de vingt-cinq louis le mètre, des diamants qui valent plus de cent mille francs ?... Hormis mon mobilier, qui n'est même pas complètement payé, je n'ai rien, moi, que de la pacotille, du

rebut, du faux, du « toc »!... On disait que je ruinais Philippe, et je laissais dire, parce que c'est tout de même flatteur, mais va-t-en voir s'ils viennent!... Ruine-t-on qui n'a rien?... Et Philippe n'a rien, que des dettes. Ses quelques louis passaient au jeu. Pour le reste, nous prenions à crédit, toujours, partout... Le lendemain du mariage de sa sœur, nous devions, me jurait-il, rouler sur l'or... Seulement, sa sœur est toujours fille, le voilà en prison, et je suis seule à tenir tête aux créanciers... Ah! si j'avais su, quand j'étais ouvrière au faubourg Saint-Jacques!...

Peut-être y avait-il beaucoup de vrai dans ce qu'elle disait. Peut-être le docteur Legris était-il plus cruellement vengé qu'il ne le supposait. Mais que lui importait!...

— A qui donc tout ce bagage? interrogea-t-il.

— A une de mes amies, à Flora Misri, qui se cache chez moi depuis douze jours...

Le docteur avait tressailli de joie. La partie, décidément, se présentait plus belle qu'il n'eût osé le souhaiter.

— Qui donc craint-elle si fort, la pauvre femme? fit-il.

— Combelaine, donc! Ah! si elle voulait me croire! Mais non. Cet homme la rend folle. C'est à ce point qu'elle n'ose même pas aller jusque chez elle. Tout ce que vous voyez là, elle l'a envoyé chercher pièce à pièce par ma femme de chambre. Elle, qui était si avare et si défiante, qui aurait coupé un liard en quatre et qui croyait toujours qu'on la volait, elle confie maintenant toutes ses clefs, même celle de son secrétaire, à la première venue... Si bien que nous étions en train de faire ses malles quand vous êtes arrivé. Elle compte, ce soir, à la nuit, se faire conduire au chemin de fer et passer en Angleterre, et ensuite en Amérique...

Jusqu'à quel point le récit de madame Bergam devait être exact, nul mieux que le docteur Legris ne pouvait le savoir.

Et cependant, il souriait d'un air de doute.

— Pas mal imaginé, murmurait-il, pas mal!...

Il voulait piquer madame Bergam, il y réussit d'autant plus aisément qu'elle se croyait intéressée à lui prouver la réalité de sa détresse.

— Vous croyez que je ments! s'écria-t-elle. Eh bien! attendez, vous allez voir...

Et courant ouvrir une des portes ·

— Flora! cria-t-elle, Flora, viens donc, tu n'as rien à craindre.

L'instant d'après, madame Misri entrait.

Elle n'avait plus à nier la quarantaine, désormais. Sa pâleur et les plis de ses tempes disaient ses insomnies, de même que la mobilité de ses yeux et le tremblement de ses mains trahissaient ses perpétuelles frayeurs.

Décidé à brusquer la situation, le docteur s'avança.

— Je suis le plus intime ami de M. Raymond Delorge, madame, prononça-t-il.

A ce nom, une fugitive rougeur colora les joues pâlies de madame Misri.

— M. Delorge s'est conduit avec moi abominablement prononça t-elle.

— Madame!...

— C'est une lâcheté indigne que de trahir une femme comme il m'a trahie... J'avais eu la faiblesse de lui révéler l'existence de certains papiers que je possédais, il en a profité pour s'introduire chez moi et me les voler...

Ce qu'elle disait, elle le croyait, c'était manifeste.

— Vous vous trompez, madame, ce n'est pas mon ami

qui vous a enlevé vos papiers ; je vous le jure sur l'honneur.

— Qui donc les aurait pris ?

— Celui qui avait le plus grand intérêt à les posséder, le comte de Combelaine.

C'est la bouche béante, et stupide d'étonnement, que madame Bergam écoutait.

Elle commençait à soupçonner qu'elle avait été dupe d'une illusion, et que ce n'était pas uniquement pour ses beaux yeux que le docteur était venu.

— Ce n'est pas par Combelaine que j'ai été volée ! déclara madame Misri.

— Qu'en savez-vous ? fit le docteur.

— Il me l'a dit.

— N'a-t-il donc jamais menti !...

Elle frissonna, de souvenir, et vivement :

— Il n'a pas menti en cette occasion, dit-elle, je vous le jure. C'était le lendemain de l'affaire du bois de Boulogne, désolée de ce que j'avais fait, et craignant d'être relancée par M. Delorge, j'étais venue passer la nuit ici, sur ce canapé...

— C'est la vérité, attesta madame Bergam.

— Dès huit heures du matin, j'envoyai chercher une voiture, et je me fis conduire chez moi. Mon parti était pris. J'étais résolue à rendre à Victor, sans conditions, tout ce que j'avais à lui. Jugez de ma stupeur, lorsque cherchant ces papiers maudits, je ne les trouvai plus. Et nulle trace d'effraction ! J'interrogeai mes domestiques, ils n'avaient rien vu, rien entendu. J'en perdais si bien la tête, que c'est comme d'un rêve que je me souviens de la visite de ma sœur. J'étais comme folle...

— C'est ce qu'a dit, en effet, madame Cornevin, approuva le docteur.

— Ma sœur venait de partir, continua madame Flora, lorsque je vis paraître Victor. Il savait ma promenade avec M. Delorge, et était furieux. Fermant à clef la porte de ma chambre : — « A nous deux, me dit-il ; mes papiers, » à l'instant !... » Alors, j'espérais que c'était lui qui les avait enlevés. — « Tu sais bien, répondis-je, que je ne les » ai plus ! » Il devint livide, et sans mot dire il bondit jusqu'à ma cachette, dont il avait, sans que je puisse deviner comment, surpris le secret. Voyant que je disais vrai : — « Ah ! misérable femme ! s'écria-t-il, tu les as vendus » au fils du général Delorge ! » Il était si effrayant que je me laissai tomber à genoux, en murmurant : « Je te jure » que non ! » Mais lui, sans m'écouter : « Tu vas voir » comment je punis les traîtres ! » cria-t-il. Et me saisissant au cou, il m'eût étranglée, j'étais morte, sans un de mes domestiques, qui, entendant mon râle, fit sauter la porte et m'arracha de ses mains !...

Ce n'est pas sans efforts que le docteur Legris dissimulait, sous une mine grave et froide, l'immense satisfaction dont il était inondé.

— Et après ? interrogea-t-il.

— Après, je crus que Victor deviendrait fou de rage. « — Je t'ai manquée cette fois, me dit-il, mais tu es con- » damnée sans appel. » Puis, avant de se retirer : « — Tes » amis, Raymond Delorge et tous les misérables qui ont » payé ton infâme trahison, triomphent sans doute. C'est » trop tôt. Je suis perdu, c'est possible, mais ils ne sont » pas sauvés. Je ne périrai pas seul, en tout cas. On ne » sait pas ce dont un homme tel que moi est capable, une » fois acculé au fond d'une situation sans issue... » J'es-

sayai de le détromper, de lui démontrer que j'avais été victime d'un abus de confiance, il refusa de m'écouter :
« — Va retrouver ton Delorge, fit-il en ricanant, et qu'il » te protége, s'il le peut... » Et il sortit...

Elle s'arrêta ; son état était si pitoyable, que madame Lucy Bergam, dont la sensibilité n'était pas ledéfaut, en fut touchée.

— Pauvre Flora ! murmura-t-elle.

Déjà elle poursuivait :

— Victor parti, je tombai comme une masse, évanouie. Lorsque je repris enfin connaissance, je reconnus, penché au-dessus de moi, le visage pâle et les lèvres serrées, le docteur Buiron... Peut-être le connaissez-vous ?

Oui, M. Legris le connaissait.

C'était ce médecin, il s'en souvenait bien, qui, dix-huit ans plus tôt, avait été appelé à l'Élysée, près du général Delorge mort et déjà froid.

— M. Buiron est un confrère, répondit-il simplement.

— C'est un homme très-savant, à ce qu'il paraît, reprit madame Flora, très-riche, qui est dans les places et dans les honneurs... Et cependant lorsque mes yeux rencontrèrent les siens, je frémis comme si j'avais entrevu la mort même... C'est que je le connais, moi, le docteur Buiron. Il venait chez moi quelquefois passer la soirée. C'est un ami intime de Victor. Il y a une lettre de lui parmi les papiers qui m'ont été volés. Ma première idée fut : « — Cet homme a été envoyé pour m'empoisonner !... »

Pauvre Misri !... De grosses larmes roulaient le long de ses joues.

— C'est que je ne m'abusais pas, disait-elle d'une voix étouffée, c'est que ne sentais que trop combien il serait aisé de se défaire de moi sans danger. Une femme telle

que moi, qui donc s'en soucie ! On se ruine pour elle, on lui donne des diamants, on lui prodigue les flatteries... Mais quant à paraître mêlé à sa vie, à moins d'être un Combelaine, qui donc le voudrait !...

Sans perdre une syllabe du récit de madame Flora, le docteur Legris, du coin de l'œil, guettait madame Bergam.

Elle s'était assise, et toute pâle, elle l'écoutait, épouvantée des misères de cette femme dont elle avait envié la vie.

— Cependant, continuait madame Misri, vous pensez bien que je ne laissai rien voir au docteur Buiron de mes soupçons. — « S'il voit que je me défie, pensais-je, c'en est » fait de moi à l'instant. » Je le remerciai bien, au contraire, de s'être tant hâté de venir, et je lui promis de suivre avec la dernière exactitude toutes ses prescriptions. Mais dès qu'il eut tourné les talons, vite je jetai tout ce qu'il avait envoyé chercher chez le pharmacien, les drogues et les potions. Après quoi, sortant du lit malgré ma faiblesse, je me fis habiller et conduire ici. Je savais que Lucy a bon cœur, et que ce n'est pas elle qui abandonnerait une amie dans la peine, et qu'elle ne me trahirait pas, quand bien même on lui offrirait gros d'or comme elle.

— J'aimerais mieux mourir que de trahir une amie, affirma madame Bergam.

— Oh ! je le sais, se hâta de reprendre madame Misri, je le sais très-bien. Pauvre mignonne, je t'ai bien gênée, n'est-ce pas, bien ennuyée, bien tracassée, mais sois tranquille, tu n'as pas obligé une ingrate...

— Je ne te demande rien, Flora...

— Non certes, mais je n'oublie pas ce que je te dois... Te voici dans l'embarras, par suite de l'arrestation du duc

de Maillefert, et tes créanciers abusent de ta position pour te tourmenter... Mais je suis là. Je ne veux pas que mon amie Lucy soit saisie, moi, ni qu'on la fasse pleurer. J'ai de l'argent, je t'en donnerai pour payer tes créanciers et attendre...

D'un commun mouvement, les deux femmes s'étaient levées et s'embrassaient avec des effusions qui eussent touché le docteur, s'il n'eût compris le sens vrai de cette scène d'attendrissement.

Il était clair que madame Bergam, se voyant sans ressources, avait dû songer à tirer parti des secrets de son amie.

Il était évident que Flora en avait eu le soupçon, et que, par cette générosité soudaine et si contraire à ses habitudes, elle espérait prévenir une trahison...

Dès que madame Misri se fut rassise :

— Et maintenant, chère madame, interrogea le docteur, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que vous comptez faire ?...

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Je ne suis pas encore bien décidée, répondit-elle.

Du pied, négligemment, le docteur poussa une des malles.

— Je pensais, fit-il, que vous alliez partir pour un long voyage...

— Peut-être...

Lui, s'attendait à cette réserve.

— Je vous suis inconnu, madame, commença-t-il...

Mais madame Bergam l'interrompit.

— Oh ! on peut tout dire devant Valentin, s'écria-t-elle, je réponds de lui !

M. Legris ne lui sut aucun gré de cette assistance.

— Madame cessera, je l'espère, de se défier de moi, reprit-il, en se rappelant que je suis l'ami de Raymond Delorge.

— Oui, j'oubliais; vous êtes l'ami de Raymond...

— Le plus intime, madame, ce qui est vous dire que nos intérêts, nos craintes et nos espérances sont les mêmes...

Il fut interrompu par un grand claquement de portes, puis par une voix furibonde qui criait, dans l'antichambre :

— Je vous dis qu'elle y est, moi, sacré tonnerre ! et je vous commande d'aller lui dire que c'est moi qui veux lui parler, moi le baron Verdale !...

Entendant ce nom, madame Flora Misri était devenue plus pâle encore.

— Verdale !... bégaya-t-elle, c'est Victor qui l'envoie, je suis perdue...

Ce dont M. de Combelaine pouvait être capable, il suffisait pour le comprendre de voir la terreur de cette malheureuse qui le connaissait si bien.

— Vous n'avez rien à craindre, madame, prononça le docteur, ne suis-je pas là.

— Ne peux-tu pas te cacher d'ailleurs? proposa madame Bergam, aux petits soins désormais pour cette amie qui devait la tirer d'embarras.

Et ouvrant vivement la porte de sa chambre à coucher :

— Va, dit-elle, en y poussant madame Flora, va et enferme-toi, nous allons le recevoir, nous, ce monsieur.

Il était temps.

Désespérant de vaincre la résistance obstinée de la chambrière, M. Verdale avait pris le parti de s'annoncer lui-même, et il entrait...

C'était toujours le même gros homme, portant partout l'intolérable despotisme du parvenu. Il était seulement beaucoup plus rouge encore que de coutume.

Sans remarquer le docteur, lequel, discrètement, s'était retiré dans un coin :

— Je savais, parbleu ! bien que nous y étiez ! dit-il grossièrement à madame Lucy. Depuis quand faut-il violer des consignes, quand on veut vous parler !...

— Vous avez à me parler, monsieur ?...

— A vous, oui.

Ainsi, ce n'était pas pour madame Misri qu'il venait. Si elle l'entendait de la chambre à coucher, comme c'était probable, elle dut respirer plus librement.

Sans daigner s'asseoir, et toujours du même ton rude :

— Vous vous êtes présentée chez moi, vous, commença-t-il.

— Oui, hier soir.

— Et comme j'étais absent, vous avez demandé à voir mon fils.

— Je n'ai rien demandé du tout. C'est votre domestique qui m'a conduite à un jeune homme...

— Eh bien ! ce jeune homme est mon fils.

Un geste d'épaules fut la seule réponse de madame Bergam, geste qui, éloquemment, traduisait cette phrase :

— Je m'en moque pas mal !

La mauvaise humeur de M. de Verdale en redoubla.

— Savez-vous, reprit-il, que c'est du toupet de s'introduire dans les maisons...

— Monsieur !...

— Pour y colporter des ragots ridicules.

Sans avoir précisément l'habitude d'être traitée avec un

respect exagéré, madame Lucy s'indignait de la grossièreté de M. Verdale.

— D'abord, je ne fais jamais de ragots, déclara-t-elle, en prenant son grand air de dignité première.

— Qu'avez-vous donc raconté à mon fils ? Je l'ai trouvé en rentrant aussi mécontent que possible.

Il était évident, et le docteur Legris le reconnaissait bien, que M. Verdale, de même que beaucoup de pères en sa situation, avait en monsieur son fils un censeur incommode, sinon un maître redouté.

— Je ne lui ai rien raconté, répondit madame Bergam. Ce jeune homme, qui n'est pas poli du tout, ne m'a seulement pas laissé le temps de lui bien expliquer ce que Philippe m'a chargée de faire savoir à M. de Combelaine et à vous, c'est-à-dire qu'il consent à tout...

— C'est fort heureux, en vérité... Et quand vous a-t-il donné cette commission, M. Philippe ?

— Lorsqu'on est venu l'arrêter.

M. Verdale eut un mouvement de dépit.

— Elle est donc vraie, fit-il, cette histoire d'arrestation que je viens de lire dans les journaux du matin ?

— Très-vraie, malheureusement... Vous n'avez donc pas vu M. de Combelaine ?...

— Combelaine !... Est-ce qu'on le voit, est-ce qu'on lui parle, est-ce qu'on sait ce qu'il tripote et ce qu'il devient !...

De plus en plus, la colère montait en flots de pourpre au visage de l'ancien architecte. Il ne se contenait plus. Il oubliait qu'il n'était pas seul.

— Il se cache, parbleu ! après le beau coup qu'il vient de faire, poursuivait-il. Faire arrêter le duc de Maillefert !.. C'est de la folie, c'est le comble de la démence !... Fourrer le nez de la justice dans nos affaires, comme c'est

adroit !... Qu'il aille donc arrêter les poursuites, maintenant, ou limiter seulement les investigations !... Mais c'est bien fait pour moi, je n'ai que ce que je mérite !... Est-ce que je ne connaissais pas Combelaine ?... Est-ce que e ne savais pas qu'il incendierait la maison de son meilleur ami pour se faire tiédir un bain de pieds !... Et ne pas me prévenir, ne me rien dire, m'exposer à tout !...

Si le docteur Legris eût encore eu des doutes, il ne lui en fût plus resté un seul après cette explosion.

Une inspiration audacieuse lui vint. Il s'avança brusquement, et d'un ton dégagé :

— Peut-être ne blâmeriez-vous pas si fort M. de Combelaine, monsieur, dit-il à M. Verdale, si vous connaissiez les raisons de sa conduite.

C'est d'un œil stupéfait que l'ancien architecte considérait cet étranger qu'il n'avait pas aperçu d'abord, et qui lui faisait l'effet de surgir du parquet.

S'étant un peu remis, cependant :

— Vous les savez donc, vous, monsieur, ces raisons ? demanda-t-il.

— Je crois les savoir, du moins.

— Ah !

— Il est arrivé un accident à M. de Combelaine...

— Un accident ?

— Ou un désagrément, comme vous voudrez, qui a dû précipiter ses résolutions. En homme prudent et qui sait combien peu il faut se fier aux faveurs de la fortune, M. de Combelaine s'était de son mieux mis en garde contre les rigueurs de l'avenir. Il avait soigneusement collectionné et mis en un lieu qu'il croyait sûr, quantité de documents qui compromettaient gravement plusieurs de ses amis, tous

gens influents par leur fortune ou leur situation. C'était la ressource de ses vieux jours...

L'architecte trépignait d'impatience.

— Au fait, monsieur ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! monsieur, ces documents si précieux, M. de Combelaine ne les a plus...

— Quoi !... ces papiers qu'il avait eu l'imprudence de confier à Flora...

— Ont été volés !...

Les couleurs si brillantes de l'architecte avaient disparu.

— Voilà ce que je prévoyais, fit-il, d'un accent consterné. Oui, je l'avais prévu !... Le jour où Flora Misri nous a menacés de ces papiers maudits, j'ai dit à Combelaine : Prenez garde, prenez bien garde !... Il m'a ri au nez. Flora, selon lui, était sa propriété, sa chose, et il n'avait rien à redouter d'elle. En voilà la preuve !...

Il se tut, mesurant sans doute le péril ; puis s'adressant au docteur :

— Savez-vous aussi, demanda-t-il, par qui ces papiers ont été volés ?

Cette question, le docteur l'attendait, et sa réponse allait, pensait-il, servir puissamment Cornevin.

— On suppose, répondit-il, qu'ils ont été enlevés par Raymond Delorge.

— Le fils du général ?...

— Précisément.

— Dans quel but ?...

— Uniquement pour empêcher M. de Combelaine d'épouser mademoiselle de Maillefert.

Mais l'ancien copain de Me Roberjot n'était pas homme à se laisser démontrer longtemps. Il avait en sa vie tenu

tête à trop de bourrasques pour ne pas savoir qu'on revient de loin avec de l'audace.

— M. Delorge n'empêchera rien, déclara-t-il.

— Qui sait ?

— C'est moi qui vous le garantis. Quant à Flora, elle ne portera pas en paradis sa petite infamie, vous pouvez le lui garantir. Sur quoi, madame et monsieur, j'ai bien l'honneur...

Et il s'en alla, sans avoir soulevé son chapeau, haussant toujours les épaules, comme s'il se fût reproché, lui, un personnage sérieux, d'avoir perdu à des futilités quelques minutes de son temps précieux.

— C'est égal, s'écria madame Bergam, il est dans ses petits souliers...

— On le croirait, approuva le docteur.

— Et j'ai idée qu'il va y avoir une fameuse scène entre Combelaine et lui.

Elle riait de plaisir.

— Et le résultat, continuait-elle, sera de me rendre Philippe. Pauvre garçon ! Je suis bien sûre, moi, qu'il est trop bête pour être coquin...

Elle ne put continuer. Madame Flora sortait de la chambre où elle s'était réfugiée à l'arrivée de M. Verdale. Agenouillée derrière la porte de communication, l'oreille collée contre la serrure, elle n'avait pas perdu un mot de la conversation.

— Ainsi donc, vous me trompiez ! dit-elle au docteur Legris, c'est bien M. Delorge qui m'a volée...

— Permettez...

— Vous venez de le dire à M. Verdale, je vous ai entendu.

— Eh ! oui, je l'ai dit, je ne le nie pas, mais j'avais mes raisons.

Elle l'interrompit violemment.

— C'est-à-dire que vous me trahissiez, s'écria-t-elle, lâchement, comme tous les autres !...

Discuter avec une femme dont la colère et la peur troublaient la faible cervelle, n'était-ce pas perdre son temps ? Mais le docteur Legris s'était juré de conquérir madame Flora à ses projets.

S'armant donc de patience :

— Moi vous trahir, reprit-il, est-ce possible, songez-vous bien à ce que vous dites ? Au profit de qui vous trahirais-je ? Au profit de M. de Combelaine, qui est notre plus mortel ennemi, qui a jadis assassiné le père de Raymond, et qui maintenant veut lui ravir la femme qu'il aime et dont il est aimé ?.. C'est insensé, vous devez bien le comprendre...

Qu'elle se l'expliquât ou non, ses traits peu à peu se détendaient.

— Par qui votre vie est-elle menacée ? poursuivait le docteur, qui s'animait à mesure qu'il constatait le succès de son éloquence ; par M. de Combelaine. Entre vous et lui, c'est une lutte sans merci qui ne prendra fin qu'à la mort de l'un de vous deux. C'est exactement la situation de mon ami. Donc vous avez, Raymond et vous, des intérêts pareils, donc vous devez vous entendre, vous soutenir, vous prêter en toute occasion une assistance dévouée...

— C'est vrai, murmurait madame Misri, c'est vrai, cependant !...

— Vous vous plaignez de n'avoir ni amis ni alliés. A qui la faute ? A vous, qui restez indécise entre celui dont vous avez tout à craindre et ceux dont vous avez tout à espérer. On prend un parti, que diable ! résolûment.

Madame Lucy Bergam ricanait.

— Vous perdez votre temps, mon cher, dit-elle au docteur. Flora va vous promettre tout ce que vous voudrez, et vous n'aurez pas plus tôt le dos tourné, qu'elle écrira à Combelaine pour lui tout dire et lui demander pardon.

Elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait, madame Lucy.

Mais elle avait beaucoup réfléchi pendant la visite de M. Verdale, et elle avait reconnu qu'il était de son intérêt de se déclarer contre ces gens qui avaient fait arrêter M. Philippe pour lui prendre sans doute ses millions, — ces millions dont elle avait tant compté avoir sa bonne part...

Sa raillerie, c'était, pensait-elle, le coup de fouet qui déciderait son amie.

Elle ne se trompait pas.

Madame Misri se dressa, la joue en feu, et d'un accent de haine farouche :

— J'ai été lâche autrefois, s'écria-t-elle, c'est vrai, mais ce temps est passé. Il y va de ma peau, maintenant, et j'y tiens. Tant que Victor vivra, je tremblerai. Si je savais quels mots dire pour le faire monter sur l'échafaud, je les dirais.

Et tendant la main au docteur :

— Je suis avec vous, monsieur, dit-elle, avec M. Delorge, avec ma sœur. Vous pouvez compter sur moi. Que voulez-vous de moi ? Parlez.

Un sourire de triomphe glissait sur les lèvres du docteur.

— Avant tout, commença-t-il, je désirerais savoir vos projets.

— Je vais quitter Paris ce soir même, monsieur.

— Quitter Paris ?... Où donc serez-vous plus en sûreté ?

— Là où Combelaine ne saura pas que je suis...

— C'est-à-dire que vous espérez lui faire perdre vos traces, que vous espérez échapper aux espions dont il ne peut manquer de vous avoir entourée...

— Je l'espère, oui, car toutes mes mesures sont prises et toutes les chances sont pour moi. Jugez plutôt : Comme vous le voyez, mes apprêts de départ sont presque terminés. Ce soir, à huit heures, j'envoie chercher une voiture, sur laquelle on charge mes bagages. Dans cette voiture, prennent place ma chère Lucy et sa femme de chambre Ernestine, vêtue et coiffée de façon à ce qu'on la prenne pour moi, et le visage caché sous un voile très-épais. Elles se font conduire au chemin de fer de l'Ouest, et là, Ernestine prend un billet pour Londres, où elle se rend attendre mes ordres dans un hôtel convenu. Moi, restée seule, je revêts le costume d'Ernestine. Je fais ensuite monter le concierge, et carrément je lui offre dix louis, vingt louis, cent louis au besoin, s'il veut, à l'instant même, me donner le moyen de franchir le petit mur qui sépare la cour de cette maison de la cour d'une maison voisine, qui a son entrée rue de Suresnes. Le concierge refuse-t-il ? Non, évidemment. Je passe donc le mur et me voilà rue de Suresnes, vêtue comme une bonne, et portant tout ce que je possède dans un grossier panier d'osier. La première voiture que je vois, je la prends, et avec cent sous de pourboire, je suis sûre d'arriver à la gare de Montparnasse assez à temps pour profiter du train de Brest. Après-demain, part de Brest le paquebot de New-York. J'y prends passage sous un faux nom, grâce à un passeport que m'a procuré le père Coutanceau. Une fois en Amérique, je trouverai bien le moyen de donner de mes nouvelles à Ernestine et de me faire expédier mes malles, sans livrer le secret de ma retraite. Et si je ne le trouve pas, ce moyen, eh bien ! mon

saint-frusquin sera perdu, voilà tout. Mon sacrifice test fait. Pour ce qui est de tout ce que je laisse ici, Coutanceau y veillera. Avant-hier, lorsqu'il est venu me voir, je me suis entendue avec lui, et je lui ai signé un pouvoir.

Rien de singulier comme l'ébahissement de madame Lucy.

— Comment, Flora ! s'écria-t-elle, c'est toi qui as combiné tout cela ?

— Avec l'aide du père Coutanceau, oui.

— Et tu ne m'avais rien dit...

— A quoi bon t'inquiéter !... Ne suis-je pas sûre de toi ! Refuseras-tu un service à une amie qui, avant de te quitter, t'aura tirée de peine !...

— Oh ! non, certes !

— Ernestine hésitera-t-elle à partir pour Londres, si je lui donne cinq ou six billets de mille comme frais de voyage...

— Pour cinq mille francs, Ernestine ferait le tour du monde.

— Tu vois bien que j'ai tout prévu, fit madame Flora.

Et réprimant un frisson :

— C'est que cela rend ingénieux, ajouta-t-elle, de songer qu'on défend sa peau !

Elle disait vrai : son plan était assez simple et assez bien conçu pour avoir quatre-vingt-dix-neuf chances de succès sur cent.

Il n'avait qu'un tort, aux yeux du docteur Legris, c'était de déranger absolument ses projets.

Son intention, en effet, était de garder madame Misri sous la main, comme on garde à sa portée une arme chargée.

— Ainsi, madame, dit-il, vous nous abandonnez au moment critique ?...

— Parfaitement.

— Est-ce bien... généreux ?

— Peut-être bien que non, répondit madame Flora, avec la cynique franchise de la peur, mais chacun pour soi. Ici, je ne vis plus. Combelaine m'a dit qu'il m'avait condamnée, je sais ce que cela signifie. Je lui ai entendu dire cela de trois personnes... Un mois après, on les portait au cimetière.

Le docteur vit bien qu'il avait fait fausse route ; aussi, loin d'insister :

— Partez donc, chère madame, fit-il, seulement...

— Quoi ?

— Seulement, Paris est encore la seule ville où vous puissiez vivre en toute sécurité ; vous allez échapper aux espions de Combelaine qui, vous sachant ici, surveillent le boulevard Malesherbes, et ils vont suivre Ernestine, la prenant pour vous. Mais, avant vingt-quatre heures, ils auront reconnu leur erreur, et, avant deux jours, ils auront retrouvé votre piste. Et lorsque vous arriverez en Amérique, il y aura à vous guetter sur le port quelque détective prévenu par le télégraphe...

Madame Misri était redevenue toute pâle.

— Oh !... protestait-elle, oh ! monsieur !

Sûr d'avoir touché juste, le docteur poursuivait froidement :

— C'est un grand et puissant pays que l'Amérique, mais qui a ses mœurs particulières. On y respecte la liberté jusqu'en ses excès. Jamais on n'y tolérerait une police telle que la nôtre, dont la sollicitude est inquiète jusqu'à la tracasserie...

— De sorte que...

— Si je voulais me défaire lâchement et sans danger d'un ennemi, c'est en Amérique que je tâcherais de l'attirer.

Résolue à servir le docteur, madame Lucy crut devoir intervenir.

— Ah ! chère Flora, s'écria-t-elle, écoute Valentin, ne va pas dans cet horrible pays !...

La plus affreuse perplexité se lisait sur le visage blême de madame Misri.

— Que faire donc, selon vous ? demanda-t-elle au docteur.

— Rester à Paris.

— J'y mourrais de peur...

M. Legris l'arrêta.

— Aussi n'est-ce pas d'y rester ostensiblement que je vous conseille, dit-il.

— Ah !...

— Je vous engage à vous y cacher...

— Hélas ! comment ?...

— Le plus simplement du monde. Ainsi vous exécutez la première partie de votre plan qui est, de tout point, excellente. Ernestine part pour Londres, et vous, chère madame, vous franchissez le mur mitoyen. Seulement, rue de Suresnes, au lieu d'arrêter le premier fiacre qui passe, vous allez droit à une voiture où un ami vous attend. Cet ami, homme dévoué et prudent, qui sait son Paris sur le bout des doigts, vous a préparé une retraite sûre, il vous y conduit et vous y attendez tranquillement les événements.

— Et vous croyez...

— Je ne crois pas, je suis certain que ce parti est le meilleur...

Madame Misri réfléchissait.

— Oui, murmura-t-elle, peut-être, mais ai-je un ami dévoué ?

— Vous avez moi, madame, dont l'intérêt vous répond

— Ah ! à ta place, Flora, s'écria madame Lucy, je n'hésiterais pas !

Elle hésitait, cependant, pleurant silencieusement, et le docteur préparait de nouveaux arguments, lorsque tout à coup :

— Alors, monsieur, dit-elle, vous viendrez m'attendre ce soir rue de Suresnes ?

— Ce soir, non, parce qu'il me faut un peu de temps pour vous préparer une cachette telle que je la veux, mais demain...

Elle était décidée.

— Soit ! s'écria-t-elle. A quelle heure ?

— A partir de huit heures, je serai dans un fiacre, arrêté en face du numéro 20. Pour que vous ne puissiez pas vous méprendre, le coin d'un mouchoir blanc pendra de la portière de ce fiacre...

— C'est entendu, vous le voyez, monsieur, je me confie à vous, absolument...

— Vous n'aurez pas à vous en repentir, madame, je vous en donne ma parole d'honneur...

Lorsque se retira M. Legris, quelques instants après, madame Lucy voulut le reconduire jusqu'à la porte, et une fois dans l'antichambre, lui prenant le bras :

— Ainsi, fit-elle, ce n'est pas pour moi que vous veniez ?

— Je l'avoue, répondit-il en souriant.

Elle soupira, et d'une voix un peu étouffée :

— Vous m'avez donc oubliée ? murmura-t-elle, moi qui jadis...

Et comme il ne répondait pas :

— Bast !... ajouta-t-elle, cela vaut peut-être mieux... pour vous surtout. Mais nous restons amis, n'est-ce pas ? Vous voyez que je suis de votre parti. Allons, adieu !...

III

Tout en descendant l'escalier de madame Bergam :

— Oui, certes, pensait le docteur Legris, cela vaut mieux pour moi !...

Et cependant, ce n'est pas sans une surprise secrète que, s'examinant, il se trouvait l'esprit si parfaitement libre et le cœur si léger. C'était bien fini. Il n'avait été ni ému ni troublé par les regards et la voix de madame Lucy. Son unique sensation avait été une sorte de honte d'avoir pu l'aimer jusqu'à l'oubli de soi. Car le prisme étant brisé, il la voyait et la jugeait telle qu'elle était réellement, très-

belle à coup sûr, mais sotte, vulgaire et banale, sans cœur et inconsciemment perverse.

— Voilà donc, se disait-il, ce que deviennent avec le temps ces grandes passions dont on croit ne jamais guérir.

Mais ce n'était ni le lieu ni l'heure de philosopher, et comme il n'aperçut point de voiture aux environs, il se mit en route à pied, se faisant d'avance une fête de la joie de Raymond.

C'est que les résultats étaient immenses, estimait-il, de sa visite à madame Bergam.

Désormais il lui était prouvé que Laurent seul avait pu s'emparer des papiers de madame Flora, et il se disait qu'un tel homme possédant de pareilles armes devait être invincible.

Puis, n'était-ce pas un coup de partie, que d'avoir déterminé madame Misri à rester à Paris !...

D'autant que le docteur n'était nullement embarrassé de tenir la promesse qu'il lui avait faite de lui trouver une retraite inviolable.

Parmi ses clients, se trouvait la veuve d'un sous-officier du génie, à laquelle il avait eu occasion de rendre un de ces services dont on ne s'acquitte jamais. Cette femme, d'un certain âge déjà, intelligente et énergique, habitait, tout au fond des Batignolles, une petite maison isolée.

C'est chez elle qu'il se proposait de conduire madame Misri, bien certain que personne jamais ne s'aviserait d'aller l'y chercher.

Et la veuve avait précisément le caractère qu'il fallait pour soutenir, pour rassurer, pour défendre, au besoin, de ses propres imprudences, une femme telle que Flora.

Préoccupé autant que s'il se fût agi de ses intérêts et non de ceux d'un ami de quinze jours, M. Legris remontait la

pente roide de la rue Blanche, et il dépassait la rue Moncey, lorsqu'il s'entendit appeler :

— Monsieur le docteur !...

C'était le vieux Krauss qui venait à lui avec des gestes désespérés.

— Qu'y a-t-il ? demanda M. Legris.

— Un grand malheur, répondit le vieux soldat. M. Raymond s'habillait pour sortir, après déjeuner, quand tout à coup arrive à la maison un monsieur que j'y ai vu venir quelquefois. Tout pâle, et d'un air effaré il me demanda à parler à monsieur, à l'instant. Je le fais entrer dans le cabinet de travail, il y reste cinq minutes et ressort tout courant. Alors, M. Raymond paraît, qui nous annonce, à sa mère et à moi, qu'une société secrète dont il fait partie est découverte, que les listes sont saisies et que déjà plusieurs membres sont arrêtés. Ah ! monsieur, quelle femme que Madame !... Au lieu de se troubler et de perdre son temps à pleurer : — « Eh bien ! dit-elle à M. Raymond, il » faut fuir, te cacher, passer en Belgique. Heureusement » j'ai ici trois ou quatre mille francs, prends-les et pars, » ne reste pas ici une minute de plus... »

— Et il est parti ?

— Oui, monsieur, seulement, avant de s'éloigner, il m'a bien recommandé de vous guetter, pour vous empêcher d'aborder la maison, où on a peut-être établi une souricière, et pour vous dire qu'il faut absolument qu'il vous parle, et qu'il vous attend à ce café où vous l'avez si bien soigné, au *Café de Périclès*...

Le docteur Legris avait fait mieux que prévoir, il avait prédit le sort réservé à la société des *Amis de la Justice*, — et c'était un mince mérite après la fausse lettre de convocation adressée à Raymond.

Ayant une arme, M. de Combelaine s'en servait ; rien de si simple.

Ce qui était moins naturel, c'était qu'on eût laissé ce répit à Raymond, et qu'il n'eût pas été arrêté le premier de tous, bien avant l'éveil donné.

— Voilà ce que je ne m'explique pas, murmurait M. Legris.

— Eh bien ! approuva Krauss, c'est juste ce que disait M. Raymond, quand il a quitté la maison.

— Combien y a-t-il de cela ?

— Une heure à peu près... Mais vous allez le rejoindre sur-le-champ, n'est-ce pas, monsieur ?...

— Oui, sur-le-champ...

La colère faisait trembler la moustache du vieux soldat.

— Alors, monsieur, reprit-il, recommandez-lui bien, je vous en conjure, d'ouvrir l'œil. Qu'il se défie même de son ombre. Avec des lâches, avec des assassins, il n'y a pas de honte à être prudent.

— Comptez sur moi, mon brave Krauss, dit le docteur.

Et après avoir serré la main du fidèle serviteur, au lieu de continuer à remonter la rue Blanche, il tourna rue Boursault pour gagner les boulevards extérieurs par la rue Pigalle.

Une sinistre appréhension le faisait précipiter sa marche : Raymond n'avait-il pas été filé et arrêté ?

— Quelle folie aussi, grommelait-il, de choisir, pour me donner rendez-vous, un établissement où on lui sait des amis !

Mais il allait en avoir le cœur net ; il arrivait.

Comme tous les jours, à pareille heure, le *Café de Périclès* était silencieux et presque désert. Trois clients seulement l'honoraient de leur présence : deux peintres,

qui jouaient leur dîner au billard, et le journaliste Peyrolas, lequel, assis à une table, un bock à sa gauche et un encrier à sa droite, écrivait avec une sorte de rage.

— Pas de Raymond ! se dit le docteur en pâlissant.

Si doucement qu'il fût entré, le fougueux journaliste avait levé la tête, et l'avait aperçu. Aussitôt :

— Docteur !... s'écria-t-il.

Et M. Legris s'étant approché :

— Tel que vous me voyez, lui dit-il, j'achève deux articles qui feront du bruit dans Landerneau. C'est mon journal que je risque, je le sais, c'est ma liberté que je joue, n'importe !... J'aurai cette gloire, à défaut d'autre, d'avoir élevé la voix quand la peur fermait toutes les bouches.

— Qu'est-ce donc ? demanda le docteur d'un ton distrait.

— Peu de chose : les journaux officieux annoncent la découverte d'une grrrrande et rrrredoutable conspiration.

M. Legris tressaillit.

— S'agirait-il des *Amis de la Justice* ?

— Précisément. On avoue cent cinquante arrestations. Il y en aura mille demain. Avant la fin de la semaine, cinq cents citoyens seront expédiés à Cayenne, sous ce fallacieux prétexte qu'ils ont essayé de bouleverser l'ordre social. Eh bien ! docteur, savez-vous ce que je prétends, moi, ce que je viens d'écrire, ce que je vais imprimer ?...

Il tapait du poing, morbleu ! à briser le marbre.

— Je soutiens, criait-il, et je prouve que ce complot n'existe pas, qu'il n'y a jamais eu ni amis ni justice, que c'est une grossière invention de la police, une abjecte machination, un ignoble traquenard...

Le docteur était sur les épines.

— Il faut que je vous quitte, dit-il au terrible articlier.

Mais lui :

— Un instant : j'ai gardé le bouquet pour la fin. Je ne vous ai rien dit de l'abominable scandale d'hier.

— Quel scandale ?

— Ah ! ça, docteur, de quel hospice d'incurables sortez-vous ? Ignorez-vous vraiment que le duc de Maillefert, un duc pour de bon, celui-là, contrôlé, authentique, vient d'être arrêté ?...

Outre qu'il bâclait des articles farouches, M. Peyrolas avait toutes les qualités de creux et de sonorité qui constituent un remarquable reporter. M. Legris le savait. Aussi dominant son inquiétude :

— Avez-vous des détails ? interrogea-t-il.

Le fougueux journaliste se redressa.

— Qui donc en aurait sinon moi ! répondit-il, sinon un homme qui a successivement interrogé le concierge de l'hôtel de Maillefert, le portier de la maîtresse de l'accusé, deux employés du greffe et le caissier de M. Verdale... Je puis vous donner le menu du déjeuner de M. Philippe à la conciergerie..

— Inutile !... protesta le docteur. Ce que je voudrais savoir, c'est comment le duc de Maillefert, un gentilhomme viveur, a pu se trouver fourré dans des tripotages financiers.

D'un air suffisant, M. Peyrolas remontait son faux col.

— Rien de si simple, dit-il, rien de si naturel. Depuis un an ou deux déjà, M. le duc faisait commerce de l'illustration de ses aïeux. C'était bien connu en bourse. Quiconque avait besoin pour un prospectus d'un nom sonore et d'un beau titre, n'avait qu'à l'aller trouver. Il en coûtait tant, un prix fait comme les petits pâtés. Mais, en somme, ce

trafic lui rapportait peu ; le jeu n'en valait pas la chandelle. Si bien qu'à force de respirer le fumet de toutes les cuisines financières, l'envie lui est venue de mettre la main à la sauce. Un beau matin, il a acheté une part de gérance de je ne sais plus qu'elle société, fondée à un capital considérable, par un gaillard adroit, dont vous avez entendu parler, un certain baron Verdale, qui est baron comme le garçon qui dort dans ce coin, là-bas...

Ce nom de Verdale, positivement, M. Legris l'attendait.

— Et après ? interrogea-t-il.

— Après, dès que M. de Maillefert se vit entre les mains les clefs d'une caisse bien garnie, il se dit : « Cette caisse doit être à moi. » Et en effet, il fit comme si elle était à lui...

— Mais comment tout s'est-il découvert.

— Comme se découvrent tous les vols, parbleu ! Voyant la caisse vide, Verdale s'est écrié : « Où est l'argent ? » Et comme M. de Maillefert seul avait pu le prendre, il a déposé une plainte contre M. Philippe.

Concilier cette version et la surprise de M. Verdale chez madame Lucy était difficile.

— Êtes vous sûr de vos renseignements, mon cher Peyrolas ? demanda le docteur.

— Si j'en suis sûr ? Je les tiens du caissier de M. Verdale.

— Et vous n'avez pas entendu dire que M. de Combelaine fût pour quelque chose dans toute cette affaire ?...

Un profond étonnement se peignit sur le visage mobile du journaliste.

— M. de Combelaine, répéta-t-il. J'ai beau chercher, je ne vois pas...

Mais il s'interrompit, et se frappant le front :

— Vous avez raison, docteur, s'écria-t-il, mille fois rai-

son. Est-ce que Combelaine ne doit pas épouser mademoiselle de Maillefert !... Moi-même, il y a quinze jours, je l'ai annoncé, en ajoutant qu'il faut l'affaissement actuel des caractères, pour qu'une des plus illustres familles de France consente à donner sa fille à un misérable aventurier, perdu d'honneur et d'argent...

Il ne parlait pas, il tonnait, à ce point que le garçon, Adonis, en fut éveillé en sursaut.

Reconnaissant le docteur :

— Monsieur Legris ! s'écria-t-il.

Et bien vite, le tirant à part, il lui expliqua que Raymond était arrivé depuis plus d'une heure, et l'attendait dans le petit salon du premier.

Il n'en fallait pas plus.

Campant là Peyrolas qui parut vivement choqué du procédé, le docteur, en trois sauts, fut au petit salon.

Raymond s'y trouvait, en effet, fumant un cigare devant un verre de bière intact.

— Quoi !... lui cria M. Legris, vous savez la police à vos trousses, et vous êtes là, tranquille... Vite, suivez-moi, la maison a une seconde issue que je connais...

Mais Raymond ne bougea non plus qu'un terme.

— Oh ! rien ne presse, fit-il d'un air singulier.

— Malheureux ! cent cinquante de vos amis, déjà, sont arrêtés.

— C'est parce que je le sais que je ne crains rien.

— Oh !...

— Permettez, docteur. N'avez-vous pas trouvé étrange que je n'aie pas été saisi le premier de tous, moi contre qui surtout l'expédition était dirigée ?

— Très-étrange, je l'ai dit à Krauss.

— Ce fut ma première impression, quand ce matin un

des affiliés, que je ne connais pas autrement, vint me dire : « Tout est découvert, fuyez. » J'ai fui, mais j'ai réfléchi depuis. La police n'est pas si maladroite que cela. Si j'ai été prévenu, c'est qu'elle l'a voulu. C'est à un savant calcul que je dois de n'être pas sous les verroux...

— Cependant, mon cher...

— Calcul que je comprends, docteur, et que je puis vous démontrer. Mon arrestation débarrassait-elle de moi M. de Combelaine et ses honorables associés ? Pas le moins du monde. Elle les exposait, au contraire, à des révélations désagréables, sinon dangereuses. En m'enfuyant, au contraire, en me cachant, je leur laisse le champ libre. Que je passe en Belgique, et les voilà tranquilles...

Le docteur se grattait le front.

— Eh ! eh !... grommelait-il, je n'avais pas songé à cela, moi !...

— Attendez. Persuadé que c'est moi qui ai enlevé et qui possède les papiers de madame Flora, M. de Combelaine suppose que je ne me dessaisirai pas de ces documents précieux. Il doit croire que je les emporterai avec moi, sur moi. L'idée a donc dû lui venir de me les faire enlever. Très-probablement, je suis épié par les mêmes bandits qui, une fois déjà, m'ont manqué. A la première occasion, ils me sauteront à la gorge. Un conspirateur réduit à se cacher est un ennemi dont il n'est pas dangereux de se défaire. Qu'on le trouve un matin mort au coin d'une borne, avec un poignard dans la poitrine, personne ne s'en inquiète...

Il s'exprimait d'un accent de si glaciale insouciance, que le docteur, à la fin, en fut frappé, de même que de sa physionomie..

— Comme vous dites cela ! fit-il.

— Je le dis comme un homme à qui désormais tout est égal, parce qu'il n'a plus rien à craindre ni à espérer de l'existence. C'est un fier service que me rendra M. de Combelaine en me faisant assassiner.

M. Legris était confondu, les bras lui tombaient.

— Comment, c'est vous qui parlez ainsi ! s'écria-t-il, vous que j'ai quitté hier soir tout enflammé d'espoir et de foi au succès !...

Un éclair de rage traversa les yeux de Raymond.

— Que m'importe le succès ! interrompit-il. Ne remarquez-vous pas que je ne vous ai même point demandé le résultat de la démarche que vous venez de tenter !...

Et tirant de sa poche une lettre qu'il jeta sur la table :

— Je l'ai reçue ce matin, ajouta-t-il. Lisez, et vous me comprendrez.

C'était une lettre de mademoiselle Simone :

« Ainsi, écrivait-elle, larmes, prières, supplications ont » été inutiles. Vous vouliez agir, vous avez agi, et tout est » perdu sans retour. Mon sacrifice, le plus douloureux que » puisse consentir une femme, sera inutile. J'aurai donné » ma vie, et cependant je n'aurai pas épargné le déshon- » neur à notre maison, ni au nom de mon père une flétris- » sure éternelle.

» Et c'est par vous que j'aurai été frappée, par vous, » mon meilleur, mon unique ami, prétendiez-vous !... Votre » amour si grand et si pur n'était donc que la plus égoïste » des passions !...

» N'essayez pas de vous justifier ni de m'écrire. Plus » jamais mes lèvres ne prononceront votre nom, pendant » les quelques jours qui me restent à vivre. Je saurai bien

» arracher de mon lâche cœur jusqu'au souvenir d'un
» amour qui me fait horreur.

» Réjouissez-vous de votre œuvre, et si vous le pouvez,
» oubliez

» SIMONE DE MAILLEFERT. »

— Eh bien ! demanda Raymond, dès qu'il vit que M. Legris avait achevé.

Mais le visage du docteur ne trahissait ni douleur ni surprise.

— Cette lettre, dit-il, est le résultat fatal de l'événement d'hier...

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez quand je vous aurai dit que Philippe est en prison, accusé de détournements et de faux.

Comme en une vision, Raymond revit soudain le jeune duc de Maillefert tel qu'il l'avait vu un matin, sur le perron de son hôtel, pâle, indécis, ému, se débattant sous les obsessions de M. Verdale et du comte de Combelaine.

— C'est une abomination ! s'écria-t-il. Philippe est un sot, un vaniteux, un égoïste, mais il est incapable de tels crimes...

— C'est l'opinion de madame Bergam.

— Il est victime de quelque combinaison diabolique...

— J'en ai la certitude, presque la preuve.

La joue en feu, les narines frémissantes, Raymond s'était dressé.

— Tout ne serait donc pas dit ! s'écria-t-il.

Le docteur Legris souriait.

— Je jurerais que nous touchons au triomphe, dit-il, car il me paraît démontré que de l'ombre où il se cache Laurent Cornevin frappe les derniers coups. Écoutez, au surplus, l'emploi de mon temps depuis midi...

Et rapidement il raconta sa visite à madame Bergam, la survenue de Grollet et de M. Verdale, ses conventions avec madame Flora, et enfin les détails qu'il tenait de Peyrolas.

C'était pour Raymond comme un étourdissement.

— Oui, murmurait-il, la lumière se fait... Mais Simone reviendra-t-elle jamais sur sa détermination ?...

— Oui, si nous sauvons son frère.

— Hélas !... que pouvons-nous pour lui ?

— Qui sait ?... Ne viens-je pas de vous dire que la discorde est au camp de vos ennemis... car ce n'est pas Verdale qui a dénoncé M. Philippe, c'est évidemment Combelaine... Verdale voulait s'en tenir à la menace, Combelaine, pressé par les événements, l'a exécutée. De là, brouille. Maintenant, il nous faudrait un ami ayant sur Verdale une certaine influence. L'avons-nous, cet ami ? Oui. Un jour que vous vouliez vous battre avec Combelaine, M. Verdale et Me Roberjot se sont trouvés en présence. Qu'est-il arrivé ? Que M. Verdale, en apercevant Me Roberjot, est devenu plus blanc qu'un linge, lui toujours si rouge, et humble jusqu'à la servilité, lui toujours si arrogant. Donc, il y a entre eux quelque chose, une histoire, un secret, que sais-je !... Donc, à l'instant, et sans plus de réflexions, il faut aller trouver Me Roberjot...

Nulle démarche ne pouvait paraître à Raymond plus pénible ni, en un certain sens, plus humiliante.

Aller tout avouer à Me Roberjot, après s'être si longtemps caché de lui, c'était une dure extrémité. Que dirait-il ? Certainement il ne refuserait pas son concours, mais ne raillerait-il pas, lui, qui se moquait de tout ?

Mais comme de Me Roberjot, malgré tout, pouvait venir un secours décisif :

— Allons!... dit Raymond. Je vais être suivi, je le sais, mais qu'importe? puisque nous savons qu'on ne m'arrêtera pas. Il sera toujours temps, ce soir, d'essayer de faire perdre ma piste...

Me Roberjot venait de se mettre à table, lorsque son domestique lui annonça que M. Delorge était là, demandant à lui dire quelques mots...

— Qu'il entre! s'écria l'avocat.

Et lui-même il accourut, sa serviette à la main.

— Comment, c'est vous! disait-il à Raymond, vous que votre mère, que je viens de voir, croit sur la route de Belgique. Perdez-vous la tête?... Tenez-vous absolument à visiter Mazas?...

— Je crois ne courir aucun danger, monsieur, interrompit Raymond, et quand je vous aurai expliqué ma situation, vous comprendrez ma conduite.

Il se détournait un peu, en disant cela, démasquant ainsi le docteur qui était resté dans l'ombre.

— Du reste, ajouta-t-il, mon ami, le docteur Legris et moi, venons vous demander conseil et assistance.

A vrai dire, Me Roberjot ne parut pas précisément ravi de la présence de cet étranger qu'il n'avait pas aperçu d'abord.

Mais faisant contre fortune bon cœur, il invita les deux jeunes gens à le suivre dans la salle à manger.

L'instant d'après, ils étaient à table, et le docteur Legris, s'emparant de la parole, exposait à Me Roberjot la situation exacte que les événements faisaient à Raymond.

Si vivement était intéressé l'avocat, qu'il restait la fourchette en l'air, oubliant de manger, répétant par intervalles :

— C'est donc cela !... voilà donc l'explication de la mine farouche de mon gaillard !...

Mais lorsque le docteur en arriva à l'arrestation de M. Philippe de Maillefert, et au rôle probable de M. Verdale :

— Ah ! Raymond, s'écria Me Roberjot, malheureux insensé, pourquoi ne vous être pas confié à moi !...

Le front du député de l'opposition se rembrunissait.

— Malheureusement, poursuivait-il, ce que je pouvais il y a trois mois, je ne le puis plus, à cette heure... Vous souvient-il, Raymond, de cette visite que vous me fîtes à votre retour des Rosiers ?... Elle fut interrompue par le fils de M. Verdale... Évidemment, et quoiqu'il l'ait nié alors, et que je l'aie cru, c'était son honorable père qui me le dépêchait... Savez-vous ce qu'il venait faire ?... Me conjurer de lui rendre, à lui, une lettre que je possédais, qui n'avait que dix lignes, mais qui faisait de Verdale l'esclave de ma volonté... Il est bien, ce jeune homme, il s'exprimait avec des accents qui me semblaient partir d'un noble cœur, il me toucha, il m'émut...

— Et ?...

— Et je lui rendis la précieuse lettre...

Il n'acheva pas. Se dressant si violemment que la table faillit être renversée :

— Mais tout n'est pas perdu encore, s'écria-t-il. Non ! Il me reste peut-être une arme que mon ami Verdale ne soupçonne pas... Décidément, quoi qu'on en dise, il y a un Dieu pour les honnêtes gens.

Raymond et le docteur eussent bien souhaité qu'il s'expliquât plus clairement ; mais à toutes les questions :

— Patience ! répondait Me Roberjot. Je ne veux pas vous exposer à une déception cruelle. J'espère, mais je ne

suis pas sûr de mon fait. Tout dépend du plus ou moins d'ordre d'un de mes amis, qui était agent de change en 1852.

A huit heures, les trois hommes sortaient de table, et montant en voiture, se faisaient conduire rue Taitbout, où demeurait l'ancien agent de change de Me Roberjot.

L'avocat entra seul chez son ami. Il y resta dix minutes environ, et lorsqu'il sortit, son visage rayonnait :

— Victoire ! dit-il aux jeunes gens, qui étaient restés dans la voiture, nous pouvons maintenant affronter Verdale.

Et s'élançant près d'eux :

— Avenue d'Antin, 72, cria-t-il au cocher, et vivement !...

IV

C'est avenue d'Antin, en effet, au centre de ce quartier des Champs-Élysées, destiné à une si haute et si rapide fortune, que M. Verdale, au lendemain de son merveilleux coup de bourse, avait transporté ses pénates.

Là, au milieu de vastes terrains acquis à bas prix, il avait bâti le palais de ses rêves, le plus magnifique de tous ceux dont le plan jaunissait dans ses cartons d'architecte incompris...

Il n'avait pas signé son œuvre, mais rien qu'à considérer la façade surchargée d'ornements et de sculptures, le passant se disait :

— Là, certainement, demeure un enrichi d'hier.

Neuf heures sonnaient, lorsque s'arrêta devant cette façade superbe le fiacre qui amenait Me Roberjot, Raymond et le docteur Legris.

— Monsieur le baron est chez lui, répondit le concierge à Me Roberjot, mais je doute qu'il reçoive... Adressez-vous à un des valets de pied.

Il y en avait plusieurs, en livrée éclatante, dans le vestibule, et l'un d'eux déclara que M. le baron était occupé pour le moment, mais qu'il recevrait dans la soirée, et que si ces messieurs voulaient le suivre...

Ils le suivirent.

Il leur fit gravir un long escalier de marbre de trente-six couleurs, et, après leur avoir fait traverser plusieurs salons magnifiquement meublés, il les introduisit dans une petite pièce tendue de velours vert et éclairée par une seule lampe.

— Que ces messieurs s'asseoient, leur dit-il, dès que M. le baron sera libre, on viendra les prévenir...

Me Roberjot fronçait le sourcil. Tout ce cérémonial lui prenait aux nerfs.

— S'il se doutait du plat que je lui réserve, grommelait-il, ce cher baron ne nous ferait pas faire antichambre.

Un vif rayon de lumière glissait sous une des portières de velours.

Evidemment, la porte que dissimulait cette portière était ouverte, et quelqu'un venait d'entrer dans la pièce voisine.

— Cette pièce doit être le cabinet de ce cher baron, fit le docteur.

— En ce cas, dit Raymond, il ne va pas tarder à nous envoyer chercher.

Comme pour lui donner raison, un violent coup de sonnette retentit, des pas sonnèrent sur le parquet, et une voix impérieuse s'éleva, qui disait :

— Où est M. le chevalier ?

— Chez madame la baronne, monsieur le baron, répondit une voix humble.

— Allez le prier de venir me parler à l'instant.

Me Roberjot se pencha vers le docteur.

— C'est la voix de Verdale, fit-il, je la reconnais.

Un silence de trois ou quatre minutes suivit, puis une porte s'ouvrit et se referma, puis la voix que Me Roberjot affirmait être celle de son ancien copain s'éleva de nouveau ; elle disait :

— Vous savez pourquoi je vous ai fait venir, chevalier ?

— Je le soupçonne, mon père, répondit une voix jeune et bien timbrée.

— Je suis fort mécontent...

— Je ne suis pas fort satisfait non plus...

Me Roberjot riait, et de bon cœur, véritablement.

Maintenant il était bien certain que c'était le père et le fils qui se trouvaient dans la pièce voisine, et rien ne pouvait lui paraître plus plaisant que d'entendre M. Verdale appeler sérieusement son fils monsieur le chevalier.

Mais déjà M. Verdale poursuivait, d'un accent irrité :

— Ah !... vous n'êtes pas satisfait, monsieur...

— Pas le moins du monde, mon père.

— Et pourquoi, s'il vous plait ?

— Parce que si je n'y prends garde, vous finirez par me marquer d'un ridicule ineffaçable...

— Je vous rends ridicule, moi !...

— Malheureusement.

— Et en quoi, s'il vous plaît, en quoi ?...

— En persistant à m'affubler, comme vous le faites, de ce titre de chevalier qui ne m'appartient pas...

— Monsieur...

— Que vous, mon père, vous vous fassiez appeler baron, je le déplore, mais je ne puis l'empêcher. Mais que vous m'imposiez un titre ridicule, non, je ne le souffrirai pas. Et toutes les fois que, sur des lettres d'invitation, vous m'intitulerez chevalier Verdale, je ferai ce que j'ai fait hier, j'adresserai partout des lettres de rectification où il sera dit que ce titre de chevalier est une erreur de l'imprimeur.

C'est de l'air le plus surpris que se regardaient Raymond, le docteur Legris et Me Roberjot.

— Monsieur mon fils est philosophe ! continuait M. Verdale, dont la colère, très-évidemment, croissait.

— Je m'efforce de l'être, répondait tranquillement le jeune homme.

— Et démocrate aussi, sans doute ?

— A ma manière, oui.

Furieusement, l'ancien architecte frappait du pied.

— Monsieur est fier de notre origine, ricanait-il...

— Pourquoi pas ? Nos parents étaient d'honnêtes gens, cela suffit à mon ambition. Mais si j'avais vos idées, mon père, si je tenais tant à l'oublier, cette origine, je ne prendrais pas à tâche de la rappeler aux autres. Tant que vous avez été M. Verdale tout court, personne ne s'est inquiété de ce que faisaient ou ne faisaient pas vos parents. Du

jour où vous avez mis un tortil de baron sur vos cartes de visite, on s'est informé de votre père. On est allé aux renseignements et on a découvert, quoi ? Que ma grand'mère, que votre mère vendait du poisson aux Halles...

— Monsieur ?...

— Le nier est impossible. Je connais vingt personnes qui se fournissaient chez elle. Notre nom, d'ailleurs, est encore sur un écriteau. Allez à la halle, et vous y lirez : « Binjard, successeur de Verdale... »

— Personne ne l'eût su sans vous...

— Oh !..

— Vous l'avez crié sur les toits.

— Permettez... Je m'en suis vanté pour qu'on ne me le reprochât pas. Peut-être était-ce un calcul de ma part. Si, dînant avec mes amis, je dis : « Passez-moi le poisson, ça me connaît, bonne maman en vendait, » personne ne rit, je ne suis pas ridicule. Je serais grotesque, si quelqu'un me disait : « Chevalier, voyez donc le poisson, vous devez vous y connaître. »

Un terrible juron de M. Verdale interrompit son fils.

— Vous me manquez !... s'écria-t-il.

— En quoi ?

— C'est me manquer, que de me faire cette opposition. Vous avez vos opinions, prétendez-vous, ayez-en le courage. Vous repoussez le titre qu'il me plaît de prendre, soit ! Repoussez aussi la fortune que je mets à votre disposition pour soutenir ce titre.

— Mon père...

— Choisissez-vous un état, gagnez votre vie, et alors vous aurez le droit d'avoir vos idées, jusque-là...

— Eh !... vous savez bien que s'il n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais, cet état... Vous savez bien qu'en restant près

de vous, j'ai cédé à vos sollicitations et aux prières de ma mère... Vous savez bien encore que c'est à peine si j'emploie la cinquième partie du revenu que votre générosité met à ma disposition...

— Dites, pendant que vous y êtes, que si je mourais, vous renonceriez à ma succession.

Il y eut un instant encore de silence, et c'est d'une voix dont l'altération était sensible que le jeune homme répondit :

— Je ne l'accepterais du moins que sous bénéfice d'inventaire.

Décidément la situation devenait très-fausse, de Me Roberjot, de Raymond et du docteur Legris, dans ce petit salon où, très-évidemment, on ignorait leur présence.

— Descendrons-nous jusqu'à surprendre les secrets de ces gens-là ! murmura Raymond.

— Nous en apprendrions sans doute de belles! grommela le docteur.

Mais le parti de Raymond était pris. Saisissant une chaise assez lourde, il la renversa bruyamment, en disant :

— Comme cela, ils sauront qu'on les entend...

Presque à l'instant même, la portière de velours qui séparait le petit salon du cabinet se souleva vivement, et la tête intelligente et sympathique de M. Verdale fils apparut...

Il sembla stupéfait d'apercevoir là trois hommes, et plus stupéfait encore de reconnaître l'ancien camarade de collége de son père.

— Maître Roberjot !... s'écria-t-il.

A ce nom, ce fut M. Verdale père qui se montra, et durant plus d'une minute, son regard effaré erra de son ancien ami à Raymond Delorge, puis au docteur Legris en qui il reconnaissait le visiteur de madame Lucy Bergam.

— Êtes-vous là depuis longtemps ? interrogea-t-il enfin.

— Depuis un quart d'heure environ, répondit le docteur, d'un ton de politesse affectée.

Un juron de charretier trahit la colère de l'ancien architecte.

— Voilà comme je suis servi ! s'écria-t-il. Quelle baraque que cette maison !...

Et en disant cela, il se jetait sur un cordon de sonnette et le tirait avec une telle violence qu'il lui restait dans la main.

Du coup, toutes les portes du petit salon s'ouvrirent, et à chacune d'elles trois ou quatre domestiques apparurent.

— Qui de vous a reçu ces messieurs ? demanda M. Verdale d'un ton menaçant.

— Moi, monsieur le baron, répondit piteusement un des valets.

— Vous ne leur avez donc pas demandé leurs cartes ?

— C'est la première chose que j'ai faite.

— Alors, comment ne me les avez-vous pas apportées ?

— Monsieur le baron était occupé...

— Et c'était une raison, selon vous, pour introduire des visiteurs dans un des salons d'attente sans me prévenir !

— Cependant, monsieur le baron...

— Il suffit, interrompit M. Verdale, vous n'êtes plus à mon service. Faites-vous régler ce qui vous est dû, plus un mois, et ne soyez plus à l'hôtel demain à midi.

Il était cramoisi, il gesticulait, il criait à faire trembler les vitres, on l'eût cru furieux, hors de lui...

Point.

Me Roberjot, qui connaissait son ancien copain, discernait fort bien qu'il jouissait d'un parfait sang-froid, et que toute cette scène n'était qu'un calcul pour gagner du

temps, pour se remettre, pour se préparer à l'assaut qu'il prévoyait.

Aussi, les domestiques sortis, changeant de ton subitement, et s'essayant à la désinvolture des grands seigneurs d'autrefois :

— Excusez-moi, messieurs, reprit M. Verdale, mais cette exécution était absolument nécessaire. C'est pitoyable, la façon dont on est servi maintenant.

Et soulevant la portière de velours :

— Mais faites-moi donc le plaisir de passer dans mon cabinet, ajouta-t-il.

Cette pièce, la plus vaste de l'hôtel, était le séjour favori de M. Verdale, et comme le sanctuaire de ses méditations. Il y recevait, et par suite, tout y était calculé pour éblouir, depuis le tapis jusqu'aux peintures du plafond, et aux splendides rideaux des trois fenêtres.

Le plus gracieusement du monde, il avança des fauteuils à ses visiteurs, puis s'adressant à son fils :

— Je vous rends votre liberté pour ce soir, Lucien, dit-il.

Mais ce n'était pas le compte de Me Roberjot.

Il lui suffisait de ce qu'il avait surpris de la discussion pour être persuadé que le père et le fils ne s'étaient pas entendus, comme il l'avait un instant soupçonné.

Se dressant donc vivement :

— Je tiendrais beaucoup, mon cher... baron, dit-il, à ce que monsieur votre fils assistât à notre entretien...

Difficilement, M. Verdale maîtrisa un mouvement d'impatience.

— Restez donc, dit-il à son fils.

Et se retournant vers son ancien camarade :

— Et maintenant, mon cher, fit-il, à quoi dois-je le plaisir de votre visite ?...

Pendant le trajet de la rue Taibout à l'avenue d'Antin, Me Roberjot avait eu le temps de préparer, non ce qu'il dirait, il n'en avait pas besoin, mais la façon dont il conduirait cette négociation.

— Voici les faits, commença-t-il d'un ton sec, et je vous ferai remarquer, mon cher... baron, que c'ést en mon nom que je parle, tout autant, si ce n'est plus, qu'au nom de M. Raymond Delorge, mon ami.

L'ancien architecte s'inclina cérémonieusement.

— Donc, reprit Me Roberjot, en soulignant chacun des mots qu'il prononçait, nous venons... amicalement, vous prier de vouloir bien faire remettre en liberté le duc de Maillefert, arrêté, — oh ! malgré vous, nous savons cela, vous l'avez dit ce tantôt devant M. le docteur Legris, que voici, mais enfin arrêté sur une dénonciation de M. le comte de Combelaine...

Encore bien qu'il dût s'attendre à quelque chose de semblable, M. Verdale était devenu fort pâle.

— Malheureusement, répondit-il, vous vous abusez sur mon influence... Maintenant que la justice est saisie, je ne puis plus rien. M. de Maillefert, innocent ou coupable...

— Vous savez mieux que personne qu'il n'est pas coupable !... interrompit froidement Me Roberjot.

Et du geste, imposant silence à l'ancien architecte :

— Attendez, fit-il, ce n'est pas tout. M. de Combelaine prétend épouser mademoiselle Simone de Maillefert, qui est aimée de M. Raymond Delorge et qui l'aime... Ce mariage serait la mort de cette malheureuse jeune fille, nous venons... amicalement toujours, vous prier de l'empêcher.

Peut-être pour dissimuler son trouble, M. Verdale s'était levé.

— Mais c'est de la folie !... s'écria-t-il.

Assis l'un près de l'autre, Raymond et le docteur Legris osaient à peine respirer, tant ils étaient pénétrés de la gravité de chacune des paroles qui s'échangeaient entre ces deux anciens camarades.

C'est à peine s'ils songeaient à observer du coin de l'œil M. Lucien Verdale, lequel, pâle et les dents serrées, se tenait debout adossé à la cheminée.

— Nous comptons sur vous... baron, insista Mᵉ Roberjot, après un moment de silence pénible.

Un spasme de colère, aussitôt maîtrisé, crispa les traits de l'ancien architecte, et d'une voix sourde :

— Et moi, prononça-t-il, je ne puis que vous répéter ce que je viens de vous dire.

— Quoi ?

— Que c'est de la démence, que de venir demander à un homme de se mêler d'affaires sur lesquelles il ne peut rien, et dont il se soucie, en définitive, comme de l'an quarante.

— En vérité !... fit Mᵉ Roberjot, d'un ton de menaçante ironie.

Et M. Verdale s'obstinant à se taire :

— Croyez-moi, poursuivit-il, ne gaspillons pas notre temps en propos oiseux. Une intrigue existe, et vous en êtes le plus actif artisan. Ne niez pas. Qui donc est allé aux Rosiers évaluer les propriétés de mademoiselle de Maillefert ? Qui donc, au retour, a ouvert un crédit énorme à M. de Combelaine, à qui, la veille, il n'eût pas prêté dix louis ? Qui donc a poussé le pauvre Philippe sur la pente de l'abîme où il vient de rouler ? N'est-ce donc pas vous, monsieur Verdale ? Alors, démontrez-moi qu'il n'existe aucune relation entre le mariage de M. de Combelaine et l'arrestation de M. Philippe...

Trop nettes et trop précises étaient ces accusations, pour que M. Verdale essayât même de nier.

— Et quand cela serait !... fit-il.

— Cela est, et c'est pour cela que je vous dis : Ce que vous avez fait, il faut le défaire. Comment ? C'est à vous d'aviser. Il faut que, sous quarante-huit heures, M. de Maillefert soit en liberté, et que M. de Combelaine ait renoncé à la main, c'est-à-dire aux millions de mademoiselle Simone...

— Il faut, il faut...

— Oui, absolument...

L'ancien architecte avait pris sur son bureau un coupe-papier d'argent, et passant sur lui sa colère, il le tordait entre ses doigts crispés.

— Eh bien ! vous pouvez rayer cela de vos papiers, maître Roberjot, s'écria-t-il. Si vous êtes l'ami de M. Delorge, je suis, moi, l'ami de M. de Combelaine, je l'ai soutenu, je continuerai à le soutenir envers et contre tous...

L'avocat s'était à demi soulevé sur son fauteuil.

— Prenez garde, monsieur Verdale, fit-il, réfléchissez...

Ce ne fut pas l'architecte qui répondit.

Depuis un moment, son fils, M. Lucien Verdale, s'était rapproché.

Intervenant tout à coup :

— Et moi, monsieur, prononça-t-il d'une voix frémissante, je vous déclare que je ne souffrirai pas qu'on parle de la sorte à mon père, dans sa maison, devant moi !...

Si menaçante était son attitude, que Raymond et le docteur Legris se dressèrent d'un même mouvement.

Mais Me Roberjot était de ces hommes dont rien ne déconcerte l'imperturbable présence d'esprit, et qui d'un

coup d'œil discernent tout le parti qu'on peut tirer de l'incident le plus imprévu.

Satisfait plutôt que mécontent de l'intervention de M. Verdale fils :

— Je n'en serais pas à menacer ainsi, monsieur, fit-il froidement, sans vous qui avez su me décider à me dessaisir d'une lettre qui faisait ma sécurité et celle de mes amis...

Troublé par ces seuls mots, le pauvre garçon baissa la tête.

— Avez-vous oublié, poursuivit l'impitoyable avocat, ce qui s'est passé chez moi, le jour de votre visite ? Que m'avez-vous dit ? Que vous souhaitiez épouser une jeune fille que vous adoriez, et que votre père vous avait déclaré qu'il ne donnerait pas son consentement, tant qu'il ne serait pas rentré en possession de certaine lettre que je m'obstinais à lui refuser. Et sur ce, vous veniez à moi, me juriez-vous, de votre propre mouvement...

— Et c'était vrai, monsieur...

— Alors moi, qu'ai-je fait ? Ému de votre chagrin et touché de vos prières, je vous dis : « Eh bien ! soit, monsieur, je vais vous rendre cette lettre... » Et, en effet, je vous la remis pour la porter à votre père, non tout ouverte, mais sous enveloppe cachetée...

— C'est vrai, murmurait le jeune homme, c'est vrai...

Qui eût connu Me Roberjot, eût lu dans ses yeux la certitude du succès.

— Sans doute, continuait-il, vous avez dû vous demander la raison de cette précaution que je prenais. Eh bien ! monsieur, je vais vous la dire. Je voulais, en vous enlevant la faculté de lire cette lettre, vous éviter l'horrible douleur de mépriser votre père...

Il s'arrêta un moment, comme pour laisser à sa phrase le temps de produire tout son effet ; puis plus lentement :

— Par ce que j'ai fait, vous devez me juger et comprendre que je n'agis aujourd'hui que sous l'empire d'une inexorable nécessité. Il m'en coûte de vous affliger, mais j'ai des devoirs à remplir. J'ai à sauver l'honneur du duc de Maillefert et la vie de mademoiselle Simone et de Raymond Delorge. J'ai à défendre le bonheur de tous les gens que j'aime, je parlerai donc...

— Monsieur...

— Demandez à votre père ce que c'était que cette lettre, dans quelles circonstances il me l'avait écrite, et ce qu'elle contenait.

Peu à peu, l'ancien architecte, toujours si rouge d'ordinaire, était devenu livide. Ce n'était pas du sang, c'était de la bile et du fiel que la rage charriait à sa large face.

— Roberjot ! murmura-t-il avec un terrible effort...

— Faites ce que je demande, insista l'avocat.

Une affreuse indécision se lut sur le visage de M. Verdale ; puis, tout à coup :

— Eh bien ! non ! s'écria-t-il. Mieux vaut que mon fils sache que cette lettre contenait l'aveu d'une de ces légèretés que la jeunesse explique...

— D'une de ces légèretés qui ont conduit le pauvre Philippe de Maillefert en prison...

M. Verdale essaya de se révolter.

— Je n'admets pas la comparaison, dit-il.

— Et vous devez avoir raison, fit Me Roberjot d'un ton ironique. Je m'en rapporterais, au besoin, à la façon dont vous vous jugiez à l'époque. Peut-être avez-vous oublié les termes de votre lettre, moi je les ai encore présents à la mémoire :

« Ami Roberjot, m'écriviez-vous, si au reçu de cette
» lettre, tu la portes au procureur de la République, il
» s'empressera de décerner contre moi un mandat d'ame-
» ner...
» Et je serai arrêté, jugé et condamné... Je me suis ap-
» proprié, grâce à un faux, le titre que tu m'avais confié. »
Et c'était signé de votre nom, en toutes lettres : Verdale, avec votre paraphe...

Écrasé sous cette révélation terrible, le fils de l'ancien architecte, le pauvre Lucien s'était affaissé sur un fauteuil.

Mais M. Verdale n'avait pas de ces faiblesses.

— C'est vrai, dit-il d'une voix rauque, je vous ai, malgré vous, emprunté cent-soixante mille francs pour huit jours... Mais vous étiez mon ami. Ne vous ai-je pas remboursé au jour dit ?

— Si.

— Ne vous ai-je pas, de plus, offert la moitié du bénéfice énorme que je venais de réaliser, grâce à Coutanceau ?

— Si.

— Eh bien ! alors, que voulez-vous de plus, que réclamez-vous, et de quel droit venez-vous m'insulter chez moi !

Blême et tremblant l'instant d'avant, M. Verdale avait si soudainement recouvré son arrogance habituelle, que Raymond et le docteur Legris en étaient comme pétrifiés.

La raison était pourtant bien simple, de ce brusque changement.

Ce que redoutait surtout et avant tout l'ancien architecte incompris, c'était que son fils ne vînt à connaître la source ignominieuse de sa fortune.

Lucien sachant tout, qu'avait-il à craindre !...

— A tout autre qu'à vous, maître Roberjot, poursuivait-il, je dirais : « Nous sommes quittes, allez de votre côté.

» j'irai du mien. » Mais, par le saint nom de Dieu ! nous ne sommes pas quittes, nous deux. Nous avons un compte à régler, mon ancien ami, un compte de dix-huit ans !...

Les couleurs revenaient à ses joues, il se redressait, il enflait la voix...

— Ayant foi en votre amitié, disait-il, sottement, niaisement, je m'étais livré à vous pieds et poings liés, par cette lettre absurde dont vous avez gardé un souvenir si précis. Comment m'avez-vous récompensé de ma confiance ? Pendant dix-huit ans, vous avez tenu suspendue au-dessus de ma tête cette preuve fatale. J'avais cessé de m'appartenir, je n'avais plus de volonté. J'en étais arrivé à n'oser plus rien projeter, rien entreprendre. Une idée me venait-elle, avant de l'examiner, de l'évaluer, j'en étais réduit à me dire : « Qu'en pensera Roberjot ? » N'étiez-vous pas mon maître !... O rage !... dire que pendant dix-huit ans j'ai vécu avec cette idée atroce, obsédante, qu'il était de par le monde un homme qui était mon maître, un homme qui, d'un seul acte de sa volonté, pouvait renverser l'édifice de ma prospérité, me ruiner d'honneur et me ruiner d'argent, et m'enlever jusqu'à l'affection de mon fils...

M. Lucien Verdale avait relevé la tête :

— Mon père, murmura-t-il, mon père...

Il ne l'entendit seulement pas.

S'exaltant de plus en plus, et donnant enfin un libre cours à ses colères si longtemps contenues :

— Et c'est à l'homme, continuait-il, auquel vous avez infligé cet abominable supplice, que vous, maître Roberjot, que l'on dit homme d'esprit, vous venez demander un service !... Vous avez donc perdu la tête ! Vous n'avez donc pas compris que c'est la revanche que vous venez enfin m'offrir !... Ah ! vous vous intéressez à M. Philippe

de Maillefert, à mademoiselle Simone et à M. Raymond Delorge!... Cela suffit pour que je leur voue une haine implacable, pour que je me venge sur eux de vous!... Uniquement parce que vous exécrez Combelaine, je serai son ami fidèle et dévoué, je le soutiendrai de mon argent et de mon crédit... Maintenant, c'est irrévocable, le duc de Maillefert ira au bagne et sa sœur épousera le comte de Combelaine...

Son accent trahissait une si mortelle haine et en même temps une telle conviction, que le docteur Legris et Raymond frissonnaient.

Seul, Me Roberjot restait calme.

— Prenez garde, monsieur Verdale, fit-il froidement, prenez garde!...

L'ancien architecte était hors de lui.

— A quoi donc voulez-vous que je prenne garde!... s'écria-t-il. Le temps n'est plus où vos menaces me faisaient trembler. Cette lettre que, pendant dix-huit ans, vous m'avez tenue comme un poignard sur la gorge, elle n'existe plus, je l'ai brûlée...

Me Roberjot s'était levé, craignant peut-être que, dans un accès de rage folle, son ancien copain ne se jetât sur lui.

Accoudé au dossier de son fauteuil :

— Êtes-vous sûr, cher monsieur Verdale, fit-il, que cette lettre fût la seule preuve qui existât contre vous?...

— Parbleu!

— Eh bien! permettez-moi de vous le dire, vous vous trompez.

M. Verdale frissonna, ses yeux vacillèrent. Mais, se remettant aussitôt :

— Fou que je suis, s'écria-t-il en ricanant, de ne pas voir que vous cherchez à m'effrayer.

Me Roberjot secoua la tête.

— Oui, vous êtes fou, dit-il, mais c'est de ne pas comprendre que jamais je ne serais venu vous dire : « J'exige, je veux ! » si je n'avais pas eu un moyen de vous contraindre. Non, je n'ai pas perdu la tête, je savais quels étaient vos sentiments à mon égard.

Et, sans laisser à son ancien copain le temps de se remettre :

— La lettre où vous me disiez avoir commis un faux est anéantie, ajouta-t-il, c'est vrai. Mais le faux ? Vous êtes-vous demandé ce qu'il est devenu ?...

— Le faux !... bégaya M. Verdale.

— Oui. Écoutez son histoire. En recevant l'aveu de votre indigne abus de confiance, mon premier mouvement fut de courir chez mon agent de change. Comment avait-il vendu le titre entier que je vous avais confié, alors que je lui donnais l'ordre d'en distraire seulement huit ou dix mille francs que je consentais à vous prêter ? C'était bien simple. Vous aviez fabriqué un autre ordre qu'on me représenta. Ah ! je vous l'avoue, en voyant votre talent de faussaire et avec quelle perfection vous aviez imité mon écriture, ma stupeur fut si grande et si manifeste, que mon agent de change, qui était mon ami, comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Il le comprit d'autant mieux, qu'il avait été très-surpris de me voir vendre à un moment de baisse, et qu'il n'eût pas exécuté l'ordre, sans toutes les raisons que vous aviez accumulées. Comme de juste, il m'interrogea. J'aurais dû vous dénoncer, monsieur Verdale ; je ne le fis pas. Mais je priai mon ami de conserver précieusement votre faux parmi ses papiers, lui disant que j'en aurais peut-être besoin un jour...

— Eh bien ?...

— Je sors à l'instant de chez cet ami. Il a conservé soigneusement le dépôt que je lui avais confié, et il le tient à ma disposition.

De toutes ses forces, l'ancien architecte se roidissait contre les appréhensions sinistres qui commençaient à l'assaillir.

— Vous appelez cela une preuve ! fit-il d'un ton farouche.

— Ce n'en serait peut-être pas une en cour d'assises, si vous n'étiez pas couvert par la prescription... C'en sera une dans un procès civil où j'appellerai en témoignage M. Coutanceau, votre ancien... protecteur.

L'ancien architecte se taisait.

Il essayait, en dépit de son trouble, de mesurer la portée de ces menaces.

— Le témoignage de M. Coutanceau vous semble-t-il insuffisant ? ajouta Me Roberjot... Il en est un autre que j'invoquerais.

— Lequel ?

— Celui de votre fils.

Violemment, M. Verdale recula, comme s'il eût vu tout à coup se dresser un spectre.

— Et vous croyez, s'écria-t-il, que mon fils élèverait la voix pour accuser son père, pour déshonorer le nom qu'il porte !

— J'ai sa parole, prononça froidement Me Roberjot.

Et s'adressant à M. Lucien Verdale :

— Vous souvient-il, monsieur, de nos conventions, lorsque je consentis à vous remettre la lettre de votre père ?

— Oui, monsieur, balbutia le jeune homme, oui !...

— Je vous dis à peu près ceci : « Votre père me » hait, dès qu'il me saura désarmé, il voudra se venger. »

Que me répondîtes-vous? « Si jamais mon père vous attaquait, vous et vos amis, je serais avec vous contre lui, » je vous en donne ma parole d'honneur !...

— J'ai dit cela, c'est vrai.

— Et si je vous sommais de tenir votre parole...

Le jeune homme hésita, puis d'une voix étouffée :

— Je la tiendrais, répondit-il.

M. Verdale, à cette foudroyante réponse, avait chancelé.

Éperdu, la face pourpre, l'œil injecté de sang, il arrachait, d'un geste convulsif, les boutonnières de son gilet et sa cravate ; il étouffait.

— Il tiendrait sa parole ! bégayait-il d'un accent d'horreur indicible, lui, Lucien, mon fils !...

Et comme l'infortuné jeune homme s'avançait vers lui, il le repoussa d'un geste terrible.

— Malheureux !... cria-t-il.

Cependant, grâce à un effort surhumain, il ne tarda pas à maîtriser ses épouvantables angoisses, et s'adressant à Me Roberjot :

— Vous l'emportez, dit-il, à quoi bon lutter ! Je suis à votre discrétion, je le reconnais, vous pouvez me perdre...

Non moins que Raymond et le docteur Legris, Me Roberjot était ému.

Mais ce n'est pas pour en laisser échapper les avantages qu'il avait amené cette situation :

— Vous me connaissez assez, monsieur, reprit-il doucement, pour savoir que je n'agirais qu'à la dernière extrémité. Je n'ai pas de haine contre vous, moi. Faites donc ce que nous vous demandons.

L'ancien architecte eut un geste de découragement.

— Eh ! le puis-je !... s'écria-t-il...

Et après un moment de réflexion :

— Tenez, poursuivit-il, supposons que le jour où vous avez reçu cette lettre maudite, où je me dénonçais moi-même, vous l'eussiez portée au procureur de la République. Que fût-il arrivé ? On m'eût arrêté, et une instruction eût été sur-le-champ commencée. Supposez, maintenant, que le lendemain, ma femme fût venue se jeter à vos pieds en vous conjurant de me sauver, qu'eussiez-vous répondu ?...

— Que, la justice étant saisie, je ne pouvais plus rien.

— Eh bien !... tel est mon cas.

— Mais M. Philippe de Maillefert est innocent, lui !...

— En réalité, oui, jusqu'à un certain point. En apparence, non...

— On lui a tendu quelque piége infâme.

— Je ne dis pas le contraire...

— Vous voyez donc bien...

— Je ne vois rien, sinon que des faux existent, qu'ils ont été fabriqués par M. de Maillefert, et que, par conséquent, M. de Maillefert est un faussaire...

— Oh !...

— Je vous parle comme parlerait le juge d'instruction, M. Barban d'Avranchel.

M. Verdale avait raison, Me Roberjot ne le sentait que trop, et il était aisé de le discerner à son air soucieux. Cependant, après un moment de méditation :

— En fabriquant des faux, reprit-il, M. Philippe savait-il ce qu'il faisait ?

— Oh ! parfaitement !

— Il savait qu'il risquait le bagne ?

— Pardon ! il croyait seulement avoir l'air de le risquer.

Concilier toutes ces réponses était si difficile, que Ray-

mond et le docteur Legris se regardaient d'un air d'ébahissement profond.

Quant à Mᵉ Roberjot, comprenant bien qu'à questionner ainsi au hasard, il risquait de passer à côté de la vérité :

— Je ne suspecte pas votre sincérité, monsieur Verdale, fit-il ; cependant, tenez, jouons cartes sur table : laissons-là cet interrogatoire, et dites-nous ce que vous savez.

Durant près d'une minute, l'ancien copain de Mᵉ Roberjot demeura indécis. Ce qu'il souffrait de se voir ainsi acculé, il était aisé de le voir à la contraction de ses traits et aux gouttes de sueur qui perlaient le long de ses tempes.

— Il n'y a pas à hésiter, mon père, prononça M. Lucien.

M. Verdale tressaillit à ces mots, et un éclair de fureur brilla dans ses yeux.

— Me sauver de ce côté, murmura-t-il, n'est-ce pas me perdre de l'autre !...

Puis, tout à coup, se décidant :

— Eh bien !... soit, fit-il, du ton désespéré de l'homme qui s'abandonne, soit ! écoutez.

Et s'étant assis :

— Vous savez aussi bien que moi, commença-t-il, la situation de la duchesse de Maillefert et de son fils, en ces dernières années. Ruinés, criblés de dettes, ils n'avaient pour vivre que les générosités de mademoiselle Simone. Bien loin d'être reconnaissants, eux étaient mécontents; les revenus ne leur suffisaient pas, c'est le capital qu'ils voulaient. Vingt fois ils avaient essayé de l'arracher à mademoiselle Simone, toujours ils avaient échoué. Ils avaient fini par en prendre presque leur parti, lorsque la duchesse de Maumussy vint leur suggérer une idée.

— « Supposons, leur dit-elle, que M. Philippe de Mail-
» lefert, gérant d'une société financière, ait détourné des

» sommes considérables et masqué ses détournements par
» des faux... Est-ce que mademoiselle Simone ne donnerait
» pas sa fortune tout entière pour combler le déficit, désin-
» téresser les actionnaires et épargner à son frère la honte
» de la cour d'assises ?... Évidemment si. Eh bien ! il faut
» que M. Philippe ait l'air d'avoir fait ce qu'il est inca-
» pable de faire. Il faut qu'il soit gérant de quelque société,
» qu'il simule des détournements et des faux, et qu'il
» vienne conjurer sa sœur de le sauver... Elle donnera tout
» ce qu'on lui demandera, et le tour sera fait. »

Étant donné le caractère de mademoiselle Simone, ce plan présentait de telles chances de succès, que madame de Maillefert et son fils n'hésitèrent pas à l'adopter.

Mais ce n'étaient pas eux qui étaient capables de le mener à bien, il leur fallait des complices, et véritablement, pour une telle besogne, il n'était pas facile d'en trouver.

Ce fut madame de Maumussy qui les trouva.

Ayant fourni l'idée, elle fournit encore l'homme, le plus capable, selon elle, d'en tirer parti : le comte de Combelaine. Mandé par elle, Combelaine se rendit secrètement à Saumur, où eut lieu sa première entrevue avec madame de Maillefert et son fils. Dès qu'on lui eut expliqué ce dont il s'agissait, il déclara qu'il se chargeait de tout, et qu'il répondait du succès, à la condition qu'on lui donnerait la main de mademoiselle Simone avec une dot qu'il fixa.

Il faut rendre à madame de Maillefert cette justice qu'elle hésita. La condition lui semblait terriblement dure, non pour sa fille, mais pour elle-même. Elle connaissait M. de Combelaine, et la perspective de présenter un tel gendre lui répugnait singulièrement.

N'osant, toutefois, refuser carrément, elle objecta des engagements antérieurs, pris par sa fille et par elle. A l'en-

tendre, mademoiselle Simone aimant quelqu'un, ne donnerait jamais son consentement, et son caractère était trop absolu pour qu'on pût espérer l'influencer ou la contraindre. M. de Combelained éclara qu'il se chargeait, le moment venu, d'obtenir le consentement de mademoiselle Simone. Et le traité fut signé, grâce surtout à la duchesse de Maumussy, laquelle m'a toujours paru avoir voué une haine implacable à mademoiselle de Maillefert...

M. Verdale allait-il enfin éclairer les profondeurs de cette ténébreuse intrigue ?...

C'est la pâleur au front, que le docteur Legris, Raymond et Me Roberjot écoutaient, oubliant jusqu'à la présence de Lucien Verdale, lequel avait repris sa place devant la cheminée, et semblait l'accusé dont on prononce le réquisitoire.

— Vous devez le supposer, poursuivait l'architecte, Combelaine ne pouvait agir seul. S'il s'était tant avancé, c'est qu'il se savait dans la banque et dans les affaires, des amis, des relations. Il vint me trouver. Je l'affirme sur l'honneur, la vérité ne me fut pas tout d'abord révélée. Si je l'avais seulement soupçonnée, je n'en serais pas où j'en suis à cette heure. Mais Combelaine me dit simplement qu'il s'agissait de tirer de peine des amis à lui, une grande dame et son fils, un charmant garçon, et aussi de favoriser son mariage avec une jeune fille dont il était très épris... Ce qu'il me proposait n'était sans doute pas très correct, avouait-il, mais il ajoutait que tout ne serait qu'une innocente comédie... Bref, je finis par lui promettre mon concours.

Depuis un instant, Raymond s'était redressé sur sa chaise.

— Vous oubliez votre visite à Maillefert, monsieur, interrompit-il..

Mais un coup de coude de Me Roberjot lui coupa la parole.

N'était-il pas naturel que M. Verdale cherchât à se disculper et à rejeter sur des complices tout l'odieux de l'intrigue !... Et qu'importait qu'il fût plus ou moins coupable !

— Je suis allé à Maillefert, répondit-il, mais uniquement pour m'assurer que M. de Combelaine ne me trompait pas, et que c'était bien une affaire sérieuse qu'il me proposait. Plusieurs fois déjà, il m'avait joué, il me devait beaucoup d'argent, je me défiais de lui. Enfin, je puis bien le dire, jusqu'à un certain point, j'étais à sa discrétion. Il m'avait autrefois engagé dans des spéculations qui avaient nécessité des négociations délicates, j'avais eu l'imprudence de lui écrire, il avait conservé toute notre correspondance, et parfois m'en a menacé.

Il plaidait les circonstances atténuantes, il s'égarait...

— Revenons à Philippe de Maillefert, cher monsieur Verdale, dit doucement Me Roberjot...

L'ancien architecte eut un geste de fureur, mais se maîtrisant :

— La fortune constatée, l'exécution du plan n'était pas difficile. J'étais, comme je le suis encore maintenant, le directeur gérant d'une société financière, *la Caisse rurale*. Combelaine était et est encore un des administrateurs de cette société. Je fis nommer M. Philippe de Maillefert membre du conseil de surveillance d'abord, puis sous-directeur. Cette situation lui donnant la disposition des titres, le reste allait tout seul. Encouragé par Combelaine, car il hésita au dernier moment, M. Philippe enleva des titres pour trois millions cinq cent mille francs environ, et masqua le détournement par des faux aussi maladroits et aussi authentiques que possible. Etait-il pour

cela un voleur et un faussaire? Non, pas dans le sens habituel de ces mots. Sa conviction était qu'il jouait simplement une comédie destinée à tromper sa sœur, et il était bien persuadé qu'il ne courait pas le moindre risque. Il ne disposa, d'ailleurs, d'aucun des titres qu'il avait enlevés. Il les laissa entre les mains de Combelaine. Et, quand l'un des deux avait besoin d'argent, je lui en avançais.

Ces dispositions prises, M. Philippe partit pour Maillefert, jouer la grande scène d'où dépendait le succès et dont je ne me dissimulais pas l'odieux. Mais déjà j'étais trop engagé pour reculer.

Ayant pris sa sœur à part, M. Philippe lui raconta que pressé par le besoin, tourmenté par des dettes de jeu, conseillé par de faux amis, égaré par la passion, il avait joué à la Bourse et perdu des sommes considérables qui ne lui appartenaient pas. Il ajoutait que tout allait être découvert, et que, préférant la mort au déshonneur, il allait se brûler la cervelle si on ne venait pas à son secours.

Mademoiselle Simone connaissait son frère... Elle ne douta pas une seconde de ce qu'il lui disait. Se décidant sur-le-champ, elle lui déclara qu'elle arrangerait tout si c'était possible encore, dût sa fortune entière y passer. Et M. Philippe nous revint ravi, en nous disant : « L'affaire est dans le sac, ma sœur sera ici demain. »

A l'attitude seule de M. Verdale, au regard qu'il jetait à la dérobée sur son fils, il était aisé de voir que ce qu'il avait dit n'était rien, près de ce qu'il restait encore à révéler...

— Si Combelaine eût été un homme comme les autres, reprit-il, tout allait comme sur des roulettes. Mademoiselle Simone vendait pour quatre millions de propriétés, on

remplaçait les titres, et le tour était joué... Mais Combelaine n'était pas d'un caractère à renoncer à la fortune qui, après ce sacrifice, allait rester encore à mademoiselle de Maillefert. Aussi, quand elle l'envoya chercher, déclara-t-il que l'affaire de M. Philippe n'était pas si simple que cela à arranger. Il consentait bien, disait-il, à user de son influence, mais à une condition, c'est que s'il réussissait, mademoiselle Simone lui accorderait sa main.

J'étais présent à cette scène, et rien ne peut rendre l'horreur de la pauvre jeune fille à cette déclaration. C'est pourtant du ton le plus doux qu'elle répondit qu'elle ne s'appartenait plus, qu'elle avait disposé sa vie...

Combelaine n'en insista pas moins, et si brutalement et si maladroitement, que mademoiselle de Maillefert, blessée et indignée, finit par lui dire, d'un ton de mépris écrasant :

« — Je vous entends, monsieur, les millions qui me
» restent vous font envie... Eh bien ! soit ! sauvez l'hon-
» neur de notre maison, et je vous les abandonne. Quant
» à devenir votre femme, jamais !... »

Par cette seule phrase, elle venait de se faire un ennemi mortel d'un homme qui jamais n'a rien oublié ni pardonné. Avant, il est certain que s'il tenait prodigieusement à la dot, il se souciait infiniment peu de la femme. Après, la femme plus que l'argent peut-être devint l'objet de ses ardentes convoitises.

— Je la veux, me disait-il, cette orgueilleuse, et je l'aurai, ou pardieu, monsieur son frère ira au bagne.

J'essayais de le calmer, mais je perdais mes peines. Et comme, deux ou trois jours plus tard, je le menaçais de l'abandonner et de prendre parti pour mademoiselle Simone ;

— Il est un peu tard pour reculer, mon cher, me dit-il en ricanant. Désormais je vous tiens tout autant que M. Philippe. Quant aux titres détournés, vous devez bien penser que je ne les ai pas laissés moisir dans mon tiroir. Il faut la croix et la bannière pour vous arracher dix mille francs, j'avais des créanciers... Vous êtes trop intelligent pour qu'il soit besoin de vous expliquer le reste.

M. Verdale disait-il vrai ?

Ce qui est sûr, c'est que le frémissement de sa voix semblait trahir les rancunes de l'homme pris pour dupe.

— Les sarcasmes, poursuivit-il, encore plus que les menaces de Combelaine, m'ouvrirent les yeux. Je compris que j'étais joué par un de ces traîtres qui déshonorent le crime même, et qui pour se faire une part plus large n'hésitent pas à livrer leurs complices. Je discernai que son dessein était de s'emparer de la fortune entière de mademoiselle Simone, que jamais il ne rendrait les titres qui lui avaient été confiés et que tôt ou tard le pauvre Philippe paierait de son honneur et de sa liberté sa coupable imprudence...

M. Lucien Verdale était atterré.

Considérant son père avec une douloureuse stupeur :

— Mais c'est monstrueux ! prononça-t-il.

— Oui, monstrueux, répéta l'ancien architecte, mais Combelaine me tenait. N'avait-il pas ma correspondance ! Et telle était alors la situation de la *Caisse Rurale* qu'un éclat scandaleux me menait droit à la banqueroute...

— Quelle honte !... murmura Lucien.

— Oh ! je ne prétends pas me disculper, poursuivait M. Verdale. J'explique seulement comment je fus réduit à assister les bras croisés à l'horrible drame dont l'hôtel de Maillefert a été le théâtre. Si triste que soit le caractère

de la duchesse et de son fils, ils ne purent voir, sans être troublés, la douleur de mademoiselle Simone. Comprenant bien que ce mariage serait la mort de cette pauvre fille qu'ils avaient si indignement abusée, ils essayèrent d'en détourner M. de Combelaine, et voyant qu'ils perdaient leurs peines, ils finirent par lui déclarer qu'ils retiraient leur consentement.

« Soit ! fit-il froidement. On verra alors un duc de Mail-
» lefert en cour d'assises. Cependant, comme je suis bon
» prince, je vous accorde quarante-huit heures de ré-
» flexion... »

J'étais là. Et, je vous le jure, si j'avais connu un moyen de secourir ces malheureux, je n'aurais pas hésité à l'employer. Mais je vous le répète, j'étais aussi menacé qu'eux et c'est avec la rage de l'impuissance que j'assistai à la scène qui suivit le départ de Combelaine.

M. Philippe était comme fou de douleur et de colère. Il n'est pas corrompu tout à fait, ce pauvre garçon, il est plus écervelé encore que méchant, et la situation où il voyait sa sœur, réveillant en lui tous les instincts de l'honneur, il délirait.

Il jurait que ce mariage ignominieux ne se ferait pas, déclarant que, puisque c'était lui qui avait commis la faute, c'était à lui d'en subir le châtiment. Il savait bien, disait-il, que rien ne ferait revenir Combelaine sur sa résolution, mais il s'en moquait, décidé qu'il était à se brûler la cervelle.

Je vivrais des siècles que jamais je n'oublierais l'accent de mademoiselle Simone répondant à son frère :

« Si votre mort devait sauver votre honneur, c'est de
» ma main que je chargerais vos pistolets, Philippe. Mais
» vous n'emporteriez pas dans la tombe le secret de notre

» honte. On saurait quand même qu'un duc de Maillefert
» a été voleur et faussaire..., et c'est ce qu'à tout prixe
» oui, à tout prix, il faut éviter. Vivez, je saurai fair,
» mon devoir... »

Quant à la duchesse de Maillefert, ce qui surtout la transportait de rage, c'était la conviction de l'inutilité de sa honteuse supercherie. Sans voir aussi bien que moi dans le jeu de Combelaine, elle comprenait fort bien qu'une fois en possession de la fortune de mademoiselle Simone, devenue sa femme, il la garderait pour lui seul. Elle se trouvait donc prise à son propre piége. Pour avoir voulu s'emparer des millions de sa fille, de ces millions dont le revenu lui avait toujours été généreusement abandonné, elle s'était ruinée irrémédiablement.

Peut-être est-ce là ce qui la décida à tout révéler à mademoiselle Simone, à lui avouer que Philippe n'était coupable qu'en apparence, que le vol et les faux n'étaient, dans le principe, qu'une ruse indigne...

La pauvre jeune fille fut révoltée de cette révélation, et je l'entendis s'écrier, que d'avoir feint un tel crime, c'était pis, à ses yeux, que de l'avoir commis...

Cependant, avant de prendre un parti, elle adopta une idée que je lui avais sournoisement suggérée, et qui était d'essayer d'intéresser à sa situation le duc et la duchesse de Maumussy. Je savais que Combelaine avait payé de magnifiques promesses l'indispensable complicité de Maumussy et de sa femme, et que depuis sa certitude du succès, il ne cherchait plus que le moyen de ne pas les tenir. De là, des rancunes dont il y avait peut-être, pensais-je, à tirer parti.

Je me trompais. Sentant mes répugnances à le servir, et que je pouvais lui manquer d'un moment à l'autre. Combelaine s'était secrètement rapproché de son ancien

complice, et lui avait même attribué un assez bon nombre des titres volés à la *Caisse rurale*. D'un autre côté, le temps n'avait fait qu'envenimer la haine de la duchesse de Maumussy.

La démarche de mademoiselle Simone ne servit qu'à lui démontrer l'inanité d'une plus longue résistance. Et le lendemain, Combelaine, triomphant, me montrait un billet qu'il venait de recevoir de mademoiselle de Maillefert.

« Je vous attends, lui écrivait-elle. A une certaine con-
» dition que je vous dirai, je consens. »

Cette condition était, qu'avant la célébration du mariage, le déficit de la *Caisse rurale* serait comblé et qu'on aurait fait disparaître tout ce qui pouvait accuser M. Philippe. Sans discussion, Combelaine promit tout ce qu'on voulait, ayant l'intention, il ne me le cachait pas, et aussi le moyen, affirmait-il, d'éluder ses engagements.

Je ne pouvais donc, à part moi, qu'approuver M. Philippe, lequel n'avait plus qu'une idée fixe, qui était de contraindre Combelaine à se battre avec lui.

Malheureusement il n'avait, le pauvre garçon, ni l'adresse ni la patience nécessaires. Et un soir :

« — Je vous vois venir, mon cher, lui dit Combelaine,
» c'est pourquoi je vous préviens de ceci. Ne vous mettez
» jamais dans le cas d'avoir un duel avec moi, parce que,
» sur le terrain, c'est le procureur impérial que vous
» trouveriez. Je dois épouser votre sœur, donc nous devons
» être très-bien ensemble. C'est entendu, n'est-ce pas ?...
» nous sommes amis !... »

C'était comme un bandeau qui tombait des yeux de Raymond.

Il s'expliquait, à cette heure, les étrangetés de la conduite de mademoiselle Simone, ses larmes, ses indignations,

l'obstination de son silence, ses palpitations d'espoir suivies de mortels découragements.

Ayant repris haleine, cependant, M. Verdale poursuivait :

— Je vous rapporte les faits tels que je les ai constatés, brutalement, mais vous devez penser que Combelaine ne s'était avancé qu'avec beaucoup de ménagement, et en enveloppant d'une savante hypocrisie ses projets définitifs.

Par exemple, il subvenait aux dépenses de madame de Maillefert et de son fils, dépenses qui continuaient à être excessives, en dépit d'une situation qui eût dû leur inspirer de désolantes réflexions.

De là vient qu'entre ces gens qui se méprisaient et se haïssaient si cruellement, les relations étaient, en apparence, excellentes. A les voir, on les eût crus intimes, tant chacun voilait ses rancunes et ses espérances d'une politesse affectueuse. Et on les voyait souvent ensemble, au bois, aux courses, aux premières représentations, partout où court ce monde qui s'ennuie si fort et qu'on appelle le monde qui s'amuse.

Seule, mademoiselle Simone maintenait rigoureusement les conditions du traité qu'elle avait consenti, lesquelles stipulaient que, jusqu'au jour du mariage, elle serait libre de ne pas recevoir M. de Combelaine. Elle restait renfermée chez elle, et c'est seulement par l'indiscrétion des femmes de chambre que nous savions que sa santé donnait des inquiétudes.

Eh bien ! cette fermeté exaspérait Combelaine, à ce point que je me demandais si véritablement il n'aimait pas mademoiselle Simone d'une passion furieuse, lui qui jamais n'a aimé personne. En songeant qu'elle se mourait de la seule idée de devenir sa femme, il délirait de colère.

Tantôt il se servait, en parlant d'elle, des expressions les plus odieuses ; tantôt il disait que, pour être à la place de Raymond Delorge, il donnerait des millions. Enfin, d'autres fois : « — N'importe ! s'écriait-il, je l'aurai quand » même, cette orgueilleuse ; elle vivra bien jusqu'au » jour de notre mariage !... »

Mais ce jour restait à fixer, et je m'en étonnais, quand, observant Combelaine, il me parut que, pour un homme qui touchait au triomphe, il était bien sombre et bien préoccupé.

J'étais malheureusement trop intéressé à son succès, pour ne m'émouvoir pas de ses inquiétudes. Mais lorsque je lui demandais ce qu'il avait, il me répondait invariablement : « Rien ! » Et quand je cherchais à savoir pourquoi il ne pressait pas son mariage, il haussait les épaules et disait : « Parce que... »

Une lettre que je reçus de Flora Misri me donna le mot de l'énigme.

Cette fille, qui pendant vingt ans a été l'âme damnée de Combelaine, et que Coutanceau et moi nous sommes amusés à enrichir, ne voulait pas que son amant épousât mademoiselle de Maillefert. Il lui avait juré qu'elle serait sa femme, et elle prétendait l'obliger à tenir sa promesse.

Elle m'écrivait donc pour m'intéresser à sa cause, me disant que, dépositaire de tous les papiers de Combelaine, elle les livrerait à la publicité s'il la trahissait, ajoutant que, parmi ces papiers, se trouvaient plusieurs lettres de moi, particulièrement compromettantes.

Je ne le savais, pardieu ! que trop, puisque ces misérables lettres étaient la seule cause de mon obéissance.

Épouvanté, je courus chez Combelaine, et j'y trouvai le duc de Maumussy et la princesse d'Eljonsen, compromis

comme moi, et comme moi menacés par Flora Misri de voir leur correspondance publiée dans les journaux.

Le calme et l'assurance de Combelaine finirent par nous calmer et nous rassurer.

Il nous affirma que le danger était nul. Flora lui appartenait si complétement, qu'il était sûr, quoi qu'il advînt, que jamais elle n'exécuterait ses menaces. Pourtant, cette certitude ne l'avait pas empêché de prendre ses précautions. Nuit et jour, Flora était épiée par une demi-douzaine des plus habiles agents de la police secrète, lesquels avaient ordre, à la moindre apparence de péril, de s'emparer, fût-ce de force, des papiers.

Enfin, il nous donna sa parole d'honneur de ne se pas marier avant d'avoir toutes nos lettres dans son tiroir.

Je m'étais donc retiré à peu près tranquille, quand une circonstance inattendue vint réveiller mes alarmes. La duchesse de Maillefert, jusqu'alors souple comme un gant entre les mains de Combelaine, un beau matin, se roidit et résista. C'était chez elle. Combelaine parlant d'arrêter définitivement l'époque de son mariage : « — Oh ! rien ne » presse, répondit-elle, un autre jour, plus tard, nous » avons le temps... »

Elle disait cela d'un ton si singulier, que sitôt seul avec Combelaine, je lui en parlai. Il me rit au nez d'abord. Puis, comme j'insistais, il finit par m'avouer, d'un air soucieux, que c'était à croire que le diable s'en mêlait, tant il lui surgissait de tous côtés d'obstacles imprévus. Il n'était pas fort éloigné de croire à des ennemis secrets, acharnés. Il en arrivait à soupçonner jusqu'à son valet de chambre, Léonard, en qui jadis il avait toute confiance.

Et quel ennemi avait-il, assez hardi pour s'attaquer à

lui, sinon Raymond Delorge, l'homme dont il avait tué le père, et auquel il enlevait une femme adorée.

« — Mais qu'il ne me fasse pas repentir de l'avoir mé-
» nagé jusqu'ici, ajoutait-il, sinon je le brise comme verre.
» Je le tiens, il fait partie d'une société secrète, il peut être
» ce soir en prison, et dans un mois à Cayenne. »

Malgré tout, il était mal à l'aise, car il me dit qu'il fallait en finir, qu'il allait revoir Flora, lui reprendre nos lettres et se marier.

Le lendemain matin, je le vis arriver ici, pâle comme la mort, et d'une voix étranglée :

— Nous sommes flambés ! me dit-il. On a volé les papiers !...

Après avoir commencé par perdre la tête et jeter feu et flammes, M. Verdale, petit à petit, semblait se résigner à sa situation et ne chercher plus qu'à en tirer le meilleur parti possible.

Maître de soi désormais, ayant recouvré cette éloquence fluide dont il submergeait les actionnaires de la *Caisse rurale*, il s'occupait bien moins d'observer son fils, que de guetter du coin de l'œil le résultat de sa plaidoirie sur le visage de Me Roberjot, de Raymond et du docteur Legris.

— Est-il besoin, continuait-il, de vous dire mon effroi, en apprenant que toute notre correspondance était aux mains d'un ennemi ? Il n'était plus, selon moi, qu'une planche de salut : la fuite.

Pardieu ! dix ans plus tôt, en 1865, seulement, je n'aurais pas ainsi jeté le manche après la cognée. L'Empire alors avait la poigne assez solide pour protéger ses serviteurs, pour faire reconnaître leur innocence ou jeter sur leurs peccadilles le voile indulgent de l'oubli.

Mais en 1870, sous le ministère Ollivier, alors que c'était

à qui couvrirait de boue les ouvriers de la première heure, à un moment où chacun, d'un air béat, célébrait les charmes et les avantages de l'honnêteté, diable ! il n'y avait pas à s'y fier.

Nos lettres en disaient long sur le chapitre des concessions mises à l'encan et des pots-de-vin distribués à gros intérêts, et il était clair que les nouveau-venus au pouvoir saisiraient avec empressement une occasion de battre la caisse de leur popularité, déjà fort compromise, sur le dos de leurs prédécesseurs.

Mon avis était donc de mettre la clef sous la porte et de filer attendre les événements de l'autre côté de la frontière... Combelaine malheureusement est un de ces entêtés qui se butent à une idée, et qui, à regarder leur but, s'aveuglent aussi sûrement qu'à fixer le soleil.

Il me déclara que, la tête sur le billot, il ne céderait pas, que nous étions trop avancés pour reculer, et que l'audace seule pouvait nous tirer de ce mauvais pas.

De l'audace !... il lui en fallait terriblement, rien que pour parler ainsi. L'avant-veille, son valet de chambre, Léonard, l'avait quitté, pour entrer au service d'un Anglais, à ce qu'il avait prétendu, et tout prouvait que ce brusque départ cachait une trahison.

N'importe !... il soutenait que notre partie pouvait être gagnée encore, un hasard heureux lui ayant appris par qui et comment les papiers avaient été enlevés.

L'auteur de ce hardi coup de main était, me dit-il, M. Raymond Delorge.

« — Et c'est heureux, ajouta-t-il, puisque je le tiens, et » que ce soir même, il sera hors d'état de nous nuire... »

— Et en effet, interrompit rudement Me Roberjot, le

soir même, des assassins se précipitaient sur Raymond, et le frappaient à coups de couteau...

M. Verdale ignorait-il cette circonstance? On l'eût juré, à la façon dont il leva les bras au ciel.

— Eh bien! s'écria-t-il, Combelaine est encore plus fort que je ne le pensais, car il ne m'a rien laissé soupçonner de ce crime si lâche, oh! rien absolument... Le surlendemain seulement, il m'entraîna chez madame de Maillefert, à laquelle il signifia qu'il voulait être marié dans le plus bref délai.

— On ne se marie pas en carême, d'ordinaire, lui répondit-elle; cependant, vous êtes le maître, qu'il soit fait selon votre volonté...

Depuis, je n'ai guère revu Combelaine, tout occupé d'acheter la corbeille de noces, qu'il veut splendide; mais à chaque fois, il m'a répété que nos affaires allaient au mieux, que M. Delorge n'avait pas fait usage de nos lettres et qu'il était si exactement surveillé, qu'on était sûr de les lui reprendre...

J'ai donc été surpris comme par un coup de foudre lorsque, hier soir, j'ai su par mon fils que Philippe de Maillefert était arrêté.

Calme en apparence, M. Verdale devait, au fond, être fort troublé, car il était bien trop perspicace pour ne pas comprendre que le moment difficile de l'explication, loin d'être passé, n'était pas venu encore.

— Ainsi, commença Me Roberjot, vous n'êtes pour rien dans l'arrestation de M. de Maillefert?

L'ancien architecte eut un beau geste de protestation indignée.

— En douteriez-vous donc! s'écria-t-il.

— Eh! eh!... fit le docteur Legris.

— C'est qu'alors je me suis mal expliqué, messieurs, oui, bien mal !... Quoi ! vous ne voyez pas qu'en toute cette déplorable aventure, après avoir été joué, je suis indignement sacrifié !...

— Cependant...

— Oui, sacrifié, car en perdant Philippe de Maillefert, Combelaine risque de me perdre. Depuis que je sais cette arrestation, je suis comme fou. Elle peut avoir pour moi des suites désastreuses. Philippe est le sous-directeur de la *Caisse rurale*, mais j'en suis le directeur, et c'est sur moi que retombe la responsabilité de sa nomination. Je vais être appelé en garantie par les actionnaires, tracassé par le juge d'instruction, la justice va vouloir fourrer le nez dans nos affaires...

Tout cela était fort plausible.

— Et cependant, reprit Me Roberjot, comment se fait-il que M. de Maillefert, lors de son arrestation, vous ait envoyé dire, aussi bien qu'à M. de Combelaine, qu'il consent à tout ?...

— C'est qu'il me suppose complice de Combelaine.

— A quoi consent-il, comme cela ?

— Je l'ignore.

— Oh !

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

Puis, après un moment de silence employé à peser dans son esprit les conséquences de ce qu'il allait répondre :

— Ce qui est sûr, ajouta M. Verdale, c'est qu'il y a quatre jours, le mariage tenait plus que jamais. Il tenait si bien, que j'ai compté à la duchesse trente mille francs pour le trousseau de mademoiselle Simone. D'un autre côté, par exemple, Combelaine était si mécontent des façons de M. Philippe à son égard, que dans la soirée du

même jour, il me dit : « Cet idiot le prend avec moi sur un » ton qui ne me convient pas du tout ; je découvrirais qu'il » médite quelque coup de Jarnac que je n'en serais pas » étonné. » Et comme je lui représentais que, pour mâter M. Philippe, il n'y avait qu'à lui refuser de l'argent : « — Eh ! me répondit-il, voilà le diable, il en a, dans ce » moment, et je veux être pendu si je soupçonne où il le » prend !... »

Le docteur Legris, Raymond et Me Roberjot échangèrent un rapide coup d'œil.

A chacun d'eux, le même nom venait aux lèvres : Laurent Cornevin.

— J'admets toutes vos explications, cher monsieur Verdale, reprit, non sans une nuance d'ironie Me Roberjot. Seulement, comment les Maillefert peuvent-ils être si cruellement gênés que vous dites, puisque mademoiselle Simone s'est résignée à vendre ses propriétés ?

Les yeux de l'ancien architecte vacillèrent.

— C'est que, répondit-il avec un visible embarras, c'est que...

— Mademoiselle Simone garderait-elle l'argent ?

— Je ne dis pas cela...

— Alors, que devient-il ? Car elle vend, nous sommes bien renseignés, nous avons un ami en Anjou, le baron de Boursonne, et c'est par lui que nous savons que l'acquéreur des biens de Maillefert, c'est vous, cher monsieur Verdale...

M. Verdale tressauta.

— Ah !... permettez, interrompit-il, j'ai acheté des terres, c'est vrai, mais ce n'est pas en mon nom, c'est au nom de la *Caisse rurale*, que je veux faire bénéficier d'une bonne et sûre opération...

— C'est généreux de votre part... mais que les achats soient faits à votre nom ou à celui de la *Caisse rurale*, vous payez, j'imagine. Que deviennent les fonds ?...

Pour n'être pas fort apparent, le trouble de M. Verdale n'en était pas moins réel.

— Rien n'a été payé encore, balbutiait-il ; comme toujours j'ai eu la main forcée ; Combelaine voulait garder sur M. Philippe un pouvoir qu'il eût perdu, si le déficit eût été comblé...

De la tête, et de l'air le plus débonnaire, Me Roberjot semblait approuver.

Mais en lui-même :

— Ceci, pensait-il, doit cacher quelque nouvelle infamie.

Telle fut peut-être la pensée de M. Lucien Verdale, car se dressant tout à coup :

— M. de Combelaine est un misérable, prononça-t-il, mais vous, mon père, il faut que demain vous ayez versé à la *Caisse rurale* ce qu'y a pris M. de Maillefert.

— Trois millions cinq cent mille francs !

— Eh !... qu'importe la somme.

De nouveau M. Verdale était devenu livide.

— Deviens-tu fou !... s'écria-t-il. Cela n'arrangerait rien. Ce sont les titres volés qu'il faudrait... D'ailleurs, où veux-tu que je prenne trois millions cinq cent mille francs ?...

— Vous êtes riche, mon père, et dût votre fortune y passer, il faut que le déficit soit comblé ; il le faut, entendez-vous. Sinon, moi, votre fils, je me lèverais pour témoigner contre vous, pour vous accuser. Je puis être le fils d'un malhonnête homme, je ne serai pas son complice...

— C'est qu'il le ferait comme il le dit, balbutia l'ancien architecte éperdu, oui, il le ferait, je le connais...

Puis soudain, prenant son parti :

— Ah... tu es comme les autres, Lucien, s'écria-t-il, avec une violence inouïe, tu me crois riche à millions! Pauvre fou! Est-ce que jamais un millionnaire eût joué la partie désespérée que je joue, et qui se terminera peut-être en cour d'assises!... Millionnaire! oui je l'ai été un instant, aujourd'hui je n'ai plus rien. Ah! tu me regardes, tu me demandes comment cela se fait! Est-ce que je le sais moi-même! Ce qui est venu par la flûte s'en est allé par le tambour. Mes liquidations, qui étaient superbes, sont devenues désastreuses, je me suis entêté, et tout a été dit. Et c'est notre histoire à tous, qu'on appelle les hommes de l'Empire. Vois ceux que nous connaissons, et dont la prospérité a été éblouissante. Combelaine vole à main armée, Maumussy a dix millions de dettes, la princesse d'Eljonsen demande à on ne sait quels ténébreux trafics de quoi garder les apparences de son luxe passé. Si je suis encore debout, c'est qu'on ignore ma situation. Ouvre la fenêtre et proclame-la, et demain je n'ai plus qu'à faire mes malles et à filer rejoindre en Belgique les millionnaires d'un jour que la spéculation a trahis. Nous croulons, et ce n'est pas l'Empire qui nous tirera de là!... L'Empire!... il a donné tout ce qu'il pouvait donner, et maintenant que les caisses sont vides, il ne sait plus où prendre de l'argent pour remplir ces mains insatiables incessamment tendues vers lui... L'Empire!... il est comme nous, il périt par l'argent, il dégringole, et il n'y a plus à l'ignorer que les ministres, le préfet de police et l'empereur!...

Les traits contractés de M. Lucien Verdale trahissaient l'effort excessif de sa pensée... Malheureux! Tant qu'il avait cru son père immensément riche, il avait espéré qu'un grand sacrifice d'argent changerait tout... Tandis que, maintenant :

— Il faut quand même que M. de Maillefert soit sauvé, mon père, prononça-t-il.

L'ancien architecte eut un geste furibond.

— A quoi donc a servi tout ce que je viens de dire, s'écria-t-il, que tu me répètes cela ? Est-ce de moi, compromis autant que lui, que dépend le sort de M. de Maillefert !...

— De qui donc dépend-il ?...

— Eh ! de celui qui a su s'emparer des papiers de Combelaine, parbleu ! de M. Raymond Delorge.

Cette exclamation donnait le secret de la faible résistance de M. Verdale. Très-évidemment, il croyait Raymond possesseur de ces papiers si importants.

— Ainsi, selon vous, insista Me Roberjot, M. Delorge est désormais maître de la situation ?

— Maître absolu.

— Comment cela ?

M. Verdale haussa les épaules.

— Ne le savez-vous pas aussi bien que moi ? fit-il...

Assurément oui, si Raymond eût eu les papiers, mais il ne les avait pas, malheureusement, et laisser soupçonner la main de Laurent Cornevin eût été une faute impardonnable. De là, pour Me Roberjot, une position assez délicate.

— N'importe, cher monsieur Verdale, dit-il, auriez-vous quelque répugnance à nous donner vos idées ?

— Moi !... Aucune ; je n'ai plus rien à craindre de Combelaine désormais, et il est de mon intérêt que ce soit vous qui l'emportiez...

— Eh bien, alors ?

— Alors, quoi !... Ces papiers ne mettent-ils pas à votre discrétion tous les gens qui ont été complices des intrigues

et des tripotages de Combelaine : Maumussy, la princesse d'Eljonsen, le docteur Buiron et tant d'autres !... Menacez-les de publier leur correspondance, et ils remueront ciel et terre. La justice, je le sais, ne lâche pas aisément sa proie, et M. Barban d'Avranchel est le plus têtu des hommes... Mais il est avec le ciel des accommodements... Jamais le gouvernement ne laissera compromettre tant de gens qui ont été siens, jamais, il ne le peut pas, ce serait précipiter sa chute...

Me Roberjot semblait assez de cet avis.

— Certainement, dit-il, l'affaire serait aisée à étouffer si le déficit était comblé.

M. Verdale hésita un moment, puis tout à coup :

— Il peut l'être, fit-il.

— Comment cela ?

— Combelaine doit avoir un bonne partie encore des titres volés...

— Oh ! il ne faut pas compter là-dessus..

— Eh bien ! moi, directeur de la *Caisse rurale*, et à ce titre acquéreur d'une partie des propriétés de mademoiselle Simone, je puis faire avancer l'époque du payement...

Me Roberjot regardait son ancien copain comme s'il eût espéré lire jusqu'au fond de son âme.

— Feriez-vous vraiment cela ? demanda-t-il.

— Et vous, fit l'ancien architecte, me donneriez-vous votre parole de me rendre, sans vous en servir, les lettres de moi qui sont parmi les papiers de Combelaine ?...

Malheureusement, Me Roberjot ne pouvait prendre cet engagement, et il cherchait comment esquiver une réponse décisive, lorsque M. Lucien Verdale intervenant :

— Soyez tranquilles, messieurs, prononça-t-il d'un ton

ferme, mon père fera sans conditions tout ce que l'honneur lui commandera de faire.

Raymond, le docteur Legris ni Me Roberjot n'avaient plus rien à faire chez l'ancien architecte. Ils se retirèrent, reconduits par M. Lucien Verdale, lequel, sur l'escalier encore, leur affirmait qu'il saurait faire vouloir son père.

Lui, cependant, d'un air indéfinissable, écoutait le bruit des pas qui se perdait dans les corridors de son vaste hôtel.

Lorsqu'il n'entendit plus rien, sonnant son valet de chambre, un homme qui le servait depuis quinze ans, et qui, pensait-il, lui était tout dévoué :

— As-tu, lui demanda-t-il, terminé tous les apprêts dont je t'avais chargé?...

— Je n'ai rien oublié, répondit le valet de chambre, de ce que m'avait commandé monsieur le baron, j'ai empli quinze grandes caisses que j'ai déposées dans un magasin loué sous un nom supposé...

M. Verdale sourit.

— Eh bien ! dit-il, demain tu mettras ces caisses au chemin de fer, et tu iras toi-même m'attendre à Bruxelles. Il n'est que temps de filer.

V

Minuit venait de sonner, lorsque Me Roberjot, le docteur

Legris et Raymond quittèrent le somptueux hôtel de M. Verdale.

Prudemment, le docteur voulut sortir le premier, pour explorer les alentours, et il poussa la circonspection jusqu'à traverser la rue pour reconnaître deux portes cochères dont l'ombre lui avait paru suspecte.

C'est que véritablement ce n'était pas le moment d'oublier que la vie et la liberté de Raymond étaient plus que jamais en péril.

N'avait-il pas à redouter également les poignards qui une fois déjà l'avaient manqué et le mandat d'amener décerné contre tous les membres de la société des *Amis de la Justice* ?

Persuadé que la rue était déserte, le docteur fit signe à ses compagnons de le rejoindre, et comme le temps était beau et le pavé sec, ils gagnèrent les Champs-Élysées et se mirent à descendre la grande allée, silencieuse et déserte à cette heure.

Cette entrevue qu'ils venaient d'avoir avait si singulièrement dérouté leurs prévisions et leur avait ouvert des perspectives si inattendues, qu'ils sentaient le besoin de se trouver ensemble, pour échanger leurs idées, étudier la situation, se concerter et décider la conduite à tenir.

Me Roberjot pensait que, pour Raymond, la suprême sagesse serait de disparaître absolument.

— Votre cause, mon cher, lui disait-il, est visiblement entre les mains d'un homme très-fort, disposant de tels moyens d'action qu'il a pu acheter le valet de chambre de M. de Combelaine et les domestiques de madame Flora. Laissez-le donc faire, ne vous exposez pas à lui susciter des embarras inattendus au moment où il touche le but qu'il poursuit depuis tant d'années.

C'était absolument l'avis de M. Legris.

— Rassurez-vous, lui disait-il. M. Verdale vous a dit tout le parti qu'on peut tirer des papiers enlevés ; croyez que Laurent Cornevin saura s'en servir. M. Philippe a beau être au secret, il sera tiré d'affaire ; le mariage de Combelaine a beau être fixé, il ne se fera pas.

Et comme le silence de Raymond l'inquiétait :

— Enfin, s'écria-t-il, que voulez-vous, que pouvez-vous faire, exposé que vous êtes à être arrêté d'une minute à l'autre ?

— Je puis empêcher le mariage.

— En tuant Combelaine, n'est-ce pas ?

— S'il n'est que ce moyen...

— Eh bien ! il sera temps d'en venir là, lorsqu'il vous sera démontré qu'il n'est plus de ressource... et en attendant, tâchez de n'aller pas en prison...

Lorsqu'ils arrivèrent à la place de la Concorde, Raymond avait fini par se rendre aux représentations de ses amis, et il avait été convenu qu'il se cacherait chez le docteur Legris, en attendant qu'on lui trouvât une retraite sûre.

Ils échangèrent alors une dernière poignée de main.

Et, tandis que Me Roberjot passait le pont de la Concorde pour regagner la rue Jacob, Raymond et le docteur Legris reprirent le chemin de Montmartre.

Ils allaient d'un bon pas, le long des rues désertes, multipliant les détours en se retournant à tout moment pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, et s'étonnant un peu que M. de Combelaine ne fît pas surveiller plus exactement l'homme qu'il croyait en possession de sa correspondance.

— Est-ce un piége ? murmurait le docteur.

En tout cas, lorsqu'il déboucha sur la place du Théâtre, où il demeurait, M. Legris redoubla d'attention, et sa vigilance ne fut pas perdue, car tout à coup, serrant le bras de son compagnon :

— Là, fit-il, devant ma maison, regardez.

Raymond obéit. Devant la maison indiquée, un homme de haute taille faisait les cent pas, avec cette allure si reconnaissable des gens qui, ayant longtemps attendu, commencent à s'impatienter.

— C'est Krauss ! s'écria Raymond.

— A cette heure ! demanda le docteur, en êtes-vous bien sûr?

— Oh ! parfaitement, et la preuve, regardez :

Et aussitôt :

— Krauss ! appela-t-il.

C'était bien le vieux soldat. Il s'arrêta court, regardant de tous côtés, et lorsqu'il aperçut et reconnut les deux jeunes gens, accourant vers eux :

— Vous voilà donc ! s'écria-t-il, je commençais à désespérer...

— Il y a du nouveau ? interrogea Raymond inquiet.

— Certes, monsieur. D'abord M. Jean Cornevin est à Londres, il a envoyé une dépêche, il sera ici à la fin de la semaine...

— Ah !

— Ensuite, un de vos amis, le baron de Boursonne, est venu vous demander. Il prétend qu'il peut vous rendre un service. Je lui ai répondu que je lui dirais demain comment vous voir...

— Celui-là est un ami, tu lui donneras l'adresse du docteur...

Mais le docteur, précisément, ne voyait rien là qui justifiât la présence de Krauss.

— Je vous avais recommandé, mon brave, lui dit-il, de ne venir chez moi qu'à la dernière extrémité...

— Oh ! il y a encore autre chose, interrompit le vieux soldat, seulement c'est une affaire particulière, de sorte que...

— Quoi que ce soit, dit vivement Raymond, tu peux parler devant M. Legris.

Le fidèle serviteur hésita une seconde ; puis :

— Plus bas, monsieur, fit-il, c'est une jeune dame qui voudrait vous voir...

— Une jeune dame !

— Très jolie, quoiqu'elle ait l'air bien chétive, et à qui vous devez avoir parlé de moi, puisqu'elle me connaît. Figurez-vous que ce soir, j'allais monter me coucher, quand le portier vient me dire qu'on me demande en bas. Je descends, et dans la rue je trouve deux dames dont l'une, la plus jeune, me dit qu'il faut qu'elle vous parle à l'instant, à tout prix, qu'il y va de votre vie et de la sienne. Dame ! j'étais bien embarrassé. Mais elle m'a tant prié de la conduire vers vous, d'une voix si douce et si résolue en même temps, que ma foi !...

— Tu l'as amenée...

— Oui, monsieur, et elle est là, tenez, au coin de la rue, dans cette voiture.

— Elle !... s'écria Raymond.

Et prenant son élan, en trois bonds il fut près de cette voiture que lui montrait Krauss, et qui était arrêtée dans l'ombre que projetait le théâtre de Montmartre, au coin de la rue des Acacias.

Il ne s'était pas trompé.

C'était bien Simone de Maillefert qui, en compagnie de sa gouvernante, l'honnête, l'excellente miss Lydia Dodge, l'attendait. Il la reconnut à la lueur vacillante des lanternes...

Elle l'avait entendu venir, elle l'avait deviné plutôt, et elle se penchait à la portière.

— Vous ! dit-il, à cette heure, ici !

— En suis-je donc à calculer et à compter mes imprudences ! répondit-elle de cette voix sèche et brève que donne la conscience d'un péril immense, immédiat, presque inévitable. Qu'ai-je à perdre ou à craindre, désormais ! J'ai bien fait de venir, puisque vous voici. Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas ?

— Je l'ai reçue, et je me demande comment j'ai mérité que vous m'écriviez de telles choses !...

— Ah ! j'avais la tête perdue. Mais pourquoi ne m'avoir pas répondu ?

— Le pouvais-je ! Si vous connaissiez ma situation !...

— Je la connais. Vous avez conspiré, vous êtes poursuivi, vous vous cachez...

Ils parlaient sans précautions ni ménagements, de sorte que le cocher, tout intrigué des mots qui arrivaient à ses oreilles, était descendu de son siége et se rapprochait sournoisement.

Krauss, par bonheur, et le docteur Legris veillaient.

Ils appelèrent le cocher, sous prétexte de lui demander du feu pour leurs cigares, et le retinrent trop loin de la voiture pour qu'il entendît rien.

— Je me suis expliqué votre lettre, poursuivait Raymond, lorsque j'ai appris l'horrible malheur...

— C'est là ce que je voulais éviter au prix même de la

vie. Un duc de Maillefert accusé de vol, accusé de faux ! C'est à douter de soi.

Elle était sublime en ce moment : jamais Raymond ne l'avait si éperdûment aimée, jamais il n'avait senti avec cette intensité que sans elle la vie ne lui était plus possible.

— Mais M. Philippe n'est pas coupable, s'écria-t-il.

Mademoiselle Simone eut un mouvement de stupeur.

— Quoi !... vous savez...

— Je sais que les détournements et les faux dont on accuse votre frère n'étaient, dans son intention, qu'une pure fiction. C'est vous seule qu'il voulait surprendre et dépouiller.

Le visage caché entre les mains, mademoiselle Simone sanglotait.

— Hélas ! gémit-elle, l'odieuse comédie à laquelle il est descendu est plus infâme encore que le crime même. Aussi quel châtiment !... Il est au secret. Ma mère est allée à la prison, les geôliers lui ont refusé l'entrée. Et cependant la honte d'un jugement peut encore être évitée. C'est pour cela que je suis ici. Ai-je eu tort de compter sur vous ?

— Ah ! corps et âme, je vous appartiens, ne le savez-vous pas ?...

— Je le crois, et c'est cette croyance qui me donne le courage de vous dire : Raymond, mon ami unique et bien-aimé, au nom de votre amour, sacrifiez-moi le souvenir sacré de votre père assassiné, les haines saintes de votre vie entière, et jusqu'à l'espoir de votre légitime vengeance

Il tremblait de comprendre.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

Elle parut rassembler tout son courage, puis se penchant vers Raymond :

— Ces papiers, dit-elle, que vous avez enlevés à M. de Combelaine, je vous en supplie, rendez-les-moi !...

— Grand Dieu !...

Elle se méprit au sens de l'exclamation, car, plus vivement, et avec des intonations à briser la volonté la plus solidement trempée :

— Je ne m'abuse pas, Raymond, insista-t-elle, sur l'étendue du sacrifice que je vous demande. Avec ces papiers, lui-même me l'a dit, vous pouvez perdre M. de Combelaine et ses complices. Mais aussi, savez-vous ce qu'il promet en échange ? Pour mon frère, l'honneur, pour moi, la liberté...

— Ah !... ces papiers maudits !...

Elle crut qu'il hésitait.

— Vous entendez, reprit-elle ; la liberté de disposer de ma main. Sinon, comme il faut quand même que l'honneur de Maillefert soit sauvé, mardi prochain, j'épouserai le comte de Combelaine...

— Mardi !...

— Oui, c'est décidé. Et M. de Combelaine a si habilement et si secrètement pris ses dispositions, que la nouvelle ne s'en est pas ébruitée...

Déchiré du plus horrible désespoir, Raymond se tordait les mains.

— Mais je ne les ai pas, s'écria-t-il, ces papiers qui nous sauveraient, je ne les ai pas !

Il n'y avait pas à se tromper à son accent ; mademoiselle Simone fut atterrée.

— Tout est donc fini !... murmura-t-elle. Et cependant, ils ont été enlevés !... Qui donc les a ?...

Le nom de Laurent Cornevin montait aux lèvres de Ray-

mond, il eut le courage, et c'en était un grand, en ce moment, de ne le pas prononcer.

— Je l'ignore, répondit-il...

Ce qu'il en coûtait à mademoiselle Simone de renoncer à un espoir qui jusqu'alors l'avait soutenue, il était aisé de le voir.

— Cependant, reprit-elle, ces pièces si compromettantes, Combelaine les croit bien entre vos mains, puisque c'est lui qui m'a conseillé de venir à vous...

— Lui !...

— Il m'a dit que, grâce à lui, vous n'étiez pas arrêté encore...

— Mais alors... Pardon ! Est-ce en présence de votre mère qu'il vous a donné ce conseil ?

— Non ! Il m'a même priée de lui cacher ma démarche.

Il semblait à Raymond entrevoir comme une lueur.

— Combelaine se défie donc de votre mère, fit-il ; pourquoi ? que vous dit-elle de ce mariage ?...

— Rien. Après quelques jours de tristesse morne, tout à coup, un matin, elle a repris son insouciance. L'arrestation même de mon frère ne l'a pas abattue. Il y a des moments où je me demande si elle a bien la plénitude de sa raison. Elle dit de Philippe : « Bast ! il s'en tirera, » de même qu'elle me dit : « Tu n'es pas encore mariée ; à la porte » de la mairie, il y a encore de l'espoir. »

Raymond réfléchissait.

— Cette insouciance, pensait-il, ne prouverait-elle pas l'entente de la duchesse de Maillefert et de Cornevin ?... Tiendraient-ils en réserve pour le dernier moment quelque expédient décisif ?

Puis tout haut :

— Je serai plus explicite que votre mère, mademoiselle,

dit-il, et je vous jure, moi, que vous ne serez jamais la femme de Combelaine.

— Qu'espérez-vous donc ?...

Il hocha la tête, et doucement :

— Permettez-moi, répondit-il, de garder mon secret..

Rappelé par Raymond, le cocher de mademoiselle de Maillefert était accouru, et il remontait sur son siége en faisant claquer son fouet pour réveiller son cheval, qui, la tête basse, dormait entre les brancards.

— Allons, reprit mademoiselle Simone d'une voix mourante, il faut nous séparer... Ma dernière espérance, celle qui me soutenait pendant que je vous attendais, s'est évanouie... Il ne me reste plus qu'à aller apprendre à M. de Combelaine le résultat de ma démarche...

— A cette heure ?

— Oui, il doit attendre mon retour devant notre hôtel dans son coupé... Dieu ait pitié de nous !...

Puis, tendant à Raymond sa main qu'il pressa contre ses lèvres :

— Adieu ! dit-elle encore ! adieu !

— A mardi, murmura Raymond.

Mais sa réponse se perdit dans le bruit des roues de la voiture qui s'éloignait, et presque aussitôt la voix loyale du docteur Legris retentit à son oreille, disant :

— Eh bien !... vous êtes content, j'espère...La démarche de mademoiselle Simone me paraît assez significative...

— Sa démarche !... Vous avez donc entendu ?

M. Legris riait de ce bon rire que donne la confiance.

— Pas un mot, répondit-il, je vous le jure, et au besoin j'en appelle au témoignage de Krauss.

— Je l'atteste, répondit le vieux soldat.

— Du reste, continua le docteur, pas n'est besoin d'une

perspicacité supérieure pour deviner le motif qui a pu amener mademoiselle de Maillefert, en pleine nuit, place du Théâtre, à Montmartre. Combelaine voudrait ravoir les papiers enlevés à madame Flora, et comme il est persuadé que vous les avez...

— Oui, c'est bien cela...

— Il vous les envoie redemander ?

— Oui, et si je les avais !...

— Vous les rendriez peut-être ?

— A l'instant.

Le docteur, retirant son chapeau, salua.

— Mes compliments ! fit-il. Heureusement ces papiers bénis sont entre des mains plus solides que les vôtres, et qui ne les lâcheront qu'à bon escient...

— Trop tard, peut-être !... Savez-vous que le mariage est fixé à mardi, que toutes les dispositions sont prises !...

— Qu'est-ce que cela prouve ? Que Laurent Cornevin, l'homme de la situation, sera prêt mardi.

— Et s'il ne l'était pas ?

— Eh bien ! je serais le premier à vous dire : « Soit ! n'importe comment, faites-vous justice vous-même... » Mais je ne crains rien, Cornevin veille.

Depuis le matin, M. Legris courait pour Raymond, et ce n'est pas impunément qu'un médecin, occupé comme il l'était, s'absente toute une journée.

Vingt clients au moins étaient venus, quelques-uns jusqu'à trois fois, dont en rentrant chez lui avec Raymond il put lire les noms, écrits par la servante sur l'ardoise de l'antichambre.

Ce n'est pourtant pas là ce qui le préoccupa.

Ce qui lui avait sauté aux yeux, c'était un papier plié

en quatre, posé bien en évidence, et qui sentait la procédure d'une lieue.

Ce n'était, en effet, rien moins qu'une citation qui enjoignait au docteur Legris d'avoir à se présenter le lendemain, à une heure de relevée, devant M. le juge d'instruction Barban d'Avranchel, en son cabinet, au Palais-de-Justice.

Et pas d'autre indication.

— Barban d'Avranchel, répétait le docteur, Barban d'Avranchel ! C'est bien le juge qui instruit l'affaire de ce pauvre Philippe ?

— Oui, répondit Raymond, et c'est aussi celui qui, lors de la mort de mon père, fut chargé de l'enquête et rendit l'ordonnance de non-lieu qui déclarait Combelaine innocent...

N'importe, cette citation intriguait si fort M. Legris que c'est à peine s'il put fermer l'œil, et que dès le jour il allait rejoindre Raymond, et lui disait en manière de salut :

— Je donnerais dix louis pour qu'il fût l'heure de me rendre chez M. Barban d'Avranchel.

En attendant, il donna une demi-douzaine de consultations, et à neuf heures il avait déjeuné et il était prêt à courir à ses visites les plus urgentes.

— Chemin faisant, dit-il à Raymond, je vais tâcher de vous trouver un asile, car il ne faut pas nous abuser : certain que vous n'avez pas les papiers, Combelaine va vous faire arrêter...

Et comme Raymond ne savait comment le remercier :

— Vous me remercierez plus tard, lui dit-il. Aujourd'hui je n'ai pas une seconde, obligé que je suis de courir aux Batignolles préparer le logement de madame Flora. Surtout, tenez-vous coi. Ma servante, qui a le mot d'ordre,

ne laissera arriver jusqu'à vous que M. de Boursonne.

Raymond ne devait pas avoir le temps de s'ennuyer.

Il n'y avait pas une demi-heure que le docteur était parti, lorsque la servante entre-bâilla la porte, et d'un air mystérieux :

— Monsieur, dit-elle, il y a là ce monsieur que vous savez...

C'était, en effet, le vieil ingénieur, lequel, toujours brusque, la poussa pour entrer plus vite.

Apercevant alors Raymond :

— Enfin ! vous voilà !... s'écria-t-il. Savez-vous que c'est pour vous que j'ai fait le voyage !... J'apporte de drôles de nouvelles, allez...

Bien surprenants, en effet, étaient les renseignements recueillis en Anjou par M. de Boursonne.

Moins de quinze jours après le départ de Raymond, d'immenses affiches jaunes, répandues à profusion, avaient annoncé à toute la contrée la vente aux enchères publiques des propriétés de mademoiselle Simone de Maillefert.

Seulement, les conditions des ventes étaient si malencontreuses et si bizarres les lotissements, que tout le monde s'était étonné de la maladresse des hommes d'affaires chargés de cette importante opération.

Un des premiers, M. de Boursonne s'était demandé si cette maladresse n'était pas calculée, et ce doute émis par lui n'avait pas tardé à devenir une certitude pour tous les gens un peu clairvoyants.

Oui, il était évident qu'on s'était appliqué à écarter les enchérisseurs, et que, par suite, les biens n'atteindraient pas les deux tiers de leur valeur.

Et qui devait profiter de cette manœuvre ?

Un Parisien, un certain baron Verdale, lequel faisait

annoncer partout qu'il était décidé à acheter tout ce qui avait appartenu à mademoiselle Simone, au nom de la *Caisse rurale,* puissante société financière dont il était le directeur.

Les plus modérés calculaient que cette honnête spéculation mettrait dans la poche dudit Verdale un million ou quinze cent mille francs, et on admirait son adresse, lorsque le bruit se répandit d'une aventure passablement mystérieuse.

Après la vente de chacun des lots dont M. Verdale se portait acquéreur, un étranger, un Anglais, se présentait dans l'étude du notaire, et moyennant la surenchère légale, devenait l'adjudicataire définitif ou provoquait une nouvelle adjudication.

— Vous écrire tout cela eût été trop long, mon cher Delorge, disait en achevant le vieil ingénieur, j'ai préféré venir vous le raconter, vous serrer la main par la même occasion, et jouir de votre étonnement...

Mais Raymond n'était que fort médiocrement surpris.

Les réticences de M. Verdale, la veille, l'avaient préparé à la découverte de ces manœuvres si habilement préparées pour s'attribuer une part des dépouilles de mademoiselle de Maillefert, et si inopinément déjouées.

Et, quant à cet Anglais qui arrivait si à-propos, des millions à la main, pour ruiner les projets du directeur de la *Caisse rurale,* qui pouvait-il être, sinon Laurent Cornevin ?...

Ce fut l'opinion de M. de Boursonne, lorsque Raymond l'eût mis au courant de la situation.

Et ils en étaient à calculer les conséquences de ces événements, lorsque la porte s'ouvrant brusquement, le

docteur Legris reparut, tout essoufflé d'avoir monté les escaliers quatre à quatre, et rayonnant de joie.

— Victoire ! s'écria-t-il dès le seuil, le Combelaine, cette fois, ne s'en tirera pas...

Mais il s'arrêta court... Il venait de voir le vieil ingénieur qu'il n'avait pas aperçu tout d'abord.

— Vous pouvez continuer, cher docteur, dit vivement Raymond, monsieur est le baron de Boursonne, pour qui je n'ai pas de secrets.

M. Legris le savait, aussi sans se faire prier :

— Je sors de chez M. Barban d'Avranchel, reprit-il, et c'est par lui que j'ai su... Mais permettez-moi de commencer par le commencement...

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et, tout en s'essuyant le front :

— Je suis exact, poursuivit-il. Cité pour une heure précise, à une heure moins cinq je me présentais au Palais de Justice, ma citation à la main.

J'y étais depuis dix minutes et je commençais déjà à trouver le temps furieusement long, lorsque je vis arriver, devinez qui ? Je vous le donne en mille...

— Combelaine ? s'écria Raymond.

— Non. Un confrère à moi, le docteur Buiron. Me reconnaissant, il ne parut pas ravi de la rencontre, oh ! mais pas du tout. « — Que diable faites-vous là ? me demanda-t-il. — Vous le voyez, répondis-je, j'attends mon » tour de comparaître. Et vous ? — Moi, j'ai reçu une » citation de M. Barban d'Avranchel, et je consens à être » pendu si je sais ce qu'il me veut !... »

Par ma foi ! je fus étourdi de l'aventure ; cependant, gardant mon sang-froid : « Vous aurez commis quelque » crime, mon savant confrère, dis-je en riant. » Sur ma

parole, il pâlit. — « Oh ! fit-il, oh !... — Après cela, ajoutai-
» je, vous n'êtes peut-être que complice !... »

J'allais certainement le pousser, m'amuser à l'embarrasser, lorsque la porte du cabinet de M. d'Avranchel s'ouvrit... Un homme en sortait, en qui je reconnus tout d'abord Grollet, cet ancien palefrenier de l'Élysée, qui est devenu un des riches loueurs de voitures de Paris, et que j'avais vu la veille chez la maîtresse de M. Philippe de Maillefert...

Mais ce n'est pas en qualité de témoin qu'il venait d'être interrogé...

A peine fut-il dans la galerie, que deux gardes s'avancèrent, qui le firent placer entre eux et l'emmenèrent...

— Grollet arrêté !... murmura Raymond au comble de la stupeur, Grollet, le faux témoin...

— Oui !... Et pour parler franc, je fus tellement ébahi, et mon visage trahit si bien mon ébahissement, que Buiron me demanda ce qui me prenait. Je n'eus pas le temps de lui répondre un mensonge quelconque, un huissier criait mon nom de toute la force de ses poumons...

Mon tour était venu... Saluant mon docte confrère, j'entrai chez M. Barban d'Avranchel.

Je trouvai un homme d'une politesse parfaite, bien que d'un froid de glace et infatué outre mesure de la majesté de ses fonctions.

Savez-vous ce qu'il me voulait, mon cher Delorge ?...

Des détails sur la tentative d'assassinat dont vous avez failli être victime sur le boulevard extérieur, en face du *Café de Périclès*...

— Quoi !... la justice connaît cette affaire...

— Très-bien. M. Barban d'Avranchel la suit avec passion, et il est sur la trace des coupables...

— Il vous a parlé de Combelaine !...

Le docteur Legris secoua la tête.

— M. d'Avranchel, répondit-il, ne passe pas pour un aigle, mais il sait trop bien son métier pour se livrer ainsi. Non, il ne m'a pas parlé de Combelaine, et ce que je sais, je l'ai surpris. Me suis-je trompé ? A vous d'en juger, voici les faits :

Ayant répondu à toutes les questions de M. d'Avranchel, je voulais savoir s'il soupçonnait la vérité. Prenant donc mon air le plus indifférent : « — Il me paraît difficile, mon-
» sieur, dis-je, que la justice atteigne les coupables. — La
» justice, me répondit-il, atteint toujours les coupables ;
» elle est lente à frapper parfois, elle n'en frappe que
» plus terriblement... — Oui, interrompis-je, excepté lors-
» que les coupables sont couverts par la prescription... »

M. d'Avranchel se redressa :

« — En un point, vous avez raison, prononça-t-il...
» Seulement, l'homme qui a commis un crime resté im-
» puni, fatalement, nécessairement, en commet un second...
» Et c'est alors que la justice arrive... »

VI

La doctrine du juge d'instruction était discutable, mais non la portée de ses allusions.

Donc, la victoire était plus que probable. Mais c'était pour Raymond une raison de plus de se cacher s'il tenait à échapper aux efforts désespérés de Combelaine.

M. Legris, dans ses courses, avait découvert chez un de ses amis une retraite absolument sûre. Il la refusa. Il voulait, prétendait-il, conserver la liberté de ses mouvements, et quoi qu'on pût lui dire, il déclara qu'il allait se réfugier dans l'appartement qu'il avait loué rue de Grenelle.

— Précisément parce qu'il est insensé d'y aller, disait-il, on ne m'y cherchera pas...

C'était une raison, mais le docteur n'en fut pas dupe.

— Avouez plutôt, fit-il, que vous voulez surveiller l'hôtel de Maillefert, pour être bien sûr que le mariage ne se fera pas sans que vous soyez averti.

— Eh bien ! oui, c'est vrai ! répondit Raymond, de l'accent d'un homme dont la détermination est irrévocable...

Il prit cependant quelques précautions avant de gagner cet appartement, et il avait fait assez de tours et de détours pour déjouer toutes les surveillances, lorsqu'il y arriva, sur les sept heures du soir.

— A tout le moins, ne sortez pas, lui recommanda le docteur, je viendrai tous les jours vous apporter des nouvelles... Et excusez-moi, mes moments sont comptés.

Le docteur, en effet, avait à aller attendre, rue de Suresnes, madame Flora Misri.

Il l'attendit longtemps...

L'heure du rendez-vous était bien passée, lorsqu'enfin elle arriva toute palpitante.

— Ah ! j'ai bien failli ne pas venir ! dit-elle tout d'abord à M. Legris... Il s'est passé bien des choses depuis hier...

— Quoi donc ?...

— Combelaine m'est revenu !... Il me savait chez Lucy, il m'a envoyé un de ses amis avec une lettre... Savez-vous ce qu'il me propose ?...

— Dites.

— Eh bien ! il m'écrit qu'il est un fou, qu'il n'a jamais aimé, qu'il ne peut aimer que moi, qu'il est au désespoir et prêt, si je le veux, à rompre ce mariage... Bref, il me propose de quitter la France et d'aller nous marier en Amérique...

Le docteur frémit.

— Accepteriez-vous donc !... s'écria-t-il.

Madame Flora eut un geste découragé.

— J'ai hésité, répondit-elle, parce que cet homme-là, voyez-vous, c'est mon passé, c'est toute ma vie, je lui appartiens... Et s'il fût venu lui-même, s'il m'eût commandé de le suivre, je me connais... je l'aurais suivi comme un chien que son maître siffle... Mais il n'est pas venu, et j'avais Lucy près de moi... Lucy m'a remontré que partir avec Victor, c'était me livrer à lui, et que, certainement, un jour ou l'autre, pour avoir mon argent, il m'empoisonnerait....

— Et alors ?...

— Alors, je viens vous demander de me protéger, de me cacher...

Une heure plus tard, madame Misri était à l'abri des recherches dans la petite maison de la veuve du garde du génie, et le docteur Legris remontait chez lui, réfléchissant aux péripéties étranges de cette lutte...

Très-certainement Flora Misri millionnaire était la carte suprême que s'était réservée Combelaine, et s'il y avait recours, c'est qu'il reconnaissait que sa partie était irrésistiblement perdue...

Voilà ce que le lendemain, rue de Grenelle, le docteur Legris disait à Raymond.

Il pensait le tranquilliser. Point.

— Tout cela, objecta-t-il, empêche-t-il le mariage ? Bien au contraire. Combelaine furieux ira jusqu'au bout. Depuis ce matin, je suis en observation derrière ma persienne, et j'ai constaté à l'hôtel de Maillefert un mouvement inaccoutumé. A chaque moment des gens y entrent, portant d'énormes paquets. C'est la noce qui se prépare.

Et comme le docteur se récriait :

— Oh ! j'attendrai jusqu'à la dernière minute, ajouta Raymond, je vous l'ai promis... Mais une fois là, je reprends ma liberté... Et je vous jure que jamais Simone ne portera le nom de l'assassin du général Delorge...

Et en disant cela, il montrait sur la cheminée une paire de revolvers...

On était alors au samedi, et la journée s'écoula sans amener de nouveaux incidents.

Le lendemain, sur les huit heures, Raymond put voir mademoiselle Simone sortir à pied, en compagnie de miss Lydia Dodge, se rendant sans doute à la messe. Vers quatre heures, M. de Combelaine se présenta à l'hôtel et fut reçu...

Mais le lundi, dans l'après-midi, le docteur arriva tout essoufflé.

Il apportait une grosse nouvelle, une nouvelle qui, depuis le matin, circulait sur les boulevards et qui s'était confirmée à l'heure de la Bourse. Le directeur de la *Caisse rurale*, le baron Verdale, avait levé le pied, emportant à ses actionnaires une somme énorme.

Selon les uns, il avait réussi à gagner l'Angleterre ;

selon les autres, il avait été arrêté à la frontière belge, porteur d'un sac de voyage bourré de valeurs...

— Oui, c'est une grave nouvelle, approuva Raymond, mais qui n'empêchera pas le mariage de M. de Combelaine... C'est demain mardi, et rien n'annonce cet événement décisif sur lequel vous comptiez...

Le docteur garda le silence... Il commençait à se sentir décontenancé... Que faisait donc Cornevin?... Des doutes lui venaient, et il n'osait dire :

— Agissez.

La nuit fut pour Raymond une longue agonie, et le jour était à peine levé, qu'il s'établissait derrière sa persienne, guettant les mouvements de l'hôtel de Maillefert...

Déjà tous les domestiques étaient debout... On retirait les voitures des remises, les palefreniers préparaient les harnais... Le suisse avait la tenue des grands jours.

A neuf heures, des équipages commencèrent à se succéder, d'où descendaient en grande toilette la princesse d'Eljonsen, le docteur Buiron, le duc et la duchesse de Maumussy, puis enfin, sévèrement vêtu de noir, ganté et cravaté de blanc... le comte de Combelaine.

Plus de doute !... le mariage allait avoir lieu.

— Allons, murmura Raymond, que ma destinée s'accomplisse !...

Et, glissant dans ses poches ses deux revolvers, il se dirigea en toute hâte vers la mairie du Palais-Bourbon, située tout près, rue de Grenelle...

Là aussi, tout était en mouvement... Les garçons couraient, le long des escaliers et des corridors, portant des tapis, des fauteuils, des tentures...

Raymond arrêta l'un d'eux.

— Pourquoi ces préparatifs? lui demanda-t-il.

— Pour une noce... une noce dans le grand genre. C'est un comte qui épouse la fille d'une duchesse...

Et cet honnête garçon disait quel escalier prendrait la noce, quelles pièces elle traverserait, et dans quel salon le mariage serait célébré...

— Je vous remercie, mon ami, dit Raymond.

Et calme comme un homme qui n'a plus de sacrifice à faire, il se mit à choisir la place la plus favorable à son dessein.

Il ne réfléchissait plus, toutes ses idées étaient comme figées dans son cerveau, et même il souffrait moins, car toutes ses angoisses avaient cessé, et il se disait que dans quelques instants tout serait fini.

— Il s'agit de ne pas le manquer, pensait-il, et de ne tirer qu'à bout portant...

Et il tendait le bras, constatant avec une sorte d'orgueil farouche que son bras ne tremblait pas...

Cependant un frisson terrible le secoua de la nuque aux talons, lorsqu'il entendit dans la cour un roulement de voitures. Il courut à la fenêtre...

— C'est bien eux !... dit-il.

Mais lorsqu'il revint prendre son poste, il se trouva en face d'un homme aux épaules carrées, au visage rayonnant d'intelligence et d'énergie, vêtu comme l'étaient en 1851 les palefreniers du Palais de la Présidence.

Cet homme lui prit le bras, et le serrant à lui arracher un cri :

— Malheureux ! dit-il, que voulez-vous faire !..

Une stupeur immense serrait la gorge de Raymond jusqu'à l'empêcher d'articuler une syllabe.

Cet inconnu, il le reconnaissait...

Il retrouvait dans ses yeux le regard de l'Anglais qui

l'avait protégé le jour de l'enterrement de Victor Noir, et dans sa voix, l'accent du manœuvre qui lui avait sauvé la vie le soir de l'arrestation de Rochefort.

— Vous !... balbutia-t-il enfin.

— Oui, moi !... répondit l'homme.

Et tout de suite, d'un ton bref :

— Pourquoi ces armes que je devine sous vos vêtements ?

Raymond n'essaya pas de nier :

— Je ne voyais plus, prononça-t-il, aucun moyen au monde d'empêcher l'assassin de mon père d'épouser la femme que j'aime...

D'un geste impérieux l'homme l'interrompit.

— Ne saviez-vous donc pas que je veillais ? fit-il...

— Pardonnez-moi, seulement...

— Pensiez-vous que je souffrirais ce crime ajouté à tant d'autres crimes ?...

Raymond, tristement, secouait la tête.

— Vous poursuiviez une œuvre formidable, monsieur, dit-il... Vous ignoriez que mon amour, c'est mon existence même... J'avais tenté de vous rejoindre...

Une fois encore l'homme l'arrêta.

— Les événements, reprit-il, dominaient ma volonté. Découvert, j'étais écrasé, et pour vous surtout, je voulais vaincre...

Au bas du grand escalier de la mairie retentissait comme un brouhaha de foule.

— Entendez-vous !... murmura Raymond.

— Oui, mais nous avons une minute encore. Écoutez-moi donc. Un jour, il y a de cela dix-huit ans, je fus enlevé, déporté, et comme supprimé du monde. Je laissais à Paris une femme que j'adorais et cinq enfants, sans fortune, sans amis, sans pain... Tous devaient périr, les

enfants à l'hôpital, la femme Dieu sait où. Grâce à votre mère, tous ont été sauvés, monsieur Delorge... Et, si je suis ici, c'est qu'à la noble femme qui m'a rendu mes enfants, je veux rendre son fils...

Le bruit croissait dans l'escalier.

— Monsieur, fit Raymond, monsieur...

— Silence ! prononça l'homme. Et quoi que vous puissiez voir ou entendre, si loin que vous semblent aller les choses, pas un mot, pas un geste, je suis là !...

Et il attira Raymond dans l'embrasure sombre d'une porte, où ils devaient rester inaperçus...

Il était temps.

La noce, ainsi que s'exprimaient les garçons de la mairie, atteignait le palier.

La première, s'avançait mademoiselle Simone de Maillefert, plus blanche que ses vêtements blancs, plus blanche que la couronne virginale qui ceignait son front... Elle s'appuyait au bras du duc de Maumussy, tout chamarré de décorations et plus que jamais justifiant, par son attitude, son surnom de « dernier des gentilshommes... »

A voir ainsi mademoiselle Simone, Raymond sentait tout son sang affluer à son cerveau, et il chancelait à ce point d'en être réduit à s'appuyer au mur...

Et cependant, circonstance étrange, dans les yeux et sur les lèvres de cette tant aimée de son âme, il lui semblait surprendre comme un rayon, comme un sourire d'espoir...

Mais elle passait, et après elle venaient Combelaine, effrayant de calme, et la princesse d'Eljonsen et la duchesse de Maillefert, puis madame de Maumussy et le docteur Buiron, puis deux ou trois autres personnes seulement, car il était impossible de donner quelque solennit

à ce mariage, alors que l'héritier du nom, le dernier des ducs de Maillefert était en prison, accusé de détournements et de faux...

— Venez, maintenant, dit l'homme en entraînant Raymond dans la salle des mariages, où ils se dissimulèrent derrière un groupe de garçons...

Le maire venait d'arriver.

C'était un grand vieillard, très-sec et encore plus chauve, grave comme la loi dont il était le représentant...

Il se tenait debout, ceint de son écharpe, derrière une table couverte d'un tapis vert, la main sur un gros volume, le Code, jauni et déchiqueté par l'usage...

— Monsieur, murmurait Raymond, monsieur, qu'attendez-vous donc ?...

— Chut ! fit l'homme...

Le maire, d'une voix paternelle, venait d'entamer un petit discours où il retraçait les joies paisibles d'une union bien assortie et les devoirs réciproques des époux...

Il promenait sur l'assistance des regards satisfaits, semblant quêter des approbations aux passages à effet.

Pourtant, il s'embrouilla vers la fin, et ne retrouvant pas le fil, bien vite il passa aux formules ordinaires.

Déjà il posait la question fatidique : « Consentez-vous... »

Lorsque tout à coup :

— Ce mariage est impossible !... s'écria le compagnon de Raymond.

Violemment, M. de Combelainese retourna, et apercevant cet homme vêtu de l'uniforme des anciens palefreniers de l'Élysée :

—Laurent Cornevin !... s'écria-t-il.

Mais c'était un redoutable adversaire que le comte de

Combelaine... Il trouva en lui assez d'énergie pour dominer son trouble, et reprenant son impudence superbe :

— De quel droit, fit-il, cet homme interrompit-il cette solennité ?...

— Du droit, répondit Cornevin, qu'a tout honnête homme d'empêcher un misérable, qui est marié, de contracter un second mariage.

L'embarras du maire se lisait sur son maigre visage.

— M. le comte de Combelaine a été marié, c'est vrai, dit-il, mais nous avons en bonne et due forme l'acte de décès de sa première femme, Marie-Sidonie...

Cornevin s'était avancé, écrasant de toute la hauteur de son honnêteté les gens qui l'entouraient.

— Il se peut que vous ayez un acte de décès, monsieur le maire, prononça-t-il d'une voix forte, il n'en est pas moins vrai que le cercueil de Marie-Sidonie, au cimetière Montmartre, est vide... Il est des témoins ; et en attendant une enquête, j'en appelle à madame la duchesse de Maillefert et à Raymond Delorge, ici présents...

N'importe, Combelaine protestait encore.

— Ma femme, dit-il, est morte en Italie...

— Assez !... interrompit Cornevin, d'un accent d'autorité irrésistible, assez, et puisque vous le voulez, monsieur de Combelaine, je vais dire l'histoire de votre mariage... Vous trouvant à une de ces heures de détresse honteuse si fréquentes dans votre vie, vous avez épousé, pour vous emparer de cent mille francs qu'elle possédait, une malheureuse orpheline... Songiez-vous déjà à vous en défaire ? Le fait est que vos plus intimes amis ont toujours ignoré ce mariage, et que personne n'a jamais connu la comtesse de Combelaine... Au bout de six mois, les cent mille francs étaient dévorés et vous étiez liés pour la vie... Mais vous

êtes un homme d'expédients et le code a de prodigieuses lacunes et d'étranges indulgences... En moins d'un an, vous parveniez à corrompre votre femme et à la jeter aux bras d'un amant... Puis, un soir, vous apparaissiez, armé de cet article terrible qui donne au mari outragé le droit de vie et de mort... Vous parliez haut, la loi était pour vous... Pour racheter sa vie, Marie-Sidonie consentit à passer pour morte et à quitter la France, et quelques mois plus tard vous receviez d'Italie un cercueil, qui ne contenait que du sable et un acte de décès, qui est un faux...

Tout s'écroulait autour de Combelaine...

Et cependant, au milieu des décombres de ses espérances, il se débattait toujours.

— Cet homme est un imposteur! s'écria-t-il.

Cornevin riait d'un rire terrible.

— Est-ce des preuves que vous demandez? fit-il. Soyez tranquille, j'en ai, car je connais toute votre vie, depuis le jour où madame d'Eljonsen vous a lancé dans le monde. Je sais comment un vol au jeu vous a fait chasser de l'armée ; j'étais là quand vous avez assassiné le général Delorge ; je prouverai que c'est vous qui êtes coupable du détournement et des faux qu'on attribue à M. Philippe de Maillefert... S'il faut enfin le témoignage de Marie-Sidonie, soyez tranquille, je sais où la trouver...

La bête fauve qui, se voyant forcée, cherche une issue pour fuir, n'a pas de regards plus atroces que ceux du comte de Combelaine pendant que parlait Laurent Cornevin.

Tout à coup :

— Monsieur, dit-il au maire, confondu de stupeur, il faut que je vous parle, seul, à l'instant...

— Suivez-moi donc dans mon cabinet, répondit le magistrat municipal...

Tous deux disparurent par une petite porte ; mais, presque aussitôt le maire reparut seul, et d'un air inconcevablement troublé :

— Parti !... bégaya-t-il. Mon cabinet a une seconde porte qui donne sur le vestibule, de sorte que...

— Le misérable a filé, n'est-ce pas ? acheva Cornevin. Qu'importe ! M. Barban d'Avranchel a décerné contre lui un mandat d'amener, on le retrouvera...

Il riait... Il voyait, un à un, gagner doucement la porte et s'esquiver, les invités de ce mariage, le duc de Maumussy et le docteur Buiron, qui devaient être les témoins de Combelaine ; puis la princesse d'Eljonsen, madame de Maumussy et les autres... Si bien que, dans cette vaste salle de la mairie, il ne restait plus avec Laurent Cornevin que la duchesse de Maillefert, mademoiselle Simone, et Raymond...

Pour la première fois de sa vie, peut-être, madame de Maillefert était sincèrement émue.

Saisissant les mains de Cornevin :

— Que ne vous dois-je pas, monsieur ! commença-t-elle. Béni soit Dieu qui m'a inspiré de me confier à vous !... Tout ce que vous m'aviez promis, vous l'avez tenu... Il n'y a plus maintenant que mon malheureux fils...

— M. Philippe, madame, vous sera rendu aujourd'hui même... La justice a reconnu qu'en toute cette affaire il n'a été que très... imprudent. Le déficit de la *Caisse rurale* est comblé...

— Et comblé par vous, n'est-ce pas, monsieur ? C'est l'honneur que vous nous rendez, la vie, la fortune ! Comment nous acquitter jamais !...

Du coin de l'œil, Cornevin observait Raymond et mademoiselle Simone, qui, réfugiés dans l'embrasure d'une fenêtre, pleuraient — mais des larmes de joie, cette fois.

Les montrant à la duchesse de Maillefert :

— Vous savez ce que vous m'avez promis, madame, dit-il...

— Avant un mois, monsieur, ma fille sera madame Delorge, répondit la duchesse.

Cornevin triomphait, mais il était de ces forts que n'étourdit pas le succès. S'approchant de Raymond :

— Tout n'est pas fini, mon cher ami, lui dit-il ; tant que Combelaine ne sera pas sous clef, je tremblerai... Il faut que je vous quitte... Vous êtes poursuivi pour votre affiliation à la société des *Amis de la Justice*, mais voici un sauf-conduit du juge chargé de l'instruction... Rentrez donc chez vous, où votre mère doit se mourir d'inquiétude ; avant deux heures, je vous y aurai rejoint...

Ayant pressé contre ses lèvres la main de mademoiselle Simone et salué la duchesse de Maillefert, Raymond se précipita dehors.

Aussi bien, se sentait-il devenir fou. Tant de bonheur succédant à de si effroyables angoisses ! Il se demandait s'il ne rêvait pas...

C'est donc en fondant en larmes, qu'en arrivant rue Blanche, il se jeta dans les bras de sa mère et de sa sœur.

— Tout est donc sauvé ! lui dit à l'oreille mademoiselle Pauline.

Il la regarda, et la voyant rougir :

— Tu savais donc ?... fit-il.

— Beaucoup de choses... Jean m'écrivait pour moi seule, de sorte que... Oh ! mais, je viens de tout avouer à maman.

— Il y aura donc deux mariages, dit Raymond...

Mais sa joie ne lui faisait pas oublier le docteur Legris. Il se hâta de lui écrire, le priant de venir bien vite, et il expédia Krauss à Montmartre...

Après quoi, il se réfugia dans son cabinet de travail, sentant le besoin d'être seul, pour se remettre un peu, pour ressaisir ses idées, pour s'accoutumer à la certitude de son bonheur...

Et il y était depuis une demi-heure environ, lorsqu'il entendit dans le corridor une voix d'homme très-forte, très-impérieuse, qui parlementait avec la vieille bonne et qui répétait son nom avec une insistance singulière...

Il se levait pour aller voir, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement...

M. de Combelaine entra...

Il portait encore ses habits de noce, mais en quel désordre !... Sa cravate était arrachée, et ses gants blancs pendaient en lambeaux à ses mains...

Il referma sur lui la porte à double tour, et se campant devant Raymond, les bras croisés, livide, les yeux injectés de sang :

— C'est moi, fit-il, d'une voix étranglée, moi !... Vous l'emportez. Non content de me perdre, vous m'avez enlevé mes dernières ressources. Flora Misri a disparu. Verdale est en prison. Pendant que j'étais à la mairie, la justice a pénétré chez moi et y a saisi tout ce que je possédais d'argent et de valeurs. Ainsi, la fuite même m'est interdite. C'est trop. Il est des gens qu'il est dangereux de ne pas laisser fuir...

— Que voulez-vous ? demanda Raymond, dont l'œil ne quittait pas un revolver placé sur le bureau, à sa portée.

M. de Combelaine se rapprocha.

— Dix fois, répondit-il, vous m'avez fait offrir un combat... Je viens vous dire que je suis à vos ordres...

C'était à ne pas croire à l'impudence de ce misérable, qui démasqué enfin, poursuivi, venait proposer un duel, le suprême expédient des gens d'honneur.

— Vous oubliez, prononça froidement Raymond, que je n'ai qu'à appeler pour que montent les agents chargés de vous arrêter.

Une convulsion de rage contracta le visage de Combelaine.

— Nous sommes seuls, fit-il, et avant qu'on ne vienne !...

Puis, avec une violence effroyable :

— Il y a des armes, ici !... Avez-vous peur ?... Que vous dire pour vous fouetter le sang !... Faut-il vous rappeler le jardin de l'Élysée ?... Faut-il vous rappeler qu'il n'y a pas une heure, la femme que vous aimez s'appuyait à mon bras, qu'elle allait être à moi et que je l'adore !...

Avec un homme de sang-froid il eût perdu son temps...

Mais Raymond frémissait de toutes les colères qu'il avait dévorées depuis tant d'années, il tressaillait d'une volupté farouche à l'idée de sentir les chairs du misérable tressaillir sous son fer...

Saisissant donc une épée de combat à une panoplie, il la jeta aux pieds de Combelaine...

Et s'emparant de l'épée placée en travers du portrait du général Delorge, il la tira de son fourreau scellé de cire rouge, et tomba en garde en criant :

— Soit !... Un combat, et que Dieu décide !... Défends-toi.

Déjà M. de Combelaine attaquait avec une fureur aveugle, précipitant ses coups, et c'était une chose effroyable que cette lutte mortelle en un si étroit espace, et la maison

entière retentissait des froissements de l'acier, du choc des meubles renversés, du fracas des mille objets qui en tombant se brisaient, et aussi des rauques clameurs de Combelaine, qui avait gardé du temps où il était prévôt, on ne sait où, l'habitude de crier sous les armes...

Pour la seconde fois, Raymond venait d'être touché au cou, et sa blessure, bien qu'insignifiante, saignait abondamment, lorsque la porte du cabinet vola en éclats sous le choc d'une épaule d'hercule.

Dans le corridor, se pressaient effarés Laurent Cornevin, Krauss, le docteur Legris, M. de Boursonne, madame Delorge et le bonhomme Ducoudray...

— Que personne n'entre! cria Raymond d'une voix terrible, cet homme est à moi! Cornevin, que personne n'entre!...

Ces vingt mots faillirent lui coûter la vie... Combelaine lui portait, à fond, un coup droit terrible.

Il le para cependant et, sautant de côté, il se trouva placé sous le portrait de son père... juste dessous...

Et lorsque Combelaine, résolu à se faire tuer pourvu qu'il tuât, se jetait en avant, c'est le visage du général Delorge qu'il aperçut, c'est les yeux de l'homme qu'il avait assassiné que ses yeux rencontrèrent...

— Lui !... fit-il, terrifié comme à la vue d'un spectre, lui, le général !...

Il n'acheva pas.

L'épée de Raymond venait de lui entrer dans la poitrine, et ressortait de trois pouces un peu au-dessous de l'épaule.

Le misérable, lâchant son épée, battit l'air de ses mains, une écume sanglante frangea ses lèvres, un dernier blasphème s'éteignit dans sa gorge...

Il tomba, la face contre terre...

Il était mort !...

VII

. . . .

. . . .

Enfin apparaissait, véritablement admirable, l'œuvre de Laurent Cornevin.

Que d'énergie et de patience ne lui avait-il pas fallu pour reconstituer pièce à pièce la vie entière de Combelaine et de ses complices, pour ruiner silencieusement et sûrement l'édifice compliqué de leurs intrigues !

Et nul ne l'avait aidé en cette tâche périlleuse, que sa courageuse femme.

Car, à ce dernier voyage, il n'avait pu résister à l'ardent désir de la revoir, et c'est chez elle, rue de la Chaussée-d'Antin, qu'il s'était tenu caché pendant les derniers mois de la lutte...

Mais il était vengé... Et c'est de sa bouche que madame Delorge et Raymond apprirent enfin ce qui s'était passé dans le jardin de l'Élysée

Voici ce qu'il racontait :

« J'étais de service dans la nuit du dimanche au lundi,
» lorsque tout à coup, sur les onze heures, j'entends appe-
» ler :

» — Garde d'écurie !...

» J'accours, et je me trouve en présence de M. de Mau-
» mussy.

» — Prends, me commande-t-il, une lanterne, et suis-
» moi !

» J'obéis, et nous arrivons à la grande allée derrière la
» charmille.

» Là, deux hommes, le général Delorge et M. de Com-
» belaine discutaient : le général très-calme. Combelaine
» furibond.

» Combelaine avait tiré son épée, il disait :

» — Vous allez, sur l'honneur de vos épaulettes, me
» jurer de ne pas dire un mot du secret que vous m'avez
» arraché.

» — C'est bien malgré moi que je suis devenu votre
» confident, répondait le général, ainsi je dirai ce que bon
» me semblera, ce que l'honneur me commande de dire.

» M. de Maumussy intervint.

» — Nous ne pouvons, général, vous laisser partir ainsi.

» — Que prétendez-vous donc ?

» — J'ai mon épée, s'écria Combelaine, vous avez la
» vôtre...

» — Je ne me battrai pas avec vous, prononça froide-
» ment le général, laissez-moi donc passer...

» Mais Combelaine s'était jeté en travers de l'allée, et
» fou de rage :

» — Tu ne passeras pas, répétait-il, tu vas te battre...

» — Et moi, reprit le général, je vous répète que je ne

» me battrai pas avec un homme qui a été chassé de l'ar-
» mée pour avoir été surpris trichant au jeu...

» Combelaine avait bondi en arrière, il porta au général
» un terrible coup d'épée en criant :

» — Voilà qui t'empêchera de nous trahir !...

» Immédiatement le général s'affaissa, et Combelaine et
» Maumussy s'enfuirent.

» Moi, je m'agenouillai près du général.

» Déjà il râlait.

» — Je suis mort, me dit-il, adosse-moi à un arbre.

» Je fis ce qu'il me demandait, et alors :

» — J'ai dans ma poche, reprit-il, un calepin, donne-le
» moi...

» Je le lui donnai, et tout de suite, faisant un grand
» effort, il arracha un feuillet, et à la lueur de ma lan-
» terne, il écrivit au crayon :

» — Je meurs, lâchement assassiné par Combelaine
» assisté de Maumussy, parce que j'ai découvert que de-
» main...

» Les forces lui manquant pour achever la phrase, il
» signa ; puis :

» — Jure-moi, me dit-il, d'une voix à peine distincte, que
» tu remettras ce billet à ma femme.

» Je jurai, mais je doute qu'il entendit mon serment. Le
» hoquet venait de le prendre, il agonisait...

» Il avait rendu le dernier soupir, lorsque Combelaine
» et Maumussy reparurent l'instant d'après.

» Ils tinrent conseil un moment à voix basse, puis ils
» tirèrent du fourreau l'épée du général et la jetèrent à
» terre. Je les aidai ensuite à transporter le corps dans
» une ancienne sellerie qui, pour le moment, ne servait
» plus...

» Je pensais qu'on m'oubliait. Je me trompais.

» Le lendemain, je me rendis à Passy pour remplir les » dernières volontés du général. Malheureusement, ma- » dame Delorge ne put me recevoir. Comme je quittais sa » maison, deux inconnus s'approchèrent de moi, qui me » demandèrent ce que je voulais à la veuve du général. » Je répondis que cela ne les regardait pas.

» — En ce cas, me dirent-ils, nous vous arrêtons.

» Le calepin du général resté à terre, avait mis Combe- » laine sur la trace du billet que je possédais, et il le vou- » lait, à tout prix... Mais je m'étais juré qu'il ne l'aurait » pas... »

Et en prononçant ces derniers mots, Cornevin remettait à madame Delorge ces quelques lignes écrites par son mari expirant...

Certes, la mort de Combelaine était trop douce pour un tel misérable, mais elle avait cet immense avantage de rendre impossible un procès scandaleux d'où l'honneur des Maillefert ne fût pas sorti parfaitement intact.

Dès le lendemain, le déficit de la *Caisse rurale* étant comblé, M. Philippe de Maillefert était remis en liberté et partait pour l'Italie, bien corrigé, jurait-il, mais emmenant toutefois madame Lucy Bergam.

Moins heureux, M. Verdale passait en cour d'assises. Il était acquitté, c'est vrai, mais il n'en restait pas moins déshonoré et ruiné...

Grollet, lui, convaincu par M. Barban d'Avranchel d'avoir été le complice de Combelaine, lors de l'attentat dont Raymond Delorge avait failli être la victime, Grollet, le faux témoin de 1851, en fut quitte pour dix ans de réclusion ..

M. de Maumussy ne connut pas cette condamnation. Le lendemain de la mort de Combelaine, il s'était mis au lit,

et après quinze jours d'une maladie mal définie, il expirait. Une fois encore le mot de poison fut prononcé. Les bruits qui circulèrent étaient-ils fondés ? La duchesse de Maumussy seule eût pu le dire. Mais déjà elle s'occupait de tout autre chose, ayant signé un engagement avec le directeur d'un théâtre américain...

Déjà, à cette époque, la duchesse de Maillefert avait tenu sa parole, et la malheureuse Simone de Maillefert était devenue l'heureuse madame Raymond Delorge.

Le même jour, le mariage avait été célébré, de mademoiselle Pauline Delorge et de Jean Cornevin.

Même, en cette occasion, madame Flora Misri avait eu un terrible crève-cœur. Elle avait voulu doter son neveu, elle avait espéré...

Le docteur Legris et M. Ducoudray avaient été obligés de lui expliquer que son argent était de celui que d'honnêtes gens ne sauraient toucher, et qu'elle ne devait plus avoir qu'un but : se faire oublier !...

— Mon Dieu ! que vais-je donc faire de mes millions ! s'était-elle écriée, regrettant peut-être Victor...

Hélas ! les jours néfastes étaient proches.

L'Empire, avec une vitesse vertigineuse, roulait sur les pentes de l'abîme...

Aux complots et aux émeutes succédait le plébiscite, puis venait la guerre, déclarée d'un cœur léger, puis les défaites, puis Sedan.

C'en était fait. Toutes les prospérités mensongères de dix-huit années aboutissaient à des désastres sans exemple, à l'invasion.

Engagés le même jour dans un régiment de ligne, Raymond Delorge, Jean et Léon Cornevin, se trouvèrent

enfermés à Belfort, et n'eurent pas à subir l'humiliation d'une capitulation...

M. Philippe, lui, sut retrouver dans ses veines le sang de ses ancêtres...

Nommé chef d'un bataillon de mobiles, il reçut l'ordre un jour d'enlever une barricade prussienne...

Ses hommes hésitaient...

— Cent louis, leur cria-t-il, que je me fais tuer !...

Ayant dit, il poussa son cheval en avant, et tomba criblé de balles. Mais la barricade fut prise...

Et si vous passez par les Rosiers, vous trouverez presque sûrement, à l'auberge du *Soleil Levant*, M. Bizet de Chenehutte, lequel après vous avoir conté cette histoire, vous proposera de vous faire visiter le château de Maillefert magnifiquement restauré, car il en a les clefs, car c'est la gloire de sa vie d'être l'ami de Raymond et de sa femme, et de la famille Cornevin, et de M de Boursonne et du docteur Legris.....

FIN.